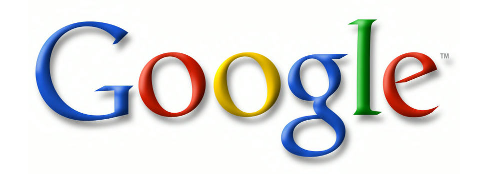



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06820425 8











ŒUVRES

COMPLÈTES

DE BOURDALOUE,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

DEUXIÈME PARTIE DES EXHORTATIONS.

TOME NEUVIÈME.



Se Trouvent

A PARIS,

CHEZ
LE NORMANT, Imprimeur-Libraire, rue de Seine, N.° 8, près le pont des Arts;

BRUNOT-LABBE, Libraire, quai des Augustins, N.° 33;

AUDOT, Libraire, gendre et successeur de M. ONFROY, rue St.-Jacques, N.° 51;

ET A VERSAILLES,

LEBEL, Imprimeur-Libraire, place d'Armes, N.° 1.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE BOURDALOUE,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS;

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SES OUVRAGES,
ET D'UNE TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

Exhortations.

TOME NEUVIÈME.

VERSAILLES,
DE L'IMPRIMERIE DE J.-A. LEBEL.

1812.

EXHORTATIONS
ET INSTRUCTIONS
CONTENUES DANS CE VOLUME.

EXHORTATIONS

INSTRUCTIONS

SUITE DES

EXHORTATIONS

SUR LA PASSION

DE JÉSUS-CHRIST.

EXHORTATION

EXHORTATION

SUR LES FAUX TÉMOIGNAGES

RENDUS CONTRE JÉSUS-CHRIST.

Multi testimonium falsum dicebant adversùs eum, et convenientia testimonia non erant.

Plusieurs rendoient de faux témoignages contre Jésus, et tous ces témoignages ne s'accordoient point. En saint Marc, chap. 14.

Le moyen que tous ces témoignages pussent convenir ensemble, puisqu'ils étoient contraires à la vérité, et qu'il n'y a que la vérité qui s'accorde bien avec elle-même, au lieu que l'imposture est tous les jours sujette à se contredire et à se démentir : *Mentita est iniquitas sibi* (1). C'est ce que nous voyons dans ces faux témoins qui déposent contre Jésus-Christ, et qui se font ses accusateurs devant le tribunal de Caïphe, alors grand-prêtre, et revêtu de l'autorité pontificale, pour connoître de toutes les causes qui concernoient la religion. Ils allèguent bien des faits, ils produisent bien des preuves, ils s'étendent en de longs discours; mais rien ne se soutient, et ce que dit l'un, l'autre le détruit, parce qu'ils ne sont inspirés, les uns et les autres, que par l'esprit de mensonge et par la passion qui les aveugle. Cependant Caïphe les écoute, lui qui devoit, en juge équitable, réprimer leur audace; et les scribes, les pharisiens, les princes des prêtres, les anciens de la synagogue, tous assemblés pour délibérer avec le pontife, bien loin d'imposer silence à ces imposteurs et de les confondre, se déclarent en leur faveur, et deviennent les plus zélés à les exciter : *Summi vero sacerdotes et*

(1) Psal. 26.

omne concilium quærebant adversùs Jesum, testimonium (1).

Voilà, chrétiens, quoique d'une manière en apparence moins odieuse, ce qui arrive encore chaque jour dans la société humaine et dans les conversations du monde. Il est vrai qu'on ne se porte pas communément à des calomnies atroces, et qu'il est moins ordinaire de vouloir, en parlant du prochain, lui imputer des crimes dont on le croit innocent; mais du reste, est-il rien de plus commun dans le commerce des hommes, que de se déchirer mutuellement par de cruelles et d'injurieuses médisances? et toutes injustes, toutes criminelles qu'elles sont, en a-t-on quelques remords dans l'ame, et s'en fait-on quelque scrupule? Avec quelle liberté les débite-t-on? avec quelle facilité les écoute-t-on? Deux désordres dignes de tout le zèle évangélique, et contre lesquels je ne puis ici m'élever avec trop de force. C'est aussi de quoi je prétends vous entretenir. Désordre de la médisance dans celui qui la fait, et désordre de la médisance dans celui qui l'écoute. Désordre de la médisance dans celui qui la fait, et qui souvent ne se rend pas moins coupable que ces faux accusateurs, qui témoignent contre le Fils de Dieu : ce sera la première partie. Désordre de la médisance dans celui qui l'écoute, et qui souvent n'est pas moins condamnable que ce pontife et que tout son conseil, qui prêtent si volontiers l'oreille aux accusations formées contre le Fils de Dieu : ce sera la seconde partie. La matière est d'une extrême conséquence, et mérite toutes vos réflexions.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est le caractère de l'iniquité de se parer autant qu'elle le peut des dehors de la plus exacte justice, et d'en affecter les plus belles apparences, lorsque dans

(1) Marc. 14.

le fond on en viole les règles les plus essentielles. Ainsi quoique la mort du Fils de Dieu eût été déjà résolue dans un conseil secret des pharisiens et des pontifes, ils feignent néanmoins d'agir contre lui dans toutes les formes, et de ne manquer à aucune des procédures ordinaires. Il faut donc qu'il soit déféré au tribunal du grand-prêtre; qu'il y soit accusé publiquement, et juridiquement examiné. C'est pour cela qu'on cherche des preuves; et dans ce jugement où la passion domine, on ne trouve que trop de délateurs et de prétendus témoins.

Que ne disent-ils point contre Jésus-Christ, et sous quels traits le dépeignent-ils? Cet homme dont toute la conduite fut toujours la plus droite et la plus irréprochable; cet homme qui dans ses paroles et dans ses actions, fut toujours la douceur même, la patience, la charité, l'humilité, la sainteté même; cet homme-Dieu, pour qui le font-ils passer? pour le plus méchant des hommes, pour un perturbateur du repos public, qui veut changer le gouvernement et révolter toute la nation, pour un usurpateur qui prétend se faire roi, et ose attenter aux droits et à l'autorité du prince; pour un impie qui blasphème la loi de Moïse, et qui parle même de renverser le temple de Dieu. Une parole qu'il a dite dans le sens le plus juste, et avec l'intention la plus pure et la plus innocente, ils la relèvent, ils l'empoisonnent, ils l'interprètent à leur gré, et lui en font un sujet de condamnation. Ne nous en étonnons pas; c'est que ce sont des gens prévenus; c'est qu'ils ont le cœur envenimé, et qu'ils sont remplis contre lui d'amertume. Pourvu qu'ils contentent leur haine et qu'ils puissent venir à bout du dessein qu'ils ont formé de le perdre, rien du reste ne les arrête, et ils ne suivent que leur animosité et leur ressentiment. C'est de quoi le prophète, s'expliquant au nom de ce divin Sauveur,

se plaignoit avec tant de raison : Ils ont aiguisé leurs langues, ils les ont rendues aussi subtiles et aussi pénétrantes que le glaive le mieux affilé, pour me percer des coups les plus mortels : *Lingua eorum gladius acutus* (1).

Or, mes frères, le même crime que commirent à l'égard de Jésus-Christ ces faux témoins, je dis que c'est, par proportion, celui dont tous les jours nous devenons coupables nous-mêmes dans les discours que nous tenons du prochain, et dans les médisances que nous en faisons avec si peu de retenue et si peu de modération. Car prenez garde, s'il vous plaît, et faites-en avec moi la comparaison, autant qu'elle nous peut convenir. Ces accusateurs du Fils de Dieu avançoient contre lui mille impostures, et je soutiens que rien ne nous est plus ordinaire dans nos médisances, que d'y mêler des faussetés, que peut-être nous ne connoissons pas comme telles, mais qui le sont en effet, et dont nous aurions dû mieux nous instruire, pour en parler du moins avec plus d'exactitude, et pour n'y être pas trompés. Ces accusateurs du Fils de Dieu vouloient le noircir dans l'esprit de ses juges, et le faire condamner; et vous savez que l'injustice de la médisance est de s'attaquer à la réputation d'autrui, de la détruire dans l'estime publique, et d'exposer le prochain aux mépris et aux jugemens les plus désavantageux. Ces accusateurs du Fils de Dieu n'agissoient que par passion, et l'expérience de la vie nous apprend assez que le principe le plus commun de tant de médisances où l'on se porte si aisément et si impunément dans tous les états, même les plus saints, c'est une secrète passion qui nous anime et qui veut se satisfaire. Expliquons-nous, et considérons encore chacun de ces trois articles plus en détail.

Je sais combien la calomnie, je dis la calomnie dé-

(1) Ps. 56.

libérée et préméditée, nous paroît odieuse; et je ne puis ignorer que pour peu qu'on ait de droiture d'ame et de probité, on ne voudroit pas imaginer des titres d'accusation contre le prochain, ni lui attribuer de pures fictions comme des faits réels et comme des vérités. Ce n'est pas que nous n'en ayons vu de nos jours, et que nous n'en voyons encore des exemples en certaines rencontres et sur certains sujets. Il n'y a rien qu'un faux zèle de religion n'ait employé et qu'il n'emploie pour décréditer, non point seulement quelques particuliers, mais des sociétés entières qui s'opposent à ses progrès. Les plus évidentes suppositions ne lui coûtent plus alors à soutenir, et lui semblent suffisamment justifiées, dès-là qu'elles peuvent servir à ses desseins et favoriser ses entreprises. Cependant, chrétiens, je veux bien reconnoître que la médisance ne va pas toujours jusque-là, et que ce sont des excès dont nous avons naturellement horreur. Mais voici en même temps ce que j'ose avancer, et de quoi le seul usage du monde doit pleinement nous convaincre. C'est qu'il n'y a guère de médisances où la vérité même, outre la justice et la charité, ne soit au moins blessée en quelque manière; où elle ne soit au moins altérée, déguisée, diminuée. Combien d'histoires se racontent dans les entretiens, comme des choses certaines et avérées, et ne sont néanmoins que de faux bruits et de simples imaginations? On les croit comme on les entend, et on les répète de même. Elles deviennent communes par une démangeaison extrême qu'on a de les publier, et d'en informer toutes les personnes à qui elles ne sont point encore parvenues. S'il étoit question de les vérifier, quelle preuve en pourroit-on produire? point d'autre que le récit qu'on nous en a fait à nous-mêmes. Récit aussi mal fondé que la créance que nous lui avons donnée. Mais tout s'éclaircit enfin avec le temps, et l'on a la confusion d'apercevoir l'er-

reur dont on s'étoit laissé prévenir, et dont on a prévenu les autres. Je le pensois ainsi, dit-on, et j'en avois ouï parler de la sorte. Belle et solide excuse! comme si c'étoit une raison suffisante pour former votre jugement et pour l'appuyer, que quelques rapports vagues et sans autorité; comme si vous ne deviez pas savoir qu'il n'est rien de plus incertain ni de plus trompeur; comme si la sagesse ne demandoit pas d'autre examen, lorsqu'il s'agit de flétrir votre frère et de l'outrager. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que des gens, après y avoir été trompés cent fois, n'en sont dans la suite ni plus réservés, ni plus circonspects; et qu'on les trouve toujours également disposés à recevoir tous les mauvais discours qu'on leur tient, et à les répandre.

Accordons-leur néanmoins qu'ils ne disent rien qui dans le fonds ne soit vrai : mais ce fonds qui peut être véritable, combien l'exagère-t-on? quelles circonstances y ajoute-t-on? sous quelles couleurs empruntées le représente-t-on? de quels prétendus embellissemens l'orne-t-on, ou plutôt le défigure-t-on? On fait là-dessus mille raisonnemens; on en tire des conséquences; on en veut pénétrer les motifs, les vues, les intentions, les principes les plus secrets : tout cela autant de fantômes qu'on se figure, et autant d'idées vaines et chimériques où l'esprit s'égare et se perd. Or n'est-ce pas là ce qui arrive presque sans cesse dans ces conversations où l'on met si volontiers en jeu le prochain? et n'est-ce pas ainsi que, sans vouloir être calomniateur, et sans croire l'être, on l'est toutefois, sinon absolument, du moins en partie et sur des points très-essentiels?

Mais sans aller plus loin, et à se renfermer précisément dans les bornes de la médisance, je n'ai, mes frères, qu'à vous la faire considérer en elle-même, pour vous en faire connoître l'injustice; injustice la plus griève : pourquoi? parce qu'elle ravit au prochain, de tous

les biens naturels, le plus précieux, le plus délicat, le plus difficile et à conserver et à réparer, qui est l'honneur. Et en effet, qui ne sait pas que l'honneur, dans l'opinion du monde, est un bien du premier ordre? Qu'est-ce qu'un homme sans honneur? eût-il tous les autres biens, fût-il comblé de richesses, pût-il goûter dans son état tous les plaisirs, si c'est un homme noté et déshonoré, on le regarde comme le dernier des hommes. Ainsi tout ce qu'un homme du siècle oppose à l'évangile sur le pardon des injures, qu'il se le dise à lui-même sur la médisance, et qu'il mesure son péché par les maximes qu'il établit et qu'il suit en matière du point d'honneur. Il a horreur des concussions, des usurpations violentes ou frauduleuses, des vols, des assassinats, des meurtres; mais tout cela n'attaque, après tout, que les biens de fortune ou que la vie. Or, il préfère l'honneur à tous ces biens; d'où il s'ensuit qu'il doit donc avoir encore plus d'horreur de la médisance, que de tout cela.

Est-il, mes chers auditeurs, souffrez que je m'exprime de la sorte, est-il une bizarrerie pareille à la nôtre? Nous mettons l'honneur à la tête de tous les autres biens; nous sommes sur cet honneur sensibles à l'excès; il n'y a rien, pour sauver cet honneur, à quoi nous ne fussions prêts de renoncer; nous nous en déclarons hautement, nous le témoignons dans toutes les rencontres, et la moindre atteinte faite à cet honneur, est capable d'exciter dans nos cœurs les ressentimens les plus amers: mais par une contradiction qui ne se peut comprendre, et que nous ne justifierons jamais, nous traitons de péché léger ce qui enlève aux autres ce même honneur, ce qui le ternit, ce qui le détruit. Est-ce là raisonner conséquemment? Ou bien abandonnons ces grands principes auxquels nous paroissons si attachés, et que nous faisons tant valoir touchant l'honneur, ou bien

reconnoissons notre injustice, lorsque nous le blessons si aisément dans autrui, et que nous en tenons si peu de compte.

Injustice d'autant plus condamnable, que l'honneur est un bien plus délicat, un bien plus difficile à acquérir, à maintenir, à rétablir. Il n'y a qu'à voir combien il en coûte pour se faire dans le monde une bonne réputation. On n'en vient à bout qu'après de longues années d'épreuves, et des épreuves les plus critiques et les plus rigoureuses. Est-elle faite? que ne faut-il point pour s'y confirmer et pour la défendre de tout ce qui en pourroit obscurcir l'éclat? Car cet éclat d'une réputation saine et heureusement établie, est comme la glace d'un miroir, à qui la plus foible haleine ôte dans un moment tout son lustre. Nous avons un tel penchant à croire le mal, nous sommes même si accoutumés à l'augmenter et à l'exagérer, qu'une parole suffit pour perdre un homme, une femme dans notre estime. Nous prenons cette parole dans tous les sens, et toujours dans les plus mauvais, parce que c'est la perversité naturelle de notre cœur, qui nous la fait interpréter. De sorte que la meilleure réputation et la plus juste, est tout d'un coup renversée, et que souvent il n'est presque plus possible de la relever. Pour peu que vous touchiez à certain fruit, il perd toute sa fleur, et ne la peut plus reprendre; et dès qu'une fois l'honneur est endommagé, la tache est presque ineffaçable et le dommage sans remède. Vous direz dans la suite tout ce qu'il vous plaira; vous prendrez tous les soins imaginables pour guérir le coup que vous avez porté, et pour en fermer la plaie : malgré toutes vos réparations et tous vos soins, on se souviendra toujours de tel mot qui vous est échappé; on s'en tiendra là, et l'on traitera tout le reste de discours étudiés et de cérémonies.

Qu'est-ce donc que la médisance? c'est comme une

grêle, qui ruine dans un jour, et même en beaucoup moins de temps, l'ouvrage de vingt années de travaux, de précautions, de mesures. On regarde comme une cruauté de ravager des terres cultivées : que sera-ce de détruire une réputation achetée si cher et au prix de tant de peines? Mais vous ne la détruisez, dites-vous, que par une vérité, et la vérité ne peut être contre la justice. Erreur : car il ne vous est pas permis de faire connoître toute vérité. Quoique ce soit une vérité, tant qu'elle demeure secrète, ma réputation est entière, et vous l'entamez; j'ai droit à cette réputation, et vous m'en privez; je suis dans une possession actuelle de cette réputation, et vous m'en dépouillez; ce que j'ai fait est caché, et vous le révélez. Voilà votre injustice, et envers Dieu, et envers moi-même : envers Dieu, puisqu'il vous avoit défendu de me ravir un bien dont j'étois le maître, et que vous violez sa loi; envers moi-même, puisque sans raison vous attentez sur ce qui m'appartenoit le plus légitimement, et que par une espèce d'oppression, vous me l'arrachez des mains et le dissipez.

Oui, chrétiens, c'est sans raison que le médisant se porte à de pareils attentats contre la réputation de son frère, et c'est aussi ce qui met le comble à son crime. Car je n'ai garde d'appeler de véritables raisons une vengeance outrée, une haine envenimée, une aveugle antipathie, une jalousie mortelle, un esprit d'intérêt, une humeur chagrine et critique, un zèle mal entendu, une envie démesurée de parler, de railler, de plaisanter; une légèreté sans attention, sans réflexion, sans ménagement ni discrétion. Or, ne sont-ce pas là les principes de la médisance? Reprenons.

Une vengeance outrée : on se croit bien fondé à rendre médisance pour médisance. Il a dit ceci de moi, et je dis cela de lui; il ne m'épargne pas, pourquoi l'épar-

sant dévot, un médisant zélé ou prétendu tel, est le plus à craindre. D'un air tranquille et composé, d'un ton pieux et modeste, il en dira plus que l'emportement le plus passionné et la plus ardente colère n'en peut inspirer. Encore se flattera-t-il d'avoir en cela rendu service à Dieu, et s'en fera-t-il un mérite auprès du Seigneur. Content de lui-même, il ira devant un autel ou au pied d'un oratoire, épancher son ame, et croira pouvoir dire comme David (1): Dans un matin, ô mon Dieu! sans autre glaive que celui de la langue ou que celui de la plume, je combattois tous les ennemis de votre loi et j'exterminois tous les pécheurs de la terre.

Une envie démesurée de parler, de railler, de plaisanter. Je n'ai rien contre cet homme, dit-on, je ne lui veux point de mal; et si j'en parle, ce n'est que pour me réjouir. Divertissement sans doute bien charitable et bien chrétien! Vous n'avez rien contre lui, et vous le frappez aussi rudement, que s'il y avoit entre lui et vous l'inimitié la plus déclarée! vous ne lui voulez point de mal, et vous lui en faites! vous n'avez en vue que de vous réjouir : hé quoi, de le noircir et de le diffamer; de le rendre au moins un sujet de risée, et de lui ôter par là toute la douceur de la société humaine; de lui causer mille chagrins et de lui aigrir le cœur contre vous, est-ce donc si peu de chose que vous en deviez faire un jeu! Esprit railleur dont on s'applaudit, dont on tire une fausse gloire, dont on se laisse tellement posséder, qu'on n'est plus maître de le retenir. Esprit pernicieux qui trouble la paix, qui rompt les amitiés les plus étroites, qui suscite les querelles et les dissensions.

Enfin, une légèreté sans attention, sans réflexion, sans ménagement ni discrétion : on raisonne de tout, à propos et hors de propos; on dit tout ce qu'on sait, et souvent tout ce qu'on ne sait pas; on n'a rien de secret,

(1) Ps. 100.

et quoi que ce soit qui s'offre à la pensée, on le jette d'abord tel qu'il se présente. Ce n'est point dessein prémédité; j'en conviens : c'est vivacité; mais cette vivacité, ne falloit-il pas la modérer? ne falloit-il pas vous en défier? ne falloit-il pas profiter de tant d'occasions, où vous avez reconnu vous-mêmes qu'elle vous avoit emporté au-delà des bornes? En serez-vous quitte quand vous direz à Dieu : Je n'y pensois pas? Il vous répondra que vous deviez y penser. Car que vous n'y ayez pas pensé, le prochain n'en souffre pas moins; et c'est à vous de voir par où vous pourrez le dédommager.

Concluons, chrétiens : voilà les principes de la médisance; or, de tels principes, que peut-il venir que de mauvais et de corrompu? Si donc nous voulons acquérir la vie éternelle et nous garantir d'un des dangers les plus présents d'en être exclus pour jamais; si même dès ce monde nous voulons couler d'heureux jours et couper la racine de mille peines, de mille disgrâces, de mille affaires désagréables : *Qui vult diligere vitam, et dies videre bonos* (1); que ferons-nous pour cela? c'est de suivre l'important avis que nous donne le Prophète en ces courtes paroles : *Prohibe linguam tuam à malo* (2). C'est, dis-je, de veiller sur notre langue et de la régler; d'y mettre un frein, et, si je puis m'exprimer de la sorte, un frein d'équité, un frein de charité, un frein de circonspection et de sagesse qui en arrête l'intempérance et qui en réprime les saillies. Ainsi nous éviterons le désordre de celui qui fait la médisance, et vous allez encore apprendre à éviter le désordre de celui qui l'écoute : c'est la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Qu'il se trouve des hommes assez perdus d'honneur

(1) 1. Petr. 3. — (2) Ps. 33.

et de conscience pour s'attaquer à l'innocence même, et pour imaginer contre elle des faits supposés et de prétendus sujets d'accusation, c'est une des iniquités les plus criantes et les plus dignes de toute la sévérité des lois. Mais que ceux encore que Dieu a établis et qu'il a revêtus de sa puissance pour réprimer cette audace, l'autorisent au contraire, l'appuient et lui laissent la liberté d'inventer tout ce qu'il lui plaît, et de l'avancer impunément, c'est le comble et le dernier degré de l'injustice. Or, voilà néanmoins ce que fait Caïphe dans la cause de Jésus-Christ, et à l'égard des faux témoins qu'on a subornés contre cet homme-Dieu. Comme grand-prêtre et souverain juge, Caïphe devoit les rejeter et même les châtier. Il étoit évident que leurs témoignages se contredisoient, et par conséquent, qu'il y avoit dans leurs dépositions de l'imposture et du mensonge. Il n'ignoroit pas au nom de qui ils parloient, ni de qui ils étoient les ministres et les suppôts. Il savoit qu'ils étoient gagés par les ennemis du Fils de Dieu pour l'opprimer et le faire périr. Mais bien loin de s'opposer à une si damnable entreprise et de confondre ces calomniateurs, il les reçoit favorablement, il les écoute, il se joint à eux, et tire de la bouche du Sauveur du monde un aveu touchant sa divinité, dont il lui fait un crime, et qu'il traite de blasphême : *Quid adhuc desideramus testes? Audistis blasphemiam* (1). Pourquoi tout cela? c'est qu'il entroit dans toutes les passions des scribes et des docteurs de la synagogue; c'est qu'il étoit lui-même d'intelligence avec les Juifs, piqués contre Jésus-Christ; c'est qu'il étoit bien aise d'avoir, pour le condamner, des preuves au moins apparentes, s'il ne pouvoit en avoir de réelles et de solides. Voilà ce qui le rend si facile à entendre tout, quelque peu de vraisem-

(1) Marc. 14.

blance qu'il y découvre, et quelque persuadé qu'il soit que ce sont autant d'inventions et autant d'artifices de la plus injuste et de la plus violente cabale.

De là, chrétiens, que viens-je vous enseigner, ou de quelle erreur voudrois-je aujourd'hui vous détromper? Appliquez-vous à ce point de morale, dont on n'a pas dans le monde une idée assez juste, et sur lequel on suit sans scrupule des principes très-contraires néanmoins, et à la raison, et à la religion. D'être auteur de la médisance, de la faire et de la débiter, c'est ce que les ames vraiment chrétiennes reconnoissent aisément pour une injustice et un désordre; mais d'y prêter seulement l'oreille, de s'y rendre attentif, de ne l'arrêter pas, autant qu'il est possible, et de n'y former nulle opposition, c'est ce qu'on ne pense guère à se reprocher, et ce qu'on met au rang des fautes les plus légères et les plus pardonnables. Or, je soutiens que sans rien dire soi-même au désavantage du prochain, on peut toutefois, par la seule attention qu'on donne à la médisance, pécher très-grièvement. Je soutiens que si c'est un crime d'attaquer et de blesser l'honneur d'autrui, c'en est pareillement un de ne le défendre pas de tout son pouvoir et de ne le pas maintenir. Je soutiens que Dieu, là-dessus, nous a chargés de l'intérêt de nos frères; que c'est un devoir, sinon de justice, au moins de charité; et que de manquer à cette loi indispensable, c'est désobéir à un précepte divin, et par là même, s'exposer à une éternelle damnation.

Je le soutiens, dis-je; et voilà pourquoi S. Bernard disoit de la médisance, que c'est un étrange mal et bien funeste, puisque du même trait elle cause la mort à trois personnes : à celui qui médit, à celui dont on médit, à celui devant qui l'on médit : à celui qui médit, et qui perd la vie de l'ame en perdant la grâce de Dieu; à celui dont on médit, et qui perd en quelque sorte la

vie civile en perdant la réputation qui l'y entretenoit; enfin, à celui devant qui l'on médit, qui perd la charité, dès-là qu'il en abandonne les intérêts, et qu'il permet qu'elle soit violée en sa présence. Tout ceci ne souffre nulle contestation : mais il faut le développer encore davantage, afin que vous en ayez une intelligence plus parfaite, et que vous sachiez précisément à quelles règles vous pouvez dans la pratique et vous devez vous en tenir.

Je dis donc qu'il y a, selon la distinction commune, trois états différens, soit à l'égard de celui qui fait la médisance, ou à l'égard de celui qui l'écoute : un état de supériorité, un état d'égalité, et un état de dépendance. Comme je ne veux rien outrer, je conviens que chaque état a ses obligations particulières, et que dans tous ce ne sont pas les mêmes. Suis-je dans un état supérieur à celui du médisant? Je puis lui fermer la bouche, je puis user de mon autorité pour interrompre ses discours trop libres et trop mordans; je puis hautement lui déclarer et lui faire entendre que ce n'est point par de tels entretiens qu'on me peut plaire; que le christianisme nous les interdit, et qu'étant chrétien, je ne suis pas dans une disposition à les tolérer, ni à les agréer. Suis-je dans un état égal, ou même dans un état inférieur? je n'ai pas le même droit alors de résister en face à la médisance, ni de m'élever aussi ouvertement contre elle et avec la même force : mais je puis au moins me taire, et par mon silence la laisser tomber; mais je puis, par un air grave et sérieux, donner à connoître que je n'entre point en tout ce qu'on me dit, et que je n'y prends point de part; mais je puis, par des propos éloignés, couper la conversation, et peu à peu la tourner sur d'autres sujets; mais je puis même, par quelques paroles d'excuse, couvrir les choses, les justifier ou les adoucir : car c'est ainsi que la charité le demande. Sans cela,

cela, que fais-je? Je me rends responsable devant Dieu de la médisance qui se commet, et j'en fais retomber sur moi l'iniquité. Voulez-vous savoir comment? vous n'aurez pas de peine à le comprendre.

Et en effet, c'est une illusion de penser que nous n'ayons à répondre que de nos propres péchés. Les péchés d'autrui, selon la part que nous y avons, doivent entrer dans le compte que Dieu exigera de nous; ou, pour mieux dire, les péchés d'autrui nous deviennent propres et personnels, dès-là que nous y participons, que nous y coopérons, que nous les favorisons, et que nous les fomentons. Or, écouter la médisance, je dis l'écouter sans nécessité, sans contrainte, d'une volonté délibérée et d'un plein gré, quand on pourroit, ou la repousser directement et la combattre, ou l'éluder adroitement et la détourner, c'est sans contredit y participer, c'est y coopérer, c'est la favoriser et la fomenter.

Pour vous en convaincre d'une manière sensible, supposons l'esprit de charité tellement répandu dans le christianisme, que la médisance y trouvât partout des contradictions; que la plupart des chrétiens fussent prévenus de telle sorte, et disposés contre elle, que personne ou presque personne ne lui applaudît; que le pouvoir des maîtres fût employé à la bannir de devant eux et à la proscrire; que la fermeté des égaux et même des inférieurs fût assez constante pour y témoigner toujours une certaine répugnance, pour y former toujours quelque obstacle, du moins pour n'y consentir jamais, pour ne l'approuver jamais, pour ne marquer jamais, ni par aucun signe, ni par aucune parole, qu'on y fît réflexion, et que l'esprit y fût appliqué: ah! mes frères, dites-moi s'il y auroit alors beaucoup de médisans, et même dites-moi s'il y en auroit un seul? La médisance ne trouvant point d'auditeurs favorables, ne recevant point d'éloges capables de la flatter et de l'exci-

ter, se voyant au contraire, ou honteusement rebutée, ou reçue froidement et négligée, oseroit-elle se produire? le chercheroit-elle avec tant d'ardeur? seroit-elle si hardie et si téméraire à s'expliquer? n'y garderoit-elle pas plus de mesure? n'y apporteroit-elle pas plus de réserve? Il est donc incontestable que ce qui l'entretient, et ce qui lui donne dans le monde un empire si étendu, c'est le bon accueil qu'on lui fait, et l'accès facile qu'elle rencontre dans tous les lieux où elle se présente. D'où il s'ensuit que la malice n'en doit pas être seulement attribuée au médisant, mais qu'elle doit rejaillir encore sur tous ceux qui contribuent à la médisance, en lui laissant une pleine liberté de lancer ses traits sur qui il lui plaît, et comme il lui plaît. C'est pour cela que saint Jérôme s'écrioit : Heureuse la conscience qui ne s'attache, ni à voir le mal, ni à l'entendre! *Felix conscientia quæ nec audit, nec aspicit malum!* (1) Prenez garde, je vous prie : ce saint docteur ne se contente pas de dire, qu'heureux est l'homme qui ne se porte point à mal parler, mais qui ne s'arrête pas même à écouter le mal : pourquoi? parce qu'il se met par là à couvert d'un des péchés les plus griefs, et en même temps les plus ordinaires.

Non, mes chers auditeurs, rien de plus ordinaire que d'avoir les oreilles ouvertes à tous les mauvais contes qui se font, et à toutes les histoires scandaleuses qui se récitent. Je puis ajouter, que c'est aussi l'un des plus dangereux écueils où l'innocence soit exposée dans le commerce du monde. Une ame chrétienne et prévenue des sentimens de la religion, peut avec moins de difficulté s'abstenir de la médisance et ne la prononcer jamais elle-même : mais de ne la pas entendre, c'est de quoi il n'est pas possible de se garantir sans une vigilance continuelle sur soi-même, et sans une résolution

(1) Hieron.

à l'épreuve de toutes les occasions et de toutes les tentations. De là vient, pour peu qu'on ait la conscience timorée, qu'il est rare que nous allions parmi le monde, et que nous nous mêlions dans les conversations du monde, sans en revenir avec quelque scrupule dans le cœur sur ce qui s'est dit du prochain, et sur la manière dont nous l'avons reçu. Je me trompe, chrétiens, et je devrois plutôt reconnoître, en le déplorant, qu'il est rare et très-rare que nous ayons là-dessus le moindre scrupule, parce que la plupart ne comptent pour rien d'écouter une médisance, et d'en raisonner avec celui qui la fait. On l'écoute avec indifférence, on l'écoute avec complaisance, on l'écoute par un respect humain et par une lâche condescendance, on l'écoute par une vaine curiosité; et ce qu'il y a de plus criminel, enfin, on l'écoute par une secrète malignité. Autant de caractères, ou autant de degrés à distinguer dans le péché dont on se charge devant Dieu. Suivez-moi.

On l'écoute avec indifférence. Comme on n'est guère touché des intérêts du prochain, et qu'on ne se croit nullement engagé dans sa cause, on laisse parler chacun ainsi qu'il juge à propos. Ce n'est pas mon affaire, dit-on, et cela ne me regarde point; ce n'est point moi qui ai entamé cette matière; et dans tout cet entretien, je n'ai été qu'auditeur et que témoin. Sur ce beau principe, on se rassure, et l'on se tient quitte de tout. Si, dans les visites qu'on rend et qu'on reçoit, si dans les compagnies que l'on fréquente, la charité est fidèlement observée et l'honneur d'autrui ménagé, on en est bien aise, et l'on en bénit le Seigneur : mais du reste, que la médisance y vienne prendre place, que la réputation de celui-ci ou de celle-là y soit impitoyablement déchirée, on en est peu en peine : pourquoi? parce qu'on ne peut se figurer qu'on en soit complice; parce

qu'on ne peut se mettre dans l'esprit qu'on ait sur cela d'autre obligation que de se tenir neutre et de ne se point déclarer : comme si voyant mon frère attaqué avec violence et sur le point de périr, je pouvois sans crime l'abandonner à l'ennemi qui le poursuit, et lui refuser mon secours, lorsque je suis en état de le sauver. Il n'est pas nécessaire, pour connoître l'indignité d'une telle conduite et pour la condamner, d'avoir recours à la religion : il suffit de consulter la loi de la nature et la raison.

On l'écoute avec complaisance. De tout temps la médisance a été, et est encore plus que jamais l'assaisonnement des conversations. Tout languit sans elle, et rien ne pique. Les discours les plus raisonnables ennuient, et les sujets les plus solides causent bientôt du dégoût. Que faut-il donc pour réveiller les esprits et pour y répandre une gaîté qui leur rende le commerce de la vie agréable? Il faut que dans les assemblées le prochain soit joué et donné en spectacle par des langues médisantes : il faut que par des narrations entrelassées des traits les plus vifs et les plus pénétrans, tout ce qui se passe de plus secret dans une ville, dans un quartier, soit représenté au naturel et avec toute sa difformité : il faut que toutes les nouvelles du jour viennent en leur rang et soient étalées successivement et par ordre. C'est alors que chacun sort de l'assoupissement où il étoit; que les cœurs s'épanouissent, que l'attention redouble, et que les plus distraits ne perdent pas une circonstance de tout ce qui se raconte. Les yeux se fixent sur celui qui parle; et quoiqu'on ne lui marque pas expressément le plaisir qu'on a de l'entendre, il le voit assez par la joie qui paroît sur les visages, par les ris et les éclats qu'excitent ses bons mots, par les signes, les gestes, les coups de tête. Tout l'anime; et se trouvant en

pouvoir de tout dire, sans que personne l'arrête, où sa passion, où son imagination ne l'emporte-t-elle pas? On ne se retire point qu'il n'ait cessé, et l'on s'en revient enfin d'autant plus content de soi, que sans blesser, à ce qu'on prétend, sa conscience, on a eu tout le divertissement de la conversation la plus spirituelle et la plus réjouissante. Voilà ce qu'on met au nombre des amusemens permis, et de quoi l'on s'imagine être en droit de goûter toute la douceur, sans que l'innocence de l'âme en soit endommagée.

On l'écoute par un respect tout humain et par une lâche condescendance. C'est un ami qu'on craint de choquer, c'est un maître qu'on ménage et qu'on veut flatter, c'est même un inférieur qu'on n'a pas la force de reprendre, et dont on se laisse dominer. On sait bien ce qui seroit du devoir de la charité, et l'on voudroit y satisfaire; mais l'assurance et le courage manquent. On gémit intérieurement de la contrainte où l'on est, et l'on se reproche sa foiblesse, mais on ne peut venir à bout de la surmonter. De là ce consentement forcé, mais apparent, qu'on donne à la médisance. On la condamne dans le fond du cœur : mais de la manière dont on y répond, il semble au dehors qu'on l'approuve; il semble qu'on entre dans toutes les pensées du médisant, dans toutes ses idées et tous ses sentimens. Or, par là même on l'y confirme; et bien loin de le guérir, on le perd, et l'on se perd soi-même avec lui.

On l'écoute par une vaine curiosité. Combien de gens veulent être informés de tout et tout savoir? je dis tout ce qui ne les regarde point, et qui ne les intéresse en rien. Car voici ce qu'il y a souvent de plus étrange et de plus bizarre : c'est qu'on ignore ses propres affaires, qu'on n'a nul soin de les apprendre, ni d'examiner ce qui se fait dans sa propre maison, tandis qu'on veut

avoir une connoissance exacte des affaires des autres, et qu'on tient en quelque sorte registre de tout ce qu'ils font et de tout ce qui se fait chez eux. Au lieu donc de rejeter mille rapports, non-seulement inutiles, mais très-injurieux et très-pernicieux, on en est avide, on les recherche, et l'on en recueille jusqu'aux moindres particularités. C'est ce qu'on appelle ouvertures de cœur, confidences; et moi, c'est ce que j'appelle perfidies et médisances. C'est ce qu'on tâche de justifier par le droit de l'amitié; et moi, c'est ce que je réprouve par le droit de la charité. Et où est-elle cette charité évangélique? comment l'accorder avec ces tours d'adresse, avec ces perquisitions, ces questions subtiles et captieuses; avec ces longs circuits, pour amener une personne dans le piége, pour lui tirer ce qu'elle a de plus caché dans l'ame, pour l'engager insensiblement à vous le révéler, pour abuser de son ingénuité, ou plutôt de sa simplicité? Il faudroit lui enseigner à se taire, et l'on use de toutes les industries, et de toutes les instances, pour lui arracher une parole qu'elle devroit retenir. Cependant on se sait bon gré d'avoir découvert telle chose qui n'est pas connue; on en triomphe, on s'en fait un faux mérite; et ce sera beaucoup si dans peu l'on ne la rend pas publique, et l'on ne produit pas au jour tout le mystère. Achevons.

On l'écoute par une secrète malignité. Un homme a des précautions à prendre et des mesures à garder; il n'auroit pas bonne grâce de s'élever hautement contre cet autre, et de déclamer contre lui; on ne l'en croiroit pas, et tout ce qu'il diroit ne feroit nulle impression : on l'attribueroit à chagrin, à ressentiment, à prévention, à mauvaise volonté, parce qu'ils sont mal ensemble, et qu'ils ne se voient point; parce qu'ils sont liés à des partis tout contraires, et que le

monde est instruit de leur division; parce qu'ils sont actuellement en concurrence pour un emploi, pour une charge, pour quelque avantage que ce puisse être. Mais s'il ne peut s'expliquer lui-même, et s'il ne lui convient pas, qu'il lui est doux de trouver quelqu'un qui prenne sa place et qui parle pour lui! Peut-être par bienséance en fera-t-il paroître quelque peine; peut-être même affectera-t-il d'excuser ce qu'il entend, et d'y donner un bon sens. Mais que la malignité est artificieuse! il en dira trop peu pour une solide justification, et assez pour animer l'entretien, et pour engager encore à de plus amples détails et à de nouvelles médisances. Voilà le fruit de cette prétendue modération. Autant et mieux vaudroit-il qu'il eût ouvert son cœur, qu'il en eût suivi tous les sentimens, et qu'il eût jeté au dehors tout le fiel dont il est rempli.

Quoi qu'il en soit, mes frères, préservons-nous de la médisance comme du poison le plus contagieux et le plus mortel. C'est l'idée que nous en fait concevoir le Saint-Esprit, en comparant la langue du médisant avec la langue du serpent: *Acuerunt linguas suas sicut serpentis* (1). Le serpent pique; ce n'est qu'une morsure: mais de cette morsure le venin se communique dans toutes les parties du corps. Le médisant parle; ce n'est qu'une parole, mais bientôt cette parole retentit partout; on se la redit les uns aux autres, et pour user de cette figure, comme un souffle empesté, elle infecte également, et toutes les bouches d'où elle sort, et toutes les oreilles où elle entre. Ne nous arrêtons point tant à examiner ce que fait le prochain et ce qu'il ne fait pas. Si Dieu nous en a confié la conduite, veillons-y avec toute l'attention nécessaire; mais du reste, en y observant toutes les règles d'une correction charitable; c'est-

(1) Ps. 139.

à-dire, en l'avertissant, en le reprenant de lui à nous, et non en publiant ses imperfections et ses vices, ni en le décriant. S'il ne dépend point de nous, et que nous n'en soyons point responsables, qu'avons-nous affaire de rechercher ses actions? de quelle autorité entreprenons-nous de le juger et de le censurer? Chacun devant Dieu portera son fardeau; c'est à chacun de penser à soi, sans vouloir étendre plus loin ses vues. Que de soins superflus dont on se délivreroit! que de retours fâcheux qu'on s'épargneroit! que de querelles et de démêlés qu'on préviendroit! que de péchés qu'on éviteroit! Combien une médisance a-t-elle troublé de familles, de sociétés, de communautés? combien a-t-elle blessé de consciences, et combien d'ames a-t-elle damnées? de toutes les tentations dont nous avons à nous garantir, on peut dire que celle-ci est, non-seulement la plus universelle, mais la plus dangereuse et la plus difficile à vaincre. L'apôtre saint Jacques en étoit bien persuadé, et nous n'éprouvons que trop tous les jours la vérité du témoignage qu'il en a rendu, quand il nous dit que la langue est un feu qui ne cherche qu'à s'échapper et à consumer tout : *Et lingua ignis est*(1); que c'est un mal inquiet, qui n'a point de repos et qui n'en donne point : *Inquietum malum;* qu'il n'y a aucune espèce de bêtes si sauvages et si farouches que l'homme n'ait su réduire; mais que pour la langue, on ne la peut dompter : *Linguam autem nullus hominum domare potest.* Et n'est-ce pas elle en effet qui fait tomber les plus sages, et qui entraîne les plus vertueux? Il n'y a point d'état où elle n'ait causé des dommages infinis.

Au reste, mes chers auditeurs, si nous nous sentons quelquefois atteints de ses coups, et si nous nous voyons

(1) Jacob. 3.

en butte à la médisance, nous avons dans Jésus-Christ un beau modèle de patience. Imitons ce divin maître, et ne soyons point plus jaloux de notre réputation qu'il ne l'a été de la sienne. Ou ce qu'on dit de nous est vrai : reconnoissons-le humblement devant Dieu, et consentons, puisqu'il le permet, à en porter devant les hommes toute la confusion. Ou c'est sans fondement et sans raison qu'on nous accuse : contentons-nous, pour notre défense, d'une simple exposition de la vérité, et laissons au Seigneur le soin d'une plus entière justification ; il y pourvoira dès cette vie même, au moins dans l'autre. Quand le monde nous combleroit de ses malédictions, nous sommes heureux si nous pouvons à ce prix mériter les bénédictions du ciel, et obtenir la gloire éternelle que je vous souhaite, etc.

EXHORTATION

SUR LE JUGEMENT DU PEUPLE

CONTRE JÉSUS-CHRIST,

EN FAVEUR DE BARABBAS.

Respondens autem præses, ait illis : Quem vultis vobis de duobus dimitti ? At illi dixerunt : Barabbam. Dicit illis Pilatus : Quid igitur faciam de Jesu, qui dicitur Christus ? Dicunt omnes : Crucifigatur... Sanguis ejus super nos et super filios nostros.

Pilate leur dit : Qui voulez-vous qu'on vous remette des deux ? Barabbas, dirent-ils. Pilate leur répartit : Que ferai-je donc de Jésus qu'on appelle Christ ? Tous lui répondirent : Qu'il soit crucifié... Que son sang retombe sur nous et sur nos enfans. En saint Matthieu, chap. 27.

S'IL y a une image naturelle du péché, et du pécheur qui le commet, n'est-ce pas celle-ci, chrétiens, où nous voyons tout un peuple animé de la plus aveugle passion, donner, sur le Fils même de Dieu, la préférence à un insigne voleur, et consentir à porter toute la malédiction que doit attirer sur leur tête le sang de ce Dieu-homme si injustement répandu, et sa mort poursuivie avec tant de violence ? Combien d'autres réflexions me fourniroit l'inconstance de cette nation, qui depuis peu de jours avoit reçu le Sauveur du monde avec tant d'applaudissemens et de cris de joie, et l'avoit comblé de bénédictions ; l'obstination invincible et l'animosité des pharisiens, qui, non contens de tout ce qu'ils avoient déjà entrepris contre Jésus-Christ, veulent achever de le perdre, et forment le détestable dessein de le faire crucifier ; la foiblesse de Pilate, qui n'a pas la force d'employer son autorité à défendre ce prétendu criminel, dont il connoît toute l'innocence, et qui, pour le tirer

de leurs mains, use d'artifice, et lui fait l'affront de le mettre en parallèle avec Barabbas : que ne pourrois-je pas, dis-je, vous représenter sur tout cela, et quels sujets de morale n'aurois-je pas à traiter ? mais je m'en tiens à la pensée de saint Chrysostôme, et dans une juste application de la conduite des Juifs à la nôtre, quand nous nous élevons contre Dieu par de griéves transgressions de sa loi : il me suffit aujourd'hui de vous apprendre à craindre le péché, à le haïr et à le fuir, à le regarder comme le plus mortel ennemi de vos ames, et à vous en préserver comme du plus grand de tous les maux. Nous avons deux choses à considérer dans le péché ; premièrement, la malice du péché, et secondement, la peine du péché. Or l'une et l'autre ne se trouvent ici que trop bien exprimées, et ce sera le partage de cet entretien. Les Juifs, en renonçant Jésus-Christ, lui préfèrent Barabbas : voilà la malice du péché. Et par une si indigne préférence, ils se rendent devant Dieu responsables du sang de Jésus-Christ : voilà la peine du péché. Je dis la malice du péché, dont nous devenons nous-mêmes coupables, en sacrifiant à nos passions tous les intérêts de Dieu. Je dis la peine du péché, dont nous nous chargeons nous-mêmes, et à quoi nous nous exposons, en suscitant contre nous le sang de Jésus-Christ et toute la justice de Dieu. C'est tout le sujet de votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Pilate étoit trop éclairé pour ne pas voir la fausseté des accusations que formoient les Juifs contre le Fils de Dieu. Après l'avoir interrogé lui-même, il ne trouvoit rien qui lui parût digne de mort ; et selon un reste d'équité que son cœur ne pouvoit démentir, il pensoit aux moyens de sauver le juste opprimé par la calomnie, et de le délivrer des mains de ses persécuteurs. C'étoit

une coutume depuis long-temps établie et constamment observée, qu'à la solennité de Pâques on élargît un prisonnier, et qu'on en laissât au peuple le choix. Or, entre les autres, il y en avoit un plus connu par ses crimes; c'étoit Barabbas, homme convaincu de meurtre, de sédition, des attentats les plus noirs, et pour cela réservé au dernier supplice. Que l'occasion, ce semble, étoit favorable au dessein de Pilate! Il ne la manqua pas. Il s'adresse en particulier aux princes des prêtres et aux anciens de la synagogue; il s'adresse en général à tout le peuple assemblé devant lui : Qui des deux, leur dit-il, mettrai-je en liberté à cette fête, et qui voulez-vous que je renvoie, ou de Barabbas, ou de Jésus? *Quem vultis vobis de duobus dimitti?* (1) S'il eût eu à traiter avec des esprits moins prévenus et moins possédés de leur barbare envie contre le Sauveur des hommes, y avoit-il lieu de douter qu'ils ne se déclarassent en sa faveur, et que dans une telle comparaison ils ne prissent au moins des sentimens assez équitables pour ne le pas abaisser au-dessous d'un scélérat et d'un infâme? Pilate l'espéroit, il se l'étoit promis; mais que peut-on se promettre d'une populace émue, conjurée, furieuse; surtout quand de faux docteurs secondent ses emportemens, et qu'elle se voit autorisée des mêmes chefs qui devoient l'arrêter et la réprimer? Ce n'est donc de toutes parts qu'une même voix, qu'un même cri, pour demander le coupable et pour condamner l'innocent : *Non hunc, sed Barabbam* (2); Ne nous parlez point de cet homme, mais donnez-nous Barabbas; c'est celui que nous voulons préférablement à l'autre.

Quelle surprise pour Pilate! et une si étrange résolution ne dût-elle pas le troubler et le déconcerter. En vain pour calmer cette émotion populaire, fait-il de

(1) Matth. 27. — (2) Joan. 18.

fortes instances, et veut-il, pour les convaincre, entrer en raisonnement avec eux. Dans l'ardeur forcenée qui les transporte, ils sont incapables d'entendre aucune raison et de s'y rendre. S'il leur dit : Que prétendez-vous donc que je fasse de ce Jésus que vous m'avez amené, et qui porte la qualité de Christ? sans hésiter un moment et sans autre procédure, ils prononcent l'arrêt de sa mort, et concluent qu'il le faut crucifier : Défaites-nous-en, et crucifiez-le : *Tolle, tolle, crucifige* (1). Si prenant une seconde fois la parole, il exige d'eux qu'ils produisent ce qu'ils ont à déposer, et qu'ils en viennent à la preuve de leurs dépositions : Car quel mal a-t-il fait? *Quid enim mali fecit?* (2) ils croient ce détail inutile, et ne daignent pas s'y engager, tant ils sont persuadés de la vérité de leur témoignage : Si ce n'étoit pas un méchant homme, nous ne l'aurions pas conduit à votre tribunal, ni ne vous l'aurions pas livré. Sur cela, nouveaux mouvemens, nouvelles poursuites, nouvelles clameurs : Qu'on le mette en croix, et qu'il périsse : *At illi magìs clamabant, dicentes : Crucifigatur* (3). Enfin, si Pilate ose leur remontrer que c'est le roi des juifs, et que d'attenter à sa vie, c'est pour eux le crime le plus énorme, ils protestent hautement qu'ils ne le reconnoissent point, qu'ils n'en dépendent point, qu'ils n'ont point d'autre roi que César, et qu'ils ne souffriront jamais que celui-ci ait dans la Judée le moindre pouvoir : *Non habemus regem, nisi Cæsarem* (4).

Ah! peuple indocile et rebelle, c'étoit en effet votre roi, et c'étoit en même temps le roi de gloire : mais vous n'en avez point voulu : pourquoi? parce qu'il vous apportoit la lumière, et que vous aimiez les ténèbres; parce qu'il vous annonçoit des vérités auxquelles vous refusiez de vous soumettre, et que par sa parole toute divine et ses œuvres merveilleuses, il confondoit votre

(1) Luc. 23. — (2) Matth. 27. — (3) *Ibid.* — (4) Joan. 19.

incrédulité ; parce qu'il vous prêchoit une loi dont vous aviez peine à vous accommoder, et dont vous vous faisiez un scandale ; parce qu'il rabattoit l'orgueil de vos pharisiens et qu'il démasquoit leur hypocrisie ; parce qu'ils vous aigrissoient, qu'ils vous envenimoient, qu'ils vous soulevoient contre lui, et vous inspiroient toutes leurs passions. Voilà, dis-je, pourquoi vous l'avez rejeté, et vous lui avez fait le plus sanglant outrage qu'il ait reçu dans tout le cours de ses souffrances. Car jamais fut-il plus humilié, que dans ce jugement, où vous l'avez couvert d'opprobre et d'ignominie ? D'être comparé avec Barabbas, c'étoit déjà une des plus grandes humiliations : mais le dernier degré et le comble de l'humiliation, n'a-ce pas été de voir encore Barabbas obtenir sur lui l'avantage ? et le Fils unique de Dieu pouvoit-il être traité avec plus d'indignité et plus de mépris ?

Ne nous flattons point, mes chers auditeurs ; et sans nous épancher en d'inutiles reproches contre les Juifs, tournons toute notre indignation contre nous-mêmes ; et convenons que cette rebelle nation n'a point méprisé plus outrageusement Jésus-Christ, que nous méprisons notre Dieu sur tant de sujets et en tant d'occasions où nous nous laissons entraîner, et nous nous abandonnons au désordre du péché. Quand Tertullien parle du péché de rechute après la pénitence, il en fait consister la grièveté et la malice en ce que l'homme, dit-il, après avoir éprouvé l'empire du démon et celui de Dieu ; l'empire du démon, lorsqu'il étoit dans l'état du péché, et celui de Dieu, tandis qu'il vivoit dans l'état de la grâce, se détermine enfin, et se livre au démon préférablement à Dieu ; de sorte que faisant la comparaison de l'un et de l'autre, il semble conclure que le joug de Dieu est moins avantageux et moins souhaitable que celui du démon, puisqu'après avoir secoué dans sa pénitence le joug du démon pour se convertir à Dieu, il quitte tout

de nouveau le joug de Dieu, et se réduit sous l'esclavage et la servitude du démon. Ainsi raisonnoit ce savant africain.

Mais il n'est pas nécessaire, pour justifier ma pensée, de la renfermer dans cette espèce de péché. Je prétends que tout péché, je dis tout péché mortel, est une préférence refusée à Dieu et donnée à la créature. Je prétends que tout homme qui par une offense griève péche contre Dieu, est aussi coupable envers Dieu, que le furent les Juifs envers le Fils de Dieu dans le choix qu'ils firent de Barabbas au préjudice et à la ruine de cet adorable Sauveur. Je prétends que c'est la même injure de part et d'autre, que c'est le même jugement, le même crime : comment cela? comprenez-en la preuve; elle est incontestable et sans réplique. Car selon toute la théologie, qu'est-ce que le péché? un éloignement volontaire de Dieu, et un attachement libre et délibéré aux objets créés. Dès-là que nous péchons, nous quittons Dieu, nous nous séparons de Dieu : et pourquoi? l'un pour une volupté sensuelle, l'autre pour un vil intérêt; celui-là pour un fantôme d'honneur, celui-ci pour un caprice, pour une vaine idée, pour un rien. Or, n'est-ce pas une vraie préférence, où des objets périssables et mortels, où d'indignes créatures, plus méprisables souvent et plus abominables que Barabbas, l'emportent sur tous les droits de Dieu?

En effet, je ne puis pécher que je ne connoisse le mal que je vais commettre. Je sais, en péchant, que telle action est criminelle, que telle liberté, que telle injustice, que telle médisance, que telle vengeance est défendue et contre la loi de Dieu. Quand donc indépendamment de la loi et malgré la loi qui condamne tout cela, je m'y porte néanmoins, c'est que j'aime mieux me contenter en tout cela, que d'obéir à cette loi; par conséquent, c'est qu'en vue de tout cela, je la méprise

cette loi divine, et le souverain auteur qui me l'a imposée. Sans me déclarer aussi ouvertement que les Juifs, ni m'en expliquer en des termes si formels, je dis comme eux dans mon cœur : *Non hunc, sed Barabbam* (1); C'est un maître trop exact et trop sévère qu'on me propose à servir. La voie de ses commandemens est trop étroite pour moi, et il m'en faut une plus large. Le monde est mille fois plus commode; et en le suivant, il n'y a point tant de gêne ni de contrainte. Il se conforme à mes inclinations, il seconde mes désirs, il me laisse une licence entière pour vivre à mon gré et selon mes volontés : voilà le Dieu qui me plaît, et que je demande. *Tolle, tolle* (2): Otez-moi ce Dieu si saint, qu'une œillade, qu'un geste, qu'une parole est capable de le blesser; ce Dieu si clairvoyant, qui ne pardonne rien. *Tolle* : Otez-moi cet évangile, cette loi si rigoureuse et si opposée à tous mes sentimens naturels. *Non habemus Regem, nisi Cæsarem* (3) : Je n'ai point d'autre loi que mon ambition, point d'autre loi que ma convoitise, point d'autre loi que mon amour-propre, point d'autre loi que toutes mes cupidités, et tout ce qui peut me rendre la vie plus douce et plus agréable. Ce sont là mes guides, mes docteurs, mes maîtres : *Non habemus regem, nisi Cæsarem.* Ces pensées, chrétiens, font horreur ; mais à bien considérer la nature du péché, voilà dans la pratique où il se réduit, en voilà le fond et le caractère le plus essentiel.

Vous me direz qu'on n'y procède pas communément avec tant de délibération, et qu'on n'y fait pas toutes ces réflexions. Ah! mes frères, c'est ici le prodige, et de la malice de l'homme pécheur, et de l'énormité de son péché. Car écoutez deux choses que j'ai à vous répondre. Je soutiens d'abord, et j'en prends à témoin la conscience d'un nombre infini de pécheurs, et même

(1) Joan. 18. — (2) Luc. 23. — (3) Joan. 19.

de

de plusieurs qui m'écoutent actuellement : encore une fois, je soutiens qu'il y en a qui pèchent avec toutes ces vues, qui délibèrent, qui raisonnent, qui combattent en eux-mêmes et contre eux-mêmes, et qui ne s'abandonnent à leurs désordres que par cette conclusion formée : Je le veux. Péchés d'un plein choix, d'une pleine résolution et de la volonté la plus parfaite : mais en même temps, péchés les plus pernicieux par rapport au salut; péchés qui conduisent le plus directement à la réprobation, ou qui sont déjà comme une réprobation anticipée; péchés que Dieu souvent ne remet ni en cette vie ni en l'autre, et qu'il punit dans toute la rigueur de sa justice. Quelle abomination, quelle désolation!

Du reste, et c'est l'autre réponse, je conviens aussi que tous ne vont pas jusqu'à cet excès, et n'embrassent pas de la sorte le péché. Je ne ferai pas même difficulté de reconnoître qu'une grande partie de ceux qu'il entraîne, s'y engagent plus légèrement : c'est-à-dire, qu'ils s'y engagent avec moins d'advertance et moins d'attention; qu'ils s'y engagent par un premier mouvement et par précipitation, soit parce que les objets présents les frappent tout à coup et les excitent, soit parce que le penchant les domine, et que le poids de l'habitude les emporte. Tel est, je veux bien l'avouer, tel est l'état de la plupart des pécheurs du siècle. Mais cela même les excuse-t-il, et cela diminue-t-il l'injure que fait à Dieu le péché? Quoi, je prétendrois tirer avantage de mon inadvertance et de ma légèreté dans un sujet qui demandoit toute mon attention et toute ma précaution! Quoi, lorsqu'il s'est agi de perdre mon Dieu et de le sacrifier aux sales appétits d'une sensibilité brutale, je me croirai bien justifié de dire que je ne pensois guère à ce que je faisois! Quand il étoit question d'immoler Jésus-Christ et de le crucifier dans mon cœur, je me tiendrai moins coupable, parce que

qu'ils ont versé, en retombant sur eux, a rejailli sur vous; et prophètes contre leur pensée et contre leur intention, ils n'ont rien prédit qui ne se soit accompli, et qui ne s'accomplisse tous les jours.

Cependant, chrétiens, voyons la chose plus en détail, quoique toujours en abrégé, et par l'application que j'en vais faire, apprenons quels sont les redoutables jugemens de Dieu sur les pécheurs, et à quoi nous nous exposons en profanant par le péché le sang de Jésus-Christ, et en le suscitant contre nous. Car prenez garde, s'il vous plaît; en vertu de ce sang divin si injustement répandu par les Juifs, et si justement retombé sur cette nation sacrilége, Dieu les a affligés de trois grands maux, ou plutôt Dieu les a affligés de tous les maux, que nous pouvons réduire à trois espèces : ruine temporelle, aveuglement spirituel, réprobation éternelle. Je m'explique, et ceci, sans doute, mérite bien nos réflexions, et doit bien nous faire connoître quelle vengeance le Seigneur sait tirer de ses ennemis, et comment il sait punir les offenses qu'il reçoit.

Ruine temporelle. Jamais il n'en fut de plus entière; et en pouvons-nous avoir une peinture plus vive, que celle même qu'en avoit tracée le Fils de Dieu avant sa dernière entrée en Jérusalem? Car il vit dès-lors tout ce qui devoit arriver à cette ville criminelle : il en parut touché jusqu'aux larmes; et quelle désolation lui annonça-t-il? Qu'il viendroit un temps où les étrangers l'assiégeroient; qu'ils en seroient bientôt maîtres; qu'ils la pilleroient, qu'ils la saccageroient, qu'ils la renverseroient de fond en comble, qu'ils ne laisseroient pas pierre sur pierre; que ces calamités s'étendroient sur toute la nation, qu'elle seroit séparée, dispersée, et qu'il ne lui resteroit ni empire, ni demeure, ni temple. Or, personne n'ignore comment tout cela de point en point

s'est vérifié. Nous en sommes témoins ; et si nous voulons remonter à la cause, le même Sauveur a pris soin de la marquer : parce que ce peuple malheureux n'a pas connu la visite du Seigneur; parce que n'écoutant ni reproches intérieurs de la conscience, ni remontrances tant de fois réitérées de la part de Pilate, ni droit, ni équité ; ils n'ont suivi que leur passion et que la haine qui les transportoit ; parce que depuis tant de siècles qu'ils ont trempé leurs mains parricides dans le sang d'un Dieu, ce sang adorable n'a point cessé, ni jamais ne cessera dans tous les siècles, de crier au ciel vengeance contre eux. De sorte que ce même sang qui devoit être la ressource de tout Israël et leur rédemption, est devenu, selon qu'ils s'y étoient eux-mêmes condamnés, leur perte et leur destruction : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.*

Aveuglement spirituel. C'est ce voile dont a parlé saint Paul; ce voile qu'ils ont sur les yeux, et qui, jusques à présent les a empêchés d'apercevoir la lumière qui les environne de toutes parts, et se montre à eux dans toute sa clarté. Et n'est-il pas étrange qu'après tant de témoignages les plus sensibles et les plus évidens de la justice divine qui les poursuit, et qui voudroit leur faire enfin reconnoître la griéveté de leur crime, ils ne se rendent point encore ; que toujours également obstinés et endurcis, ils conservent le même ressentiment contre le vrai Messie qu'ils ont renoncé, et s'en promettent un autre qu'ils ne verront jamais ; que de génération en génération, cette inflexible dureté de cœur et cette impénitence se perpétue comme un héritage ; que par là ils irritent toujours de plus en plus la colère du Seigneur, et qu'ils achèvent, ainsi qu'il est dit dans l'évangile, de remplir la mesure de leurs pères ? A quoi devons-nous attribuer ce mortel assoupissement, et d'où a-t-il pu venir ? c'est qu'ils se sont re-

tirés de Dieu, et que Dieu s'est retiré d'eux; c'est qu'ils ont abandonné Dieu, et que Dieu les a abandonnés. Car c'est en ce sens que le Seigneur disoit à son Prophète : Aveuglez-les, et rendez-les sourds, afin qu'ils voient comme s'ils ne voyoient point, et qu'ils entendent comme s'ils n'entendoient point. Ils ont méconnu leur libérateur; et son sang qu'ils ont fait couler, est encore tout fumant. Au lieu d'être pour eux une source inépuisable de grâces, comme il pourroit l'être après tout, s'ils en vouloient profiter, c'est lui qui en détourne le cours et qui les arrête. Au lieu de servir à leur guérison, c'est lui qui aigrit leurs plaies et qui les envenime. Suites funestes de cet arrêt qu'ils ont porté contre eux-mêmes, et qui s'exécute dans toute son étendue et toute sa force : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.*

Réprobation éternelle. Je ne dis pas que ce soit dès la vie une réprobation déjà parfaite et consommée : mais je veux dire que Dieu les ayant livrés à leur sens réprouvé, il arrive de là qu'ils marchent dans la voie de perdition, et qu'il est d'une difficulté extrême de les en faire jamais revenir. On gagneroit à Jésus-Christ des millions de païens et d'idolâtres, plutôt qu'on ne lui rameneroit un seul de ce peuple perverti et marqué du plus visible caractère de la damnation. C'est le triste sort où ils sont réservés. Au jugement de Dieu, à ce jugement où Jésus-Christ présidera en personne, ils paroîtront devant lui tout couverts, ou pour mieux dire, tout souillés de son sang. La tache alors en sera ineffaçable : tous les feux de l'enfer ne la purifieront pas; sans cesse elle se présentera à leurs yeux, et sans cesse ils s'écrieront pendant toute l'éternité, non plus en insultant à ce Dieu Sauveur, mais en se désespérant : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.*

Or, mes frères, pour en venir à nous-mêmes, pour tirer de là une instruction qui nous retienne dans le

devoir, ou qui nous engage fortement et promptement à y rentrer, il est certain, et c'est l'expresse doctrine du grand Apôtre, que par le péché nous faisons outrage au sang de Jésus-Christ, comme si nous le répandions tout de nouveau et nous le foulions aux pieds. D'où il s'ensuit que nous l'attirons contre nous-mêmes, ce sang précieux; que nous le faisons retomber sur nous-mêmes, et que par proportion nous nous exposons aux mêmes châtimens que les Juifs et aux mêmes vengeances du ciel.

Je n'exagère point, et ce que j'avance ici n'est que trop vrai et que trop solidement fondé. Car, quoique nous ne soyons plus à ces temps où Dieu, gouvernant un peuple grossier et tout charnel, faisoit plus communément éclater contre lui sa justice par des maux temporels, comme il le récompensoit par des prospérités humaines, nous ne pouvons néanmoins douter qu'il ne punisse encore de la même sorte bien des pécheurs, et qu'il ne les afflige des mêmes misères. Tant de malheurs publics qui désolent les Etats, tant de fléaux qui y portent le ravage, guerres, pestes, famines, ne sont-ce pas souvent les effets de la licence des peuples et de la corruption de leurs mœurs? Tant d'accidens particuliers et de revers qui renversent des familles, qui en dissipent les biens, qui en ternissent l'éclat, qui en troublent la paix, qui font échouer les desseins les mieux concertés, qui font évanouir les espérances les mieux établies, qui empêchent que rien n'avance, que rien ne réussisse et ne succède heureusement, ne sont-ce pas souvent de justes punitions, ou des injustices d'un père, de ses fraudes et de ses mauvais tours, de ses excès et de ses débauches; ou des mondanités d'une mère, de son faste et de son orgueil, de ses intrigues et de ses scandales; ou de la conduite déréglée des enfans, les uns mal élevés et maîtres d'eux-mêmes, les autres re-

belles à toutes les leçons qu'on leur fait, et emportés par le feu d'une jeunesse libertine et passionnée? Combien de décadences, de chutes, de disgrâces; combien d'humiliations, d'afflictions, de chagrins; combien de contre-temps fâcheux, de traverses, de contradictions; combien d'infirmités, de maladies, de morts subites; combien d'infortunes, et de toutes les espèces, que nous imputons, ou à la malice des hommes, ou aux caprices du hasard, sont des coups de Dieu et de secrètes malédictions dont il nous frappe?

On ne le voit pas, on n'y pense pas, parce qu'on s'accoutume à regarder toutes choses avec les yeux de la chair, sans ouvrir jamais les yeux de la foi. On prend bien des mesures, on imagine bien des moyens pour se rétablir dans un meilleur état: mais le plus sûr, ce seroit celui que donnoit le Prophète à Jérusalem : *Lavamini, mundi estote* (1); Purifiez-vous, et lavez-vous de tant d'iniquités : *Auferte malum cogitationum vestrarum ab oculis meis* (2); Bannissez de votre cœur le péché qui l'infecte, et qui blesse la vue de votre Dieu : *Quiescite agere perversè, discite bene facere* (3); Cessez de faire le mal, apprenez à faire le bien. Alors vous commencerez à jouir d'un sort plus heureux, même selon le monde. Dieu bénira vos entreprises, il adoucira vos peines; vous verrez votre maison se relever, vos affaires prospérer; tout ira selon vos vœux, et vous connoîtrez de quel avantage il est, non-seulement par rapport au salut, mais par rapport à la vie présente, d'avoir pour vous le Seigneur, et de vivre dans sa grâce : *Si volueritis et audieritis me, bona terræ comedetis* (4).

Je sais ce que vous me direz : que cette règle n'est pas générale. J'en conviens : on voit des pécheurs dans l'opulence, on en voit dans la splendeur, on en voit qui passent leurs jours dans le plaisir, et qui goûtent ou sem-

(1) Isaï. 1. — (2) *Ibid.* — (3) *Ibid.* — (4) *Ibid.*

blent goûter toutes les douceurs de la vie. Mais écoutez la réponse de S. Augustin : c'est que s'ils sont exempts de toute peine temporelle, ils n'en sont que plus rigoureusement punis; et que le plus grand de tous les châtimens, est que Dieu maintenant les épargne, et ne prenne pas soin de les châtier : pourquoi? parce qu'il les laisse par là tomber dans un aveuglement d'esprit et un endurcissement de cœur, qui leur ôtent presque toute espérance de retour, et qui les conduisent à l'impénitence finale. Si Dieu dès à présent envoyoit à ce pécheur quelque adversité, il se dégoûteroit du monde, il rentreroit en lui-même, il feroit des réflexions sérieuses sur la disposition de son ame, il comprendroit que c'est la main de Dieu qui s'est appesantie sur lui, il reconnoîtroit ses égaremens, et penseroit à se remettre dans l'ordre et à reprendre la bonne voie qu'il a quittée : mais parce que le monde a toujours pour lui les mêmes agrémens, parce que tout répond à ses désirs et que tout flatte ses inclinations, de là vient qu'il se plaît dans son péché, qu'il s'y attache sans cesse par de nouveaux liens, qu'il s'y endort si profondément, que sans un miracle de la grâce, on ne peut plus attendre qu'il se réveille de ce sommeil léthargique.

Vengeance de Dieu d'autant plus funeste, qu'on la ressent moins, et que bien loin d'en être effrayé, on s'en applaudit, et on la prend pour un bonheur et une félicité. Les plus sages même s'y laissent surprendre, et ont peine de voir des gens sans piété, sans règle, peut-être sans religion et sans foi; des gens adonnés aux vices les plus honteux, et plongés en toutes sortes de désordres; des gens à qui rien ne coûte, ou pour leur fortune, ou pour leur plaisir, ni trahisons, ni mensonges, ni fourberies, ni chicanes, ni violences, ni concussions : de les voir, dis-je, en effet s'élever, s'agrandir, s'enrichir, venir à bout de tous leurs projets, quoique les plus

iniques, et avoir tout à souhait. Dieu, dit-on quelquefois, est témoin de cela; et comment le souffre-t-il? Ah! mes frères, comment il le souffre? vous me le demandez, et moi je prétends que c'est par un des plus redoutables arrêts de sa justice. Car je m'imagine l'entendre prononcer contre ces pécheurs enivrés de leur prospérité prétendue, le même anathême qu'il prononça contre les peuples d'Ephraïm : *Væ coronæ superbiæ, ebriis Ephraïm* (1); Malheur à ces ambitieux, qui ne font que monter de degrés en degrés; malheur à ces voluptueux qui ne font que passer de plaisirs en plaisirs; malheur à ces riches, avares et intéressés, qui ne font qu'ajouter héritages à héritages, et qu'entasser trésors sur trésors : pourquoi? parce que c'est ce qui les entretient dans leur ivresse, c'est-à-dire, dans leur attachement à la terre, dans leur insensibilité pour le ciel, dans toutes leurs cupidités. Aussi rien ne les touche, je dis rien de tout ce qui regarde leur éternité; et n'est-ce pas là l'état de tant de mondains et de mondaines? On a beau leur représenter le péril où ils se trouvent exposés : ils ont perdu là-dessus toute vue, tout sentiment. Ils marchent toujours du même pas sans s'alarmer, et suivent toujours le même train de vie, jusqu'à ce qu'ils se soient enfin précipités dans l'abîme.

Et en quel abîme? voilà, chrétiens, le comble des vengeances divines contre le péché, et voilà le dernier coup de la justice du Seigneur qui le punit : une réprobation éternelle. Voilà le terme fatal où le pécheur se laisse entraîner et ce qui lui est dû. Vérité incontestable dans la religion que nous professons. Il n'est point ici question de douter, de raisonner, de disputer. Nous sommes chrétiens; et nous ne pouvons l'être, que nous ne reconnoissions cette éternité de peines comme le juste salaire du péché, comme la suite naturelle du pé-

(1) Isaï. 28.

ché, comme la fin malheureuse où mène par lui-même le péché. C'étoit pour nous délivrer de ce souverain malheur, que Jésus-Christ avoit donné son sang, et tout son sang; mais par l'abus criminel que le pécheur en a fait, ce sang, qui devoit le laver, ne sert qu'à le rendre aux yeux de Dieu plus difforme; ce sang, qui devoit le réconcilier, ne sert qu'à le rendre devant Dieu plus coupable; ce sang, qui devoit être son salut, devient la perte irréparable de son ame et sa damnation.

Ah! mes frères, qui pourroit exprimer, je ne dis pas la douleur, mais le désespoir du réprouvé sur qui coule le sang de son Sauveur, non plus pour éteindre les flammes qui le dévorent, mais pour les allumer! Car ce sang divin descendra jusque dans l'enfer; et c'est là que doit se vérifier dans toute son étendue cette parole de l'Ecriture, que le Seigneur, le Dieu tout-puissant, a fait distiller sa fureur sur ses ennemis, et sa plus grande fureur: *Magnus enim furor Domini stillavit super nos* (1). De vous expliquer quels sont les effets de cette colère du Seigneur, aigrie et irritée par cela même qui devoit l'adoucir et l'appaiser, c'est ce qui me conduiroit trop loin, et ce qu'on vous a fait mille fois entendre; c'est ce qu'éprouvent tant de pécheurs déjà condamnés; et plaise au ciel que nous nous mettions en état de ne l'éprouver jamais.

Pour cela que nous reste-t-il, mes chers auditeurs? contrition, réformation de vie, satisfaction. Contrition à la vue de tant de péchés qui nous ont éloignés de notre Dieu, de ce Dieu digne de tout notre amour, et dont nous n'avons payé les bienfaits que d'ingratitudes et d'offenses. Réformation: car il ne suffit pas de pleurer le passé, il faut penser à l'avenir. Il faut le régler, il faut le sanctifier, il faut rendre à Dieu toute la gloire que le péché lui a ravie, il faut se dédommager de tous les mé-

(1) 2. Paralip. 34.

rites qu'on a perdus, ou qu'on n'a pas amassés : or, on ne le peut que par une vie toute nouvelle, et d'autant plus remplie de bonnes œuvres, qu'elle a été plus souillée de crimes. Satisfaction : n'allons point, mes frères, n'allons point chercher plus loin que dans ce saint temple, le prix nécessaire pour nous acquitter auprès de la justice divine. C'est dans ce tabernacle qu'il est renfermé; c'est là que repose ce sang, qui seul a pu expier tous les péchés du monde, et qui peut à plus forte raison expier les nôtres. Prosternons-nous devant lui, et adressons-nous à lui. Sang adorable, relique vivante de mon Dieu, remède souverain et tout-puissant, c'est en vous que je me confie et que je mets toute mon espérance. Quand je serois mille fois encore plus chargé de dettes, il n'est rien que vous ne puissiez payer pour moi, et c'est ce que j'attends de vous. Aussi coupable que je le suis, je devrois, pour l'expiation de mes iniquités, répandre tout mon sang; mais sans vous que serviroit mon sang, et le sang de tous les hommes? Vous êtes donc ma ressource, et c'est à vous que j'ai recours. Non pas que je veuille m'épargner moi-même : je suis pécheur, et par conséquent, je veux désormais et je dois me traiter en pécheur. Mais ma pénitence tirera de vous toute sa vertu, et n'aura de mérite qu'autant qu'elle vous sera unie. Vous la sanctifierez, vous la consacrerez, vous me la rendrez salutaire pour l'éternité bienheureuse, où nous conduise, etc.

EXHORTATION
SUR LA
FLAGELLATION DE JÉSUS-CHRIST.

Tunc apprehendit Pilatus Jesum, et flagellavit.

Alors Pilate fit prendre Jésus, et le fit flageller. En saint Jean, chap. 19.

QUEL nouveau spectacle, chrétiens, et quelle sanglante scène! on conduit notre divin Maître dans le prétoire de Pilate; on le dépouille de ses habits et on l'attache à une colonne: outre une nombreuse multitude de peuple qui l'investit de toutes parts, une troupe de soldats s'assemble autour de lui; ils sont armés de fouets, et ils se disposent à le déchirer de coups! Pourquoi ce supplice, et qui l'a ainsi ordonné? Comment s'y comportent les ministres du juge qui vient de rendre cet arrêt, et comment est-il exécuté? c'est ce que je me suis proposé de vous mettre aujourd'hui devant les yeux, et ce qui doit faire également le sujet de votre compassion et de votre instruction. Pour y procéder avec ordre, observez, s'il vous plaît, qu'un supplice devient surtout rigoureux, et par la honte qui l'accompagne, et par l'excès de la douleur qu'il est capable de causer. En quoi l'esprit et le corps ont tout à la fois à souffrir; car la honte afflige l'esprit, et la douleur fait impression sur les sens et tourmente le corps. L'une et l'autre ne se trouvent pas toujours jointes ensemble. La honte d'un supplice peut être extrême, sans qu'il y ait nulle douleur à supporter; ou la douleur en peut être très-cuisante et très-violente, sans qu'il s'y rencontre nulle confusion à soutenir. Mais voici ce que je dis touchant cette cruelle flagellation, où

le Sauveur des hommes se vit condamné : c'est que ce fut tout ensemble un des supplices de sa passion, et le plus honteux, et le plus douloureux. Cette honte qu'il a voulu subir, tout Dieu qu'il étoit, nous apprendra à corriger les désordres d'une honte criminelle, qui souvent nous arrête dans le service de Dieu, et à nous prémunir contre le péché, de la honte salutaire que nous en devons concevoir. Et cette douleur qu'il a voulu ressentir dans tous les membres de son corps, nous animera à retrancher en nous les délicatesses de la chair, et à nous armer contre nous-mêmes des saintes rigueurs de la pénitence chrétienne. Voilà en deux mots tout le fond de cet entretien et tout le fruit que vous en devez retirer.

PREMIÈRE PARTIE.

C'étoit une nécessité bien dure pour Pilate, que celle où l'obstination des Juifs sembloit le réduire, de trahir ses propres sentimens et d'agir contre tous les reproches de son cœur, en livrant à la mort un homme dont il ne pouvoit ignorer la bonne foi, la candeur, la sainteté, et en l'abandonnant à toute la violence de ses ennemis. Il est vrai que ce gouverneur, revêtu de l'autorité du prince, pouvoit repousser la violence par la violence; que dans la place qu'il occupoit et dans le crédit que lui donnoit son rang, il ne tenoit qu'à lui de se déclarer le protecteur du Fils de Dieu, de l'enlever d'entre les mains de ses persécuteurs, et de le mettre à couvert de leurs poursuites. Il est même encore vrai, que non-seulement il le pouvoit, mais qu'il le devoit : car il étoit juge, et selon toutes les lois de la justice, il devoit défendre le bon droit contre l'iniquité et l'oppression. Mais il craignoit le bruit; et par un caractère de timidité si ordinaire jusque dans les plus grandes dignités, il ne vouloit point faire d'éclat : mais il craignoit les Juifs; et par une lâche prudence, il ne vouloit pas s'exposer à une

une émeute populaire : mais il craignoit l'empereur, dont on le menaçoit; et par un vil intérêt, il ne vouloit pas qu'on pût l'accuser devant lui et le citer à son tribunal.

Quelle est donc sa dernière ressource, et quel est enfin l'expédient qu'il imagine pour fléchir des cœurs que rien jusque-là n'avoit pu toucher? Ah! mes frères, l'étrange moyen! et fut-il jamais une conduite plus bizarre et plus opposée à toutes les régles de l'équité? c'est de condamner Jésus-Christ au fouet, dans l'espérance de calmer ainsi les esprits et de leur inspirer des sentimens plus humains, en leur donnant une partie de la satisfaction qu'ils demandoient : car telle est la vue de Pilate. Quoi qu'il en soit, la sentence est à peine portée, qu'on en vient à la plus barbare exécution. Des mains sacriléges saisissent cet adorable Sauveur, lui déchirent ses vêtemens et les arrachent, le lient à un infâme poteau, et se préparent à lui faire éprouver le traitement le plus indigne et le plus sensible outrage. Que vous dirai-je, chrétiens? et quelle horreur! Ce corps virginal, ce corps formé par l'esprit même de Dieu dans le sein de Marie, ce temple vivant de la divinité, est exposé aux yeux d'une populace insolente et à la risée d'une brutale soldatesque. Il l'avoit prédit, ce Verbe éternel; il nous l'avoit annoncé par son Prophète, lorsque parlant à son Père, il lui disoit : *Quoniam propter te sustinui opprobrium, operuit confusio faciem meam* (1); C'est pour vous, mon Père, c'est pour la gloire de votre nom que j'ai voulu être comblé d'opprobre, et couvert de honte et de confusion.

Arrêtons-nous là, mes chers auditeurs, et sans nous retracer des images dont les ames innocentes pourroient être blessées, considérons seulement et en général cette honte du Fils de Dieu comme le modèle ou le correctif

(1) Psalm. 68.

de la nôtre. Dieu nous a donné la honte, ou du moins il nous en a donné le principe pour nous servir de préservatif contre le péché. La honte est une passion que la nature raisonnable excite en nous, et qui nous détourne, sans que nous remarquions même ni comment, ni pourquoi, de tous les excès et de toutes les impuretés du vice. C'est une bonne passion en elle-même; mais elle n'est que trop sujette à se dérégler dans l'usage que nous en faisons; et il nous falloit un aussi grand exemple que celui de Jésus-Christ pour en corriger le désordre. Or, je prétends que jamais cet homme-Dieu ne nous a fait là-dessus de leçon plus solide ni plus touchante que dans le mystère que nous méditons.

En effet, chrétiens, savez-vous d'où lui vient cette confusion, qui le jette dans le plus profond accablement? Ah! mon Père, ajoutoit-il, comme il n'y a que vous qui connoissiez toute la mesure de mes humiliations, il n'y a que vous qui, par les lumières infinies de votre sagesse, en puissiez bien pénétrer le fond et découvrir le véritable sujet: *Tu scis improperium meum et confusionem meam* (1). Les hommes en ont été témoins, ils en ont vu les dehors, et rien de plus; mais vous, Seigneur, sous ces apparences et ces dehors qui n'en représentoient que la plus foible partie, vous avez démêlé ce qu'il y avoit de plus intérieur et de plus secret, et vous en avez eu une science parfaite: *Tu scis confusionem meam*. Or, cette science des opprobres de Jésus-Christ et de la confusion qui lui a couvert le visage, c'est, mes frères, ce qu'il a plu à Dieu de nous révéler. Qu'est-ce donc ici qui l'humilie, et de quoi a-t-il plus de honte? est-ce d'avoir à subir un châtiment qui ne convient qu'aux esclaves? en consentant à prendre la forme d'un esclave, il a consenti à en porter toute l'ignominie. Est-ce d'être fouetté publiquement comme un

(1) Ps. 68.

scélérat ? il proteste lui-même qu'il y est tout disposé, et il est le premier à s'y offrir, parce que c'est obéir à son Père, parce que c'est pour honorer la majesté de son Père et pour satisfaire à sa justice : *Quoniam ego in flagella paratus sum* (1). Est-ce même de l'état où il paroît devant tout un peuple qui l'insulte et qui lance contre lui les traits de la plus piquante et de la plus maligne raillerie ? voilà, je l'avoue, voilà de quoi faire rougir le ciel et de quoi confondre le Dieu de l'univers : mais j'ose dire après tout, et vous devez, mon cher auditeur, le reconnoître, que ce qui redouble sa confusion, que ce qui la lui fait sentir plus vivement, que ce qui la lui rend presque insoutenable, ce n'est point tant l'insolence des Juifs que la nôtre. Expliquons-nous, et confondons-nous nous-mêmes.

Oui, chrétiens, de quoi il rougit ce Saint des saints et ce Dieu de pureté, c'est de vos discours licencieux, c'est de vos paroles dissolues, c'est de vos conversations impures, c'est de vos libertés scandaleuses, c'est de vos parures immodestes, c'est de vos regards lascifs, c'est de vos attachemens sensuels, de vos intrigues, de vos rendez-vous, de vos débauches, de vos débordemens, de toutes vos abominations. Car c'est là ce qu'il se rappelle dans cet état de confusion où le texte sacré nous le propose : c'est de tout cela qu'il est chargé, de tout cela qu'il est responsable à la justice divine, et de tout cela, encore une fois, qu'il rougit d'autant plus, que par l'affreuse corruption du siècle et par l'audace la plus effrénée du libertinage, vous en rougissez moins.

De là, mes frères, j'ai dit que nous devions apprendre à réformer en nous les pernicieux effets de la honte et à sanctifier même cette passion pour l'employer à notre salut. Quel en est le déréglement et l'abus le plus ordi-

(1) Psalm. 37.

naire? Je le réduis à deux chefs : l'un, de nous porter sans honte à ce qu'il y a pour nous de plus honteux ; et l'autre, de nous éloigner par honte de ce qui devroit faire notre gloire aussi bien que notre bonheur. Voici ma pensée, qui n'est pas difficile à comprendre. Nous n'avons nulle honte de commettre le mal, et nous en avons de pratiquer le bien. D'où il arrive que nous péchons le plus ouvertement, et que souvent même nous nous en glorifions : au lieu que s'il s'agit d'un exercice de piété, de charité, de quelque bonne œuvre que ce puisse être, ou nous l'omettons lâchement, parce qu'un respect tout humain nous retient ; ou nous ne nous en acquittons qu'en particulier et secrètement, parce que nous craignons la vue du public et les vains jugemens du monde. Deux dispositions les plus dangereuses et les plus mortelles. Car il n'est pas possible que j'entre jamais dans la voie de Dieu, ou que je m'y établisse, si je ne me défais de cette honte mondaine, qui me retire de l'observation de mes devoirs et de la pratique des vertus chrétiennes ; si je n'acquiers cette honte salutaire, qui nous sert de barrière contre le vice, et qui nous en détourne. Il faut donc que je bannisse l'une de mon cœur, et que j'y entretienne l'autre. La honte du bien, dit saint Bernard, est en nous la source de tout mal, et la honte du mal est le principe de tout bien. Par conséquent je dois apporter tous mes soins à maintenir celle-ci dans mon ame, et combattre celle-là de toutes mes forces. Sans la honte du péché, ajoute saint Chrysostôme, bien loin de pouvoir me conserver dans l'innocence, je ne puis pas même après ma chute me relever par la pénitence : pourquoi ? parce que la pénitence est fondée sur la honte du péché, ou plutôt, parce que la pénitence n'est autre chose qu'une sainte honte et qu'une horreur efficace du péché. D'où il s'ensuit que c'est par la honte du péché

que je dois retourner à Dieu, que je dois me rapprocher de Dieu, que je dois commencer l'ouvrage de ma réconciliation avec Dieu.

Mais du reste, en vain le commencerai-je par là, si dans un assemblage monstrueux, je joins à la honte du péché une fausse et damnable honte de la vertu. Car alors ce que j'aurai commencé, je ne l'acheverai jamais, puisque cette honte de la vertu ruinera dans moi tout ce qu'aura produit la honte du péché. Ainsi, mes frères, voulons-nous consommer l'œuvre de notre sanctification? outre la honte du péché, revêtons-nous des armes du salut, c'est-à-dire, d'une fermeté, d'une intrépidité, d'une hardiesse, et, selon l'expression de saint Augustin, d'une sage et pieuse effronterie dans le culte de notre Dieu et dans l'accomplissement de tous les devoirs de la religion. Règles divines, et admirables enseignemens, que nous recevons de Jésus-Christ même. Tournons encore vers lui les yeux, et formons-nous sur un modèle si parfait.

Le voilà, ce Sauveur adorable, dans la plus grande confusion; et ce qui fait sa honte, ce sont les péchés d'autrui : comment n'en aurois-je pas de mes propres péchés? Ah! malheureuse, disoit le Seigneur par la bouche de Jérémie à une ame pécheresse, où en es-tu réduite? Je ne vois plus de ressource pour toi. Ton iniquité est montée à son dernier terme, et je suis sur le point de t'abandonner: pourquoi? parce que tu t'es fait un front de prostituée, et que tu ne sais plus ce que c'est que de rougir : *Frons meretricis facta est tibi; noluisti erubescere* (1). Tandis que tu n'étois pas tout à fait insensible à la honte que devoient te causer tes crimes et tes dissolutions, j'espérois de toi quelque chose; car cette honte étoit encore un reste de grâce, et un moyen de conversion : mais maintenant que tu l'as

(1) Jerem. 3.

perdue, qui sera capable de te ramener de tes égaremens, et qui pourra te rappeler à ton devoir? La crainte de mes jugemens est bien forte, mais elle s'efface en même temps que la honte du péché. La vue de l'éternité est bien terrible, mais on n'y pense guère dès qu'une fois on a déposé toute honte du péché. Ma grâce est toute-puissante, mais elle ne l'est que pour inspirer la honte et la douleur du péché. De là, tant que tu demeureras sans honte et sans pudeur dans ton péché, il n'y a rien à attendre de ta part, et tes plaies deviennent incurables : *Frons meretricis facta est tibi; noluisti erubescere.*

En effet, chrétiens, s'il y a en cette vie un état de perdition et presque sans remède, c'est celui d'un pécheur qui ne rougit plus de son péché; et la raison qu'en apporte saint Bernard devroit faire trembler tout ce qui se rencontre ici de pécheurs disposés à tomber en ce fatal endurcissement. C'est, dit-il, que la honte du péché est la dernière de toutes les grâces que Dieu nous donne; et qu'après cette grâce, il n'y a presque plus de ces grâces de salut, de ces grâces spéciales et de choix, qui font impression sur une ame criminelle, et qui, par une espèce de miracle, la retirent de l'abîme où elle est plongée. L'expérience nous le fait assez connoître, et la chose ne se vérifie que trop par la nature même des grâces. Si donc, reprend saint Bernard, je ne ressens plus cette grâce de honte et cette confusion qui me troubloit autrefois à la présence du péché, et qui m'en éloignoit, j'ai lieu de craindre que je ne sois bien près de ma ruine, et que Dieu ne me laisse dans un funeste abandonnement.

Mais le moyen de réveiller en moi cette grâce si précieuse, et d'y exciter cette confusion? Jésus-Christ, mes frères, Jésus-Christ : c'est celui qui la ranimera, qui la ressuscitera, qui la fera renaître, quand elle seroit

pleinement éteinte. Il nous suffit de le contempler dans le mystère de sa flagellation. Nous l'y verrons chargé d'opprobres pour nos péchés; mais beaucoup moins confus de ses opprobres que de nos péchés. Hé ! mon frère, s'écrie saint Chrysostôme, si tu ne rougis pas de ton crime, rougis au moins de la honte qui en retombe sur ton Sauveur ! Si tu ne rougis pas de pécher, rougis au moins de ne pas rougir en péchant. Car le plus grand sujet de honte pour toi, c'est de n'en avoir point; et peut-être cette honte ne te sera pas inutile, puisqu'elle servira à faire revivre en toi la honte du péché même, et qu'à force d'avoir honte de n'en point avoir, tu pourras en avoir dans la suite et la reprendre.

Qui doute, chrétiens, que cette pensée ne pût être un frein pour le plus déterminé pécheur, s'il faisoit dans son péché cette réflexion : Ce péché que je commets a fait rougir mon Dieu. Il en a porté la tache, et cette tache avec laquelle il s'est présenté aux yeux de son Père, lui fut, tout innocent qu'il étoit, plus ignominieuse que tous les coups de fouet dont l'accablèrent ses bourreaux. Combien plus encore doit-elle donc me défigurer devant Dieu? Ce qui fut plus sensible à Jésus-Christ dans le prétoire, ce n'étoit pas d'être exposé à la vue des Juifs, ni d'être en butte à tous leurs traits, mais de paroître avec mon péché devant tous les esprits bienheureux et toute la cour céleste. Or, n'ai-je pas actuellement moi-même tout le ciel pour témoin, et n'est-ce pas assez pour me confondre, et pour arrêter par cette utile confusion le cours de mon désordre ? Veux-je me réserver à cette confusion universelle du jugement de Dieu, où ma honte éclatera aux yeux du monde entier? Et ne vaut-il pas mieux en rougir présentement avec fruit dans le souvenir d'un Dieu sauveur attaché à la colonne, que d'en rougir inutilement et avec le plus

cruel désespoir, aux pieds d'un Dieu vengeur assis sur le tribunal de sa justice ?

Mais ce n'est pas tout. La même honte que nous n'avons pas pour le mal, ou que nous travaillons à étouffer, nous l'avons pour le bien, et nous manquons de courage pour la surmonter. Du moins, en rougissant du péché, nous rougissons également de la vertu. De sorte que par l'alliance la plus réelle, quoique la plus bizarre et la plus injuste, c'est pour nous tout à la fois une confusion, et de mal faire, et de bien faire; de mal faire, parce qu'il nous reste toujours un certain fonds de conscience; de bien faire, parce que nous nous conduisons selon les idées du monde, et que nous en craignons la censure. Etat le plus ordinaire dans le christianisme. Les libertins déclarés n'ont honte que du bien qu'il faudroit faire, et qu'ils ne font pas; les ames vertueuses de profession et les vrais chrétiens n'ont honte que du vice, qui leur est odieux et dont ils tâchent de se préserver : mais la plupart, ni libertins tout à fait, ni tout à fait chrétiens, marchent entre ces deux extrémités, et réunissent dans eux l'une et l'autre honte, la honte du péché et la honte de la piété.

En combien d'occasions où Dieu exige que nous fassions connoître ce que nous sommes, nous tenons-nous renfermés dans nous-mêmes, et déguisons-nous nos sentimens, parce que nous avons de la peine à prendre parti contre telles personnes, et que nous ne voulons pas avoir à essuyer leurs raisonnemens et leurs discours? Combien de fois parlons-nous et agissons-nous contre toutes nos lumières et tous les reproches de notre cœur, parce que nous n'avons pas la force de parler et d'agir autrement que celui-ci ou que celui-là avec qui nous vivons, et que nous n'avons pas l'assurance de le contredire? Un homme a de la religion, il a de la crainte de

Dieu, et il voudroit vivre régulièrement et chrétiennement; il voudroit assister au sacrifice de nos autels avec respect; il voudroit fréquenter les sacremens avec plus d'assiduité; il voudroit accomplir avec fidélité tous les préceptes de l'Eglise; il voudroit s'opposer à certains scandales, abolir certaines coutumes, réformer certains abus; il voudroit s'absenter de certains lieux, rompre certaines liaisons, et s'engager en d'autres sociétés moins dangereuses et plus honnêtes; la grâce le presse, et il en voudroit suivre les mouvemens; il le voudroit, dis-je, et il se sent de l'attrait à tout cela : mais toutes ces bonnes volontés et tous ces bons désirs, que faut-il pour les déconcerter et les renverser? une répugnance naturelle à se distinguer et à paroître plus religieux et plus scrupuleux, qu'on ne l'est communément à son âge et dans sa condition.

Honte du service de Dieu, où n'est-tu pas répandue, et quels dommages ne causes-tu pas jusque dans les plus saintes assemblées? Combien de desseins fais-tu avorter? combien de vertus retiens-tu captives? en combien d'ames détruis-tu l'esprit de la foi, et combien de gloire dérobes-tu à Dieu? Or il faut, chrétiens, triompher de cet ennemi; il faut, à quelque prix que ce puisse être, vaincre cette honte, non-seulement parce qu'elle est indigne du caractère que nous portons, mais parce qu'elle est absolument incompatible avec les maximes et les règles du salut. Et pour nous fortifier dans ce combat, quel exemple est plus puissant que celui de Jésus-Christ? Car si toute la honte, disons mieux, si toute l'infamie de sa flagellation n'a pu ralentir son zèle pour l'honneur de son Père, ne serois-je pas bien condamnable de trahir la cause de mon Dieu par la crainte d'une parole, d'un mépris que j'aurai à supporter de la part du monde? Si je dois rougir, ce n'est point des railleries du monde, ce n'est point des juge-

mens et des rebuts du monde; mais c'est de ma lâcheté, c'est de mon infidélité, c'est de mon ingratitude, quand un aussi vain respect que celui du monde me fait oublier tous les droits et tous les intérêts du Dieu que j'adore; d'un Dieu à qui j'appartiens par tant de titres, d'un Dieu à qui je suis redevable de tant de biens, d'un Dieu le souverain auteur de mon être, et mon unique fin, mon unique béatitude dans l'éternité. N'insistons pas davantage sur un point si évident par lui-même; et passons à un autre, où nous devons considérer la flagellation du Fils de Dieu, non plus comme un des supplices les plus honteux, mais les plus douloureux; et apprendre de là à retrancher par la mortification évangélique toutes les délicatesses des sens et de la chair : c'est la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

C'étoit beaucoup pour le Sauveur des hommes d'avoir subi toute la honte d'un supplice aussi humiliant que celui de la flagellation; mais il falloit encore qu'il en éprouvât toute la cruauté, et que sa chair, victime d'expiation pour tous les péchés du monde, fût immolée à la rage de ses bourreaux, et mise par là même en état d'être offerte à Dieu comme une hostie précieuse, et de fléchir sa colère : c'est le triste objet que nous avons présentement à considérer. Quand les amis de Job, instruits de son infortune et de la déplorable misère où il se trouvoit réduit, vinrent à lui pour le consoler, l'Ecriture dit que le voyant couché sur un fumier, tout défiguré et tout plein d'ulcères, ils furent saisis d'un tel étonnement, qu'ils déchirèrent leurs habits, qu'ils se couvrirent la tête de cendres, et que pour marquer la consternation où ils étoient, ils se tinrent là plusieurs jours dans un profond et morne silence. Il y auroit encore bien plus lieu, chrétiens, de tomber ici dans la

même désolation, de garder la même conduite, et de demeurer sans parole à la vue du Fils unique de Dieu, accablé sous une grêle de coups, tout meurtri de blessures, et comme donné en proie à une troupe féroce et à toute leur inhumanité.

Que devoit-on attendre de cette brutale soldatesque? C'étoient des hommes nourris dans le tumulte et la fureur des armes, et de là plus incapables de tout ménagement et de tout sentiment de compassion. C'étoient les ministres d'un juge timide et lâche, qui les abandonnoit à eux-mêmes, et dont ils pouvoient impunément passer les ordres, s'il en eût porté quelques-uns, et qu'il leur eût prescrit des bornes. C'étoient des ames vénales et mercenaires, des ames intéressées et d'intelligence avec les Juifs, dont ils avoient à contenter la haine, pour en recevoir la récompense qui leur étoit promise et qu'ils espéroient. C'étoient les suppôts de ce peuple ennemi de Jésus-Christ, c'est-à-dire, du peuple le plus cruel et le plus barbare, le plus envenimé dans ses ressentimens et le plus insatiable dans ses vengeances. C'étoit toute une cohorte assemblée, afin de se relever les uns les autres, et que reprenant tour à tour de nouvelles forces, ils pussent toujours frapper avec la même violence. Tout cela, autant de conjectures des excès où ils se portèrent contre cet innocent Agneau qu'ils tenoient en leur pouvoir, et contre qui ils étoient maîtres de tout entreprendre.

Que ferai-je ici, mes chers auditeurs, et que vous dirai-je? m'arrêterai-je à vous dépeindre dans toute son étendue et toute son horreur une scène si sanglante? entrerai-je dans un détail où mille particularités nous sont cachées, et dont nous ne pouvons avoir qu'une connoissance obscure et générale? vous représenterai-je l'acharnement des bourreaux, le feu dont leurs yeux sont allumés, les fouets grossis de nœuds et tout héris-

sés de pointes dont leurs bras sont armés? compterai je le nombre des coups qu'ils déchargent sur ce corps foible et déjà tout épuisé de forces par l'abondance du sang qu'il a répandu dans le jardin? Que de cris, que de nouvelles insultes de la part des prêtres, des pontifes, d'une populace infinie, témoins de tout ce qui se passe, et animant tout par leur présence! Mais je vous laisse, mes frères, à juger vous-mêmes de toutes ces circonstances, comme de mille autres, et à vous en retracer l'affreuse idée. C'est assez de vous dire que cette chair sacrée du Sauveur n'est plus bientôt qu'une plaie; que ce n'est plus partout que meurtrissures, que contusions, et qu'à peine y peut-on découvrir quelque apparence d'une forme humaine; qu'au milieu de ce tourment, cet homme de douleurs, après s'être soutenu d'abord, est enfin obligé de succomber; que dans une défaillance entière, il tombe au pied de la colonne; qu'il y demeure couché par terre, perclus de tous ses membres et privé de l'usage de tous ses sens; qu'il ne lui reste ni mouvement, ni action, ni voix, ni paroles; et que bien loin de pouvoir s'expliquer et se plaindre, il conserve à peine un dernier souffle et une étincelle de vie.

Que dis-je, chrétiens? c'est en cet état qu'il s'explique à nous plus hautement et plus fortement qu'il ne s'est jamais expliqué. Il n'a qu'à se montrer à nos yeux : cela suffit. Il ne lui faut point d'autre voix que celle de son sang, pour nous instruire; il ne lui faut point d'autre organe que ses plaies; ce sont autant de bouches ouvertes pour nous redire ce qu'il s'est tant efforcé de nous persuader en nous prêchant son évangile, que quiconque aime son ame en ce monde, c'est-à-dire, sa chair, que quiconque y est attaché, et veut l'épargner et la choyer, la perdra immanquablement; mais que pour la sauver dans l'éternité, c'est une né-

cessité indispensable de la haïr en cette vie, de réprimer ses sensualités, de lui refuser ses aises et ses commodités, de lui faire une guerre continuelle en la mortifiant, en l'assujettissant, en la domptant : *Qui amat animam suam, perdet eam; et qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam* (1). Maxime essentielle dans la morale de Jésus-Christ; maxime la plus juste, et fondée sur les principes les plus solides; parce que cette chair que nous avons à combattre, est une chair souillée de mille désordres, une chair de péché; et qu'étant criminelle, elle doit être punie temporellement, si nous ne voulons pas qu'elle le soit éternellement; parce que c'est une chair rebelle, et qu'il n'est pas possible de la tenir dans la soumission et dans l'ordre, si l'on ne prend soin de la réduire sous le joug, à force de la châtier et de la mater; parce que c'est une chair corrompue et la source de toute corruption, puisque c'est d'elle que vient tout ce que saint Paul appelle œuvres de la chair, les débauches et les impudicités, les querelles et les dissentions, les colères et les envies; et que nous ne pouvons nous mettre à couvert de ses traits contagieux, ni les repousser, que par de salutaires violences; parce que c'est une chair conjurée contre Dieu et contre nous-mêmes : contre Dieu dont elle rejette la loi, contre nous-mêmes dont elle ruine le salut; et que nous devons par conséquent la regarder et la traiter comme notre plus mortelle ennemie.

La chair du Fils de Dieu n'avoit rien de tout cela. C'étoit une chair sainte et sanctifiante, une chair sans tache et toute pure, une chair pleinement soumise à l'esprit; c'étoit la chair d'un Dieu, et toutefois nous voyons quels traitemens elle a reçus : or, c'est sur cela même que cet homme-Dieu baigné dans son sang, se fait entendre à nous du pied de la colonne, et qu'il nous

(1) Joan. 12.

reproche, tout muet qu'il est, nos délicatesses et l'extrême attention que nous avons à flatter nos corps; comme s'il nous disoit : Jetez sur moi les yeux, et par une double comparaison, confondez-vous. Idolâtres de votre chair, vous ne voulez pas que rien lui manque, que rien la blesse, que rien l'incommode; et moi, me voici déchiré de fouets et tout ensanglanté. Mais encore, qu'est-ce que cette chair dont vous prenez tant les intérêts, et qu'étoit-ce que la mienne, que j'ai si peu ménagée? reproche le plus touchant, et dont l'Apôtre avoit senti toute la force lorsqu'il traçoit aux premiers fidèles ces grandes règles de la pénitence et de la mortification chrétienne; que si nous voulons être à Jésus-Christ, nous devons crucifier notre chair avec tous ses vices et toutes ses concupiscences : *Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis* (1); que nous ne devons nous conduire que selon l'esprit, sans écouter jamais la chair, ni avoir égard ou à ses répugnances ou à ses désirs : *Spiritu ambulate, et desideria carnis non perficietis* (2); qu'au lieu de la consulter et de la suivre, nous devons expressément y renoncer, et même en quelque sorte nous en dépouiller : *Expoliantes vos veterem hominem* (3); que quelque effort qu'il y ait à faire pour cela, quelque sacrifice qu'il nous en puisse coûter, il ne doit être compté pour rien, et que nous ne devons jamais oublier, en considérant Jésus-Christ, que nous n'avons point encore comme lui répandu notre sang : *Nondum enim usque ad sanguinem restitistis* (4).

Quel langage, mes chers auditeurs! et qui de vous l'entend? Ne sont-ce pas là des termes dont le monde ignore souvent jusques à la signification, ou que le monde au moins croit ne convenir qu'à des solitaires et à des religieux? Or, prenez garde néanmoins à qui saint

(1) Galat. 5. — (2) *Ibid.* — (3) Coloss. 3. — (4) Hebr. 12.

Paul donnoit ces divines leçons, et à qui il enseignoit cette excellente morale; car ce n'étoit ni à des religieux, ni à des solitaires qu'il parloit; c'étoit à des chrétiens comme vous, n'ayant au-dessus de vous d'autre avantage ni d'autre distinction, sinon qu'ils étoient de vrais chrétiens, et que vous ne l'êtes pas; c'étoit à des hommes employés comme vous, selon leur profession, aux affaires du monde; à des femmes engagées comme vous par leur état et leur condition dans la société et dans le commerce du monde. Voilà ceux à qui il recommandoit de mener une vie austère, non-seulement selon le cœur, mais selon les sens; de mourir à eux-mêmes et à leur chair; de se contenter du nécessaire, ou pour le logement, ou pour le vêtement, ou pour l'aliment, et de retrancher tout ce qui est au-delà comme superflu, comme dangereux, comme indécent dans la religion d'un Dieu qui, par ses souffrances, est venu consacrer l'abnégation de soi-même et de tout soi-même. Ces expressions ne les étonnoient point, ces propositions ne leur sembloient point outrées; ils les comprenoient, ils les goûtoient, ils se les appliquoient. Le christianisme a-t-il donc changé, et n'est-il plus le même? Ah! mes frères, le christianisme a toujours subsisté; mais reconnoissons, à notre confusion, que ce ne sont plus les mêmes chrétiens: nous en avons retenu le nom, et nous en avons laissé toute la substance et tout le fond.

Quoi qu'il en soit, c'est dans cette sainte mortification de la chair que les saints de tous les siècles et de tous les états ont fait consister une partie de leur sainteté. Parcourez leurs histoires, et trouvez-en un qui n'ait pas témoigné pour sa chair une haine particulière. Soit qu'ils eussent toujours vécu dans l'innocence, ou qu'après une vie mondaine ils se fussent convertis à Dieu; soit qu'ils eussent abandonné le siècle pour se retirer dans le désert et dans le cloître, ou qu'ils fussent restés

au milieu du monde pour satisfaire à leurs engagemens et à leurs devoirs; en quelque situation qu'ils aient été, et par quelque voie qu'ils aient marché, du moment qu'ils ont commencé à embrasser le service de Dieu, ils ont commencé à se déclarer contre leur corps, et en sont devenus les implacables ennemis. Leurs vocations étoient différentes, et leur sainteté avoit, ce semble, des caractères tout opposés : c'étoit, dans les uns, une sainteté de silence et de retraite, et dans les autres, une sainteté de zèle et d'action; dans les uns, une sainteté toute pour elle-même, et dans les autres, une sainteté presque toute pour le public; mais malgré cette diversité de vocations, ils sont convenus en ce point de haïr leur chair et de la traiter durement. La foiblesse du sexe, la complexion, le travail, les infirmités même n'ont point été des excuses pour eux. Bien loin qu'il fallût les exciter, il falloit au contraire leur prescrire des bornes et les modérer; tant ils étoient, je ne dirai pas seulement sévères, mais saintement cruels envers eux-mêmes.

D'où leur venoit cette haine si vive et si universelle dont ils étoient tous animés? de l'ardent désir qu'ils avoient conçu de conformer, autant qu'il étoit possible, leur chair à la chair de Jésus-Christ; de la forte persuasion où ils étoient, que jamais leur chair ne participeroit à la gloire de la résurrection de Jésus-Christ, si elle ne participoit à sa mortification et aux douleurs de sa passion; du souvenir qu'ils portoient profondément gravé dans le cœur, que c'étoit pour notre chair et pour ses voluptés sensuelles, que la chair de Jésus-Christ avoit été si violemment tourmentée; d'où ils concluoient qu'une chair ennemie de Jésus-Christ, qu'une chair coupable de tous les maux qu'avoit endurés la chair de Jésus-Christ, étoit indigne de toute compassion, et ne pouvoit être trop affligée elle-même, ni trop maltraitée. C'est ainsi qu'ils en jugeoient; mais pour nous, mes chers

chers auditeurs, nous raisonnons, ou du moins nous agissons bien autrement : la maxime la plus commune et la plus établie dans toutes les conditions, est d'avoir soin de son corps, et de ne l'endommager en rien, de ne le point fatiguer, de ne le point affoiblir, de l'entretenir toujours dans le même embonpoint, d'en étudier les goûts, les appétits, et de lui fournir abondamment tout ce qui l'accommode : voilà notre principale, et souvent même notre unique occupation.

Ce qu'il y a de plus merveilleux et de plus étrange, c'est qu'avec cela l'on prétend être pénitent, l'on prétend être dévot, l'on prétend s'ériger en réformateur du relâchement des mœurs et de la doctrine. Appliquez-vous à ma pensée : c'est un point de morale à quoi vous n'avez peut-être jamais fait assez d'attention. Que des impies déclarés, que des libertins de profession, que des mondains par état, se rendent esclaves de leur corps, et lui accordent tout ce qu'il demande, je n'en suis point surpris : comme ils n'aspirent, ou du moins qu'ils ne pensent à nul autre bonheur qu'à celui de la vie présente, il est naturel qu'ils en recherchent toutes les douceurs. Dès-là que ce sont des mondains, ils sont possédés du monde et de l'esprit du monde : or, tout ce qui est dans le monde, dit saint Jean, n'est qu'orgueil de la vie, que concupiscence des yeux et que concupiscence de la chair ; il est donc moins étonnant qu'ils soient si attachés à leur chair, et qu'ils la laissent vivre à l'aise et au gré de tous ses désirs.

Mais ce qui doit bien nous surprendre, et ce que je déplore comme un des plus grands abus du christianisme, je l'ai dit et je le répète, c'est qu'on prétende être pénitent sans pratiquer aucune œuvre de pénitence. Un homme est revenu de ses criminelles habitudes, une femme a quitté le monde, après l'avoir aimé jusqu'au scandale : il y a sujet de bénir Dieu d'un tel changement,

et je l'en bénis. Ce ne sont plus les mêmes intrigues, ni les mêmes désordres; mais du reste, parlez à l'un et à l'autre de satisfaire à la justice de Dieu; représentez-leur avec l'Apôtre que, comme ils ont fait servir leur corps à l'iniquité, ils doivent le faire servir à la justice et à l'expiation de leurs péchés; dites-leur, avec saint Grégoire, qu'autant qu'ils se sont procuré de plaisirs défendus et illicites, autant ils doivent s'interdire de plaisirs même permis et innocens; c'est une langue étrangère pour eux, et toute leur pénitence ne va qu'à corriger certains excès et certains vices, sans en être moins amateurs d'eux-mêmes, ni moins occupés de leurs personnes.

Ce qui doit bien nous surprendre, c'est qu'on prétende être dévot sans être chrétien ; je veux dire, sans marcher par la voie étroite du christianisme : car le christianisme est une loi austère et mortifiante; et cependant, tout dévot qu'on est, on ne veut rien avoir à souffrir; on renonce au luxe, au faste, à la pompe; mais d'ailleurs on veut être servi ponctuellement, nourri délicatement, couché mollement, vêtu et logé commodément. Rien que de modeste en tout : mais rien en tout que de propre, que de choisi, que d'agréable. Telle dans la dévotion mène une vie mille fois plus douce, et je pourrois ajouter, plus délicieuse, qu'une autre dans son déréglement et son libertinage.

Ce qui doit bien nous surprendre, c'est qu'on prétende s'ériger en censeur des mœurs et en réformateur des relâchemens du siècle, sans penser d'abord à réformer le relâchement où l'on vit soi-même à l'égard de la mortification des sens : n'est-ce pas là l'illusion de nos jours? Crier sans cesse contre des doctrines prétendues relâchées; gémir à toute occasion et avec amertume de cœur sur le renversement de la morale évangélique; s'élever avec zèle, ou plutôt avec emportement et avec aigreur, contre ceux qu'on veut faire passer pour des-

tructeurs de cette sainte morale; les regarder comme l'ivraie semée dans le champ de l'Eglise, et former de pieux desseins pour arracher ce mauvais grain : *Vis imus, et colligimus ea?* (1); ne parler que de sévérité, et en lever partout l'étendart, dans les discours publics, dans les entretiens particuliers, dans les tribunaux de la pénitence, dans les ouvrages de piété, voilà les beaux dehors et les spécieuses apparences dont une infinité d'ames, ou simples, ou prévenues, se laissent fasciner les yeux. Mais quand, moins crédule et moins facile à confondre les apparences avec la vérité, on vient à percer au travers de ces dehors; et que, prenant la règle de Jésus-Christ, on juge des paroles par les œuvres : *A fructibus eorum cognoscetis eos* (2); que trouve-t-on? des gens sévères, ou réputés tels, mais en même temps bien pourvus de toutes choses, et ayant grand soin de l'être; des gens sévères, mais en même temps répandus dans le monde, et dans le plus beau monde, pour en goûter tous les agrémens; des gens sévères, mais n'étant toutefois ennemis ni des divertissemens profanes, ni des conversations plaisantes et enjouées, ni des bons repas; disons en deux mots, des gens de la dernière sévérité dans leurs leçons, mais de la dernière indulgence dans leurs exemples; anges dans leurs maximes, mais hommes, et très-hommes dans leur conduite. Ce n'est pas qu'ils ne veuillent que cette sévérité qu'ils prêchent avec tant d'emphase, soit mise en pratique, mais par d'autres, et non par eux : comme maîtres et comme docteurs, ils s'en tiennent à l'instruction, et se déchargent sur leurs disciples de l'exécution.

Ah! mes chers auditeurs, ne nous trompons point, et mettons-nous bien en garde contre les artifices et les prestiges de notre chair; tout animale et toute matérielle qu'elle est, il n'est rien de plus subtil et de plus

(1) Matth. 13. — (2) Matth. 7.

adroit à défendre ses intérêts ; ne perdons jamais de vue le grand modèle que nous propose notre mystère, et faisons à notre égard ce que fit Pilate à l'égard des Juifs, lorsqu'après la flagellation de Jésus-Christ, il le leur présenta dans l'état le plus pitoyable, et qu'il dit : Voilà l'homme : *Ecce homo* (1) ; disons-le-nous à nous-mêmes en le contemplant : Voilà l'homme, et voilà le Dieu de mon salut ; voilà par où il m'a sauvé et par où je me sauverai. Les Juifs, en le voyant, n'en devinrent que plus endurcis ; mais je puis me promettre que nous en serons touchés, que nous nous sentirons animés d'une ardeur et d'une résolution toute nouvelle, pour ruiner en nous l'empire de la chair, afin de ne plus vivre désormais que de cet esprit de grâce qui nous élevera à Dieu, et qui, par les saintes rigueurs de la mortification évangélique, nous conduira à la béatitude éternelle, que je vous souhaite, etc.

(1) Joan. 19.

EXHORTATION

SUR LE

COURONNEMENT DE JÉSUS-CHRIST.

Tunc milites Præsidis suscipientes Jesum in prætorium, congregaverunt ad eum universam cohortem : et exuentes eum, chlamidem coccineam circumdederunt ei : et plectentes coronam de spinis, posuerunt super caput ejus, et arundinem in dextera ejus.

Alors les soldats du gouverneur ayant emmené Jésus dans le prétoire, rassemblèrent autour de lui toute la cohorte ; et après l'avoir dépouillé, ils le couvrirent d'un manteau de pourpre : puis faisant une couronne d'épines, ils la lui mirent sur la tête. Ils lui mirent aussi un roseau à la main droite. **En saint Matthieu, chap. 27.**

N'étoit-ce donc pas assez de tant d'outrages déjà faits au Fils de Dieu? et puisqu'il étoit enfin condamné à mourir, falloit-il ajouter à l'injustice et à la rigueur de cet arrêt, de si amères insultes et de si barbares cruautés? Il semble, dit saint Chrysostôme, que tout l'enfer en cette triste journée fût déchaîné, et eût donné le signal pour soulever tout le monde contre Jésus-Christ. Car ce ne sont plus même les Juifs, ce ne sont plus les princes des prêtres, ce ne sont plus les scribes et les pharisiens, qui pouvoient avoir des raisons cachées et des sujets particuliers de haine contre ce divin Sauveur; ce ne sont plus là, dis-je, ceux qui le persécutent; mais ce sont les soldats de Pilate, ce sont des gentils et des étrangers, qui en font leur jouet, et qui le préparent au supplice et à l'ignominie de la croix par les plus sensibles dérisions, et par toutes les inhumanités que leur inspire une brutale férocité. Les paroles de mon texte nous les marquent en détail; et voilà le

mystère que nous méditerons, s'il vous plaît, aujourd'hui, et que je puis appeler le mystère de la royauté du Fils de Dieu. Car à bien considérer toutes les circonstances qui s'y rencontrent, j'y trouve tout à la fois la royauté de ce Dieu-homme méprisée et reconnue, avilie et déclarée, profanée, et néanmoins établie et solidement vérifiée. Je dis méprisée, avilie, profanée, par les indignités qu'exercent contre lui les soldats : mais je dis en même temps reconnue, établie, et solidement vérifiée, par une conduite supérieure et une secrète disposition de la Providence, qui se sert pour cela de l'insolence même des soldats et de leur impiété. L'un et l'autre ne sera pas pour nous sans instruction. En voyant la royauté de Jésus-Christ si outrageusement méprisée, nous nous confondrons de l'avoir tant de fois méprisé nous-mêmes, ce roi du ciel et de la terre : et en la voyant si justement reconnue et si solidement vérifiée, nous apprendrons à quoi nous la devons nous-mêmes reconnoître, et en quoi nous la devons honorer. La suite vous développera ces deux pensées, qui comprennent tout le sujet et tout le partage de cette exhortation.

PREMIÈRE PARTIE.

Jamais la barbarie fut-elle plus ingénieuse que dans la passion de Jésus-Christ, à satisfaire son aveugle fureur ? et quelles lois si sévères ont jamais produit aucun exemple d'un supplice pareil à celui que vient d'imaginer une cohorte entière de soldats, et qu'ils mettent en œuvre contre cet adorable maître ? Ils avoient entendu dire qu'il prenoit la qualité de roi ; et pour se jouer de cette royauté prétendue, selon leur sens, le dessein qu'ils forment est de lui en déférer avec une espèce de cérémonie et d'appareil, tous les honneurs, et d'observer à son égard tout ce que l'on a coutume de

pratiquer envers les rois. On le conduit encore dans le prétoire de Pilate, on lui présente un siége qui lui doit servir de trône, on lui commande de s'asseoir, tous se rangent autour de lui : *Congregaverunt ad eum universam cohortem* (1); et chacun témoigne son empressement pour être admis au nombre de ses sujets.

Ce n'est pas assez : afin de le revêtir des marques de sa dignité, on le dépouille de ses habits collés sur son corps, déchiré et tout ensanglanté par la cruelle flagellation qu'il a endurée. On lui jette sur les épaules un manteau de pourpre comme son manteau royal; on lui met un roseau à la main, qui lui tient lieu de sceptre, et qui représente son autorité et son pouvoir. On fait plus encore, et pour diadême on prend une couronne d'épines qu'on lui enfonce dans la tête. De toutes les parties de ce corps sacré il n'y avoit que la tête qui fût restée saine, et qu'on n'eût point attaquée. Aussi dans les supplices des plus grands criminels, épargnoit-on toujours la tête, parce que c'est le chef où domine la raison, et où résident les plus nobles puissances de l'ame. Mais par rapport à Jésus-Christ, il n'y a plus de règles. Il faut qu'il soit couronné, mais que son couronnement lui coûte cher. Il faut que ce soit un couronnement de souffrances et un martyre. Les épines appliquées avec force, le percent de toutes parts; autant de pointes, autant de plaies; le sang coule tout de nouveau, et, selon la parole du Prophète qui s'accomplit à la lettre, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y a plus rien en cet homme de douleurs qui n'ait eu sa peine et son tourment : *A plantâ pedis usque ad verticem non est in eo sanitas* (2).

Du moins si l'on en demeuroit là; mais tout cela ne peut suffire à des cœurs si durs et si impitoyables. Il faut qu'on lui rende dans cet état les hommages qui lui sont

(1) Matth. 27. — (2) Isaï. 1.

dus, c'est-à-dire, des hommages proportionnés à la pourpre, au sceptre et à la couronne qu'il porte. Comment donc l'adorent-ils? en s'humiliant par raillerie devant lui, et lui disant, un genou en terre et d'un ton moqueur: Nous vous saluons, roi des Juifs: *Ave, Rex Judæorum* (1). Quels tributs lui payent-ils? ils lui crachent au visage, ils le meurtrissent de soufflets, ils lui ôtent la canne qu'il tient dans la main et lui en déchargent mille coups sur la tête. Tout ce que je dis, c'est ce que les évangélistes nous ont rapporté, et je n'ajoute rien au témoignage qu'ils ont rendu: *Et expuentes in eum, acceperunt arundinem, et percutiebant caput ejus* (2).

Voilà, chrétiens, à quoi fut exposé le Roi des rois; voilà, j'ose l'espérer de votre piété, voilà ce qui vous touche, ce qui vous pénètre, peut-être ce qui vous attendrit jusques aux larmes, ou ce qui vous anime au moins de la plus juste indignation. Mais du reste, n'allumons point inutilement notre zèle contre les ennemis de Jésus-Christ: réservons-le pour nous-mêmes, et tournons-le contre nous-mêmes. Car n'est-ce pas ainsi que nous avons cent fois traité ce roi de l'univers, et que nous le traitons tous les jours? Nous le couronnons; mais nous le couronnons d'épines, et d'épines mille fois plus piquantes que toutes celles dont il fut couronné par ses bourreaux. Je m'explique, et concevez ceci, je vous prie.

Nous sommes chrétiens; et en qualité de chrétiens, nous faisons profession d'appartenir à ce Dieu sauveur, comme à notre roi. Nous savons, et la foi nous l'enseigne, que toute puissance lui a été donnée au-dessus de toutes les nations du monde, et même au-dessus de toute la cour céleste: *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terrâ* (3). Nous savons qu'il a été établi de

(1) Matth. 27. — (2) *Ibid.* — (3) Matth. 28.

son Père, pour régner, non-seulement en Sion : *Ego autem constitutus sum Rex ab eo super Sion* (1); mais pour étendre son empire jusqu'aux extrémités de la terre : *Postula à me, et dabo tibi gentes hæreditatem tuam, et possessionem tuam terminos terræ* (2). Il est vrai qu'il dit à Pilate que son royaume n'étoit point de ce monde : mais il ne prétendoit point en cela lui faire entendre que ce monde ne fût pas soumis à sa domination. Il ne vouloit lui dire autre chose, sinon qu'il n'étoit venu dans le monde que pour y exercer une domination spirituelle, et non point une domination temporelle : car voilà le sens de ces paroles : *Regnum meum non est de hoc mundo* (3). Domination qu'il n'a fait consister que dans l'évangile qu'il nous a annoncé, que dans la loi qu'il nous a prêchée, que dans les préceptes, dans les conseils, dans les exemples et les règles de conduite qu'il nous a donnés : *Ego autem constitutus sum Rex ab eo, prædicans præceptum ejus* (4). Nous savons, dis-je, tout cela, mes frères; et prévenus de ces connoissances et de ces principes de religion, nous embrassons l'évangile de cet envoyé de Dieu, nous acceptons la loi de ce souverain législateur; nous recevons sa morale, et nous révérons, ce semble, ses préceptes et ses maximes; nous allons à ses autels lui offrir notre culte, et nous nous prosternons en sa présence pour l'adorer. Ainsi, pour m'exprimer de la sorte, le voilà proclamé roi par notre bouche, et couronné de nos propres mains : *Et cœperunt salutare eum : Ave, Rex* (5).

Mais cette couronne que nous lui présentons, de quelles épines n'est-elle pas mêlée, ou plutôt de quelles épines n'est-elle pas toute composée? Car ne nous trompons point, mes chers auditeurs, et ne nous arrêtons point à de spécieuses démonstrations. Quand en même

(1) Ps. 2. — (2) *Ibid.* — (3) Joan. 18. — (4) Ps. 2. — (5) Marc. 15.

temps que nous couronnons Jésus-Christ, nous le renonçons du reste dans toute la conduite de notre vie; quand après lui avoir rendu devant un autel ou au pied d'un oratoire, je ne sais quel culte d'un moment et de pure cérémonie, nous agissons ensuite d'une manière toute contraire à l'évangile qu'il nous a prêché; que nous violons impunément et habituellement la loi qu'il nous a annoncée; que nous suivons dans la pratique une toute autre morale que celle qu'il nous a enseignée; que nous abandonnons les règles, les maximes, les principes qu'il nous a tracés; que nous traitons même de foiblesse, et nous tournons en raillerie la fidélité de quelques ames chrétiennes qui refusent de s'en départir, et font une profession ouverte de s'y conformer; quand nous ne prenons pour guides dans toutes nos démarches que le monde, que notre ambition, que notre plaisir, que notre intérêt, que nos ressentimens, que nos passions et tous nos désirs déréglés; encore une fois, quand nous nous déclarons ses sujets, et que néanmoins nous en usons de la sorte et nous nous comportons en mondains et en païens, n'est-ce pas le couronner d'épines? et ne peut-on pas alors dire de nous ce que le texte sacré nous rapporte des soldats : *Et plectentes coronam de spinis, posuerunt super caput ejus?* (1)

Car jamais les épines qui lui percèrent la tête, lui furent-elles plus douloureuses et plus sensibles, que tant de désordres, que tant d'injustices, que tant de vengeances, que tant de médisances, que tant d'impiétés, que tant d'excès et de débauches, où tous les jours l'on se porte jusque dans le christianisme, qui est proprement son royaume? Est-ce donc là le tribut que nous lui payons? Les rois, dit saint Bernard, se font des couronnes de ce qui leur est offert par les peuples qui leur

(1) Matth. 27.

sont soumis; et comme l'or est le tribut qu'ils exigent de leurs sujets, de là vient aussi qu'ils ont des couronnes d'or: mais que reçoit de nous notre Dieu, et que lui produisons-nous autre chose que des épines, c'est-à-dire, que des négligences et des lâchetés, que des imperfections et des infidélités, que des habitudes vicieuses, que des attaches criminelles? Tellement que notre ame est comme ce champ, ou comme cette vigne dont a parlé le Sage, lorsqu'il disoit: J'ai passé par le champ du paresseux, et j'ai considéré la vigne de l'insensé: *Per agrum hominis pigri transivi, et per vineam viri stulti* (1); Mais qu'y ai-je aperçu? tout étoit plein d'orties, et toute la surface étoit couverte d'épines: *Et ecce totum repleverant urticæ, et operuerant superficiem ejus spinæ* (2).

Il ne peut s'en taire, ce Roi digne de toutes nos adorations et de tout notre amour, mais dont nous profanons si indignement la souveraine majesté, et à qui nous causons tous les jours de si vives douleurs. Il nous adresse sur cela ses plaintes, et sa grâce nous les fait entendre au fond du cœur: mais où tombe sa parole? comme ce bon grain de l'évangile, elle tombe au milieu des épines: *Et aliud cecidit inter spinas* (3); c'est-à-dire, qu'elle tombe dans des cœurs sensuels et tout charnels, dans des cœurs vains et enflés d'orgueil, dans des cœurs possédés du monde et de ses biens périssables, dans des cœurs corrompus. Ces épines croissent toujours, elles s'étendent, elles se multiplient, jusqu'à ce qu'elles viennent à étouffer tous les sentimens de la grâce du Seigneur, et qu'elles arrêtent toute la vertu de sa divine parole: *Et simul exortæ spinæ suffocaverunt illud* (4).

Ce n'est pas tout, reprend saint Bernard, et nous déshonorons encore autrement la royauté du Fils de

(1) Prov. 24. — (2) *Ibid.* — (3) Luc. 8. — (4) *Ibid.*

Dieu. Outre les épines dont nous le couronnons, nous ne lui faisons porter pour sceptre qu'un roseau : comment cela ? par nos inconstances et nos légèretés perpétuelles en tout ce qui concerne son service. Aujourd'hui nous sommes à lui, et demain nous n'y sommes plus. Aujourd'hui nous nous rangeons sous son obéissance pour exécuter fidèlement ses ordres, et demain nous les transgressons. Aujourd'hui nous lui jurons un attachement inviolable, et demain nous secouons le joug, et nous nous révoltons. Tantôt pour Dieu, et tantôt pour le monde; tantôt dans l'ardeur d'une dévotion tendre et affectueuse, et tantôt dans le relâchement d'une vie tiède et inutile. Or tout cela qu'est-ce autre chose que lui mettre un roseau dans la main pour nous gouverner? Je veux dire, que c'est ne lui donner sur nous qu'un empire passager, sans solidité et sans consistance.

Car son empire est dans nous-mêmes et au milieu de nous-mêmes : *Regnum Dei intra vos est* (1); et quelque absolu qu'il soit, il ne subsiste (ne vous offensez pas de cette proposition, je l'expliquerai), il ne subsiste qu'autant que nous le voulons, et que nous nous y soumettons. Si nous le voulons toujours, et si nous nous y soumettons toujours, il durera toujours : mais si nous ne le voulons, et si nous ne nous y soumettons que par intervalles, ce ne sera plus un empire stable et permanent. Ce n'est pas que Jésus-Christ, vrai Dieu comme il est vrai homme, n'ait sur nous un empire indépendant de nous, un empire inaliénable, immuable, éternel, un empire que nous ne pouvons troubler, parce qu'il est au-dessus de tous nos caprices et de tous nos changemens. Mais outre ce premier empire, cet empire essentiel et nécessaire, il y en a un que nous pouvons lui donner ou lui refuser, parce qu'il l'a fait

(1) Luc. 17.

dépendre de nous-mêmes et de notre volonté. Ainsi, que nous lui soyons volontairement et librement soumis comme à notre roi; que volontairement et de gré nous nous attachions à lui, nous observions ses commandemens, nous lui rendions tous les devoirs que nous prescrit la religion, voilà l'empire que nous pouvons lui ôter. Je ne dis pas que nous pouvons lui en ôter le droit, mais l'effet, puisqu'il nous a laissé notre libre arbitre pour demeurer dans la sujétion qui lui est due, et pour satifaire à tout ce qu'elle nous impose, ou pour nous en retirer malgré toutes nos obligations, et pour vivre selon nos appétits et nos aveugles convoitises.

Or c'est de cet empire, dont il est néanmoins si jaloux, que nous faisons comme un roseau qui plie au moindre souffle, et qui tourne de tous les côtés. Que ne lui disons-nous point à certains jours et à certaines heures, où l'esprit divin se communique plus abondamment à nous, et nous touche intérieurement? De quels regrets sommes-nous pénétrés à la vue de nos égaremens, et que ne proposons-nous point pour l'avenir? Quelles résolutions, quels sermens de ne nous détacher jamais de ses intérêts, et de garder de point en point toute sa loi? Rien donc, à ce qu'il semble, rien alors de mieux établi que son empire. Mais le voici bientôt détruit: il ne faut pour cela qu'une occasion qui se présente, qu'un exemple qui attire, qu'une difficulté qui naît, qu'un respect humain qui arrête, qu'un dégoût naturel qui survient, qu'une passion qui se réveille. On reprend ses premières voies, on se rengage dans ses mêmes habitudes, on oublie toutes ses promesses, on quitte toutes ses bonnes pratiques; on change de maître, et de l'empire de Jésus-Christ, on retourne sous la domination et la tyrannie de ses inclinations vicieuses. Peut-être en revient-on encore, mais pour y ren-

trer tout de nouveau. Ce ne sont que vicissitudes, que variations, et le plus fragile roseau n'est pas sujet à plus de mouvemens opposés, ni à plus de dispositions toutes différentes.

Cependant, mes frères, l'iniquité se soutient jusqu'au bout; et si les soldats couvrent enfin par dérision le Sauveur du monde d'une robe de pourpre, cela même, par rapport à nous, renferme un mystère bien étrange. Je dis un mystère véritable, et que le Saint-Esprit, selon la remarque des Pères, a eu expressément intention de nous déclarer. Car ce n'est pas sans raison, dit saint Augustin, que le prophète Isaïe, s'adressant à la personne du Sauveur, lui demande l'intelligence de ce mystère, et qu'il veut apprendre de lui ce que signifie cette pourpre : *Quare ergò rubrum est indumentum tuum, et vestimenta tua sicut calcantium in torculari?* (1) Hé, Seigneur, pourquoi votre robe est-elle toute rouge? et pourquoi vos vêtemens sont-ils comme les habits de ceux qui foulent le vin dans le pressoir? Le voulez-vous savoir, chrétiens? la chose vous touche aussi bien que moi. Ecoutez ce que ce Sauveur lui-même répond à son prophète : *Aspersus est sanguis eorum super vestimenta mea* (2); Leur sang a rejailli sur moi, et toute ma robe en a été tachée. Comme s'il disoit : Ce sont les déréglemens de mon peuple qui m'ont fait rougir, et c'est de quoi je rougis encore tous les jours. La honte en est retombée sur moi; et ne pouvant faire nulle impression sur ma divinité, elle s'est attachée à l'humanité dont je me suis revêtu. Dans la splendeur de ma gloire, mes habits étoient aussi blancs que la neige; mais depuis que je me suis réduit sous une forme humaine, ils sont devenus rouges comme l'écarlate, parce que je me suis vu chargé de toutes les abominations du monde.

(1) Isaï. 63. — (2) *Ibid.*

Quel reproche, mes frères, et quel sujet de confusion pour nous-mêmes ! Car la confusion de notre roi doit retomber sur nous-mêmes, et doit encore de plus servir un jour à notre jugement et à notre condamnation. Il aura son temps pour venger l'honneur de sa royauté flétrie et profanée. Tout l'univers alors s'humiliera devant lui ; tous les rois de la terre déposeront à ses pieds leurs couronnes ; il n'y aura plus là d'autre roi que ce roi de gloire ; et de quelle frayeur serons-nous saisis, quand nous le verrons assis sur son trône, armé du glaive de sa justice et couronné de tout l'éclat de sa divine et suprême grandeur ! C'est à ce dernier jour qu'il fera le terrible discernement de ceux qui l'auront honoré, et de ceux qui l'auront méprisé ; qu'il mettra les uns à sa droite comme ses prédestinés et ses élus, et les autres à sa gauche comme des rebelles et des réprouvés ; qu'il dira aux uns, en les appelant à lui : Venez, possédez mon royaume, vous qui m'avez servi comme votre maître, et qui m'avez obéi comme à votre roi : *Tunc dicet rex his, qui à dextris erunt : Venite, possidete paratum vobis regnum* (1) ; et qu'il dira aux autres, en les rejetant : Allez, et retirez-vous de moi ; vous n'avez point été mon peuple, et vous n'avez point voulu vivre dans ma dépendance ; je ne sais qui vous êtes, et je vous livre à ces puissances de ténèbres qui vous ont si long-temps dominés, et qui vous attendent pour vous faire part de leur sort, et de leur malheur éternel : *Tunc dicet et his qui à sinistris erunt : Discedite à me in ignem æternum, qui paratus est diabolo et angelis ejus* (2).

Ah ! chrétiens, que ferons-nous lorsqu'il nous frappera de ce redoutable anathême ? En vain nous commencerons à craindre et à révérer son souverain pouvoir ; en vain nous lui crierons mille fois : Seigneur, Sei-

(1) Matth. 25. — (2) *Ibid.*

gneur : *Tunc respondebunt ei, Domine* (1) ; en vain prosternés devant son tribunal, nous lui dirons : Roi immortel, roi de tous les siècles, que toute louange, que toute gloire vous soit rendue : *Regi sæculorum immortali honor et gloria* (2) ; ce ne sera plus qu'un culte forcé et contraint, et il demandoit un culte de piété et d'amour ; ce ne seront plus que des soumissions d'esclaves, et il vouloit une obéissance d'enfans. Or, il n'y a que les enfans qui trouveront place dans son royaume, et les esclaves en seront éternellement bannis. Ce n'est pas qu'il ne retienne toujours sur ces malheureux son empire naturel ; car c'est à lui que son père a dit : Régnez au milieu même de vos ennemis : *Dominare in medio inimicorum tuorum* (3) ; mais comment ? pour les gouverner avec un sceptre de fer, et pour leur faire sentir tout le poids de vos justes vengeances : *Reges eos in virga ferrea* (4). Je vais trop loin, mes chers auditeurs, et revenons. Comme il n'y a point de mystère où la royauté de Jésus-Christ ait été plus avilie et plus outragée que dans son couronnement, je prétends d'ailleurs, qu'il n'y en a point où elle ait été plus solidement établie et plus justement vérifiée : c'est le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

C'est le caractère particulier de la royauté de Jésus-Christ, d'avoir été reconnue au milieu même des opprobres et jusque dans le comble de l'humiliation. Au Calvaire et sur la croix, entre deux voleurs condamnés au même supplice que lui, et mourant avec lui, il fut déclaré roi ; et malgré toutes les oppositions de la synagogue, l'écriteau qu'on mit au-dessus de sa tête en le crucifiant, portoit ces mots : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs* (5). Il est étonnant, chrétiens, que Pilate, après avoir accordé si lâchement aux Juifs tout ce qu'ils

(1) Math. 25. — (2) 1. Tim. 1. — (3) Ps. 109. — (4) Psal. 2. — (5) Joan. 19.

lui

lui avoient demandé touchant la personne du Sauveur, jusqu'à le sacrifier à leur haine, ne voulut néanmoins jamais les entendre, ni rien relâcher, quand ils lui proposèrent d'effacer ces quatre paroles, ou d'y faire au moins quelque changement. Quelque mécontentement qu'ils pussent lui en témoigner, quelques instances qu'ils lui fissent, tous leurs efforts et toutes leurs remontrances furent inutiles. Non, leur répondit-il avec une fermeté inébranlable, il n'y a rien là à réformer : ce que j'ai écrit, est écrit: *Quod scripsi, scripsi* (1). Pourquoi cela, et d'où lui venoit sur ce point une telle résolution? n'en soyons point surpris, dit saint Chrysostôme : c'est qu'il agissoit alors par le mouvement de l'esprit de Dieu qui le conduisoit : et comme Caïphe, tout méchant et tout injuste qu'il étoit, avoit prophétisé par l'inspiration divine, sur la mort de Jésus-Christ; aussi Pilate, quoique païen, fut l'organe dont Dieu se servit pour relever solennellement et authentiquement la royauté de ce Messie. Jésus-Christ parlant de lui-même, avoit dit hautement: Je suis roi; et les Juifs soutenoient opiniâtrément qu'il ne l'étoit pas. Il falloit un juge qui terminât ce différend, et un juge désintéressé. Pilate prononce; et après avoir ouï les parties, et mûrement examiné le fait, lui qui étoit étranger et romain, il décide à l'avantage du Fils de Dieu, et le reconnoît roi : *Jesu Nazarenus rex* (2).

Mais que fais-je, chrétiens? n'allons pas si loin : les soldats, en le couronnant, ne commencent-ils pas dès-lors à le reconnoître pour ce qu'il est? et tout ignominieux que paroît ce couronnement, n'étoit-ce pas, selon les vues du ciel, une disposition secrète au jugement que devoit rendre Pilate? ce n'étoit pas là l'intention de cette brutale et insolente milice; mais, remarque saint Ambroise, contre leur intention, ils contribuoient,

(1) Joan. 19. — (2) *Ibid.*

sans le vouloir et sans le savoir, à l'accomplissement des desseins de Dieu. Dieu vouloit que son Fils fût salué comme roi, fût couronné comme vainqueur, fût adoré comme Seigneur et comme Dieu. Or voilà justement ce qui s'exécute; et quoique ce ne fût pour ces soldats qu'un divertissement et qu'un jeu, c'étoit, pour la providence et la sagesse éternelle qui l'avoit réglé de la sorte, un effet réel et une vérité : *Et si corde non credunt, Christo tamen suus non defuit honor, qui salutatur ut rex, coronatur ut victor, Deus et Dominus adoratur* (1); mystère profond et admirable, mes chers auditeurs! mystère digne de toutes nos réflexions. Mettons-le dans un nouveau jour, et tâchons à en découvrir toutes les merveilles.

Car ce qu'il y a, ce me semble, de plus singulier, c'est que les mêmes choses par où les persécuteurs de notre divin maître croyoient le déshonorer, ont été les marques les plus naturelles de sa souveraineté, et ont servi à nous en donner l'idée la plus convenable. Prenez garde, ils l'ont couronné d'épines : à qui cette couronne pouvoit-elle mieux convenir, qu'à celui qui devoit être surtout le roi des ames souffrantes, et qui ne vouloit à sa suite que des sujets préparés à la douleur, aux persécutions, au martyre? une couronne de fleurs lui eût-elle été propre, et ces épines n'exprimoient-elles pas le vrai caractère de sa dignité royale? En effet, chrétiens, c'est cette couronne d'épines que toute la terre a révérée; c'est pour cette couronne d'épines que les princes et les plus grands monarques ont témoigné tant de zèle et tant de piété, armant des flottes entières, passant les mers, s'exposant à mille périls, et regardant comme une précieuse conquête de l'enlever à des peuples infidèles; c'est cette couronne d'épines qu'ils ont rapportée dans leurs Etats, et qu'ils y ont conservée

(1) Ambr.

comme le plus riche trésor; c'est cette couronne d'épines qui a fait les délices des saints, et toute leur gloire.

Quand le Sauveur des hommes se présenta à la bienheureuse Catherine de Sienne, avec deux couronnes à la main, l'une d'épines, et l'autre de roses, et qu'il lui en laissa le choix, délibéra-t-elle un moment? Avec quelle ardeur et quelle tendresse, avec quels transports de joie prit-elle les épines et rejeta-t-elle les roses! pourquoi? parce qu'elle savoit à quel roi elle s'étoit dévouée; que ce n'étoit point un roi de plaisir, mais un roi de souffrance; que dans sa cour il ne permettoit ni délicatesses, ni douceurs humaines, ni commodités de la vie. D'où elle concluoit que, s'étant toute consacrée à son service, elle ne devoit point souhaiter d'autre partage que les afflictions et les épines les plus aiguës. Nous n'en demanderons point d'autre nous-mêmes, dès que nous serons remplis du même esprit que cette fidèle épouse de Jésus-Christ, ou, pour mieux dire, dès que nous serons remplis comme elle du véritable esprit de la religion que nous professons.

Cependant, mes frères, à ce roi couronné d'épines, il falloit un sceptre, et les soldats y pourvoient. Le sceptre répond parfaitement à la couronne : car c'est un roseau qu'ils lui mettent dans la main. Or, selon la belle observation de saint Augustin, pouvoient-ils mieux représenter la nature de son pouvoir, qui n'a point éclaté par la force ni par la violence, mais par la foiblesse même et par l'infirmité? Les rois de la terre ont besoin de troupes, de légions, de corps d'armées, pour dompter leurs ennemis, et pour maintenir leurs sujets dans le devoir et l'obéissance; ils portent le sceptre, et ce sceptre, disoit un ancien, est comme une main empruntée (1), pour signifier que si d'eux-mêmes ils n'ont pas le bras assez fort, ils ont de quoi l'affermir et le roidir,

(1) *Manus altera regum.*

jamais roi ne fut consacré comme lui, ni ne reçut l'onction royale dans son sang? Ce roi de nos cœurs, belles paroles de saint Ambroise, ce roi de nos cœurs se montre à nous sous la pourpre et sous l'écarlate, pour nous désigner les victoires et les triomphes du martyre; *Designans martyrum palmas, et regiæ potestatis insignia* (1); il veut nous faire entendre de quel sang son Eglise seroit un jour toute empourprée; il veut nous faire connoître sur quoi son royaume sera fondé, à quel prix il le doit acheter, et que c'est par le sacrifice de sa vie et par toutes les douleurs de sa passion qu'il le doit conquérir: *Quod caro ejus fusum pro toto terrarum orbe sanguinem esset susceptura pro nobis, et passio regnum paritura de nobis* (2).

La pourpre des Césars étoit teinte de sang, dit saint Jérôme, mais du sang des hommes, qu'ils avoient versé, et souvent avec autant d'injustice que de fureur; si elle éclatoit, c'étoit du feu brûlant de leur ambition; et si elle rougissoit, c'étoit bien moins de sa propre couleur que de leurs vices. Leur pourpre les faisoit donc redouter, poursuit ce saint docteur; mais la pourpre de Jésus-Christ nous la fait également respecter et aimer: car qui ne l'aimeroit pas, voyant dans cette pourpre, avec les marques de sa royauté, les plus sensibles témoignages de sa charité?

Il n'y a dans tout cet appareil qu'une circonstance, qui ne semble pas pouvoir s'accorder avec la majesté souveraine: ce sont les injures qu'il reçoit, les blasphêmes que profèrent contre lui les soldats, les reproches, les malédictions, les coups dont ils l'accablent. Quels hommages en effet pour un roi! Je me trompe, chrétiens, et saint Cyrille de Jérusalem corrige sur ce point mon erreur: c'est dans la douzième de ses catéchèses. Il prétend, et avec raison, que ces hommages,

(1) Ambr. — (2) *Ibid.*

quelque indignes qu'ils paroissent, n'ont rien eu que de très-conforme à la mission du Sauveur et à sa qualité de roi. Si son royaume, dit-il, eût été comme les autres, un royaume temporel, il faut avouer qu'il n'y eût eu entre sa royauté et de pareils traitemens, nulle proportion : mais souvenons-nous, mes frères, ajoute ce saint évêque, et n'oublions jamais, que le royaume de notre maître ne consiste pas dans les honneurs mondains, ou plutôt, souvenons-nous que ce royaume de Jésus-Christ consiste expressément dans le mépris de tous les honneurs du monde; que c'en est là une des lois fondamentales, que c'en est une des maximes les plus essentielles. Or, un roi qui venoit ériger en maxime et en loi le mépris des honneurs, pouvoit-il être mieux reconnu que par les affronts et les opprobres? Voilà donc encore une fois la royauté du Fils de Dieu déclarée, publiée, manifestée dans toute la manière qu'elle devoit l'être; et malgré la malignité des juifs, voilà les vues du ciel suivies avec toute l'exactitude possible, et ses ordres pleinement accomplis.

De là même, chrétiens, devons-nous conclure ce que nous sommes, à qui nous sommes, pourquoi nous y sommes, et ce que nous devons enfin devenir, selon le caractère que nous portons et selon les sacrés rapports que nous avons, en qualité de chrétiens, avec Jésus-Christ. Appliquez-vous, s'il vous plaît, à cette importante morale; c'est tout le fruit de cette seconde partie. Nous sommes les sujets d'un roi couronné d'épines; nous appartenons à un roi de souffrances, à un roi d'abjection et d'humiliation; nous ne sommes à lui que pour vivre comme lui, que pour être animés du même esprit que lui, que pour nous rendre ses imitateurs, comme nous nous déclarons ses disciples et ses sectateurs. Vérités universellement reconnues dans le christianisme, mais bien peu suivies dans la pratique, et

même, si j'ose le dire, généralement abandonnées et démenties.

Car de ces principes, que s'ensuit-il? Ah! mes frères, que n'en avons-nous mieux compris jusques à présent les conséquences, ou du moins que ne commençons-nous à les bien comprendre, et à y conformer désormais tous nos sentimens et toute notre conduite! Prenez garde : nous sommes les sujets d'un roi couronné d'épines; nous ne devons donc plus tant rechercher les douceurs et les délices de la vie. Car servir un roi qui n'a que des épines pour couronne, et vouloir se couronner de roses, n'est-ce pas une contradiction? Tel est néanmoins le désordre le plus commun : et quel autre langage est plus ordinaire dans le monde; je dis dans le monde, même prétendu chrétien, que celui de ces impies, qui se disent les uns aux autres chez le Sage : *Venite et fruamur bonis quæ sunt* (1); Divertissons-nous, et jouissons des biens que nous avons : *Coronemus nos rosis* (2); Faisons-nous des couronnes de fleurs, et des fleurs les plus agréables et les plus douces : *Ubique relinquamus signa lætitiæ* (3); Que la joie nous accompagne en tous lieux, et laissons-en partout des marques : *Quoniam hæc est pars nostra, et hæc est sors* (4); Car voilà quel doit être notre partage et notre sort, voilà quelle doit être notre vie.

Il est vrai néanmoins que cette vie molle et délicieuse n'est pas la vie de tous les gens du monde, et qu'il s'en faut bien même qu'elle ne le soit. Mais si ce n'est pas là leur vie en effet, ce l'est au moins en désir. On y aspire sans cesse, à cette vie aisée et commode; on se la propose comme la fin de ses travaux; on y fait consister le bonheur et la sagesse; on envie la destinée de ceux qui en goûtent la tranquillité, et l'on se plaint de ne pouvoir trouver dans sa condition cette félicité temporelle :

(1) Sap. 2. — (2) *Ibid.* — (3) *Ibid.* — (4) *Ibid.*

comme si c'étoit un malheur à des sujets de n'être pas mieux traités que leur roi, et qu'au lieu des épines qu'il a portées et consacrées, il ne dût leur fournir dans son service que des plaisirs.

Nous appartenons à un roi de souffrances : nous ne pouvons donc participer aux avantages et aux prérogatives inestimables de sa royauté, qu'autant que nous participerons à ses douleurs. C'est en cette vue que les saints ont témoigné tant d'ardeur pour les souffrances. Il n'est pas nécessaire que nous les cherchions comme eux, ni que nous les demandions à Dieu. Sa providence prend assez soin d'y pourvoir; et par une miséricorde aussi favorable qu'elle nous semble sévère et rigoureuse, il ne nous laisse point manquer sur la terre de disgrâces et d'afflictions. Il n'est question pour nous que d'en bien user; tellement que cette robe de pourpre dont nous consentirons à être revêtus, nous soit une robe d'honneur et un vêtement de sainteté à quoi il nous reconnoisse. Mais voici l'erreur la plus déplorable, et c'est celle où les disciples eux-mêmes tombèrent. Ils se persuadoient que Jésus-Christ dans la suite seroit un roi temporel, et que sous son règne ils n'auroient rien à souffrir : *Domine, si in tempore hoc restitues regnum Israël?* (1) Ainsi nous nous imaginons faussement, et nous croyons, parce que nous sommes à Dieu, que nous devons être exempts de toutes peines et à couvert de toutes adversités. Nous nous étonnons de voir des gens de bien affligés et sujets aux calamités humaines; et comme ce qui nous touche nous est encore beaucoup plus sensible, il ne faut que le plus léger accident qui nous arrive, pour nous troubler et nous déconcerter. D'où vient cela? c'est que nous ne considérons pas que ce sont là justement les apanages du roi que nous ser-

(1) Act. 1.

vons, et que c'est par là qu'il nous distingue, et qu'il nous fait entrer au nombre de ses élus.

Enfin, nous dépendons d'un roi ignoré du monde, abject et obscur selon le monde, regardé, si je puis m'exprimer de la sorte, comme un roseau dans le monde: comment donc sommes-nous si jaloux d'y paroître et de nous y élever? Je vous laisse, mes frères, faire vous-mêmes cette monstrueuse opposition, d'un roi volontairement réduit dans le dernier mépris et dans l'humiliation la plus profonde, et d'un vil sujet qui ne pense qu'à s'agrandir, qu'à tenir au-dessus des autres un rang qui le fasse craindre, qui le fasse honorer, qui lui attire des respects et de la considération parmi les hommes. Car n'est-ce pas là le terme où tendent tous les désirs, toutes les réflexions, tous les projets et toutes les démarches d'une multitude infinie de chrétiens, adorateurs d'un Dieu abaissé, moqué, outragé? C'est à vous, mes chers auditeurs, à le dédommager de tant d'outrages qu'il a reçus de ses ennemis, et qu'il a si souvent reçus de nous-mêmes. Les Juifs n'en ont point voulu pour leur roi; mais nous l'avons choisi pour le nôtre. Allons lui offrir nos hommages, et des hommages dignes de lui: l'hommage d'une tendre componction, l'hommage d'une sainte mortification, l'hommage d'une sincère humilité de cœur et d'action. Voilà par où il veut être honoré, et par où nous parviendrons à régner un jour avec lui dans la gloire, que je vous souhaite, etc.

EXHORTATION
SUR
JÉSUS-CHRIST PORTANT SA CROIX.

Susceperunt autem Jesum, et eduxerunt. Et bajulans sibi cruçem, exivit in eum qui dicitur Calvariæ locum.

Alors ils prirent Jésus, et ils l'emmenèrent ; et Jésus chargé de sa croix, sortit pour aller au lieu appelé Calvaire. En saint Jean, chap. 19.

Vous voyez, chrétiens, quel doit être aujourd'hui le sujet de notre entretien : Jésus-Christ sortant du prétoire de Pilate, et marchant vers le Calvaire chargé de sa croix. Voilà le triste objet que j'ai à vous représenter. Après tant de scènes différentes, et toutes également lugubres, nous approchons enfin de la funeste catastrophe d'une tragédie si sanglante. Il faut que le sacrifice soit consommé, et que la victime perde la vie. C'est pour cela qu'on le conduit au Calvaire, ce juste, ce saint des saints, cet homme-Dieu condamné à la mort, et qu'on lui donne même à porter la croix qui lui est destinée. Contemplons-le dans cette marche, mes chers auditeurs, et suivons-le nous-mêmes pas à pas. Que veux-je dire ? mon dessein est de vous apprendre comment nous devons nous-mêmes dans le christianisme porter la croix, et la porter après Jésus-Christ. Car il y a pour nous des croix en ce monde ; il y en a, vous le savez, de toutes les sortes, et nous avons chacun la nôtre. Or, il nous est d'une conséquence infinie de la bien porter, en la portant sur les traces de Jésus-Christ ; et c'est de quoi je vais tout ensemble vous faire voir, et la nécessité, et la facilité. Nécessité de porter la croix après Jésus-Christ, ce sera la première partie : facilité de

porter la croix après Jésus-Christ, ce sera la seconde. Que ces deux points bien compris peuvent produire d'heureux effets, et qu'ils sont capables de nous rendre tant de souffrances où nous sommes tous les jours exposés, et plus salutaires qu'elles ne l'ont été jusqu'à présent, et plus supportables! Appliquez-vous.

PREMIÈRE PARTIE.

L'arrêt de mort étoit prononcé contre le Fils de Dieu, et toutes choses étoient préparées pour l'exécution. On lui signifie qu'il est temps d'aller au supplice, et on lui présente sa croix, dont on l'oblige à se charger jusques au Calvaire. Toutes ses forces sont épuisées, tout son corps est meurtri de coups et couvert de plaies; il ne se soutient que par miracle, et à chaque moment il est sur le point de succomber; le chemin qui mène à la montagne, est rude et difficile, et sa croix enfin est d'une pesanteur extraordinaire. Il n'importe : les Juifs n'ont nul égard à tout cela. C'est l'Isaac de la loi nouvelle : il faut qu'il porte lui-même le bois de son sacrifice. Car l'Isaac de l'ancienne loi n'étoit qu'une figure de celui-ci, et ne porta son propre bûcher que pour annoncer ce qui arriveroit dans la plénitude des temps au vrai Messie.

Ce ne fut point, au reste, ses seuls ennemis qui lui imposèrent une obligation si rigoureuse : ce fut son Père qui l'avoit ordonné de la sorte, et dont toutes les volontés étoient pour lui autant de préceptes inviolables. Ainsi Abraham prit-il le bois de l'holocauste, selon le terme de l'Ecriture; et l'ayant mis sur les épaules de son fils, il lui commanda de marcher en cet état vers la montagne où il se disposoit à l'immoler : *Tulit quoque ligna holocausti, et imposuit super Isaac filium suum* (1).

Le voilà donc, mes frères, ce véritable Isaac, en qui

(1) Genes. 22.

toutes les nations doivent être bénies ; le voilà ce Fils unique de Dieu, qui paroît portant le bois de son holocauste sur ses épaules sacrées, et dans son cœur le feu qui doit servir à le consumer, je veux dire, le feu de sa charité divine. Il est accompagné de deux infâmes voleurs, lui qui dans le séjour et les splendeurs de la gloire céleste, est assis au-dessus de tous les chœurs des anges, et qui se fit voir avec tant d'éclat sur le Thabor au milieu de Moïse et d'Elie. Tout le ciel est attentif à ce spectacle; et jamais y en eut-il un plus digne en effet de ses regards? L'escorte qui l'environne et qui s'avance avec lui, ce sont les ministres de la justice; ce sont tous les prêtres, les pontifes, les princes de la synagogue; c'est toute la soldatesque et tout le peuple, dont l'innombrable multitude lui fait comme une pompe funèbre. On le presse, on redouble les invectives et les imprécations. Parmi ce tumulte et cette confusion, il traîne quelque temps sa croix, plutôt qu'il ne la porte: mais tous ses efforts ne suffisent pas au poids qui l'accable, et sans un prompt secours il n'y a pas lieu d'espérer qu'il poursuive plus loin sa route, ni qu'il puisse parvenir au terme fatal où les juifs souhaitent si ardemment de le voir. C'est donc par cette crainte, dit saint Jérôme, et non par compassion, qu'on pense à l'aider. On ne veut pas que par une mort précipitée il échappe à une mort mille fois plus douloureuse et plus ignominieuse. La haine de ses persécuteurs ne seroit pas assouvie et pleinement rassasiée, s'ils n'étoient spectateurs de toute la honte et de toute la cruauté de son crucifiement, et s'ils ne repaissoient leurs yeux de ce plaisir barbare. Voilà pourquoi l'on arrête Simon le Cyrénéen. Il se défend, mais on l'engage par force : il résiste, mais on lui fait violence, et on le contraint de suivre Jésus et de le soulager : *Et imposuerunt illi crucem portare post Jesum* (1).

(1) Luc. 23.

Quoi qu'il en soit de l'intention des Juifs, notre Maître, mes frères, avoit en cela même ses vues; et rien ne se faisoit qui ne dût, selon ses desseins, contribuer à notre édification. Cependant à une peine où il reçoit quelque soulagement, une autre succède. Il aperçoit une troupe de femmes, qu'une tendre piété attire après lui, pour compâtir du moins à ses maux, s'il n'est pas en leur pouvoir de l'en délivrer. Leurs visages sont baignés de larmes, elles se frappent la poitrine, elles éclatent en gémissemens. A cet aspect, que dût ressentir son cœur? De quelle pitié, dit saint Ambroise, paya-t-il lui-même toute la pitié qu'elles lui témoignoient? Il ne veut pas qu'elles pleurent pour lui; mais il les avertit de pleurer pour elles-mêmes. Il ne veut pas qu'elles s'arrêtent à déplorer sa misère; mais il leur fait entendre qu'elles doivent bien autrement déplorer les affreuses calamités et les misères extrêmes dont leurs enfans sont menacés. Il leur prédit le plus désolant avenir, et un avenir prochain : qu'alors on dira d'elles : Bienheureuses les femmes qui sont demeurées stériles; bienheureuses les entrailles qui n'ont point conçu, et les mamelles qui n'ont point donné de lait : qu'alors elles s'adresseront aux montagnes et aux collines, et que dans leur désespoir elles s'écrieront : Montagnes, tombez sur nous; collines, couvrez-nous. Car si l'on traite ainsi le bois verd, conclut-il, que fera-t-on du bois sec? C'est-à-dire, jugez par ce que je souffre, ce que vous devez un jour, à plus forte raison, souffrir vous mêmes : *Quia si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet?* (1)

Raisonnement invincible, mes chers auditeurs, et preuve la plus convaincante pour nous-mêmes, si nous nous en faisons à nous-mêmes la juste application. Tout nous prêche ici la nécessité indispensable de porter la croix, et la nécessité encore plus étroite de la porter après Jésus-Christ car ces deux nécessités sont bien

(1) Luc. 23.

différentes, et l'une enchérit infiniment sur l'autre. Nécessité de porter la croix : pourquoi ? parce qu'un homme-Dieu, notre modèle et notre médiateur, l'a portée : d'où il s'ensuit, que nul homme n'a droit de s'en exempter. Et en effet, c'est un juste, et nous ne sommes que des pécheurs ; c'est un fils, et le fils du Très-Haut, et nous ne sommes que des esclaves ; c'est un Dieu, et nous ne sommes que de viles créatures. De là, les conséquences sont aisées à tirer, et se trouvent renfermées dans cette courte et divine parole du Sauveur, qui seule contient tout ce que pourroient exprimer les plus longs discours, et qui devroit être le sujet éternel de nos réflexions : *Si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet ?*

Jésus-Christ, remarque saint Augustin, n'a porté la croix que parce qu'il l'a voulu : mais la volonté qu'il a eue de la porter lui en a fait une nécessité ; et ce qui fut pour lui une nécessité d'engagement libre, est devenu pour nous une nécessité de devoir, une nécessité de loi, une nécessité de condition et d'état. Entre lui et nous, ajoute le même saint docteur, il y a une différence bien essentielle ; car on ne peut pas dire de nous que nous portons la croix parce que nous le voulons. On peut bien dire que nous la voulons porter, on peut bien dire que nous la portons et que nous le voulons ; mais que nous ne la portions que parce que nous le voulons, c'est ce qui ne nous convient pas. Il n'appartenoit qu'au Sauveur du monde de la porter de la sorte, et il n'y a que lui dont il soit vrai, non-seulement qu'il l'a portée et qu'il l'a voulu, mais qu'il ne l'a portée que parce qu'il l'a voulu : *Non oblatus est et voluit*, ce sont les paroles de saint Augustin, *sed oblatus est quia voluit* (1).

Or, c'est sur cela même que je dois former ma ré-

(1) August.

solution; car si Jésus-Christ a bien voulu porter la croix sans être obligé à le vouloir, que dois-je faire, moi qui ne puis refuser de la porter et ne le pas vouloir, sans me la rendre d'une part beaucoup plus pesante, et de l'autre absolument inutile? Quoi que je fasse, je la porterai; et tous mes soins, toutes mes précautions ne m'en préserveront jamais. Quand je serois assis sur le trône, je ne l'éviterois pas; au contraire, je l'y trouverois plus dure et plus accablante qu'en bien d'autres conditions. Dieu l'a ainsi réglé et arrêté : si c'étoit par la disposition des hommes que cela arrivât, peut-être pourrois-je prendre des mesures pour m'en garantir; mais c'est un arrêt du ciel contre lequel il n'y a point de conseil ni de prudence : *Non est prudentia, non est consilium contra Dominum* (1). La grande prudence est de me conformer à ce souverain arrêt, puisqu'il est irrévocable, et qu'il n'y a point de tribunal où j'en puisse appeler. Le grand secret est de me rendre la croix volontaire; et puisque je ne puis avoir la gloire de la porter, parce que je le veux, le plus sage conseil est d'avoir au moins la gloire de l'accepter et de la vouloir quand je la porte : ne me contentant pas là-dessus d'une certaine persuasion vague et générale, qu'il faut porter sa croix dans le monde (car il n'y a personne qui n'en soit convaincu); mais m'appliquant en particulier ce principe universel, le réduisant aux occasions et aux points qui me sont propres, reconnoissant la croix dans les sujets où Dieu me la présente, et prenant bien garde à ne la pas considérer seulement en spéculation et en idée, ce qui fait l'erreur de la plupart des chrétiens, mais la déterminant à ceci et à cela; bénissant Dieu de cette affliction, me soumettant à cette disgrâce, souffrant avec patience cette douleur, cette incommodité, cette perte de biens, ce rebut et ce mépris de ma personne,

(1) Prov. 21.

parce

parce que tout cela est véritablement la croix et ma croix qu'il faut porter, puisque la Providence me l'a préparée, et qu'elle me vient de la main du Seigneur.

Je n'en dis pas assez, mes frères; et s'il est nécessaire de la porter cette croix, combien plus l'est-il de la porter après Jésus-Christ? car de la porter simplement, c'est la chose en soi la plus indifférente. Les pécheurs la portent aussi bien que les saints, et tous les jours on la porte pour se damner comme pour se sauver. Mais de la porter après le Fils de Dieu, c'est-à-dire, dans le même esprit, avec les mêmes vues, et par le même chemin que le Fils de Dieu, voilà le point capital, et ce qui opère le salut.

Or, c'est à quoi il nous engage puissamment dans le mystère que nous méditons. Les Pères demandent pourquoi cet adorable Sauveur allant au Calvaire, voulut qu'on le soulageât, et qu'on lui donnât quelqu'un pour porter la croix avec lui. Ne pouvoit-il pas faire un miracle? ne pouvoit-il pas mettre en œuvre cette toute-puissante vertu qui porte le monde, et dans une telle conjoncture, ce miracle n'eût-il pas servi à sa gloire? Ne pouvoit-il pas ranimer toutes ses forces, quoique épuisées, et ne le fit-il pas ensuite, lorsque avant que de rendre son dernier soupir, il poussa vers le ciel un cri qui, selon tous les principes de la nature, n'étoit point d'un homme mourant? Ne pouvoit-il pas appeler des millions d'anges, et le secours d'un seul n'eût-il pas été pour lui un soutien plus que suffisant? Ah! mes frères, répond saint Ambroise, il pouvoit tout cela; mais tout cela n'étoit point de l'ordre de sa prédestination et de la nôtre. Il ne devoit point appeler d'anges à son secours, parce que la croix n'étoit point pour les anges; il ne devoit point faire de miracle pour la porter seul, parce que la croix n'étoit pas pour lui seul. C'étoit la croix des hommes et la sienne; il falloit donc

qu'il la portât avec les hommes, ou que les hommes la portassent avec lui; et c'est pourquoi il souffre que Simon, ce pauvre étranger, lui soit associé. *Bonus ordo nostri profectûs, ut priùs crucis suæ jugum ipse humeris imponeret, deinde nobis tradiderit sublevandum* (1) : en cela il s'est proposé notre avancement et notre bien. Il a pris d'abord le joug de la croix et l'a chargé sur ses épaules, et puis il nous l'a donné comme pour nous dire : Voilà désormais votre partage, n'en cherchez point d'autre; c'est celui des élus de Dieu. Cette croix n'est pas moins pour vous que pour moi, et elle doit-être même plus pour vous que pour moi, puisqu'elle n'a été pour moi que parce qu'elle devoit être pour vous.

C'est ainsi, dis-je, qu'il nous parle : et parce que la plupart des hommes n'entendent pas ce langage, et qu'ils ont peine à l'écouter; parce qu'au lieu de s'attacher à la pratique de cette grande maxime, ils se repaissent de vaines idées et de fausses apparences; parce que tout le fruit qu'ils recueillent de la passion de Jésus-Christ, est d'en concevoir, à certains momens, quelques sentimens tendres et affectueux; parce qu'en même temps que nous la pleurons, nous n'y voulons participer en aucune manière, versant des larmes de dévotion au souvenir et à la vue de la croix, mais du reste, employant tous nos efforts à l'éloigner de nous autant qu'il nous est possible; enfin, parce que la considération des souffrances du Sauveur n'a pu encore nous mettre dans cette disposition chrétienne, de vouloir souffrir avec lui, que fait-il? il s'adresse à nous pour nous faire la même leçon qu'il fit à ces femmes de Jérusalem : *Nolite flere super me* (2). Détrompez-vous, nous dit-il, et instruisez-vous. Pleurer ma passion, c'est sans doute un saint entretien; mais ce n'est point

(1) Ambr. — (2) Luc. 23.

de cela seulement qu'il s'agit; et si vous vous en tenez là, autant vaudroit de n'y point penser, et de ne la pleurer jamais. Car il y a si long-temps que vous la pleurez, sans que vos pleurs aient produit en vous un changement solide et véritable. *Super vos ipsos flete :* Commencez par pleurer sur vous-mêmes, et puis vous pourrez pleurer sur moi. Pleurez sur tant de désordres où vous vous laissez sans cesse entraîner; pleurez sur l'éternel malheur dont vous êtes menacés, et à quoi vous vous exposez; pleurez de ce qu'après avoir cent fois médité le mystère de ma croix, vous n'en êtes pas moins sensuels, pas moins amateurs de vous-mêmes, pas moins ennemis de tout ce qui peut mortifier ou votre cœur, ou votre chair; pleurez de ce que, malgré toutes vos larmes et toute votre compassion pour moi, vous n'en êtes pas plus déterminés à partager avec moi mes peines, ni à tenir la même route que moi; pleurez de ce que vous n'avez point encore appris de mon exemple à faire chrétiennement ce que néanmoins vous ferez nécessairement jusqu'au dernier jour de votre vie, qui est de marcher dans la voie de la tribulation et de la croix : *Nolite flere super me; sed super vos ipsos flete.* A cela, mes frères, que devons-nous répondre, et en quels sentimens devons-nous là-dessus entrer? Je les réduis à trois : le premier, d'une vive douleur; le second, d'une humble reconnoissance; et le troisième, d'une ferme résolution; car ce que je dois d'abord témoigner à Dieu, et ce que je dois amèrement et véritablement ressentir devant Dieu, c'est un regret sincère d'avoir depuis tant d'années si mal porté ma croix, je veux dire, de l'avoir portée par contrainte et non par vertu; de l'avoir portée en me défendant, en me révoltant, en me plaignant, en me désolant, en murmurant; de l'avoir portée pour le monde, pour les vains respects du monde, pour les fausses espérances

du monde, et jamais pour le ciel ni pour Dieu; de l'avoir par conséquent portée sans mérite et même à ma condamnation, au lieu de la porter pour mon salut, et de m'en faire un moyen de sanctification.

Tels sont en effet, chrétiens, les déplorables égaremens où nous tombons à l'égard des souffrances et des afflictions de la vie. Nous portons la croix; mais, si j'ose user de cette expression, nous la portons comme des forçats qu'on tient enchaînés, et qu'on soumet au joug et au travail à force de coups. Ainsi la porta ce Simon de Cyrène; il fallut le menacer, l'intimider, l'arrêter : *Hunc angariaverunt ut tolleret crucem* (1). Nous portons la croix, mais en faisant tous les efforts possibles pour la secouer et nous en décharger. De là tant de mesures qu'on prend, tant d'inquiétudes et d'agitations où l'on entre, tant de mouvemens que l'on se donne; et parce que tous ces mouvemens, toutes ces agitations et ces inquiétudes, toutes ces mesures n'ont communément d'autre succès que de nous tourmenter davantage, bien loin d'apporter quelque soulagement au mal qui nous presse; de là les chagrins, les mélancolies, les amertumes de cœur, les emportemens, quelquefois les plus violens désespoirs et les blasphèmes les plus impies contre le Seigneur et sa providence. Nous portons la croix, mais nous la portons pour nous avancer dans le monde et selon le monde; car y a-t-il une croix plus rude que celle d'un homme intéressé, qui, pour satisfaire son avare convoitise, se mine de soins et de fatigues; que celle d'un homme vain et orgueilleux, qui, pour un honneur frivole, se consume d'études et de veilles; que celle même d'un homme sensuel et voluptueux, que sa passion expose à mille dégoûts, et qu'elle dévore de soupçons et de jalousie? Nous portons la croix; et ne la portant pas comme nous

(1) Matth. 27.

le devons, nous nous la rendons infructueuse devant Dieu, et inutile pour le royaume de Dieu.

Encore si elle nous devenoit seulement inutile, mais nous la portons à notre ruine, et cette même croix par où Dieu vouloit nous attirer à lui et nous assurer la possession de sa gloire, sera éternellement contre nous un titre de réprobation, puisque ce sera une grâce dont nous aurons abusé et dont Dieu nous demandera compte. Voilà de quoi je dois m'humilier en la présence de Dieu. Ah! Seigneur, je ne serai pas moins jugé selon les maux dont vous m'aurez affligé sur la terre, que selon les biens dont vous m'aurez comblé; et votre justice ne me punira pas moins du mauvais usage des uns que des autres; car les uns et les autres partoient également de votre miséricorde, et devoient contribuer à l'accomplissement de ses favorables desseins. Je vois, mon Dieu, toutes les pertes que j'ai faites, et j'en gémis. Heureux de n'y être pas insensible, et d'en concevoir actuellement le vrai repentir qu'il vous plaît de m'en inspirer.

L'autre sentiment est celui d'une humble reconnoissance envers Dieu qui nous a mis dans cette nécessité de porter la croix et de souffrir. Non-seulement je ne dois pas la regarder, cette nécessité inévitable, comme un malheur, mais je la dois considérer comme un des plus solides avantages de cette vie. Non-seulement j'y dois consentir, mais j'en dois être bien aise, mais j'en dois louer Dieu, mais je dois m'écrier avec saint Augustin : *Felix necessitas !* (1) O salutaire et précieuse nécessité! car puisque c'est la croix qui me doit sauver, n'est-ce pas un bien pour moi qu'elle me suive partout, et qu'il ne soit pas en mon pouvoir de l'éloigner de moi et de m'en préserver? Si Dieu me laissoit sur cela le choix, je n'aurois pas le courage de la chercher, et il

(1) August.

y a bien de l'apparence que je succomberois aux révoltes de la nature et aux répugnances de mes sens qui se soulèvent contre, et qui ne peuvent s'en accommoder. Ainsi je passerois mes jours sans combats, sans victoires sur moi-même, sans mortification et sans pénitence. Or, une vie sans pénitence est une vie de damnation; mais grâces au Seigneur dont la sagesse y a pourvu, il ne m'est pas libre de fuir la croix et de m'en garantir. Il n'y a que la manière de la porter qui dépend de moi, et dès qu'il ne s'agit plus que de la manière, on a moins de peine à se résoudre et à prendre le plus sage et le meilleur parti. Je serois bien aveugle et bien ennemi de moi-même, si, me trouvant attaché inséparablement à la croix, je ne la portois pas au moins de bonne grâce, et ne tâchois pas d'en profiter.

Quel est donc le dernier sentiment qui me reste à prendre? c'est une ferme résolution de bien porter ma croix jusqu'à ce que je sois arrivé au sommet de la montagne, c'est-à-dire, jusqu'à ce que je sois parvenu à la fin de ma vie et au terme de ma félicité éternelle où je suis appelé de Dieu. Car m'appliquant les paroles de l'ange au prophète Elie, je me dis à moi-même : *Surge* (1); Prends courage, mon ame, et ne te laisse point abattre. Tu n'es pas au bout de ta course. Il y a encore bien du chemin à faire pour y atteindre; et puisque la voie qui nous y conduit, est celle de la croix, il y a bien encore pour toi des croix à porter : *Grandis enim tibi restat via* (2). C'est ici qu'il faut de la fermeté et de la persévérance. On en voit qui portent assez bien la croix une partie du chemin, qui la portent bien pour un temps, mais qui se relâchent ensuite et qui demeurent. Ce n'est point à eux que la couronne est promise, et ce n'est point ainsi qu'on emporte le prix. Il n'est réservé qu'au vainqueur, et on ne l'est qu'après avoir fourni toute la carrière. Mais

(1) 3. Reg. 19. — (2) *Idem.*

il en doit coûter pour cela : vous le dites, mon cher auditeur ; et moi je vais vous montrer, non plus la nécessité, mais la facilité de porter la croix après Jésus-Christ. Ceci demande une attention toute nouvelle, et ce sera la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Je ne puis mieux entrer dans cette seconde partie que par une figure dont j'ai lieu de croire que vous serez touchés, et qui pourra faire une forte impression sur vos cœurs. Je m'imagine le Sauveur du monde chargé de sa croix, montant au Calvaire, et suivi, non des Juifs qui sont ses ennemis, mais des chrétiens qui sont ses disciples. Je me le représente en cet état, nous adressant la parole et nous faisant cette même invitation qu'il a faite tant de fois à ses apôtres, et qui renferme en abrégé toute la doctrine évangélique : *Si quis vult post me venire, tollat crucem suam et sequatur me* (1) ; Chrétiens, vous qui professez ma loi, et qui vous flattez de m'appartenir, déclarez-vous ; ou plutôt, éprouvez-vous vous-mêmes, et voyez si vous voulez en effet venir après moi. Ah ! il le faut bien, Seigneur ; et à qui irions-nous, puisque c'est vous seul qui avez les promesses et les gages de la vie éternelle ? *Ad quem ibimus ? verba vitæ æternæ habes* (2). Vous y êtes donc résolus, reprend ce divin maître, et vous m'en faites une sincère protestation. Or, si cela est, écoutez la condition que je vous propose : c'est que vous prendrez sur vous mon joug, qui est ma croix, et que vous la porterez avec moi : *Tollite jugum meum super vos* (3).

Voilà des paroles, mes chers auditeurs, qui de tout temps ont paru bien dures aux ames mondaines, et dont notre mollesse et notre amour-propre a toujours témoigné une extrême horreur : pourquoi cela ? parce que

(1) Matth. 16. — (2) Joan. 6. — (3) Matth. 11.

nous ne les avons jamais comprises dans toute la force de leur sens, et que nous n'en avons jamais eu une intelligence parfaite. Car en même temps que ces divines paroles nous imposent une obligation dont notre foiblesse est étonnée, et qui nous semble trop rigoureuse pour la pouvoir soutenir, elles nous présentent d'ailleurs tout ce qui peut nous en adoucir la rigueur et nous en faciliter la pratique. Appliquez-vous, je vous prie, et tâchez à vous en convaincre.

De quoi s'agit-il? Ce n'est pas seulement de porter la croix, mais de porter la croix de Jésus-Christ; ce n'est pas seulement de la porter seul et sans guide, mais de la porter après Jésus-Christ et avec Jésus-Christ; ce n'est pas seulement de la porter volontairement et de gré, mais de la porter en vue de Jésus-Christ et pour Jésus-Christ. Or, dès que c'est la croix de Jésus-Christ, dès qu'il est question de la porter avec Jésus-Christ et après Jésus-Christ, pour Jésus-Christ et en vue de Jésus-Christ, un chrétien, frère et membre de Jésus-Christ, y peut-il alors trouver des difficultés, ou quelques difficultés qu'il y puisse d'abord rencontrer, ne sont-elles pas bientôt levées par la douceur et l'abondance des consolations dont il est rempli? Du moment que le soldat voit avancer le capitaine, il marche, il court, il vole; point de péril qui l'arrête, et qui même ne disparoisse à ses yeux; tout lui devient aisé. S'il hésitoit, s'il délibéroit, s'il restoit en arrière, ne seroit-ce pas une honte et un opprobre dont la confusion lui feroit mille fois plus de peine que tous les dangers qu'il eût eu à essuyer? Hé quoi, mes frères, ne sommes-nous pas encore plus étroitement engagés à Jésus-Christ? Le caractère dont nous sommes revêtus, la fidélité que nous lui avons jurée, le serment que nous lui avons fait, tout cela a-t-il moins de pouvoir pour nous animer à le suivre? Nous seroit-il moins honteux de reculer; et témoins de ses démarches, se-

rions-nous moins piqués d'une généreuse et sainte émulation? Car il ne nous dit pas : Marchez devant moi; mais : Après moi; il ne nous dit pas : Ouvrez-vous le chemin; mais : Entrez dans le chemin que je vous ai ouvert; il ne nous dit pas : Faites les premiers efforts et donnez les premières attaques; mais : Venez me joindre dans le combat, et partager avec moi le travail. A cette proposition, tout notre zèle ne doit-il pas s'allumer, et y a-t-il obstacle qui nous puisse retenir?

Autrefois, dit saint Bernard, et dans l'ancienne loi, il n'en étoit pas de même à l'égard d'un juste. Quand Dieu lui offroit une croix à porter, il pouvoit craindre, il pouvoit se défier de lui-même, il pouvoit, si j'ose parler ainsi, avant que de la prendre, en mesurer l'étendue et la comparer avec ses forces : pourquoi? parce qu'il n'avoit point devant lui le chef visible qui le soutînt par son exemple. Cependant ces justes de l'ancien Testament, sans être soutenus comme nous de l'exemple de Jésus-Christ, que n'ont-ils pas souffert, et que n'ont-ils pas voulu souffrir? Il n'y a qu'à lire le détail qu'en a fait saint Paul, et qu'à jeter les yeux sur l'admirable peinture que ce grand apôtre nous en a tracée. Quelles misères ont-ils eu à supporter? la disette, la faim, la soif, tous les ennuis de l'exil et toute la violence des plus cruelles persécutions : *Egentes, angustiati, afflicti* (1). Par quelles épreuves ont-ils passé? ils ont été exposés aux outrages, aux ignominies, aux coups; ils ont été arrêtés, chargés de fers, enfermés dans les prisons : *Alii ludibria et verbera experti, insuper et vincula, et carceres* (2). Quels tourmens ont-ils endurés? on les tiroit sur des chevalets, on les lapidoit, on les scioit, on les faisoit périr par le tranchant de l'épée : *Alii autem distenti sunt, lapidati sunt, secti sunt, in occisione gladii mortui sunt* (3). Tout cela les ébranloit-il, leur paroissoit-il insoutenable? Ah! ils n'en étoient que plus cons-

(1) Hebr. 11. — (2) *Idem.* — (3) *Idem.*

tans, que plus intrépides et plus forts : *Convaluerunt de infirmitate, fortes in bello facti sunt* (1). Or voilà notre confusion. Avant Jésus-Christ, tout ce que la croix peut avoir de plus douloureux et de plus pesant, leur est devenu léger et doux par le seul zèle de l'honneur du Dieu d'Israël qu'ils adoroient : et nous, depuis Jésus-Christ, nous excités, non-seulement par l'intérêt et la gloire de ce même Dieu que nous adorons comme eux, mais par la présence d'un homme-Dieu qui s'est montré à nous, et qu'ils n'ont pas vu comme nous, tout nous fait peine et tout nous abat ! *O insensati, ante quorum oculos Jesus Christus prescriptus est* (2); c'étoit le reproche que faisoit aux Galates le docteur des gentils, et qu'on peut bien nous faire à nous-mêmes. Chrétiens aveugles et insensés, ou, pour mieux dire, chrétiens lâches et timides, levez les yeux, regardez devant vous, et considérez quel est celui qui vous précède : c'est votre maître, c'est votre Sauveur, c'est votre Dieu. Avec cela y a-t-il rien qui ne doive s'aplanir pour vous ? Si la route qu'il tient, vous semble trop étroite et trop épineuse, êtes-vous dignes de son nom, et méritez-vous la glorieuse qualité dont il vous a honorés ? *O insensati, ante quorum oculos Jesus Christus præscriptus est !*

D'autant plus que c'est sa croix que nous devons porter, et non point précisément la nôtre. Oui, c'est la croix de Jésus-Christ ; et de là vient, remarque saint Chrysostôme, qu'en nous invitant à le suivre, il ne nous a pas dit : Prenez votre joug ; mais : Prenez mon joug : *Tollite jugum meum super vos* (3); parce qu'il vouloit nous engager par un puissant attrait à son service, et nous rendre la croix dont il nous chargeoit, aussi aimable que vénérable. S'il nous eût dit : Prenez votre joug et portez-le, il nous eût effrayés et rebutés : car qu'y a-t-il de plus dur à un homme et de moins supportable, que son propre joug, que le joug de sa foi-

(1) Hebr. 11. — (2) Galat. 3. — (3) Matth. 11.

blesse naturelle, que le joug de ses passions, de ses appétits sensuels et de ses désirs déréglés? Mais non, nous dit-il, ce n'est point votre joug que je vous impose, au contraire, je vous permets de le rejeter, je vous y exhorte, je vous l'ordonne, puisque je vous ordonne de vous renoncer vous-mêmes et de vous dépouiller de vous-mêmes. C'est donc, en la place du vôtre, le mien que je vous présente et que je vous enjoins de prendre. Je veux faire un échange avec vous. J'ai pris votre joug sur moi, en me revêtant de votre chair mortelle et de votre humanité : prenez maintenant le mien sur vous, en participant aux souffrances de ma passion et en portant ma croix. C'étoit une humiliation pour moi de porter votre joug, et ce ne peut être qu'une gloire pour vous de porter le mien. Je n'ai trouvé dans votre joug que de l'amertume, et j'en ai senti tout le poids; mais vous goûterez dans le mien les douceurs les plus solides, et souvent les plus sensibles. J'ai été accablé de votre joug, et j'y ai enfin succombé; mais le mien vous fortifiera, et bien loin de vous fatiguer, il vous soulagera : *Tollite jugum meum super vos, et invenietis requiem animabus vestris* (1).

C'est ainsi, dis-je, que nous parle notre adorable Sauveur; et c'est par là même, mes chers auditeurs, qu'au lieu d'un joug d'esclaves et de malheureux, tel qu'est celui que nous portons communément dans le monde, il ne tient qu'à nous de porter le joug d'un Dieu. Voilà ce que souhaitoit si ardemment saint Bernard, et ce qu'il demandoit à Jésus-Christ avec tant d'instance dans ses pieux Colloques : Seigneur, déchargez-moi de mon joug; je ne le puis plus soutenir; et puisqu'il faut nécessairement en avoir un, donnez-moi le vôtre. Car dès que ce sera le vôtre, vous me le ferez porter avec une sainte allégresse et comme en triomphe.

Il le fera, chrétiens, et tout ce qu'éprouva S. Bernard,

(1) Matth. 11.

nous l'éprouverons nous-mêmes. Et en effet (c'est la belle réflexion de saint Chrysostôme), si ce pauvre Cyrénéen, que les Juifs forcèrent de porter la croix de Jésus-Christ, eût su que c'étoit la croix du Sauveur des hommes, que c'étoit le trésor du monde, l'instrument et le gage de notre rédemption; que c'étoit la croix de son Dieu et du Dieu de l'univers; s'il en eût connu le prix infini et le mérite sans mesure; si Dieu, dans ce moment, lui eût ouvert les yeux pour voir tous les fruits de grâce et de salut que cette croix alloit produire, de quels sentimens de joie eût-il été transporté? avec quelle ardeur l'eût-il embrassée? eût-il fallu le presser et le solliciter, eût-il fallu le contraindre? eût-il été besoin de lui promettre une récompense, et en eût-il voulu d'autre que l'avantage et l'honneur de toucher ce bois précieux et de l'appliquer sur lui? Ne s'y seroit-il pas présenté de lui-même, n'auroit-il pas redoublé ses prières auprès des soldats, auprès des ministres de la justice, pour obtenir un bonheur qu'il eût plus estimé que toutes les richesses de la terre? Cette seule pensée : Ce n'est point la croix d'un criminel que je porte, mais c'est la croix de mon Créateur et de mon Rédempteur; voilà ce qui l'eût enlevé, ce qui l'eût consolé, et, si je l'ose dire, ce qui l'eût béatifié. Nous sommes à sa place, chrétiens; ce qu'il ne connoissoit pas, nous le connoissons. Nous savons ce que c'est que la croix de Jésus-Christ, et quelle en est l'excellence et la valeur. La foi nous l'apprend; et ce qu'elle nous en découvre, ne doit-il pas être pour nous l'adoucissement de toutes ses rigueurs?

Surtout lorsque nous ne la portons pas toute entière; et voici ce qui nous rend encore plus inexcusables quand nous faisons si peu d'efforts pour vaincre notre délicatesse, et que nous en tirons tant de prétextes, pour exagérer nos peines, et pour y chercher tous les soulagemens que nous inspire un amour désordonné de nous-mêmes. Car que souffrons-nous qui puisse être

en quelque sorte comparé avec tout ce qu'a souffert Jésus-Christ ? Je pourrois vous dire : Que souffrons-nous en comparaison de ce que nous méritons après tant de péchés, dont un seul ne pourroit être dignement expié par tous les supplices de l'enfer? Je pourrois vous dire : Que souffrons-nous en comparaison de tant de misérables sur la terre, que nous voyons dans la pauvreté, dans la nécessité, dans l'obscurité, manquant de tout, et ayant néanmoins besoin de tout dans les infirmités et les maladies qui les affligent, et dans les douleurs aigües qui les tourmentent? En sommes-nous réduits là; et au lieu des plaintes que nous formons, n'aurions-nous pas de quoi remercier Dieu, qui nous a mis à couvert de tous ces maux et de bien d'autres?

Mais ceci n'est point de mon sujet, et je m'en tiens toujours au même exemple. Je vous le dis donc encore une fois, mon cher auditeur, et je le répète : que souffrons-nous en comparaison de Jésus-Christ? voilà la grande mesure et la grande règle par où nous devons juger de notre état : oserions-nous le mettre en parallèle avec l'état d'un Dieu anéanti; avec l'état d'un Dieu abandonné à toute l'envie et à tous les attentats d'un peuple ennemi et furieux; avec l'état d'un Dieu traîné à tous les tribunaux, et là, accusé, calomnié, traité comme le plus abominable des hommes et le plus impie; avec l'état d'un Dieu condamné à la mort, et à la mort la plus infâme? Par conséquent, la croix que nous portons n'est qu'une partie de la croix de ce Dieu sauveur, et n'en est même qu'une très-petite partie. Or, dans une si foible portion de cette croix, qu'y a-t-il qui doive tant nous coûter?

Vous me direz que la difficulté ne doit pas se mesurer par les choses, selon ce qu'elles sont en elles-mêmes, mais selon nos forces, et qu'étant aussi fragiles que nous le sommes, le moindre fardeau est capable de nous abattre. Il est vrai, mes frères, et j'en con-

viens; si nous nous trouvons abandonnés à nous-mêmes, si nous sommes seuls à porter la croix, et que nous soyons privés du secours d'en haut. Mais ce qui doit achever de nous convaincre, c'est qu'en portant la croix de Jésus-Christ, nous la portons avec lui, ou qu'il la porte avec nous, comme il la portoit avec le Cyrénéen. Principe incontestable dans la religion; car il est de la foi que Jésus-Christ souffre dans nous, que Jésus-Christ est affligé et persécuté dans nous. Tellement que quelque adversité qui nous arrive, nous pouvons avec la même confiance que saint Paul, nous dire à nous-mêmes, en nous encourageant et nous animant: *Non ego, sed gratia Dei mecum* (1); Ce coup est bien rude, ce calice bien amer, cet accident bien triste et bien fâcheux; mais le Seigneur ne me manquera pas au besoin. Il sera auprès de moi, avec moi, dans moi, pour me seconder et me conforter. Or, avec le Seigneur et avec sa grâce toute-puissante, que ne peut-on pas, et de quoi ne vient-on pas à bout? *Omnia possum in eo qui me confortat* (2).

Le point essentiel est de se bien persuader cette importante vérité, et de se l'imprimer bien avant dans l'esprit: Jésus-Christ porte avec moi cette croix, ou du moins il est toujours prêt à la porter, si j'ai recours à lui et que je veuille l'accepter comme m'étant présentée de sa main. Tant que je serai soutenu de cette pensée, et que dans cette pensée je me tiendrai soumis aux ordres de Dieu, quand tous les fléaux du ciel tomberoient sur moi, quand toute la terre se ligueroit contre moi, quand je me verrois assailli de toutes les infortunes et de toutes les calamités de la vie, au milieu de tous les assauts je demeurerai inébranlable: pourquoi? parce que j'aurai pour appui Jésus-Christ, et que par une vertu supérieure il m'élevera au-dessus de tout. Dans une humble et sainte assurance, je m'é-

(1) 1. Cor. 15. — (2) Philip. 4.

crierai avec le Prophète : Que les armées entières conjurent ma perte : *Si consistant adversùm me castra* (1); que de toutes parts les puissances des ténèbres viennent m'attaquer : *Si exurgat adversùm me prœlium* (2), mon cœur n'en sera point ému, et mon ame d'autant plus ferme qu'elle comptera moins sur elle-même, ne perdra rien de sa tranquillité et de son repos : *Non timebit cor meum* (3).

D'où partira cette force? c'est que le Seigneur me favorisera de sa présence, et qu'il m'aidera. Or, dès que je pourrai me répondre de l'assistance du Seigneur, tout s'aplanira sous mes pas, et tout me deviendra possible; c'est trop peu, tout me deviendra même aisé et facile : *Omnia possum in eo qui me confortat* (4). Mais, chrétiens, du moment que nous ne pensons point à cette présence de Jésus-Christ, et que nous nous reposons sur nous-mêmes, nous sommes perdus; car indépendamment de Jésus-Christ, que pouvons-nous attendre de nous-mêmes? et voilà par où les croix nous paroissent intolérables; nous ne les regardons que par rapport à notre foiblesse, et alors il n'est pas surprenant qu'elles nous causent tant d'alarmes, et qu'elles nous jettent dans le découragement et le désespoir. Si les saints les avoient ainsi envisagées, ils en auroient été effrayés comme nous : mais parce que dans toutes leurs souffrances ils avoient toujours en vue Jésus-Christ, et qu'ils se tenoient inséparablement unis à lui, parce qu'ils se souvenoient de la promesse qu'il nous a faite d'être avec nous jusqu'à la dernière consommation des siècles : *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi* (5). Voilà pourquoi ils s'estimoient heureux dans les plus grandes tribulations. Les apôtres se réjouissoient de tous les opprobres et de toutes les ignominies où ils se voyoient exposés dans les rues et dans les places publiques : *Ibant gauden-*

(1) Ps. 26. — (2) *Idem.* — (3) *Idem.* — (4) Philipp. 4. — (5) Matth. 28.

notre perte éternelle, à venger les intérêts du Seigneur, et à réparer sa gloire; mais l'autre, sans oublier ni la gloire, ni les intérêts du Dieu tout-puissant, sensible néanmoins à notre malheur, retenoit le glaive suspendu sur nos têtes, et arrêtoit le coup dont nous étions menacés. Le moyen de les concilier? ô secret inconnu à toute la prudence humaine! ô abîme de la sagesse et des conseils du Très-haut! le voici, mes frères, ce grand moyen, ce moyen prévu de toute éternité et accompli dans la plénitude des siècles; c'est que Jésus-Christ, Fils de Dieu et Fils de l'homme, vrai Dieu et vrai homme lui-même, verse son sang, donne sa vie; qu'il meure, et que par sa mort il soit tout ensemble sacrifié, et à la justice du Dieu des vengeances, et à la miséricorde du Dieu de la paix. En deux mots, Jésus-Christ mourant sur la croix comme victime de la justice de Dieu; ce sera la première partie; comme victime de la miséricorde de Dieu, ce sera la seconde. Je ne puis mieux finir le cours de ces exhortations que j'avois à vous faire pendant ce saint temps. Puissiez-vous encore remporter de celle-ci tout le fruit que je m'en promets, avec le secours de la grâce, pour votre instruction et votre édification.

PREMIÈRE PARTIE.

Oui, chrétiens, c'étoit depuis la naissance du monde, où l'homme rebelle et criminel osa se révolter contre l'ordre de son Créateur et de son Dieu; c'étoit, dis-je, depuis ce premier péché, que la justice du ciel attendoit une victime capable de l'appaiser, et demandoit un sacrifice digne de la majesté du Seigneur violée et outragée. Ce n'est pas que dans le cours de tant de siècles écoulés depuis cette chute fatale à toute la nature humaine, les hommes n'eussent offert à Dieu des hosties, et qu'ils ne lui eussent présenté divers sacrifices pour reconnoître sa souveraine grandeur et pour

l'honorer; mais ces hosties n'étoient, ou que des fruits de la terre, ou que de vils animaux; et de tels sacrifices ne pouvoient être proportionnés à la dignité du Maître dont il s'agissoit de réparer l'honneur et de venger les intérêts. Il n'y avoit donc qu'une personne divine, il n'y avoit que le sang d'un Dieu qui pût effacer pleinement et laver l'offense faite à un Dieu. Or voilà ce qui s'accomplit au Calvaire, et c'est là que cette justice si rigoureuse et si inflexible dans la défense de ses droits, trouve enfin toute la satisfaction qu'elle avoit si longtemps exigée sans la recevoir, et qui lui étoit due par tant de titres.

Car quelle victime lui est immolée sur l'autel de la croix? un homme-Dieu, le Fils éternel de Dieu, égal à son Père, et possédant comme lui toute la plénitude de la divinité : *In ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis* (1). Dès le moment de son incarnation, il avoit déjà commencé ce grand sacrifice, puisqu'il n'étoit descendu sur la terre qu'en qualité de victime, et qu'il ne s'étoit revêtu d'un corps mortel, que pour en faire hommage au Créateur de l'univers, et pour le lui offrir en holocauste. Dans le temple de Jérusalem, il avoit continué et comme perfectionné ce même sacrifice, lorsqu'il voulut être porté solennellement entre les bras de Siméon, et présenté par les mains de Marie. Mais tout cela n'étoit encore que le sacrifice du matin, et nous voici présentement au sacrifice du soir; à ce sacrifice où la victime doit être consumée toute entière; à ce sacrifice où tendoient depuis trente-trois ans toutes les vues, toutes les démarches, toutes les actions du Rédempteur des hommes; à ce sacrifice par où toute la gloire du Seigneur devoit être réparée et tous les droits de sa justice rétablis.

Mais, que dis-je, et quelle dette le soumettoit à

(1) Colos. 2.

cette inexorable justice, cet agneau de Dieu, cet agneau sans tache? de quelle offense pouvoit-il être coupable, et qu'avoit-il fait qui lui attirât la colère d'en haut et qui l'exposât à un tel opprobre et à une telle mort? ah! chrétiens auditeurs, c'est un mystère que vous ne pouvez ignorer, et c'est sur ce fondement qu'est établie et que roule toute la religion. Vous savez que de lui-même et de sa nature, ce Sauveur du monde est la sainteté par excellence; que dans le céleste séjour et dans les splendeurs éternelles, il reçoit les adorations de tous les esprits bienheureux, et en fait toute la félicité; que même dans cette terre d'exil où il a paru, et que dans cette vallée de larmes où il a voulu converser avec nous, il ne connut jamais le mal que pour le combattre et pour le détruire; enfin, que c'est à lui que fut rendu plus d'une fois cet éclatant témoignage, qui retentit le long du Jourdain, et qui se fit entendre sur le Thabor: Voilà mon Fils bien-aimé, l'objet de mes complaisances: *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi benè complacui* (1). Vous en êtes instruits, et ce sont autant d'articles de votre créance. Mais ce que vous enseigne aussi la même foi que vous professez, c'est que pour l'expiation du péché, ce Sauveur si saint en lui-même, a pris toutefois la forme de pécheur; c'est que n'ayant jamais commis de péché, et étant incapable d'en commettre, il a néanmoins voulu porter sur son corps tous nos péchés: *Qui peccata nostra ipse pertulit in corpore suo* (2); que son Père l'en a chargé, et qu'il en a été tout couvert: *Posuit in eo iniquitatem omnium nostrûm* (3). Tellement que nous le pourrions comparer à cette nuée qui conduisoit les Israélites dans le désert, et qui toute lumineuse d'une part, étoit de l'autre toute ténébreuse. Or, c'est justement sous cet aspect si difforme et si affreux, que le ciel aujourd'hui le considère, et

(1) Matth. 27. — (2) 1. Petr. 2. — (3) Isaïe. 53.

c'est sous cette lèpre du péché que la justice de Dieu l'envisage comme un objet digne de toutes ses vengeances. Voilà pourquoi elle s'arme contre lui, pourquoi elle le poursuit le glaive à la main, pourquoi elle prononce l'arrêt de sa mort.

Comment donc, afin de vous tracer encore de tout ceci une figure plus naturelle et plus propre, comment paroît-il au Calvaire? Représentez-vous, mes chers auditeurs, cette malheureuse victime dont parloit saint Paul aux Hébreux, sur laquelle on mettoit toutes les iniquités du peuple pour les expier, et qu'on jetoit hors du camp pour la brûler. Ainsi Dieu l'avoit ordonné dans l'ancienne loi; et qu'étoit-ce là, dit l'Apôtre, qu'une image sensible de ce qui devoit s'accomplir dans la personne de Jésus-Christ? On le conduit hors de la ville, on le fait monter au Calvaire : c'est le dernier théâtre où il va paroître, et c'est là que l'attend la divine justice à qui il s'est rendu responsable, et qu'elle vient ordonner de son supplice et l'exécuter par les mains des bourreaux qu'elle a choisis pour ses ministres. Car souffrez, mes frères, que je vous fasse part d'une pensée qui me touche, et qui doit vous remplir comme moi d'une horreur toute religieuse. Quand Dieu chassa le premier homme du paradis terrestre où il avoit péché, l'ange du Seigneur se fit voir armé de l'épée, et ferma pour jamais l'entrée de ce jardin de délices. Ce fut encore par le ministère de l'ange exterminateur que Dieu frappa l'armée de Sennachérib, et que pour le salut de son peuple il fit éclater contre ce prince orgueilleux toute sa puissance. Mais quand pour le salut du monde entier, il est question de consommer le sacrifice de ce divin Médiateur, sur qui sont tombés tous les péchés des hommes et qui les doit effacer de son sang, je m'imagine que la suprême et souveraine justice

descend elle-même, et que sans se montrer, elle préside à tout ce qui se passe dans cette sanglante et terrible exécution.

Non, chrétiens, ne croyons pas que ce soit seulement ici la fureur des Juifs qui agisse, ni la cruauté des soldats : c'est la justice de Dieu. C'est elle, prenez garde, c'est elle qui veut que ce Dieu-homme soit encore une fois dépouillé de ses habits, et qu'il ne lui reste pas même une robe qui le couvre : pourquoi? afin que par ce dépouillement total et cette extrême pauvreté, il porte la peine de toutes les injustices où nous a engagés et où nous engage tous les jours une envie démesurée d'avoir, un attachement excessif aux biens de la vie. C'est elle qui veut qu'on l'étende sur la croix, et qu'en l'y étendant on lui disloque tous les membres; que pour l'y attacher, on se serve, non de liens, mais de clous; qu'on lui en perce les pieds et les mains, et qu'on les y enfonce avec violence : pourquoi? afin que dans sa chair il expie tous les déréglemens de la nôtre, tant de sensualités, tant de commerces criminels, tant de sales plaisirs, tant d'excès et d'abominations. C'est elle qui veut qu'il obéisse à d'infâmes bourreaux; que sans résister un moment ni prononcer une parole, livré à leur pouvoir et soumis à leurs ordres, il se laisse remuer, traîner, tourmenter selon qu'il leur plaît : pourquoi? afin que par une telle soumission il répare cette fatale désobéissance de nos premiers parens qui nous a tous perdus, et que ce soit encore le châtiment de tant de transgressions de la loi du Seigneur, qui nous sont particulières et personnelles; de tant de résistances à ses adorables volontés, de tant de révoltes intérieures dans les afflictions qu'il nous envoie, et de tant de murmures et de plaintes. C'est elle qui veut qu'il soit placé au milieu de deux voleurs et crucifié avec eux; que dans cet état on

l'élève, on le fasse voir, on l'expose aux yeux de Jérusalem, et que le ciel et la terre soient témoins de sa honte : pourquoi ? afin que cette ignominie publique soit la juste punition de toutes les enflures de notre cœur, de toutes ses complaisances et ses vanités, de tous ses projets ambitieux, et de tout son orgueil.

N'est-ce pas assez, justice de mon Dieu, et n'êtes-vous pas enfin satisfaite ? Sur quelle partie de ce corps sacré frapperez-vous encore, qui ne soit déjà toute couverte de plaies ? Voyez et considérez : voyez ces yeux tout éteints, cette bouche toute livide, ce visage tout meurtri, ce sein tout déchiré et tout ouvert par le nombre des blessures qu'il a reçues : voyez ces pieds, ces mains, changés en des sources de sang. Quels nouveaux opprobres a-t-il à essuyer ? Le voilà comme abîmé, comme anéanti dans la confusion : il en est rassasié, selon l'expression de votre Prophète, et, si je l'ose dire, il en est comme enivré. Il n'importe : cette implacable justice a néanmoins toujours le bras levé, et ne le retirera point que sa victime n'ait été détruite : *Sed adhuc manus ejus extenta* (1).

C'est donc elle, suivez-moi, c'est elle qui veut qu'on s'assemble autour de ce Dieu souffrant, et que bien loin de le plaindre, on vienne insulter à ses souffrances ; qu'on lui reproche qu'il ne peut se sauver lui-même, après avoir sauvé les autres ; qu'on le traite de profanateur et de destructeur du temple ; qu'on blasphême son saint nom, et qu'on profère contre lui mille anathêmes : pourquoi ? parce que c'est à lui d'acquitter par là tant de discours injurieux, tant de railleries malignes et piquantes, tant de paroles outrageantes, de paroles licencieuses et dissolues, de paroles impies et scandaleuses, que nous met dans la bouche et contre le prochain, et contre Dieu même, ou la médisance, ou l'ani-

(1) Isaïe. 5.

mosité et la colère, ou le libertinage et l'irréligion : *Sed adhuc manus ejus extenta.* C'est elle qui veut que dans la soif qui le presse, et que lui cause l'extrémité de sa foiblesse et le dernier épuisement où il est réduit, on ne lui présente à boire que du vinaigre et du fiel : pourquoi? parce que c'est dans l'aigreur et l'amertume de ce breuvage que doivent être lavées, si je puis m'exprimer de la sorte, les grossières débauches et les intempérances de tant de mondains, leur avidité insatiable, leurs délicatesses infinies à flatter leur goût et à contenter tous leurs appétits : *Sed adhuc manus ejus extenta.* C'est elle qui veut que dans un accablement si général toute ressource lui manque, même de la part de son Père; qu'il en soit comme abandonné; qu'il n'en reçoive nul secours, nul appui sensible; que plus rigoureusement traité qu'il ne le fut au jardin, où le ciel au moins parut s'intéresser en sa faveur, et prit soin, par le ministère d'un ange, de le conforter, il soit désormais destitué de tout soutien; c'est-à-dire, que son humanité soit délaissée de sa divinité, et que livrée à elle-même, elle tombe dans la plus profonde et la plus mortelle désolation : pourquoi? parce qu'il ne peut mieux satisfaire que par cet abandonnement, pour toutes les fausses joies du monde dont nous sommes si enchantés, pour toutes les vaines consolations que nous cherchons dans les créatures, pour la confiance trompeuse que nous y avons, pour l'indigne préférence que nous leur donnons et le prodigieux oubli de Dieu où nous vivons. Que puis-je encore ajouter? *Sed adhuc manus ejus extenta;* c'est elle qui sans se relâcher jusques au dernier souffle de vie qui lui reste, veut enfin qu'il expire entre les bras de la croix, et qu'avec ce grand cri qu'il pousse vers le ciel, il achève de rendre l'ame, et mette le sceau à l'œuvre de notre rédemption : pourquoi? parce que c'est par cette mort

temporelle d'un Dieu, que nous devons être délivrés d'une mort éternelle : *Jesus autem, emissâ voce magnâ, expiravit* (1).

Quelle terreur, chrétiens, et quelle consternation! la seule frayeur de ce lugubre spectacle et d'un tel acte de justice sur une personne divine ne dut-elle pas suffire pour ébranler toute la nature et la déconcerter? aussi la terre en trembla, le voile du temple se déchira, le soleil s'éclipsa, les pierres se fendirent, et les tombeaux en furent ouverts. Or, si cet effroi a pu se communiquer aux êtres même inanimés, et agir sur eux, comment doit-il se faire sentir à nous, et quels effets doit-il produire dans nos cœurs?

Car quoique le plus essentiel et le premier de tous les motifs qui doivent nous attacher à Dieu et à la pratique de nos obligations, soit la reconnoissance et l'amour, toutefois une crainte chrétienne de la justice de Dieu, des vengeances de Dieu et de ses redoutables châtimens, n'a rien que de louable, rien que de saint et de salutaire. Jésus-Christ lui-même dans son évangile en a fait la matière de ses plus fortes instructions, et y a employé les expressions les plus vives et les menaces les plus effrayantes. Ce n'étoit pas seulement au peuple qu'il les faisoit entendre, ni aux pécheurs engagés dans le monde, mais à ses disciples et à ses apôtres, parce que cette crainte des jugemens du Seigneur convient à tous les états du christianisme et à tous les degrés de perfection.

Je ne puis donc rien faire de plus important pour votre salut, que de la réveiller dans vos ames, et de vous apprendre à tirer de la croix du Sauveur et de sa mort que nous méditons et que nous pleurons, une des conséquences les plus naturelles et les plus solides, quoique la moins ordinaire et la moins connue, savoir, que c'est une chose

(1) Marc. 15.

souverainement à craindre, de tomber dans les mains du Dieu vivant : *Horrendum est incidere in manus Dei viventis* (1). Je dis conséquence la moins ordinaire et la moins connue. En effet, nous sommes accoutumés à ne considérer le mystère d'un Dieu crucifié que par ce qu'il a de consolant pour nous, et nous n'en tirons presque jamais d'autre conclusion, que de nous confier en Dieu et dans l'efficace de ses mérites. Confiance, mes chers auditeurs, trop bien fondée, pour entreprendre de l'affoiblir, et espérance que je suis bien éloigné de condamner, puisque je prétends au contraire vous l'inspirer dans la suite de ce discours, et vous y affermir. Mais ce que je voudrois d'abord vous faire comprendre, et ce qui demande toute l'attention de vos esprits, c'est que ce mystère de grâce est en même temps un mystère de justice, et de la justice la plus formidable; c'est que s'il a de quoi nous encourager et nous rassurer, il n'y en a pas moins de quoi nous intimider et nous consterner : comment cela? faites-en avec moi la réflexion, et entrez dans ma pensée.

Quand le prince des apôtres, saint Pierre, écrivant aux premiers fidèles, vouloit leur donner une idée de la justice de Dieu qui les retînt dans le devoir, ou qui les engageât promptement à s'y remettre, si le péché les en avoit écartés, il leur proposoit l'exemple des anges rebelles et leur condamnation. Craignez, mes frères, disoit-il, et n'oubliez jamais à quel Dieu vous avez affaire : on ne s'attaque point à lui impunément, et l'on n'échappe point au bras de sa justice et à ses coups. Il n'a pas même pardonné à ces esprits qu'il avoit créés dans le ciel et enrichis des dons les plus excellens; mais dès qu'ils se sont révoltés, et dès le premier péché qu'ils ont commis, ils les a liés avec les chaînes de l'enfer, ils les a chassés de son royaume, et précipités dans

(1) Hebr. 10.

l'abîme, pour y être éternellement tourmentés : *Deus angelis peccantibus non pepercit, sed rudentibus inferni detractos in tartarum tradidit cruciandos* (1). Or que devons-nous donc attendre de sa colère, si nous l'irritons contre nous, et puisque des anges bien supérieurs à nous et en force, et en puissance, ne peuvent néanmoins soutenir la rigueur du jugement qu'il a porté contre eux, et qui les a rendus autant de sujets d'exécration, que deviendrons-nous, fragiles créatures, qui ne sommes devant lui que de foibles roseaux qu'il peut renverser et briser du moindre souffle? *Angeli fortitudine et virtute cùm sint majores, non portant adversùm se execrabile judicium* (2). Tel étoit le raisonnement du saint apôtre : mais sans oublier en aucune sorte le respect que je dois à une si grande autorité, je ne fais point difficulté de dire que nous avons dans la mort de notre divin Maître une preuve mille fois encore plus touchante et un exemple plus convaincant. Car ce ne sont plus seulement des anges que Dieu, comme souverain juge, n'a pas épargnés, mais son propre Fils : *Proprio Filio suo non pepercit* (3). D'où nous devons connoître toute la puissance de cette adorable justice, toute sa sainteté, toute sa sévérité; toute sa droiture et son inflexible équité. Remarquez, je vous prie, tous ces traits : il n'y en a pas un qui ne soit capable de nous faire trembler, pour peu que nous soyons susceptibles d'une crainte raisonnable, et sensibles à l'intérêt de notre salut.

Je dis toute la puissance de cette justice de Dieu, puisqu'elle a étendu son pouvoir jusque sur un homme-Dieu. Après cela, qui pourra nous arracher d'entre ses mains? qui pourra lui faire violence et l'arrêter? que lui opposerons-nous, et qui sera en état de prendre contre elle notre défense et de nous sauver? Je dis

(1) 2. Petr. 2. — (2) *Ibid.* — (3) Rom. 8.

toute la sainteté de cette justice de Dieu, puisqu'elle n'a pu voir le péché sans le poursuivre, même dans un homme-Dieu. Ce n'étoit dans cet homme-Dieu que les péchés d'autrui; ce n'étoit que des péchés dont il avoit contracté la dette sans être coupable de l'offense : comment en poursuivra-t-elle les auteurs, et à quel jugement doivent-ils être réservés? Je dis toute la sévérité de cette justice de Dieu, puisqu'il a fallu, pour l'appaiser, le sang et la mort d'un homme-Dieu. Hommes vils et criminels, quoi qu'elle exerce sur vous de rigoureux, sera-ce assez pour elle; et quand elle décharge sur le juste ses plus rudes fléaux, que prépare-t-elle aux pécheurs, et peuvent-ils se promettre d'être ménagés? Je dis toute la droiture de cette justice de Dieu et son inflexible équité, puisqu'elle n'a point eu même d'égard à la dignité d'un homme-Dieu. Qui que nous soyons et quelque intercesseur que nous ayons auprès d'elle, en vain compterons-nous de la fléchir sans une satisfaction convenable, et espérerons-nous qu'elle se relâche jamais sur cela de ses prétentions.

Ah! mes frères, quelles vérités! et quand un pécheur, j'entends un de ces pécheurs obstinés qui vieillissent dans leurs désordres, et que toute l'ardeur de notre zèle, que toutes nos remontrances et toutes nos sollicitations ne peuvent ramener de leurs voies corrompues; quand, dis-je, à la vue du crucifix, un pécheur de ce caractère vient à se retracer toutes ces idées, de quel tremblement et de quelle épouvante doit-il être saisi? car il me semble que je puis bien lui appliquer ce que saint Léon, pape, a dit des Juifs, et que la comparaison n'est que trop juste. Il nous invite à contempler Jésus-Christ sur la croix : mais du reste, mes frères, poursuit ce saint docteur, à Dieu ne plaise que nous le considérions comme les impies, figurés par ces anciens juifs à qui Moïse disoit dans le désert, et

au sujet du serpent d'airain : Vous aurez sans cesse votre vie suspendue devant vos yeux ; vous la verrez, et bien loin que cet objet, si consolant pour les autres, anime votre confiance et dissipe vos craintes, vous serez toujours en la voyant, dans le même trouble, parce que vous ne croirez pas y devoir trouver votre salut : *Et erit vita tua quasi pendens ante te : timebis die et nocte, et non credes vitæ tuæ* (1). Voilà, continue le même saint Léon, comment dans la suite des siècles les Juifs incrédules et déicides ont dû encore envisager le Messie qu'ils avoient crucifié. Ils n'apercevoient en lui, et dans sa croix, que leur crime; et demeurant toujours dans leur infidélité, cette vue d'un Dieu livré à la mort, devoit les remplir, non point de la crainte salutaire qui part d'une vraie foi, et qui sert à nous justifier par la foi, mais de la crainte servile et désespérante dont est agitée et cruellement tourmentée une mauvaise conscience : *Isti enim nihil in crucifixo Domino præter facinus suum cogitare potuerunt, habentes timorem, non quo fides vera justificatur, sed quo conscientia iniqua torquetur* (2).

Triste image du pécheur ! Qu'est-ce à ses yeux que la croix de son Sauveur et de son Dieu ? un monument visible, mais terrible, de la justice du ciel; c'est-à-dire, d'une justice dont il dépend mille fois plus encore que ce Dieu-homme, à qui néanmoins elle a fait sentir son pouvoir d'une manière si éclatante et par un arrêt si absolu; d'une justice dont il aura en personne à subir lui-même le jugement, et à recevoir sa condamnation; d'une justice qui n'oubliera rien, qui ne passera rien, qui ne lui pardonnera rien; d'une justice qu'il se rend tous les jours plus ennemie, en accumulant péchés sur péchés, et négligeant tous les moyens de les effacer ; d'une justice devant laquelle tout ce que Jésus-Christ a

(1) Deut. 28. — (2) Leo.

l'homme et à son éternelle prédestination : *Universæ viæ Domini misericordia* (1). Tellement, remarque le Prophète, qu'il n'oublie point cette infinie miséricorde jusque dans sa plus grande colère et dans les plus sévères châtimens de sa justice : *Cùm iratus fueris, misericordiæ recordaberis* (2). Il n'y a que l'enfer d'où cette bonté divine se tienne éloignée, et où elle ne fasse point couler ses grâces, parce qu'elle n'y trouveroit point de sujet en état de les recevoir et d'en profiter. Mais partout ailleurs il lui est si naturel de se communiquer, que dans tous les ouvrages du Seigneur elle a toujours la meilleure part, et qu'à bien examiner même les plus rigoureux jugemens de Dieu, ce sont moins des jugemens de justice que de miséricorde : *Superexaltat misericordia judicium* (3). Or, si jamais elle a paru, cette miséricorde souveraine et sans bornes, et si jamais elle a répandu ses richesses avec abondance, il est évident et incontestable que c'est dans ce mystère de Jésus-Christ crucifié et mort pour la rédemption du monde. Découvrons-en, mes frères, autant que la foiblesse de nos esprits peut le permettre, et admirons-en l'ineffable et adorable conduite.

Il falloit une victime à la justice de Dieu, et une réparation authentique du péché de l'homme, je l'ai dit, et c'est ce que nous avons déjà médité. L'homme de lui-même et de son fonds n'avoit rien, ni n'étoit capable de rien qui pût en aucune sorte égaler l'injure faite à la majesté du Très-haut, et par conséquent il ne pouvoit de son fonds ni de lui-même la réparer ; c'est encore ce que j'ai tâché de vous faire comprendre. De là s'ensuivoit, par une conséquence non moins nécessaire, que sans les mérites d'un homme-Dieu, l'homme étoit immanquablement perdu, et qu'il ne pouvoit être sauvé que par les souffrances et par la croix de ce puissant

(1) Psalm. 24. — (2) Habac. 3. — (3) Jacob. 2.

Médiateur.

Médiateur. Voilà pourquoi Jésus-Christ est venu, voilà quelle a été la fin de sa mission et le fruit de sa mort. Tout cela est vrai, chrétiens; mais tout cela ne nous apprend point que Jésus-Christ, absolument et indispensablement, ait dû souffrir, qu'il ait dû mourir. Parlons autrement, et mettons la chose dans un jour qui vous fasse mieux entendre ce point de religion.

Il devoit venir ce Verbe de Dieu, et prendre une chair semblable à la nôtre. Dans cette chair passible et mortelle, il devoit souffrir, il devoit mourir : mais comment le devoit-il? concevez-le. Il devoit, dis-je, souffrir, et il devoit mourir: mais dans cette supposition toute gratuite de sa part, et toute de son choix, savoir, qu'il voulût sauver le monde. Car c'est de quoi il étoit pleinement le maître, et à quoi nulle obligation ne l'engageoit. Il pouvoit laisser l'homme dans l'abîme où il s'étoit précipité; il pouvoit le livrer à son propre malheur, et par là s'épargner toutes les douleurs et toutes les ignominies de la croix. Oui, mes frères, il le pouvoit, selon toutes les lois de sa justice; mais c'est ce que sa miséricorde n'a pu voir sans s'y opposer. Toutes ses entrailles en ont été émues, ces entrailles de charité et de compassion : *Viscera misericordiæ* (1). Il en a suivi les mouvemens, et il n'a pu, si je l'ose dire, résister à des sentimens si tendres et si affectueux. Ainsi, de deux partis qu'il avoit à choisir, ou d'abandonner le salut de l'homme, ou de s'abandonner lui-même à toute l'infamie d'un supplice aussi cruel et aussi honteux que la croix, il a mieux aimé nous racheter à ce prix, au prix de son sang, au prix de sa vie, que de consentir à notre perte éternelle. Or de là même, n'ai-je pas droit de conclure, qu'il s'est donc sacrifié sur l'autel de la croix comme une victime de miséricorde?

Solide théologie que l'Apôtre nous a si bien exprimée

(1) Luc. I.

en deux courtes paroles, dont il étoit vivement touché, et qui, dans leur simplicité et leur brièveté, sont pleines d'onction et de consolation : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me* (1); Il m'a aimé, ce Dieu essentiellement et souverainement miséricordieux, disoit le maître des gentils; et parce qu'il m'a aimé, il s'est donné pour moi. Prenez garde, s'il vous plaît, à l'ordre qu'observe le grand Apôtre, et à la liaison qu'il met entre ces deux choses. Il ne sépare point l'une de l'autre, comme si l'une étoit indépendante de l'autre; mais il les unit ensemble comme la cause et l'effet. Il m'a aimé, voilà le principe; et il s'est donné pour moi, voilà l'effet et la suite. De sorte que c'est avant tout et par-dessus tout, son amour, qui lui a fait accepter et boire le calice de sa passion : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me.*

Aussi demandez au même saint Paul, ce que faisoit Jésus-Christ sur le Calvaire, où ses bourreaux l'avoient conduit, et où ils accomplissoient contre lui avec tant de barbarie les ordres qu'ils avoient reçus. Cette peinture est admirable, mes chers auditeurs, et voici sans doute des expressions dignes de l'esprit de Dieu, dont le saint Apôtre étoit inspiré : écoutez-le. On l'attachoit à la croix, ce Médiateur des hommes, on l'y clouoit : mais lui cependant, d'une main invisible et par un excès de miséricorde, il y attachoit l'acte qui avoit été écrit contre nous, l'arrêt qui nous condamnoit comme pécheurs; il l'effaçoit de son sang, et il l'annuloit : *Delens quod adversùs nos erat chirographum decreti, et ipsum tulit de medio, affigens illud cruci* (2). On lui donnoit la mort; et lui, en mourant, il nous rendoit la vie par la rémission et l'abolition de tous nos péchés : *Et vos cùm mortui essetis in delictis, convivificavit, donans vobis omnia delicta* (3). Il succomboit à la vio—

(1) Galat. 2. — (2) Colos. 2. — (3) *Idem.*

lence des coups qu'il avoit reçus, et à la rigueur des tourmens qu'il avoit endurés; mais dans cette défaillance même, où la nature ne pouvoit se soutenir, et étoit obligée de céder, plus fort néanmoins que toutes les principautés et toutes les puissances infernales, il défendoit contre elles notre cause, il les combattoit, il leur arrachoit les dépouilles que ces esprits de ténèbres avoient enlevées et dont ils se glorifioient, il les confondoit à la vue de tout l'univers, il les désarmoit et il en triomphoit; content de mourir dans ce combat, pourvu que sa victoire, qui lui coûtoit si cher, fût auprès de son Père notre rançon et notre salut : *Expolians principatus et potestates, traduxit confidenter, palàm triumphans illos in semetipso* (1).

De là, chrétiens, nous ne devons point nous étonner des témoignages particuliers, ou plutôt des prodiges d'amour et de miséricorde qu'il fait paroître à cette dernière heure, qui doit terminer sa course et consommer sa charité pour nous. Plus il avance vers la fin de sa carrière, plus son cœur s'attendrit. Il semble ne plus respirer que la miséricorde. Il prie, et c'est une prière de miséricorde; il promet, et c'est une promesse de miséricorde; il donne, et c'est un don de miséricorde; il témoigne sa soif, et cette soif qu'il souffre, quelque pressante qu'elle puisse être, n'est après tout que l'image d'une soif mille fois encore plus ardente, qui achève de le consumer, et qui est un sentiment de miséricorde. Appliquez-vous.

Il prie, et c'est une prière de miséricorde, et de la plus grande miséricorde; car il prie pour ses ennemis mêmes et ses propres persécuteurs. Il prie pour les prêtres et les docteurs de la synagogue, qui ont conspiré contre lui, pour les soldats qui l'ont arrêté, pour le peuple qui l'a insulté, pour les faux témoins qui l'ont

(1) Coloss. 2.

calomnié, pour Pilate qui l'a condamné, pour les bourreaux qui l'ont crucifié. Encore s'ils reconnoissoient leur crime, et s'ils en marquoient quelque repentir : mais les voilà tous au pied de la croix, qui le comblent de nouveaux outrages, qui secouent la tête en se moquant et le raillant, qui se le montrent les uns aux autres comme leur jouet et un objet de mépris, qui par mille impiétés et par les paroles les plus piquantes l'attaquent dans sa puissance, dans sa sainteté, dans sa royauté, dans sa divinité. C'est au milieu de ce bruit confus et de cette multitude animée, que tout à coup il rompt le silence qu'il avoit jusque-là gardé, et qu'il élève la voix. Il porte les yeux au ciel : et que va-t-il lui demander? N'est-ce point pour en faire descendre la foudre? ce seroit la juste vengeance de tant d'inhumanités et d'attentats : mais ne craignez point, Juifs sacriléges et parricides; c'est la miséricorde qui le fait parler. Il ne prononcera pas une parole que ne lui ait dicté l'amour le plus généreux et le plus désintéressé. Mon Père, s'écrie-t-il, pardonnez-leur; car ils ne savent ce qu'ils font. Il ne dit pas mon Dieu, mais mon Père, parce que ce nom de père est plus favorable pour se faire écouter et pour fléchir la colère divine : *Pater* (1). Il ne dit pas en détail : Pardonnez à celui-ci et à celui-là moins coupables que les autres, et qui ont eu moins de part à cette conjuration formée contre moi : mais en général et sans distinction, il dit : Pardonnez-leur; ne voulant exclure personne de ce pardon, les y comprenant tous, même ceux qui l'ont accusé et jugé le plus injustement; même ceux qui l'ont frappé, meurtri, traité le plus violemment; même ceux qui lui ont enfoncé les épines dans la tête, les clous dans les pieds et dans les mains. Sa miséricorde, qui remplit toute la terre, est universelle. Pas un seul pour qui ses bras et ses pieds ne soient ou-

(1) Luc. 23.

verts; pas un dont il ne soit l'avocat, et dont il ne se déclare l'intercesseur et le Sauveur: *Dimitte illis*. Il ne s'en tient pas à une simple prière: mais il tâche, autant qu'il lui est possible, de les justifier; et tout criminels qu'ils sont, sa charité lui fait trouver pour leur défense et en leur faveur une raison et un sujet d'excuse. Pardonnez-leur, parce qu'ils sont aveuglés, et qu'ils ne connoissent pas toute l'énormité de l'offense qu'ils commettent : *Pater, dimitte illis; non enim sciunt quid faciunt* (1).

Il promet, et c'est une promesse de miséricorde. En effet, chrétiens, admirons le pouvoir et la vertu de sa prière. Rien de plus efficace, et le premier miracle qu'elle opère, c'est la conversion d'un insigne voleur. C'étoit un scélérat, peut-être encore pire que Barabbas, puisqu'on ne l'avoit pas même proposé à la fête solennelle pour obtenir sa délivrance. C'étoit un blasphémateur et un furieux, qui d'abord s'étoit tourné lui-même contre Jésus-Christ, puisque, selon l'évangile de saint Matthieu et celui de saint Marc, les voleurs qui furent crucifiés avec lui, l'outrageoient de paroles et le chargeoient d'injures : *Et qui cum eo crucifixi erant, conviciabantur ei* (2). Mais au bout de quelques momens et par une secrète merveille de la grâce, voilà ce blasphémateur, ce voleur changé dans un humble pénitent, qui rend gloire à Dieu, qui confesse hautement ses péchés et se reconnoît digne de la mort, qui publie l'innocence de ce juste contre lequel il s'étoit élevé, qui s'adresse à lui comme à son Seigneur, comme à son roi, qui se range au nombre de ses sujets, et lui demande une place dans son royaume; enfin, qui reçoit de la bouche même du Fils de Dieu cette assurance si douce et si consolante: Je vous dis, en vérité, que dès ce jour vous serez avec moi dans le ciel, pour y

(1) Luc. 23. — (2) Marc. 15.

récompense de tant de travaux : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum* (1). Il ne lui faut pour cela qu'un soupir, et ce dernier soupir en terminant sa carrière, couronne ses combats, et dans le sein de la mort même commence son triomphe : *Et hæc dicens expiravit* (2).

Sur cela, mes chers auditeurs, qu'ai-je à vous dire, et quels sentimens doit vous inspirer cette mort d'un Dieu ? viens-je encore vous le représenter comme un objet de terreur ? Il est vrai, toute la terre en fut comme ensevelie dans les ténèbres, et ce fut un deuil universel. Mais après avoir payé d'abord à cet homme-Dieu, mort pour nous, le juste tribut de notre reconnoissance et de nos larmes, il nous permet, jusque dans ce triste mystère, de reprendre le même cantique que nous avons chanté avec la milice céleste, dans le mystère de sa bienheureuse nativité, et de nous écrier : *Gloria in altissimis Deo, et in terrâ pax hominibus;* Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix aux hommes sur la terre. Et en effet, c'est sur la croix qu'est ratifiée cette nouvelle alliance que Dieu a voulu faire avec les hommes; c'est là que du sang du médiateur, notre réconciliation et notre paix est signée. Paix glorieuse au souverain Seigneur, puisqu'il y reçoit toute la satisfaction que pouvoit exiger sa grandeur violée, et que la réparation même est au-dessus de l'offense. Paix générale et commune à tous les hommes, puisque c'est la paix de tout le genre humain, et que sans distinction ni de juste, ni de pécheur, ni de juif, ni de gentil, ni de fidèle, ni d'idolâtre, il n'y a pas un seul homme qui n'y soit compris. Paix salutaire, où l'homme rentre dans tous ses droits auprès de Dieu; où d'esclave qu'il étoit de l'enfer et du péché, il devient tout de nouveau enfant de Dieu et héritier du royaume de

(1) Luc. 23. — (2) *Ibid.*

Dieu; où toutes les grâces de Dieu recommencent à couler sur lui avec plus d'abondance que jamais, puisque la miséricorde du libérateur qui l'a sauvé, est infinie, et que cette rédemption divine n'est pas seulement une rédemption abondante, mais surabondante : *Quia apud Dominum misericordia, et copiosa apud eum redemptio* (1).

Qu'est-ce donc proprement que la croix de Jésus-Christ? le siége de la grâce et le trône de la miséricorde. Et quelle leçon plus importante ai-je là-dessus à vous faire, que celle de l'Apôtre, par où je conclus : *Habentes ergò Pontificem magnum, Jesum Filium Dei, teneamus confessionem* (2). Ainsi, mes frères, ayant un aussi grand pontife que le Seigneur Jésus, Fils de Dieu, lequel s'est immolé pour nous, et qui dans ce sacrifice a voulu être tout ensemble, et le prêtre et la victime, attachons-nous à cet article capital de notre foi; et sans nous contenter de le croire, méditons-le sans cesse et rappelons-en le souvenir, pour nous instruire, pour nous exciter, et surtout pour nous animer d'une sainte confiance en la miséricorde de notre Dieu. Quelles que soient nos misères, ne craignons point d'être rejetés: pourquoi? en voici la raison sensible et naturelle : *Non enim habemus pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris; tentatum autem per omnia pro similitudine, absque peccato* (3); c'est que nous n'avons pas un pontife qui soit incapable de compatir à nos infirmités, faute de les connoître, ou qui ne les connoisse qu'en spéculation, et par là soit moins en état d'en être touché. N'a-t-il pas lui-même passé par toutes les épreuves, et hors le péché, qu'y a-t-il en quoi il ne se soit rendu semblable à nous? Encore a-t-il voulu porter l'image du péché, et mourir sous la figure du pécheur. *Adeamus ergò cum fiduciâ ad thronum gratiæ, ut*

(1) Ps. 129. — (2) Hebr. 4. — (3) *Ibid.*

misericordiam consequamur, et gratiam, inveniamus in auxilio opportuno. Allons donc, chrétiens, allons à la croix dans tous nos besoins, et comptons que nous y serons toujours secourus à propos et selon nos nécessités présentes.

Solide dévotion que je voudrois renouveler dans le christianisme, ou du moins parmi vous, mes chers auditeurs : la dévotion au crucifix. C'est là que nous trouverons des grâces de toutes les sortes, puisque Dieu les y a toutes renfermées. Ce n'est pas sans mystère qu'un Dieu mourant, ou qu'un Dieu mort, y paroît les bras étendus et le côté percé d'une lance. Il veut, en nous tendant les bras, nous embrasser tous ; et dans la plaie de son sacré côté, il veut comme dans un asile certain, nous recueillir tous. Je dis tous, et c'est ce que je ne puis trop vous redire, afin que nul ne l'ignore : car malheur à moi, si par une erreur insoutenable, et contre tous les témoignages des divines Ecritures, j'entreprenois de prescrire des bornes aux mérites et à la miséricorde de mon Sauveur. Sommes-nous dans l'état du péché, séparés actuellement de Dieu et depuis longtemps par le péché ? c'est aux pieds du crucifix que nous recevrons des grâces de pénitence et de conversion, qui nous ouvriront les yeux de l'ame pour voir la grièveté de nos désordres, et qui nous amolliront le cœur pour les détester et les pleurer. Quelque éloignés que nous soyons du salut, nous ne pouvons l'être plus que les Juifs et que les bourreaux de Jésus-Christ : or, combien néanmoins de ces Juifs si endurcis et de ces bourreaux si intraitables et si barbares, conçurent auprès de la croix des sentimens de repentir, et ne se retirèrent qu'en se frappant la poitrine ? Sommes-nous dans l'heureux état de la justice chrétienne, fidèles à la loi de Dieu, et par là même amis de Dieu ? c'est au pied du crucifix que nous recevrons des grâces de persévéranc

et de sanctification qui nous affermiront dans la pratique de nos devoirs, et qui nous éleveront aux plus sublimes vertus. Les saints nourrissoient là leur piété, y allumoient leur ferveur, y amortissoient le feu de leurs passions, y puisoient des forces contre toutes les attaques de leurs ennemis invisibles et contre toutes leurs tentations. Si l'affliction nous abat, et que les peines, soit intérieures, soit extérieures, nous rendent la vie amère, et nous plongent dans la tristesse et dans l'accablement, c'est au pied du crucifix que nous recevrons des grâces de soutien et de consolation, qui nous releveront, qui nous mettront dans la tranquillité et la paix, qui nous adouciront les douleurs les plus vives et les maux les plus cuisans. Une ame est étonnée d'un changement quelquefois si prompt et si subit. On avoit apporté aux pieds de Jésus-Christ un cœur troublé, un cœur agité, un cœur serré, un cœur flétri et désolé : mais dans un moment tout se calme, tout s'éclaircit; ce cœur, à la présence de son Dieu crucifié, revient à lui-même, se reconnoît, se reproche sa foiblesse, reprend une vigueur toute nouvelle et se rétablit dans un repos inaltérable.

De vouloir ici parcourir tous les autres avantages que nous procure ce recours fréquent et dévot au crucifix, ce seroit m'engager dans un trop long détail. Heureux qui fait de la croix, ou plutôt de Jésus attaché à la croix, son confident, son conseil, son maître, son docteur, son pasteur, son guide, son directeur, son médecin, son tout : car Jésus-Christ seul lui sera tout; tout dans la vie, et tout à la mort. Pesez-bien, chrétiens, cette dernière parole, tout à la mort. Quand il sera venu, ce jour qui doit finir sur la terre toute la suite de vos jours; quand on vous aura fait entendre cet arrêt, dont tout homme, quelque saint qu'il soit, est effrayé : *Vous mourrez;* ou sans qu'on prenne soin de vous l'annon-

cer, quand une défaillance entière de la nature vous le fera malgré vous sentir; quand aux approches de ce terrible moment, le passé, le présent, l'avenir, mille objets s'offriront à votre pensée pour vous affliger, pour vous inquiéter, pour vous consterner, ah! mon cher frère, où sera votre ressource alors, où sera votre réconfort? dans le crucifix. Où adresserez-vous vos regards, où porterez-vous vos soupirs? vers le crucifix. Qu'exposera-t-on à votre vue, que vous mettra-t-on dans les mains, que vous appliquera-t-on sur les lèvres? le crucifix. Quel nom vous fera-t-on prononcer? le nom de Jésus, et de Jésus crucifié. Ce sera là le fonds de votre espérance, si dès maintenant vous en faites le sujet le plus ordinaire de vos pieux exercices, de vos entretiens les plus intimes, et de vos plus affectueuses considérations. Plaise au ciel que vous vous disposiez de cette sorte, à passer des bras de Jésus-Christ mourant en croix, entre les bras de Jésus-Christ vivant et triomphant dans la gloire, où nous conduise, etc.

INSTRUCTIONS

CHRÉTIENNES

SUR DIVERS SUJETS.

INSTRUCTION

POUR
LE TEMPS DE L'AVENT.

ssein de l'Eglise dans l'institution de l'Avent, a onorer le Verbe incarné dans le chaste sein de ge, et de nous disposer ainsi à la glorieuse na- e cet homme-Dieu. Nous ne pouvons donc mieux ccuper pendant tout ce saint temps, que du nystère de l'incarnation; et quoique le Fils de soit si profondément humilié et comme anéanti, devons néanmoins considérer comme un mys- gloire pour Dieu même, selon qu'il nous est é dans ce sacré cantique que chantèrent les an- a naissance de Jésus-Christ : *Gloire à Dieu au ut des cieux*. En effet, c'est en se revêtant d'une semblable à la nôtre, et en se faisant homme, Verbe divin est venu sur la terre, 1. découvrir ement aux hommes la gloire de Dieu; 2. com- parmi les hommes, et y détruire tous les en- de la gloire de Dieu; 3. allumer dans le cœur mmes un zèle ardent pour la gloire de Dieu. Ap- ns-nous à méditer et à bien pénétrer ces trois s. Ce sera pour nous un fonds inépuisable de ré- s et de sentimens les plus propres à nous édifier.

Comment Jésus-Christ vient découvrir sensiblement aux hommes la gloire de Dieu.

Que le Verbe éternel, en s'incarnant, soit venu vrir aux hommes, la gloire de Dieu, c'est l'ex- doctrine de l'évangéliste saint Jean : *Le Verbe, s'est fait chair; il a demeuré et conversé parmi*

nous, et nous avons vu sa gloire (1). Quelle conséquence ! et le saint évangéliste ne devoit-il pas, ce semble, conclure tout autrement, et dire : le Verbe s'est fait chair, et dans cette chair mortelle dont il est revêtu, il nous a caché la gloire de sa divinité ? S'il disoit, le Verbe s'est fait chair, et nous avons été témoins de ses infirmités volontaires, de ses abaissemens et de ses anéantissemens, nous n'aurions pas de peine à comprendre la pensée de ce disciple bien-aimé, et elle nous paroîtroit très-naturelle ; mais que le Verbe se soit fait chair, qu'en se faisant chair comme nous, il se soit assujetti à toutes nos misères, et qu'en cela néanmoins il ait fait éclater sa gloire, c'est ce qui paroît se contredire, et de quoi nous ne voyons pas d'abord la liaison. Rien toutefois n'est plus juste que ce raisonnement, dit saint Augustin, et il ne faut qu'un peu d'attention pour en voir toute la solidité et toute la vérité. Car si la gloire de Dieu devoit être révélée aux hommes d'une manière sensible, c'étoit justement par les humiliations du Verbe; et il n'y avoit que ce Verbe humilié, qui pût nous faire connoître l'excellence d'un Dieu glorifié. Tellement, conclut saint Augustin, que si saint Jean n'avoit pas dit : Le Verbe s'est fait chair, nous n'aurions pu dire que nous avons vu sa gloire. Qu'est-ce que la gloire de Dieu dont il est ici question, et en quoi consiste-t-elle? cette gloire de Dieu, telle que nous la devons maintenant entendre, c'est-à-dire, cette gloire qui est dans Dieu, et que nous désirons de connoître, n'est autre chose que les perfections de Dieu. Par conséquent, découvrir aux hommes les perfections de Dieu, c'est leur découvrir la gloire de Dieu. Or, n'est-ce pas ce que nous découvre admirablement et sensiblement le Fils de Dieu dans son admirable incarnation ?

II. Et d'abord, la miséricorde de Dieu pouvoit-elle

(1) Joan. 1.

se

se produire avec plus d'éclat que dans ce mystère? pouvoit-elle nous donner une idée de ce qu'elle est, comparable à celle-ci? a-t-elle jamais rien fait dans le monde qui en ait approché? O prodige, s'écrie Zénon de Vérone! un Dieu réduit à la petitesse d'un enfant; et cela pour qui? par amour pour son image et pour des créatures formées de sa main. Reconnoissons l'excellence de notre religion dans les vues excellentes qu'elle nous donne du maître que nous adorons, et de sa bonté sans mesure. Toutes les religions païennes dans la vanité de eurs fables, ont-elles jamais rien imaginé de pareil? Nous avons des dieux, disoit un des sages du paganisme; mais ces dieux passeroient pour des monstres s'ils vivoient parmi nous, tant ils ont été vicieux et corrompus. Nous, dit saint Augustin, nous servons un Dieu en qui out est merveilleux; mais de toutes les merveilles qu'il renferme dans son être divin, ce qu'il y a de plus merveilleux et de plus incompréhensible, c'est son amour. Il ne faudroit donc que le mystère de l'incarnation pour confondre toute l'idolâtrie et toute la superstition païenne. Car, selon la belle remarque de saint Grégoire de Nysse, la vraie religion est d'avoir des sentimens de Dieu conformes à la nature et à la grandeur de Dieu : or, ce grand mystère nous fait concevoir une estime de la miséricorde de Dieu si relevée, qu'il n'est pas possible à l'esprit de l'homme de la porter plus haut.

III. Il en est de même de la sagesse de Dieu. Que la prudence aveugle du siècle en juge comme il lui plaira, on peut dire, et il est vrai qu'un homme-Dieu est le chef-d'œuvre d'une sagesse toute divine, parce que c'est ainsi que Dieu a pris le moyen le plus convenable de réparer sa propre gloire et d'opérer le salut des hommes. Il avoit été offensé, ce Dieu de majesté; il lui falloit une satisfaction digne de lui, et nul autre qu'un Dieu ne pouvoit dignement satisfaire à un Dieu. L'homme s'étoit perdu :

Dieu vouloit le sauver en le délivrant de la mort éternelle ; et comme il n'y avoit qu'un Dieu, qui, par ses mérites infinis, pût le délivrer de cette mort, il n'y avoit conséquemment qu'un Dieu qui pût le sauver. Il falloit que ce Sauveur fût tout ensemble vrai Dieu et vrai homme. S'il eût seulement été Dieu, il n'eût pu souffrir; s'il eût seulement été homme, ses humiliations ni ses souffrances n'eussent pas été des réparations suffisantes. De plus, s'il eût seulement été Dieu, il eut été invisible, et n'eût pu nous donner l'exemple; et s'il eût seulement été homme, son exemple n'eût pas été pour nous une règle tout à fait sûre et à couvert de tout égarement. Mais étant Dieu et homme, comme homme il a pu s'abaisser, et comme Dieu il a donné à ses abaissemens une valeur inestimable et sans mesure; comme homme il s'est montré à nos yeux pour nous servir de guide, et comme Dieu il nous a rassurés pour nous faire prendre avec confiance la voie où il est entré et où il a voulu nous conduire. Ainsi, dans ces jours de grâce et de salut, nous n'avons point de sentiment plus ordinaire à prendre que de nous écrier avec l'Apôtre : *O richesses! ô abîme de la sagesse et des jugemens de Dieu* (1).

IV. Mais quelle vertu et quel pouvoir dans Dieu ne demandoit pas l'accomplissement de ce grand ouvrage? Quel effort et quel miracle de la droite du Très-haut, un Dieu-homme, conçu par une mère vierge ; c'est-à-dire, dans la même personne, dans le même Jésus-Christ, la divinité jointe avec notre humanité, l'immortalité avec notre infirmité, la grandeur avec notre bassesse, l'infini avec le fini, l'être avec le néant; et dans la même mère, la maternité avec la virginité ! Voilà proprement l'œuvre de Dieu. Tout ce qu'il avoit fait jusqu'à présent dans l'univers, n'étoit pour lui, selon l'expression même de l'Ecriture, que comme un jeu; mais

(1) Rom. 11.

c'est ici que sa toute-puissance se déploie dans toute son étendue, et c'est dans la foiblesse d'un enfant-Dieu qu'il fait éclater toute sa force.

V. Il n'y a que la justice de Dieu qui semble demeurer inconnue et n'avoir nulle part dans ce mystère de grâce. Mais nous nous trompons, si nous le pensons de la sorte; et l'on peut même ajouter, que de toutes les perfections divines qui reluisent dans la personne du Sauveur, la justice est celle dont les effets y sont plus sensibles, et dont les droits inviolables et souverains y paroissent avec plus d'évidence. Jusque-là que saint Chrysostôme n'a pas fait difficulté d'avancer cette étrange proposition, mais qui n'a rien que de solide, toute surprenante qu'elle est, savoir, que dans l'enfer, où Dieu exerce ses plus rigoureux châtimens, il ne fait pas néanmoins autant connoître sa justice, que dans le sein virginal de Marie, où le Verbe s'est incarné. La preuve en est incontestable. C'est que dans l'enfer ce ne sont que des hommes réprouvés qui se trouvent soumis à cette justice; au lieu que dans le sein de Marie, c'est un homme-Dieu qui commence à en devenir la victime et à lui être immolé. Or, qu'est-ce qu'une justice à laquelle il faut une telle hostie et un tel hommage? d'où vient que le Prophète royal, parfaitement éclairé dans la science et le discernement des attributs divins, après avoir dit que *Dieu a montré aux hommes l'auteur de leur salut*, ajoute ensuite *qu'il a révélé sa justice à toutes les nations* (1).

VI. De tout ceci, concluons que le Sauveur du monde, en prenant un corps humain et visible, et nous découvrant ainsi les plus hautes perfections de Dieu, nous donne donc par là même la plus grande idée de la gloire de Dieu. De sorte que sans attendre sa passion et la fin de sa vie mortelle, il peut dire à son Père dès le moment

(1) Ps. 97.

de sa sainte incarnation : Mon Père, j'ai déjà commencé l'office pour lequel vous m'avez envoyé, qui est de vous faire connoître dans le monde. Je n'y entre que pour cela, et je n'en sortirai qu'après avoir consommé cette importante affaire. Car il est d'une nécessité absolue que vous soyez connu des hommes, puisque l'ignorance où ils vivent à l'égard de leur Créateur et du premier de tous les êtres, est un désordre essentiel dans la nature, et la source de tous les autres désordres. C'est pourquoi je viens en ce jour, afin que les hommes, en me contemplant, contemplent dans moi votre gloire, et que la lumière que j'apporte, se répande dans toute la terre et dissipe les ténèbres où elle est ensevelie.

VII. Cependant, après une telle manifestation de la gloire de Dieu, n'est-il pas étrange qu'il soit si peu connu dans le monde ? Car ce qu'on appelle le monde, les sectateurs du monde, les esclaves du monde, ces hommes et ces femmes remplis de l'esprit du monde, connoissent-ils Dieu ? ne font-ils pas profession de l'ignorer, ou du moins de l'oublier ? ne vivent-ils pas comme s'il n'y en avoit point ? leur grand principe n'est-il pas de l'effacer autant qu'ils peuvent de leur souvenir, et de n'y penser presque jamais ? C'est la plainte que faisoit le disciple saint Jean, expliquant la génération éternelle et temporelle du Fils de Dieu : *Dieu étoit au milieu du monde,* comme le maître et l'arbitre du monde, *et le monde n'en avoit nulle connoissance* (1). C'est la plainte que Jésus-Christ lui-même faisoit à son Père : *Père saint, le monde ne vous connoît point* (2). Quoi que j'aie fait pour lui annoncer vos grandeurs, son aveuglement a prévalu, et il y demeure toujours plongé. Déplorable aveuglement, s'écrie Salvien ; aveuglement qui va jusqu'à mettre Dieu dans notre estime au-dessous de tout ! On le perd sans regret, on se tient éloigné de lui sans

(1) Joan. 1. — (2) Joan. 17.

nquiétude, on lui préfère le moindre avantage, le moindre plaisir, et on ne lui donne la préférence sur rien. Sa grâce et sa haine nous sont également indifférentes : tout cela pourquoi ? toujours par la même raison : c'est que le monde ne l'a jamais bien connu. Car si le monde le connoissoit, ce Dieu si miséricordieux, ce Dieu si sage, ce Dieu si puissant, ce Dieu si juste et si saint, on ne vivroit pas dans le déréglement où l'on vit, on ne s'abandonneroit pas à une telle corruption de mœurs, on ne viendroit pas l'outrager au pied de ses autels, on honoreroit son culte, on respecteroit ses temples, on pratiqueroit sa loi, on redouteroit ses vengeances. Mais parce que le monde affecte de le méconnoître, il n'y a point d'excès où l'on ne se porte.

VIII. Quoi donc ! le dessein de Jésus-Christ est-il absolument ruiné ? Il est descendu parmi nous, et il a voulu vivre au milieu de nous pour publier dans le monde la gloire de son Père : mais dans la suite des siècles, a-t-il été frustré de son attente ? non, sans doute ; mais outre ce monde perverti qui ferme les yeux à la lumière que le Sauveur des hommes est venu nous présenter, il y a un autre monde, un monde fidèle, un monde prédestiné, le petit monde des justes et des élus. Ce sont ceux-là que Jésus-Christ s'est réservés, et qu'il se réserve encore ; c'est à ceux-là qu'il est donné de connoître les mystères de Dieu, et en particulier le mystère d'un Dieu fait homme. Oui, c'est à vous, dit saint Bernard, à vous qui êtes humbles, à vous qui êtes soumis et obéissans, à vous qui êtes modestes dans votre condition, et qui ne cherchez point à vous élever au-dessus de vous-mêmes par un orgueil présomptueux ; à vous qui veillez sur toute votre conduite et sur toutes vos démarches pour les régler ; à vous enfin qui vous appliquez à méditer les perfections de votre Dieu et à pratiquer sa loi.

IX. Plaise au ciel que nous soyons de ce monde chrétien ! Ouvrons les yeux de la foi, et dans le cours de cet avent, admirons les merveilles du Seigneur. Rendons-nous attentifs à la voix de cet enfant, qui du sein de sa mère où il est encore caché, nous invite à louer Dieu, à le bénir et à lui dire avec toute l'Eglise : *J'ai considéré vos œuvres, Seigneur, et j'en ai été saisi d'étonnement* (1). Car voilà votre ouvrage, ô mon Dieu ! voilà l'ouvrage de votre bras tout-puissant. A en juger par les dehors, je n'y vois rien que de commun, rien même que de bas et de rebutant ; mais c'est en cela même qu'est le prodige. Où votre gloire devroit être ensevelie et anéantie, c'est là que vous la faites paroître dans toute sa splendeur ; et plus vous semblez l'obscurcir dans de profondes ténèbres, plus vous lui donnez de lustre et en rehaussez l'éclat. Heureux que vous en fassiez rejaillir sur moi les rayons, et que vous m'ayez dessillé les yeux pour me la faire apercevoir à travers les ombres qui la couvrent ! Que le monde envisage vos abaissemens avec mépris, et qu'il s'en scandalise ; pour moi, malgré le scandale du monde et ses fausses idées, je redirai mille fois, et je ne cesserai point de chanter avec toute la cour céleste : *Gloire à Dieu dans toute l'étendue de la terre et jusqu'au plus haut des cieux* (2).

§. II. *Comment Jésus-Christ vient combattre parmi les hommes, et y détruire tous les ennemis de la gloire de Dieu.*

I. Jésus-Christ fait plus encore. Pour mieux établir parmi les hommes la gloire de Dieu, il vient détruire tous les ennemis qui la combattoient. Dieu avoit trois grands ennemis de sa gloire, le démon, le péché et les biens de la terre, ou plutôt l'amour déréglé des biens de la terre. Le démon avoit usurpé un empire si absolu

(1) Offic. Eccles. — (2) Luc. 2.

sur les ames, que de l'aveu même de Jésus-Christ, il passoit pour le prince du monde, et l'étoit en effet, non par une puissance légitime, mais par une possession tyrannique. Le péché, dit S. Paul, régnoit depuis Adam jusqu'à Moïse, et depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ, causant partout de tristes ravages, désolant le royaume de Dieu, et suscitant contre lui ses propres créatures. Enfin, l'amour déréglé des biens de la terre dominoit presque dans tous les cœurs, où les hommes l'avoient placé comme leur idole, et auquel ils sacrifioient leur conscience et leur salut. Voilà, dis-je, les trois ennemis que le Fils de Dieu est venu attaquer, et sur lesquels il a remporté de signalés avantages pour la gloire de son Père.

II. Cela est si vrai, que le démon n'attend pas même le jour où le Messie devoit naître, pour lui céder la place. Si nous en croyons les auteurs païens, qui ne peuvent être suspects lorsqu'ils rendent témoignage à notre religion, peu de temps avant la naissance de Jésus-Christ, on vit tomber les idoles des faux dieux où l'esprit de mensonge se faisoit adorer. Tous les oracles se turent, hors ceux qui annonçoient la venue de ce Dieu-homme, et plus d'une fois les puissances infernales furent forcées d'avouer que leur règne étoit fini, et qu'un maître au-dessus de tous les maîtres approchoit pour gouverner le monde et le soumettre à la loi du vrai Dieu. En quoi s'accomplit par avance cette parole de l'évangile : *C'est maintenant que le monde va être jugé, et que le prince de ce monde sera banni* (1).

III. Ce n'étoit là néanmoins que des présages de ce que Jésus-Christ devoit faire pour détruire le péché : autre ennemi non moins difficile à vaincre, ni moins opposé à la gloire de Dieu. Afin de bien entendre ce point, il faut supposer d'abord une vérité que la foi nous ensei-

(1) Joan. 12.

gne, et qui est indubitable, savoir, que tout ce qui s'est passé, et dans l'incarnation, et dans la naissance du Sauveur qui l'a suivie, n'a rien eu de fortuit à son égard; mais que tout a été de son choix, et qu'il n'y a pas une circonstance qu'il n'ait prévue en particulier, et qu'il n'ait lui-même déterminée. Les autres enfans, dit saint Bernard, ne choisissent ni le temps où ils naissent, ni le lieu de leur patrie, ni les personnes dont ils reçoivent le jour, parce qu'ils n'ont pas la raison pour en délibérer, ni le pouvoir pour en ordonner; mais le Fils de Dieu avoit l'un et l'autre, et comme dans la suite des années il devoit mourir, parce qu'il le voudroit et de la manière qu'il le voudroit, aussi il s'est incarné, et il est né dans le monde, parce qu'il l'a voulu, et de la manière qu'il l'a voulu. Si bien que tout ce que les évangélistes nous ont appris, soit de son incarnation, soit de sa nativité; la pauvreté de Marie sa mère, l'obscurité de Joseph réputé son père, la rigueur de la saison où il a pris naissance, le plein dénuement et l'abandonnement général où il s'est trouvé, sont autant de moyens dont il a prétendu se servir pour la fin qu'il s'étoit proposée.

IV. De là il nous est aisé de voir comment tout cela en effet tend à la ruine du péché. Car le Sauveur du monde vient travailler à détruire le péché, parce qu'ainsi que nous l'avons déjà remarqué, il vient satisfaire pour les péchés des hommes, et présenter à Dieu le sacrifice de notre salut. Que lui manque-t-il dès maintenant pour être la victime de ce sacrifice, et une victime parfaite? La victime, disent les théologiens, doit être changée et comme transformée : or quel changement qu'un Dieu *sous la forme d'un homme!* (1) La victime doit être humiliée; et quelle humiliation qu'un Dieu réduit à l'état d'un enfant, et à l'état même d'un esclave. La victime doit être dépouillée; et est-il un dépouil-

(1) Philip. 2.

lement semblable à celui d'un Dieu, qui ne doit avoir en naissant, pour retraite, qu'une étable, et pour berceau, qu'une crèche? La victime doit mourir, et il est vrai que Jésus-Christ n'a pas même encore paru au monde; mais naître comme bientôt il naîtra, et comme il s'y prépare, dans la souffrance et la douleur; exposé à toutes les injures de l'air, n'est-ce pas une espèce de mort? voilà donc le sacrifice commencé, quoiqu'il ne soit pas achevé; et par conséquent saint Bernard a raison de dire, que le péché reçoit ici une rude et violente atteinte. Si ce Dieu sauveur ne l'efface pas déjà par son sang, au lieu de sang il va verser des larmes; et ces larmes, dit saint Ambroise, sont des eaux salutaires qui laveront les crimes de ma vie. Larmes d'autant plus précieuses, qu'elles seront plus glorieuses à Dieu, et qu'elles le vengeront de l'ennemi le plus mortel et le plus irréconciliable.

V. Il faut après tout convenir que la destruction du péché ne seroit pas encore complète, si le même Sauveur n'en coupoit la racine la plus féconde et la plus contagieuse, qui est la cupidité, ou l'amour déréglé des biens de la terre. Or, il vient attaquer ce puissant ennemi en deux manières, l'une à l'égard des élus, et l'autre à l'égard des réprouvés; l'une à l'égard des justes et des vrais fidèles, et l'autre à l'égard des impies et des mondains. Dans les justes et les ames fidèles, il triomphera de cette affection désordonnée aux richesses du monde, aux honneurs du monde, aux plaisirs du monde, en la leur arrachant du cœur. Et dans les mondains et les impies, il la combattra au moins en la condamnant, en la frappant d'anathême, en la rendant moins excusable et plus criminelle devant Dieu.

VI. Sommes-nous chrétiens, c'est-à-dire, sommes-nous de ces ames dociles, de ces ames heureusement disposées à recevoir les impressions de la grâce de Jésus-Christ et à profiter de ses exemples? la vue

de ce Dieu-homme doit faire immanquablement mourir dans nos cœurs toute convoitise, et nous détacher de tout ce qui s'appelle biens temporels. Car le moyen alors de le voir pauvre, et de vouloir vivre dans l'opulence; de le voir abaissé, et de vouloir vivre dans l'élévation; de le voir souffrant et mortifié, et de vouloir jouir de toutes les commodités et vivre dans les délices? Voilà ce qui a formé dans le christianisme tant de pauvres volontaires et tant de pénitens. Voilà ce qui a rempli, dans les premiers siècles de l'Eglise, les déserts de solitaires. Voilà ce qui remplit encore de nos jours les monastères de religieux, et ce qui leur fait quitter tout avec joie, mépriser tout, renoncer pour jamais à tout. Mais sommes-nous de ce monde réprouvé, de ce monde avare et intéressé, de ce monde ambitieux et vain, de ce monde sensuel et voluptueux, de ce monde insensible à tous les enseignemens que vient nous donner cet enfant-Dieu? quels arrêts de condamnation ne va-t-il pas porter contre nous? quels foudres ne fera-t-il pas gronder sur nos têtes? de quels malheurs ne nous menacera-t-il pas, et quel témoignage ne rendra-t-il pas devant son Père pour notre conviction et pour notre perte éternelle?

VII. Il n'y a point de cœur si endurci qui ne doive être ému de tout cela, et c'est ce qui a touché un grand nombre de mondains. Mais quoi qu'il en soit des autres, faisons-y toute la réflexion que demande l'importance de la chose. N'attirons pas sur nous un jugement aussi formidable que celui des humiliations et des souffrances d'un Dieu incarné. Que le fruit de cet avent soit de nous mettre en état de le faire naître en nous d'une naissance toute spirituelle et toute sainte. Or, nous nous mettrons dans cette heureuse disposition en nous conformant à lui d'esprit, de cœur et de conduite. Voilà quel doit être le principal sujet de nos entretiens intérieurs, de nos méditations, de nos oraisons, de nos ré-

solutions. Ajoutons au triomphe de Jésus-Christ, vainqueur de tous les ennemis de la gloire de Dieu, la victoire qu'il remportera sur nous-mêmes, et que nous lui céderons. Par là nous pourrons entrer au rang des justes et des prédestinés; par là nous mériterons de célébrer avec eux les grandeurs de Dieu, et de le glorifier éternellement dans le ciel, après l'avoir glorifié sur la terre.

§. 3. *Comment Jésus-Christ vient allumer dans le cœur des hommes un zèle ardent pour la gloire de Dieu.*

I. Enfin Jésus-Christ vient allumer dans le cœur des hommes un saint zèle pour la gloire de Dieu : comment cela? premièrement, par la haute estime qu'il nous donne de cette gloire de Dieu; et secondement, par l'intérêt propre et essentiel qu'il nous fait trouver dans cette gloire de Dieu.

II. Car, quand nous nous appliquons à considérer le mystère de l'incarnation divine, et que voyant Jésus-Christ dans l'état où la foi nous le propose, nous venons à faire ces réflexions; que c'est pour réparer la gloire de Dieu, qu'un Dieu est descendu du trône de sa majesté, et qu'il n'a pas cru que ce fût une condition trop onéreuse, de s'avilir de la sorte et de s'anéantir; qu'il n'a point connu de moyen plus propre que celui-là, ni d'autre prix qui pût égaler le bien qu'il avoit à rétablir; que malgré tout ce qu'il lui en devoit coûter, il a mieux aimé s'assujettir aux dernières extrémités de la misère humaine, que de ne pas rendre à son Père toute la gloire qui lui avoit été ravie, et de lui en laisser perdre le moindre degré; pour peu que nous raisonnions et que nous comprenions ces principes, voici les conséquences qui se présentent d'elles-mêmes et que nous sommes obligés de tirer. Que la gloire de Dieu est donc un bien au-dessus de tous les biens, puisqu'il n'y a point, hors Dieu, d'autre bien à quoi le Fils de Dieu n'ait re-

noncé pour le rétablissement de cette gloire. Qu'il n'y a donc rien que nous ne devions sacrifier à la gloire de Dieu, puisque le Fils de Dieu s'y est sacrifié lui-même. Que de procurer de la gloire à Dieu, c'est donc ce qu'il y a de plus grand et de plus digne d'un homme raisonnable, à plus forte raison d'un homme chrétien, puisque ç'a été une œuvre digne même d'un homme-Dieu. Au contraire, que de blesser la gloire de Dieu, c'est donc le souverain mal, parce que c'est l'offense de Dieu, et une telle offense, qu'elle n'a pu être expiée que par les mérites d'un Dieu, c'est-à-dire, en particulier, que par toutes les douleurs et tous les mépris qu'il a eus à souffrir, et à quoi il s'est exposé. Par conséquent, que rien ne nous doit donc être plus précieux, plus sacré, plus cher que la gloire de Dieu, et que nous ne pouvons mieux employer notre zèle, qu'à la répandre, autant qu'il dépend de nous, et à l'amplifier.

III. Une autre considération nous y doit encore exciter très-fortement : c'est notre intérêt, et de tous nos intérêts le plus important, qui s'y trouve lié, et qui est notre salut. Car la gloire de Dieu et notre salut sont ici comme inséparables. Et en effet, cette gloire de Dieu dans l'incarnation du Verbe divin, consiste à sauver les hommes et à opérer l'ouvrage de notre rédemption : tellement que dans ce mystère, Dieu glorifié et l'homme sauvé, c'est proprement une même chose. Combien donc devons-nous prendre part à une gloire où nous sommes si intéressés ? A parler en général, plus nous contribuons volontairement et par zèle à la gloire de Dieu, plus nous nous avançons auprès de Dieu, et plus nous méritons ses récompenses.

IV. Mais par où pouvons-nous glorifier Dieu ? par les moyens que le Sauveur des hommes est venu le glorifier. Jésus-Christ fait connoître la gloire de Dieu, en faisant connoître ses infinies perfections : adorons ces

perfections divines, reconnoissons-les dans la sainte humanité du Fils de Dieu, et rendons-lui chaque jour de cet avent, et même, s'il se peut, à toutes les heures de fréquens et de pieux hommages. Jésus-Christ vient rétablir la gloire de Dieu en renversant l'empire du démon : chassons nous-mêmes de notre cœur ce damnable ennemi, dont nous n'avons que trop écouté en tant de rencontres les suggestions; et pour nous dégager entièrement de sa tyrannie, chassons avec lui bien d'autres démons domestiques qui lui ont ouvert l'entrée, et qui ont secondé ses pernicieux desseins : ce sont nos passions et nos inclinations vicieuses. Jésus-Christ vient réparer la gloire de Dieu par la destruction et l'expiation du péché : pleurons nos péchés, effaçons-les par nos larmes et par notre pénitence; prenons toutes les précautions nécessaires pour nous garantir des rechutes où le monde pourroit nous entraîner, et conservons pour jamais à Dieu nos ames pures et sans tache. Jésus-Christ vient assurer la gloire de Dieu contre les nouvelles insultes du péché, par le renoncement aux biens de la terre, dont l'amour déréglé corrompoit le monde : renonçons à ces faux biens, au moins de cœur, si nous ne nous sentons pas appelés à y renoncer en effet. Quand Dieu permet que nous tombions dans le besoin, dans l'humiliation, dans la souffrance, souvenons-nous que ce sont-là les moyens les plus efficaces dont a usé le Fils de Dieu, et qu'il nous a enseignés pour honorer son Père, et pour le dédommager en quelque manière de tous les outrages qu'il a reçus de nous; consolons-nous dans cette pensée; acceptons ce que Dieu nous envoie, et faisons-nous-en un mérite auprès de lui. S'il ne nous traite pas en apparence avec tant de rigueur, et qu'il nous laisse dans une condition aisée, commode, honorable, gardons-nous de toute attache aux commodités que notre condition nous fournit, aux

honneurs qu'elle nous procure, aux richesses dont elle nous accorde la possession et l'usage. Dans l'opulence, ayons l'esprit de pauvreté, dans la grandeur, l'esprit d'humilité, et parmi tout ce qui peut contribuer à la douceur de la vie, l'esprit de mortification. Ne nous en tenons pas précisément à l'esprit, mais selon que notre état le comporte, passons à la pratique. La pratique sans l'esprit ne seroit qu'un vain extérieur; mais aussi l'esprit sans la pratique ne seroit qu'une illusion.

V. Voilà, Sauveur adorable, les excellentes règles que vous venez nous tracer, et que nous devons suivre; mais pour les pratiquer et pour les suivre, il nous faut une grâce et une grâce puissante. Or, en est-il une plus puissante, que celle même que vous apportez avec vous? Car en nous apportant une nouvelle loi, vous nous apportez une grâce toute nouvelle, qui est la grâce du Rédempteur. Avec le secours de cette grâce, de quoi ne viendrons-nous point à bout pour la gloire de votre Père et pour la vôtre? nous ne cesserons point de vous la demander avec confiance, et vous ne cesserez point de la répandre sur nous avec abondance. Elle nous éclairera, elle nous conduira, elle nous soutiendra. Mais que sera-ce quand à cette grâce intérieure vous ajouterez la force de votre exemple; et que sortant du bienheureux sein où vous êtes enfermé comme dans un sanctuaire, vous vous montrerez au monde, et nous servirez de modèle? Hâtez-vous de paroître : nous vous attendons, et nous vous désirons. *Que la terre s'ouvre, et qu'elle germe le Sauveur* (1). Qu'il vienne nous remplir de son esprit, nous animer de ses sentimens, nous marquer ses voies, et nous conduire enfin à cette béatitude céleste, où, après avoir glorifié Dieu sur la terre, nous devons être nous-mêmes éternellement comblés de gloire.

(1) Isaïe. 45.

INSTRUCTION

POUR

LE TEMPS DU CARÊME [1].

I. REPRÉSENTEZ-VOUS bien que le carême est un temps consacré à la pénitence, et qu'on peut par conséquent lui appliquer ce que saint Paul disoit aux Corinthiens : *Voici maintenant le temps favorable ; voici les jours du salut* [2]; parce qu'il n'y a point de temps dans l'année plus favorable pour nous que celui où nous travaillons à appaiser la colère de Dieu, ni de jours plus précieux pour le salut, que ceux qui sont employés à expier nos péchés. C'est donc à vous d'entrer dans ce sentiment de l'Apôtre. Quoique toute votre vie doive être une pénitence continuelle, eu égard aux fautes dont vous vous reconnoissez coupable devant Dieu, c'est particulièrement dans le carême que vous devez vous attacher à la pratique et aux exercices d'une vertu si importante et si nécessaire; en sorte que vous puissiez dire : *Voici maintenant le temps favorable pour moi*, et qu'en effet ce soit pour vous un temps de pénitence. Car quel reproche auriez-vous à soutenir de la part de Dieu, si pendant que toute l'Eglise est en pénitence, vous n'y étiez pas; et si par le malheur et le désordre, ou d'une vie lâche et dissipée, ou d'une vie molle et sensuelle, vous passiez ce temps du carême sans participer en aucune manière à la pénitence publique des chrétiens; puisqu'alors, bien loin qu'il fût pour vous ce temps de grâce et de salut dont parle S. Paul, il ne serviroit qu'à votre condamnation, et qu'il s'en-

(1) Cette instruction fut faite pour une dame de qualité. — (2) 2. Cor. 6.

suivroit de là que votre impénitence criminelle en tout autre temps, le seroit doublement en celui-ci.

II. Il n'y a nulle raison qui puisse vous dispenser de la pénitence, parce que la loi de la pénitence est une loi générale, dont personne n'est excepté; une loi qui dans tous les états de la vie se peut accomplir, et contre laquelle la prudence de la chair ne peut jamais rien alléguer que de vain et de frivole. Plus il vous paroît difficile dans la place où vous êtes, d'observer exactement cette loi, plus vous devez faire d'efforts pour vous y assujettir, parce que c'est justement pour cela que vous avez encore plus besoin de pénitence. Vos infirmités mêmes, au lieu de vous rendre impossible l'observation de cette loi, sont au contraire, dans les desseins de Dieu, de puissans secours pour vous aider à y satisfaire, soit en vous tenant lieu de pénitence, lorsqu'elles vont jusqu'à l'accablement des forces, comme il arrive dans les maladies; soit en vous servant de sujets pour remporter sur vous de saintes victoires, quand ce ne sont que des incommodités ordinaires que vous devez alors surmonter par la ferveur de l'esprit, afin que vous fassiez de votre corps, selon l'expression du maître des gentils, une hostie vivante et agréable aux yeux de Dieu. La pratique toute opposée où vous avez vécu, doit non-seulement vous confondre, mais vous animer contre vous-même, et vous exciter fortement à réparer tout ce que l'amour-propre vous a fait commettre au préjudice de cette divine loi de la pénitence; car voilà les sentimens avec lesquels vous devez commencer le carême, résolue, d'une façon ou d'autre, de subir cette loi, que vous ne devez point regarder comme un joug pesant, ni comme une loi onéreuse, mais plutôt comme une loi de grâce d'où dépend tout votre bonheur.

III. Toute la pénitence du carême, comme l'a très-bien remarqué saint Léon, pape, ne se réduit pas à

jeûner

jeûner ni à s'abstenir des viandes défendues ; c'en est bien une partie, mais ce n'est pas la principale ni la plus essentielle. Quoique le précepte de l'abstinence et du jeûne cesse en certaines conjonctures, celui de la pénitence subsiste toujours ; et comme il y a dans le monde des chrétiens relâchés, qui, par une espèce d'hypocrisie, jeûnent sans faire pénitence, ou parce qu'ils jeûnent sans renoncer à leur péché, ou parce qu'ils trouvent le moyen, par mille adoucissemens, de jeûner sans se mortifier (ce qu'on peut appeler l'hypocrisie du jeûne, si souvent condamnée dans l'Ecriture) : aussi, par une conduite toute contraire, les ames fidèles à Dieu, quand le jeûne leur devient impossible, savent bien faire pénitence sans jeûner, parce que sans jeûner elles savent se vaincre elles-mêmes, s'interdire les délices de la vie, marcher dans les voies étroites du salut, et pratiquer en tout le reste la sévérité de l'évangile. Suivez cette règle, et tenez-vous d'autant plus obligée à la pénitence, que vous vous sentez moins capable de garder à la lettre et dans la rigueur le commandement du jeûne. Car il est certain que la dispense de l'un ne vous peut être qu'un surcroît d'engagement pour l'autre. Si vous raisonnez en chrétienne, c'est ainsi que vous en devez user, afin que Dieu ne perde rien de ses droits, et que la délicatesse de votre santé ne vous empêche point de remplir la mesure de votre pénitence.

IV. En conséquence de ces principes, la première chose que Dieu demande de vous, et que vous devez vous-même demander à Dieu pour tout ce saint temps, c'est l'esprit d'une salutaire componction, cet esprit de pénitence dont David étoit pénétré, et dont il faut qu'à son exemple vous vous mettiez en état de ressentir l'impression et l'efficace. C'est-à-dire, que votre plus solide occupation pendant le carême, doit être de repasser tous les jours devant Dieu dans l'amertume de

votre ame, les désordres de votre vie, d'en reconnoître avec douleur la grièveté et la multitude, de vous en humilier, de vous en affliger, de ne les perdre jamais de vue; tellement que vous puissiez dire comme ce saint roi : *Seigneur, mon péché m'est toujours présent* (1). Car, selon l'Ecriture, voilà en quoi consiste l'esprit de la pénitence. Or une excellente pratique pour cela même, c'est que pendant le carême vous fassiez toutes vos actions dans cet esprit, et par le mouvement de cet esprit; allant, par exemple, à la messe comme au sacrifice que vous allez offrir vous-même pour la réparation de vos péchés; priant comme le publicain, et ne vous présentant jamais devant Dieu qu'en qualité de pénitente accablée du poids de vos péchés; vous assujettissant de bon cœur aux devoirs pénibles de votre état, comme à des moyens d'effacer vos péchés; vous proposant pour motif dans chaque bonne œuvre de racheter vos péchés; vous levant et vous couchant avec cette pensée : Je suis une infidèle, et Dieu ne me souffre sur la terre qu'afin que je fasse pénitence de mes péchés. Cette vue continuelle de vos péchés vous entretiendra dans l'esprit de la pénitence, et rien ne vous aidera plus à l'acquérir et à le conserver, que de vous accoutumer à agir de la sorte.

V. Cet esprit de pénitence, si vous êtes assez heureuse pour en être touchée, doit produire en vous un effet qui le suit naturellement, et qui en est la plus infaillible marque; savoir, la pénitence de l'esprit, c'est-à-dire, une ferme et constante disposition où vous devez être, de mortifier votre esprit, votre humeur, vos passions, vos inclinations, vos mauvaises habitudes, mais par-dessus tout votre orgueil, qui est peut-être dans vous le plus grand obstacle à la pénitence chrétienne; car le fond de la pénitence chrétienne, c'est

(1) Psal. 50.

l'humilité, et tandis qu'un orgueil secret vous dominera, ne comptez point sur votre pénitence. Il faut donc, pour répondre aux desseins de Dieu, qu'en même temps que vous célébrez le carême avec l'Eglise, animée de l'esprit de la pénitence, vous vous appliquiez à être plus humble, plus douce, plus patiente, plus compatissante aux foiblesses d'autrui, plus vide de l'estime de vous-même; que vous parliez moins librement des défauts de votre prochain, que vous soyez moins prompte à le condamner; que si, malgré vous, vous en avez du mépris, vous n'y ajoutiez pas la maligne joie de le témoigner; car si vous ne prenez sur tout cela nul soin de vous contraindre, quelque pénitence que vous puissiez faire, vous ne commencez pas par celle qui doit justifier devant Dieu toutes les autres, et sans laquelle toutes les autres pénitences sont inutiles. En vain, disoit un prophète, déchirons-nous nos vêtemens, si nous ne déchirons nos cœurs : c'est le changement du cœur et de l'esprit qui fait la vraie pénitence; autrement ce que nous croyons être pénitence, n'en est que l'ombre et le fantôme. Du reste, il n'y a personne à qui convienne plus qu'à vous cette pénitence de l'esprit, puisque vous confessez vous-même que c'est principalement par l'esprit que vous avez péché.

VI. La pénitence purement intérieure ne suffit pas, et tous les oracles de la foi nous apprennent qu'il y faut joindre l'extérieure, parce que la corruption du péché s'étant également répandue sur l'homme extérieur et sur l'homme intérieur, Dieu, dit saint Augustin, exige de nous, selon l'un et l'autre, le témoignage de notre contrition. Conformément à cette maxime, vous devez être durant le carême plus fidèle que jamais aux petites mortifications que Dieu vous a inspiré de vous prescrire à vous-même, afin qu'au moins en quelque chose vous ayez la consolation, suivant la parole de saint Paul, *de*

porter sur votre corps la mortification du Seigneur Jésus, et qu'elle paroisse dans votre chair mortelle (1). Par la même raison, le temps du carême doit encore allumer votre ferveur, pour rendre aux malades que Dieu confie à vos soins, les visites de charité, et même les services humilians qu'ils attendent de vous; car ces services et ces visites sont pour vous des œuvres de pénitence; et vous devez vous souvenir que comme la foi est morte sans les œuvres, ainsi l'esprit de pénitence s'éteint peu à peu quand il n'est pas entretenu par les œuvres de la pénitence. Vous ne devez pas non plus négliger, autant qu'il dépend de vous, d'être plus modeste dans vos habits pendant le carême, qu'en tout autre temps de l'année, puisque le Saint-Esprit, en mille endroits de l'Ecriture, fait consister dans cette modestie un des devoirs de la pénitence des pécheurs. D'où vient que les pénitens de la primitive Eglise se revêtoient du cilice et se couvroient de cendres. Vous ne professez pas une autre religion qu'eux; et tout votre zèle, à proportion, et dans l'étendue de votre condition, doit être de vous conformer à eux.

VII. L'aumône, selon la doctrine des Pères, ayant toujours été considérée comme inséparable du jeûne, parce que les pauvres, disoient-ils, devoient profiter de la pénitence des riches, il est évident que cette obligation des riches devient encore bien plus grande à leur égard, quand par des raisons légitimes ils sont dispensés de jeûner. L'aumône n'est plus alors un simple accompagnement, mais un supplément de jeûne, dont elle doit tenir la place. Il faut donc qu'elle soit plus abondante, comme étant due à double titre, et du jeûne et de l'aumône même. C'est par là que vous devez mesurer et régler vos aumônes pendant ce saint temps, ne vous contentant pas des aumônes que la loi com-

(1) 2. Cor. 4.

mune de la charité vous engage à faire en toute sorte de temps, mais en faisant d'extraordinaires que la loi de la pénitence y doit ajouter, parce qu'il est constant qu'une pécheresse doit bien plus à Dieu sur ce point, qu'une chrétienne qui auroit conservé la grâce de son innocence. Vos aumônes, pour être le supplément de votre jeûne, et pour faire partie de votre pénitence, doivent être des aumônes qui vous coûtent; je veux dire, que vous les devez faire de ce que vous vous serez refusé à vous-même, et qu'une de vos dévotions du carême doit être de sacrifier à Dieu certaines choses dont vous voudrez bien vous priver pour avoir de quoi soutenir votre prochain, préférant le soulagement de ses misères à votre sensualité, à votre curiosité, à votre vanité. C'est par de semblables victimes, dit le saint Apôtre, qu'on se rend Dieu favorable.

VIII. Ce n'est pas assez : mais pour sanctifier le carême, il faut de plus retrancher les plaisirs et les vaines joies du monde; rien n'étant plus opposé à l'esprit de la religion, beaucoup plus à l'esprit de la pénitence, que ce qui s'appelle plaisir, surtout dans un temps dédié à la pénitence solennelle de l'Eglise. Ainsi une ame chrétienne doit alors, non-seulement abandonner tous les divertissemens profanes qui ne sont permis en nul autre temps, comme les spectacles, les comédies, les danses; mais même les jeux innocens, les conversations mondaines, les assemblées, les promenades, tout ce qui peut faire perdre l'esprit de recueillement et de componction. Il n'y a pas jusques aux personnes les plus séparées du monde par leur état de vie, qui ne doivent entrer dans cette pratique, ayant un soin particulier, pendant le temps du carême, de s'abstenir de certaines récréations, et d'en faire à Dieu le sacrifice. Ce qui doit néanmoins s'entendre des choses qui ne sont ni néces-

saires, ni utiles, et dont on se peut passer sans préjudice d'un plus grand bien. Ce qu'on accorde même pour lors ou à la santé, ou à une honnête relâche de l'esprit, doit être accompagné d'une secrète douleur de se voir réduit à la nécessité de prendre ces petits soulagemens, et à l'impuissance de faire une pénitence parfaite, telle qu'on voudroit la pouvoir faire pour s'acquitter pleinement auprès de Dieu.

IX. Jésus-Christ, durant son jeûne de quarante jours, se retira au désert, et quitta même ses disciples : d'où vous devez conclure que le carême des chrétiens doit être pour eux un temps de retraite et de séparation du monde, puisque le Fils de Dieu n'en usa de la sorte que pour notre instruction, et non pas pour sa propre sanctification, et que le jeûne qu'il observa ne fut que pour servir de modèle au nôtre. Car c'est ce que tous les Pères de l'Eglise nous ont enseigné. Formez-vous sur ce grand exemple. Faites-vous une règle de vous séparer du monde, non par l'amour de votre repos, mais par le désir et le zèle de votre perfection. A l'exemple de votre Sauveur, et conduite comme lui par l'esprit de Dieu, allez passer certains jours dans votre solitude, pour y vaquer à Dieu et à vous-même. Ne vous contentez pas de cela : mais sans changer de lieu, ni en faire dépendre votre dévotion, établissez-vous au milieu de vous-même une solitude intérieure, où, dans le silence et hors du tumulte, vous communiquiez avec Dieu, donnant tous les jours du carême plus de temps à l'oraison et à la prière. Est-il personne au monde, sans exception, à qui cet exercice de retraite, joint à l'oraison et à une sainte communication avec Dieu, soit si nécessaire qu'à vous? Disposez-vous donc à en tirer tous les avantages que Dieu par sa miséricorde y a attachés pour votre salut. Car c'est à vous-même, et de vous-même, que

Dieu dit par le prophète Osée : *Je la conduirai dans la solitude, et là je lui parlerai au cœur* (1).

X. La parole de Dieu a été dès les premiers siècles du christianisme, la nourriture spirituelle dont l'Eglise, pendant le jeûne du carême, a pourvu ses enfans, et l'usage en est encore aujourd'hui très-commun. Vous devez là-dessus, non-seulement accomplir votre devoir, mais l'accomplir exemplairement : vous affectionnant à la divine parole qui vous est prêchée, vous y rendant assidue, l'estimant, la goûtant, la méditant, craignant d'en abuser ou de la négliger, portant les autres à l'entendre comme vous, et lui donnant du crédit, quand ce ne seroit que pour empêcher l'avilissement où elle tombe. Par là vous aurez part à la béatitude de ceux qui l'honorent : car c'est Jésus-Christ lui-même qui les a déclarés bienheureux. Au défaut de la prédication, lorsque vous serez hors d'état d'y assister, et même quand vous y assisterez, vous devez aller à la source de cette parole toute sainte, lisant chaque jour du carême l'évangile qui lui est propre ; mais le lisant avec respect, avec attention, avec foi, parce que c'est la parole pure et immédiate du Saint-Esprit, et qu'en ce sens cette parole est encore plus vénérable que celle qui vous est annoncée par le ministère des hommes.

XI. Ajoutez qu'une des fins du carême et de son institution, est de préparer les fidèles à la communion pascale, et que c'est à quoi vous devez singulièrement penser, travaillant plus que jamais à purifier votre conscience, faisant vos confessions avec plus d'exactitude, rentrant plus souvent en vous-même pour vous éprouver, afin que dans la solennité de Pâques Jésus-Christ vous trouve plus digne d'approcher de lui et de ses divins mystères. Il seroit bon que vous fissiez pour cela d'année en année une espèce de revue durant le

(1) Osée. 2.

moins coupables que moi, avez-vous refusé ce temps de pénitence, et quelle proportion y a-t-il entre cette pénitence que votre Eglise m'impose, et toutes les infidélités de ma vie? Mais plus vous m'épargnez, mon Dieu, moins je m'épargnerai moi-même; et plus vous usez d'indulgence envers une misérable créature pour lui faciliter la juste réparation qu'elle vous doit, plus j'userai de sévérité pour vous rendre, non pas toute la gloire que je vous ai ravie, et qui vous est due, mais toute celle au moins que je suis en état de vous procurer. Que n'ai-je été toujours animée de ce sentiment! Je n'aurois point tant écouté mille prétextes, que l'esprit du monde, que la nature corrompue, que ma foiblesse et mon amour-propre me suggéroient. Mais si je n'ai pas profité du passé, vous voyez, Seigneur, la résolution où je suis de ne laisser rien échapper du présent, ni de l'avenir, autant qu'il vous plaira de me donner encore de jours. Daignez, mon Dieu, me confirmer dans cette heureuse disposition; et comme votre grâce me l'inspire, qu'elle m'aide à la soutenir. Ainsi soit-il.

INSTRUCTION

POUR

LA SECONDE FÊTE DE PAQUES,

R LES DEUX DISCIPLES QUI ALLÈRENT A EMMAUS.

'ÉVANGILE nous parle de deux disciples qui s'en allè-nt à un bourg nommé Emmaüs (1), et nous les repré-nte en trois dispositions dangereuses. Ils ne croyoient us que foiblement en Jésus-Christ, ils n'espéroient 'esque plus en lui, et par une suite nécessaire, ils ne i étoient plus guère attachés. Mais ce Dieu Sauveur se ignant à eux sur le chemin d'Emmaüs, et s'entrete-nt avec eux, raffermit leur foi, ranime leur espérance, rallume enfin toute l'ardeur de leur charité. Nous uvons tirer de là de très-solides leçons pour nous-:mes, et nous en faire une juste application.

I. *Comment Jésus-Christ raffermit la foi des deux disciples.*

La foi de ces disciples n'étoit plus qu'une foi chan-ante et foible, depuis qu'ils avoient vu leur maître ıdamné à la mort et livré au supplice honteux de la ›ix. Ils avoient de la peine à se persuader qu'un homme ité de la sorte, et mort si ignominieusement, pût être Messie qu'ils attendoient, ce Messie qui devoit sauver aël, ce Messie dont ils s'étoient formé de si hautes :es. Voilà ce que nous pouvons appeler le désordre le scandale de leur foi. Car c'est, au contraire, pour a qu'ils devoient croire en Jésus-Christ: c'est, dis-je, rce qu'ils l'avoient vu mourir dans l'opprobre et cru-

) Luc. 24.

cifié. Ainsi, de ce qui devoit être pour eux un motif de créance et de foi, ils se faisoient un obstacle à la foi même. Ils commençoient à douter et à ne plus croire, par la même raison qui eût dû les déterminer à croire; et le mystère de la croix leur devenoit, comme aux Juifs incrédules, un sujet de trouble; au lieu que s'ils eussent bien raisonné, c'étoit le mystère de la croix qui devoit les rassurer et les confirmer.

Que fait donc le Fils de Dieu? Il leur reproche leur aveuglement, et les convainc par trois argumens invincibles, capables de confondre leur incrédulité et la nôtre.

I. Il leur montre que tous les prophètes qui avoient parlé du Messie, après l'avoir si hautement exalté, et l'avoir annoncé comme le libérateur d'Israël, avoient en même temps déclaré qu'il souffriroit tout ce qu'en effet il avoit souffert. Il leur fait le dénombrement de toutes ces prophéties où se trouvoient marquées si distinctement et en détail les différentes circonstances de son supplice, le jour de sa mort, le prix donné à celui qui l'avoit vendu, l'emploi qu'on avoit fait de cet argent, le partage de ses habits, le fiel et le vinaigre qu'on lui avoit présenté à boire, et le reste. D'où il les oblige à conclure que leur incrédulité est non-seulement mal fondée, mais absolument insensée et déraisonnable, puisqu'il s'ensuivoit de là que s'il n'avoit pas été trahi et livré, s'il n'avoit pas été comblé et rassasié d'opprobres, s'il n'avoit pas été condamné et attaché à la croix, il ne seroit pas celui qu'avoient prédit les prophètes, ou que ces prophètes se seroient trompés à son égard, leurs prophéties n'ayant pas été accomplies dans sa personne. Contradiction dont leur foi eût dû être ébranlée et scandalisée. Mais parce que ce Dieu sauveur avoit enduré la mort et le tourment de la croix, tout s'accordoit parfaitement et se concilioit. Les oracles étoient vérifiés; il ne manquoit rien à l'accomplissement des

Ecritures; on voyoit dans lui ce Messie, d'une part victorieux et triomphant, et de l'autre sacrifié et immolé; d'une part le plus beau des enfans des hommes, et de l'autre meurtri et défiguré; d'une part le Dieu de gloire, et de l'autre l'homme de douleurs : preuve convaincante et sans réplique.

II. Il les fait souvenir que lui-même qui avoit mis fin à la loi et aux prophètes, il leur avoit parlé plus d'une fois de son crucifiement et de sa mort; qu'il les en avoit avertis par avance, et qu'il les y avoit ainsi préparés, afin que dans le temps ils n'en fussent point surpris, et qu'ils rappelassent la mémoire de tout ce qu'il leur avoit dit. Rien donc ne devoit plus les fortifier que de voir toutes ses prédictions si ponctuellement exécutées : comme, au contraire, rien n'eût dû les jeter dans une plus grande incertitude, ni ne les eût fait douter avec plus de fondement, que s'il étoit mort d'une autre manière, et qu'il n'eût pas été exposé à une pareille persécution, ni à tant d'indignités. Et en effet, après leur avoir dit expressément : *Nous allons à Jérusalem, et tout ce que les prophètes ont écrit du Fils de l'Homme s'accomplira; on le livrera aux gentils, on le couvrira d'ignominie, on lui crachera au visage, il sera flagellé, et ensuite on le mettra en croix* : après, dis-je, leur avoir tenu ce langage, si l'événement n'y eût pas répondu, qu'eussent-ils pu penser de lui? et bien loin de le reconnoître pour le Messie, n'eussent-ils pas eu sujet de juger qu'il n'étoit pas même prophète? Mais par une règle toute opposée, ayant été eux-mêmes témoins de ce qui s'étoit passé; ayant su la prédiction, l'ayant entendue de sa bouche et la comparant avec le succès où rien n'étoit omis de tout ce qu'elle contenoit, n'avoient-ils pas en cela de quoi les soutenir, de quoi les consoler, et ne devoient-ils pas dire : Voilà justement ce que notre Maître nous avoit marqué; toutes ses pa-

roles étoient véritables, et c'est sans doute l'envoyé de Dieu. Tellement que c'étoit dans eux une extrême folie et l'aveuglement le plus grossier, de prendre de là même un scandale directement contraire, non-seulement à la foi, mais au bon sens et à la raison.

III. Indépendamment des anciennes prophéties et de ses propres prédictions, il leur fait entendre et leur explique, *comment il étoit nécessaire que le Christ souffrît, et que par ses souffrances il entrât dans sa gloire* (1). Nécessaire qu'il souffrît, parce qu'il devoit satisfaire à Dieu, parce qu'il devoit réformer le monde, parce qu'il devoit nous donner l'exemple, parce qu'il devoit être, en nous servant de modèle, notre règle, notre soutien, notre consolation. Nécessaire que par ses souffrances il entrât dans sa gloire, parce qu'une des marques de sa divinité devoit être de parvenir par l'humiliation de la croix, à la possession de toute la gloire dont un Dieu est capable. Ce moyen si singulier et si disproportionné ne convenoit qu'à Dieu, et surpassoit toutes les vues et toutes les forces de l'homme. Démonstration encore plus sensible pour nous et plus touchante que pour les disciples d'Emmaüs, puisque nous voyons dans l'effet, ce qu'ils ne faisoient que prévoir dans l'avenir. Jésus-Christ est monté au plus haut des cieux, et par la voie de la tribulation et de la confusion, il est arrivé au comble de la félicité et de la gloire. Si tout cela ne sert pas à rendre notre foi plus ferme, ne peut-on pas nous dire à nous-mêmes : *O hommes aveugles et incrédules !* (2)

Quoi qu'il en soit, voilà le caractère de l'incrédulité, qui a été le vice de tous les siècles, et qui n'est encore que trop commune dans ces derniers âges. Combien sur le fait de la religion, y a-t-il, jusqu'au milieu du christianisme, de gens incertains et indéterminés? combien

(1) Luc. 24. — (2) *Ibid.*

y en a-t-il de lents et de tardifs à croire? combien d'ignorans et de grossiers dans les choses de Dieu, combien même d'absolument impies et libertins? Or, à bien examiner les principes les plus ordinaires qui les font penser, juger, douter, décider, parler, on trouvera souvent que ce qui altère leur foi, c'est cela même qui devroit l'augmenter; que ce qui trouble leur foi, c'est cela même qui devroit la calmer; que ce qui les détache de la foi, c'est cela même qui devroit les y attacher. Une simple explication des choses, s'ils vouloient l'écouter avec docilité, et déposer pour quelques momens leurs vains préjugés, leur ouvriroit les yeux, et leur feroit apercevoir l'erreur qui les séduit.

Demandons à Dieu le don de la foi : car c'est un don de Dieu, et l'un des plus grands dons. Conservons-le avec tout le soin possible, et ne nous le laissons pas enlever par des opinions tout humaines, qui n'ont d'autre fondement ni d'autre attrait que leur nouveauté, pour engager les esprits frivoles et remplis d'eux-mêmes. Tenons-nous-en aux prophètes et à l'ancienne doctrine de l'Eglise. Afin d'exciter souvent notre foi et de la réveiller, formons-en de fréquens actes; et s'il nous vient des difficultés, faisons-nous instruire; mais pour l'être, écoutons avec attention, avec soumission, sans obstination. Au contraire, ne prêtons jamais l'oreille à tout ce qui pourroit blesser la foi. Ces sortes de discours sont toujours pernicieux et très-nuisibles à ceux-mêmes qui n'y veulent pas déférer. Il est rare que les ames les plus fidèles n'en remportent pas certaines impressions, qu'elles ont de la peine à effacer et dont il est aussi difficile de se défaire, qu'il est aisé de les prendre.

Entre tous les articles de notre foi, tâchons surtout à nous bien pénétrer de cette vérité essentielle, qu'il a fallu que Jésus-Christ endurât toutes les ignominies et toutes les douleurs de sa passion, avant que de rece-

voir la gloire de sa résurrection. Cette pensée nous préservera d'un double scandale. Car le monde naturellement se révolte contre une religion qui nous propose pour objet de notre culte, un Dieu crucifié : mais plus nous comprendrons ce mystère des souffrances et des humiliations de notre Dieu, plus nous le trouverons adorable. Il y a encore un autre scandale qui n'est que trop commun; c'est d'être surpris de voir sur la terre la plupart des gens de bien dans l'affliction, et en particulier de nous y voir nous-mêmes; mais du moment que nous aurons une foi vive de l'obligation où étoit Jésus-Christ même de subir la mort et la mort de la croix, pour entrer dans une vie éternellement glorieuse, nous nous estimerons heureux d'avoir part à son calice, nous reconnoîtrons en cela une Providence et une miséricorde toute spéciale sur nous; nous nous confondrons des plaintes et des murmures où nous nous sommes portés; et nous appliquant les paroles du Fils de Dieu, nous nous écrierons : *O infidèles et insensés, ne falloit-il pas que le Christ lui-même souffrît, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire ?*

§. II. *Comment Jésus-Christ ranime l'espérance des deux disciples.*

La foi des deux disciples étant devenue si foible et si chancelante, c'étoit une conséquence nécessaire que leur espérance s'affoiblît à proportion. Ils avoient espéré en Jésus-Christ; mais on peut dire qu'ils n'espéroient plus, ou qu'ils n'espéroient qu'imparfaitement. Ils avoient espéré, comme ils le témoignent eux-mêmes: *Nous espérions* (1); mais ils n'espéroient plus, ou ils n'espéroient qu'imparfaitement; car si leur espérance eût toujours été la même, ils n'eussent pas dit seulement : Nous espérions; mais ils auroient ajouté : Nous

(1) Luc. 24.

espérons

espérons encore, et nous sommes sûrs que notre attente ne sera point trompée. Ce n'est plus là leur disposition : pourquoi? parce qu'il y avoit deux erreurs dans leur espérance, l'une par rapport au fond, et l'autre par rapport au temps.

I. Erreur par rapport au fond. Ils espéroient que Jésus-Christ rétabliroit le royaume temporel d'Israël; qu'il délivreroit les Juifs de la servitude où ils étoient réduits; qu'il remettroit toute la nation dans la gloire et dans l'éclat où ils avoient été; qu'il les combleroit de prospérités, et les rendroit puissans dans le monde : voilà ce qu'ils avoient conçu, et ce qu'ils s'étoient promis de lui. Or en cela leur espérance étoit une espérance mondaine et toute terrestre. Espérance qui n'avoit point Dieu pour objet, qui ne s'élevoit point au-dessus de l'homme, qui n'alloit point au solide bonheur, mais qui s'attachoit à des biens périssables, au lieu de chercher avant toutes choses le royaume de Dieu et sa justice. Espérance qui tenoit encore du judaïsme, et n'avoit rien de la loi de grâce. De sorte qu'ils étoient par là semblables à ces Israélites qui avoient soupiré après les oignons d'Egypte, qui avoient méprisé la manne du ciel, et s'étoient dégoûtés des viandes délicates que Dieu leur préparoit dans le désert. Espérance qui les rendoit tout charnels, comme ces anciens Juifs, au goût desquels Dieu s'étoit accommodé, ne leur promettant que la fertilité de leurs moissons, que l'abondance du blé et du vin, que la défaite de leurs ennemis, en un mot, que des avantages humains. Mais par-dessus tout, espérance fausse et erronée : car Jésus-Christ leur avoit fait expressément entendre que son royaume ne seroit pas de ce monde. Il devoit les délivrer, mais de leurs péchés, et non point de la servitude des hommes. Il ne s'étoit point engagé à les rendre heureux dans la vie, puisqu'au contraire il leur avoit

dit : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il porte sa croix, et qu'il me suive* (1). Bien loin de leur promettre des prospérités sur la terre, il ne leur avoit annoncé que des souffrances. En quoi donc consistoit leur erreur ? en ce qu'ils confondoient les choses, interprétant d'un royaume temporel et visible, ce qui n'étoit vrai que d'un royaume spirituel et intérieur, et ne comprenant pas la nature des biens que la venue de Jésus-Christ et sa mission leur devoit procurer.

N'est-ce pas là ce qui nous arrive à nous-mêmes? Nous espérons en Dieu; mais si nous nous consultons bien, et si nous démêlons bien les vrais sentimens de notre cœur, nous trouverons que nous n'espérons en Dieu que dans la vue des biens de cette vie, que dans la vue d'une fortune passagère, que dans la vue de mille choses que nous attendons de lui, mais qui n'ont nul rapport à lui. Nous espérons en Dieu : mais nous ne l'espérons pas lui-même, ou du moins nous ne l'espérons pas lui-même préférablement à tout; et loin d'espérer en lui de la sorte, nous le faisons servir indignement à nos espérances mondaines, n'espérant en lui que pour satisfaire nos désirs corrompus, et pour venir à bout de nos plus injustes prétentions.

De là vient que quand nous voyons ces espérances frustrées, nous commençons à perdre confiance en Dieu, et que nous disons comme les disciples d'Emmaüs : *Nous espérions*. J'espérois que servant Dieu avec quelque fidélité, il auroit soin de moi, qu'il m'assisteroit, qu'il me protégeroit, qu'il me délivreroit de la persécution de mes ennemis. J'espérois qu'ayant recours à lui, il écouteroit mes prières, il seconderoit mes desseins, il béniroit mes entreprises : mais rien de tout cela; et après tant de vœux, je me trouve encore dans le même état. Au lieu de dire : J'espérois que m'atta-

(1) Matth. 16.

chant à Dieu, je recevrois de lui de puissans secours pour opérer mon salut et pour acquérir les vertus; j'espérois, ou qu'il écarteroit de moi les tentations qui m'attaquent, ou qu'il m'aideroit à les surmonter (espérances solides, espérances infaillibles, puisqu'elles sont fondées sur la parole de Jésus-Christ), au lieu, dis-je, de parler ainsi, on tient dans le secret du cœur un langage tout contraire : j'espérois qu'en prenant le parti de la piété, je passerois des jours tranquilles et à couvert des orages du siècle; j'espérois y avoir plus de douceurs et plus d'agrémens. *Nous espérions* : marque donc que nous n'espérons plus : et pourquoi ? parce que nous espérions mal, c'est-à-dire, que nous n'avions qu'une espérance trompeuse et mal conçue.

Non, mes frères, dit saint Augustin, qu'aucun de vous ne se promette une félicité temporelle, parce qu'il est chrétien. Jésus-Christ ne nous a point admis parmi ses disciples à cette condition. Quand un soldat s'enrôle dans une milice, on ne lui dit point qu'il vivra bien à son aise; qu'il sera bien traité, bien logé, bien couché. Mais on l'avertit qu'il faut agir, fatiguer, s'exposer; et comme il s'y attend, il n'est point étonné des marches pénibles qu'on lui fait faire, ni des périls où on l'engage. Nous sommes les soldats de Jésus-Christ : ce divin conquérant des ames nous a enrôlés dans sa sainte milice, non pas pour amasser des richesses, non pas pour parvenir à de hauts rangs, ni pour être grands selon le monde, non pas pour jouir de toutes nos commodités, mais pour nous sanctifier, mais pour détruire dans nous le péché, mais pour combattre nos vices et nos passions, mais pour avoir part à ses souffrances et à ses humiliations. Il est vrai qu'il nous a en même temps promis un bonheur et une récompense; mais ce bonheur et cette récompense, non plus que son royaume, ne sont pas de ce monde. Voilà ce qu'il nous a cent fois répété dans son évangile, et sur quoi nous avons dû

compter. Par conséquent, quoi que nous ayons à soutenir de fâcheux selon la nature et dans la vie présente, nous n'en devons point être surpris ni déconcertés, et c'est même ce qui doit donner à notre espérance un nouvel accroissement et un nouveau degré de fermeté.

II. Une autre erreur des deux disciples, fut à l'égard du temps. Le Fils de Dieu leur avoit prédit qu'il ressusciteroit le troisième jour; ce troisième jour n'étoit pas encore passé, et ils ne laissent pas de témoigner déjà leur impatience : *Nous voici*, disent-ils, *au troisième jour que toutes ces choses sont arrivées, sans que nous ayons rien vu* (1). Ce n'est pas, ajoutent-ils, que quelques femmes n'aient été avant le jour au sépulcre, et qu'elles ne nous aient rapporté que le corps n'y étoit plus. Quelques-uns de nous y sont aussi allés, et ont en effet trouvé les choses comme les femmes les avoient dites. Tout cela devoit relever leur espérance, et les conforter : mais leur empressement l'emporte sur tout cela, et au lieu d'attendre en paix et avec persévérance, ils s'inquiètent et se découragent.

Telle est encore la disposition de la plupart des chrétiens. Nous espérons en Dieu; mais nous ne savons ce que c'est que d'attendre avec tranquillité et en repos, l'accomplissement des promesses de Dieu. Nous voulons que Dieu nous exauce tout d'un coup. Nous nous lassons de lui demander si souvent et si long-temps, et le moindre délai nous rebute : comme si la persévérance n'étoit pas une condition nécessaire de la prière, pour obtenir les grâces du ciel; comme si ces grâces divines ne valoient pas bien celles que nous attendons de la part du monde, et que nous sommes si constans à poursuivre et à rechercher; comme si Dieu n'étoit pas le maître de ses dons, et que ce ne fût pas à lui de juger en quel temps et en quelles conjonctures il est à propos de les répandre sur nous.

(1) Luc. 24.

Confions-nous en la bonté de notre Dieu, et laissons agir sa providence, sans entreprendre de lui prescrire aucun terme. S'il tarde à nous répondre, demeurons en patience, et réprimons les mouvemens précipités de notre cœur. Voilà le grand principe, et en quoi nous devons au moins imiter la conduite de Dieu même à notre égard. Nous nous plaignons qu'il y a tant d'années que nous lui demandons telle grâce, et que nous ne l'avons pu encore obtenir ; mais lui-même, combien y a-t-il d'années qu'il nous sollicite, qu'il nous appelle, qu'il nous presse intérieurement de renoncer à cette passion, de lui sacrifier cette inclination, de nous défaire de cette habitude, de changer de vie, et de travailler à une sainte réformation de nos mœurs? Combien de fois s'est-il fait entendre là-dessus au fond de notre ame, et combien de fois nous a-t-il fait entendre la voix et les exhortations de ses ministres? lui avons-nous accordé ce qu'il vouloit de nous? n'avons-nous point différé? ne différons-nous pas tous les jours? et néanmoins se rebute-t-il? cesse-t-il ses poursuites? nous abandonne-t-il à nous-mêmes? ne devroit-il pas être plus fatigué de nos retardemens, que nous des siens? Car enfin les siens ne tendent, selon les vues de sa sagesse, qu'à notre bien et à notre salut ; mais les nôtres, par une obstination opiniâtre et presque insurmontable, ne vont qu'à le déshonorer et à nous perdre. Réglons-nous sur ce modèle. Soyons patiens envers Dieu comme il l'est envers nous. Dès que nous persévérerons, il n'y a rien que nous ne puissions espérer de sa miséricorde.

§. III. *Comment Jésus-Christ rallume la charité des deux disciples.*

De l'affoiblissement de la foi et de l'espérance, suit enfin le relâchement de la charité. Ces deux disciples

nulle résistance il eût accepté leur première invitation, leur charité eût encore moins paru. Mais elle éclate toute entière dans l'empressement qu'ils lui témoignent, jusqu'à l'obliger, en quelque sorte malgré lui, de rester. Aussi ne fut-elle pas sans récompense. Lorsqu'il marchoit avec eux, remarque S. Grégoire, pape, et qu'il leur expliquoit les divines Ecritures, ils ne purent découvrir qui il étoit; mais dans le repas qu'ils lui avoient offert, et qu'ils firent ensemble, il se déclara enfin, et les combla de joie en se faisant reconnoître.

III. Par l'usage de la divine eucharistie. Car ce fut *dans la fraction du pain*, c'est-à-dire, selon le langage de l'Ecriture, dans la communion, *qu'ils reconnurent Jésus-Christ* (1). Ils le reconnurent, dis-je, dans cette sainte action, et en le reconnoissant, ils se souvinrent de l'amour qui l'avoit engagé à instituer pour eux et pour tous les fidèles l'adorable sacrement de son corps. Ce souvenir les toucha, et réveilla dans leurs cœurs les sentimens d'un amour tendre et affectueux. Mais de plus, ils sentirent dans leur ame les opérations salutaires de ce sacrement de vie et ses admirables effets, dont le premier est le renouvellement de la charité de Dieu, la ferveur de ce divin amour, l'union avec Jésus-Christ. Car il est certain que c'est surtout dans la communion que s'accomplit ce que disoit le Sauveur du monde parlant de lui-même : *Je suis venu sur la terre pour y répandre le feu* (2). Son intention, et le principal dessein qu'il se propose en se donnant à nous dans le sacré mystère, est de nous embraser de son amour, d'entretenir dans nous le feu de son amour, de nous attacher éternellement à lui par l'amour. De là ce zèle et cette sainte précipitation des deux disciples, qui tout à coup se lèvent, retournent à Jérusalem, annoncent aux autres disciples la résurrection de leur maître, protestent hautement qu'ils l'ont vu eux-mê-

(1) Luc. 24. — (2) Luc. 12.

mes, et sont prêts, au péril de leur vie, d'en rendre partout témoignage. Or ce sont ces trois mêmes moyens dont nous devons nous servir pour renouveler en nous la ferveur de notre dévotion et de notre amour envers Dieu. Pourquoi y a-t-il parmi nous tant de chrétiens lâches, tièdes et indifférens, n'ayant nul goût pour le service de Dieu, et ne s'affectionnant à aucun exercice de religion? En voici les trois raisons les plus communes.

1. De quoi s'entretient-on communément, de quoi parle-t-on? Nos conversations ont-elles ce caractère que demandoit saint Paul; c'est-à dire, ressentent-elles la piété? montrent-elles que nous sommes chrétiens? A nous entendre raisonner et discourir pendant les heures entières, pourroit-on distinguer quelle foi nous professons? sont-elles, encore une fois, ces conversations mondaines, telles que les vouloit l'Apôtre, quand il disoit aux premiers chrétiens : Qu'on n'entende point entre vous des paroles libres et capables de blesser les oreilles chastes; car ces sortes de discours ne conviennent point à la sainteté de votre vocation; mais que vos paroles soient des paroles d'actions de grâces. Comme si l'Apôtre leur eût dit : Entretenez-vous souvent des obligations que vous avez à Dieu, des grâces que vous avez reçues de Dieu, des miséricordes dont il vous a prévenus, de la patience avec laquelle il vous a supportés; car voilà de quoi doivent parler les saints. Est-ce ainsi que l'on converse dans le monde? est-ce sur cela que roulent ces longs et fréquens discours où l'on consume les journées et où l'on perd le temps? Encore si l'on n'y perdoit que le temps; mais on y offense le prochain par des railleries piquantes, par des médisances pleines de malignité, quelquefois par de vraies calomnies; mais du moins on s'y dissipe, et l'on s'y remplit l'imagination de mille idées vaines et toutes profanes, de mille bagatelles et de mille maximes d'autant

plus contraires à la religion et au culte de Dieu, qu'elles sont plus conformes à l'esprit du siècle.

Après cela faut-il s'étonner si nous vivons dans une si grande indifférence et une si grande froideur pour Dieu? Comment l'aimerions-nous de cet amour sensible qu'ont eu les saints, quand on ne pense jamais à lui, qu'on ne parle jamais de lui, qu'on n'en entend jamais parler, qu'on évite même ces sortes d'entretiens comme ennuyeux et importuns. Il y auroit bien plus lieu d'être surpris que la ferveur de notre dévotion pût avec cela subsister et ne pas s'éteindre. Car voici l'ordre : comme les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs, aussi les pieux entretiens réforment les mœurs les plus corrompues, et raniment les ames les plus languissantes. Si donc nous nous trouvons dans cet état de langueur où Dieu, par une juste punition, permet que nous tombions, au lieu de nous épancher là-dessus en des plaintes inutiles, allons au remède, cherchons quelqu'un avec qui nous puissions nous entretenir de Dieu; formons de saintes liaisons avec les personnes que nous savons être plus attachées à Dieu, et plus disposées à nous parler de Dieu; rendons-nous assidus à entendre la parole de Dieu, et alors nous sentirons dans le cœur ce que sentirent les disciples d'Emmaüs, et nous nous écrierons comme eux : De quelle ardeur mon ame est-elle embrasée! C'est par là que l'esprit de Dieu se communique; c'est par là que saint Augustin, selon qu'il le rapporte lui-même dans ses confessions, fut intérieurement ému et changé. De l'abondance du cœur la bouche parle, et à mesure que la bouche parle, le cœur se remplit du sujet qui l'occupe, et sur quoi il s'explique.

2. Outre qu'on ne s'entretient point assez de Dieu, on ne pratique point assez les bonnes œuvres du christianisme, et propres de la condition où l'on est enga-

gé. Car de même que la foi est morte sans les œuvres, et que les œuvres, pour ainsi dire, sont l'ame de la foi, de même la charité séparée des œuvres s'amortit, et c'est une illusion de croire qu'on la puisse conserver sans en faire aucun acte. Les bonnes œuvres en sont l'aliment; et comme le feu s'éteint dès qu'il n'a plus de matière, et qu'il lui en faut sans cesse fournir, si l'on ne donne à la charité sa nourriture, et qu'on la laisse oisive et dépourvue de saintes pratiques, elle se ralentit et perd bientôt toute sa vertu. On entend dire à tant de personnes, qu'ils voudroient avoir plus de dévotion qu'ils n'en ont; mais comment en auroient-ils, ne faisant rien de tout ce qui est nécessaire pour l'exciter? Qu'ils s'adonnent, selon que leur état le permet, aux œuvres de la miséricorde chrétienne; qu'ils soulagent les pauvres, qu'ils consolent les malades, qu'ils visitent les prisonniers, qu'ils soient bienfaisans envers tout le monde, et ils verront si Dieu, touché de leurs aumônes et de leurs soins officieux à l'égard du prochain, ne répandra pas dans leur esprit de nouvelles lumières qui les éclaireront, et dans leur cœur de nouvelles grâces qui les retireront de l'assoupissement où ils étoient. Mais en vain espérons-nous de telles faveurs de la part de Dieu, tandis que nous menerons un vie paresseuse et inutile, tandis que nous aurons un cœur dur et insensible aux misères d'autrui, tandis que nous manquerons aux devoirs les plus essentiels de la société humaine.

3. Enfin, on n'approche point assez du sacrement de Jésus-Christ et de sa sainte table, et c'est la dernière cause du refroidissement de la piété et de la charité dans les ames. Ce divin sacrement est le pain qui doit réparer nos forces et nous soutenir; c'est le remède qui doit guérir nos maladies spirituelles et nous rétablir; c'est la source de toutes les grâces, et par conséquent

de la dévotion. Pourquoi les premiers chrétiens étoient-ils si fervens, et d'où leur venoit cette intrépidité, cette joie même et cette allégresse avec laquelle ils couroient au martyre et versoient leur sang pour Dieu? c'est qu'ils avoient le bonheur de communier tous les jours. Dans la suite des siècles, ce fréquent usage de la communion a été négligé. Par cette négligence si pernicieuse, l'iniquité peu à peu a prévalu dans le monde, et plus l'iniquité s'est accrue, plus la charité s'est relâchée. Il n'y a rien en cette triste décadence que de très-naturel. Si vous refusez au corps les viandes dont il se nourrit, faute de soutien, il n'a plus de vigueur, et tombe dans une mortelle défaillance; et dès que vous ôtez à l'ame cette viande céleste que Jésus-Christ lui a préparée, elle doit devenir, pour m'exprimer de la sorte, toute sèche et toute aride. Voilà de quoi nous n'avons que trop de témoignages. On se contente de communier une fois dans l'année; du moins on pense en avoir beaucoup fait, si l'on ajoute à cette communion pascale quelques autres communions très-rares et en très-petit nombre. On est bien aise d'avoir des prétextes pour s'éloigner de l'autel du Seigneur, et l'on porte même l'illusion jusqu'à s'en faire un mérite et une vertu. De là dans l'Eglise de Dieu cette désolation presque universelle que nous déplorons, et qui est en effet si déplorable.

Profitons de l'exemple des deux disciples en qui la présence du Fils de Dieu produisit de si heureux changemens. Prions ce Dieu sauveur qu'il nous ressuscite avec lui, en ressuscitant notre foi, notre espérance, notre charité; car c'est en cela que consiste présentement notre résurrection selon l'esprit; et c'est cela même qui nous mettra en état d'obtenir un jour cette résurrection glorieuse selon le corps, laquelle doit être la consommation de la béatitude éternelle des élus. Ainsi soit-il.

INSTRUCTION

POUR L'OCTAVE

DU TRÈS-SAINT SACREMENT.

I. Entrons dans l'esprit de l'Eglise, et comprenons bien ce qu'elle se propose dans la fête du saint sacrement. Elle veut rendre au corps de Jésus-Christ un culte particulier, et c'est aussi la fin que nous devons nous-mêmes avoir en vue dans cette grande solennité. Appliquons-nous sérieusement et saintement aux moyens que nous fournit pour cela notre religion. Car rien ne nous doit être plus vénérable que le corps de Jésus-Christ, de quelque manière que nous le considérions : soit par rapport à lui-même, puisqu'il est uni au Verbe divin ; soit par rapport à nous, puisqu'il est la victime de notre salut, et qu'il doit être jusqu'à la fin des siècles la nourriture de nos ames.

II. Nous avons une obligation de l'honorer, d'autant plus étroite, qu'outre les traitemens indignes qu'il reçut pour nous dans sa passion, il en reçoit encore tous les jours de plus humilians dans l'eucharistie par l'abus que les hommes font de ce redoutable mystère. Comprenons donc bien que le dessein de l'Eglise, dans cette octave, est de faire à Jésus-Christ une réparation publique de tous ces outrages : et concevons en même temps, que c'est à nous en particulier de nous acquitter d'un devoir si important, puisqu'ayant eu le malheur d'être du nombre de ces ames infidèles qui ont souvent abusé de l'adorable eucharistie, nous devons nous reconnoître devant Dieu comme personnellement coupables de ce que saint Paul appelle la profanation du corps du Seigneur.

III. Les hérétiques et les mauvais catholiques, quoi-

que par différentes impiétés, déshonorent ce sacré corps dans le mystère même où il est continuellement immolé pour eux, et par conséquent, où il devroit être l'objet de leur culte. Mais s'il est de notre zèle de réparer, autant qu'il nous est possible, les outrages faits au corps de Jésus-Christ par d'autres que nous, il est encore bien plus juste que nous travaillions à réparer ceux dont nous avons été spécialement les auteurs, et que nous devons éternellement nous reprocher. Car telle est la disposition où il faut que nous soyons : c'est-à-dire, que nous devons être dans une disposition de pénitence et de zèle pour rendre au corps de Jésus-Christ tout l'honneur que nous lui avons refusé jusques à présent, et qui lui étoit dû par tant de titres. Pensée solide et touchante; pensée qui répond parfaitement aux vues de l'Eglise, et qui nous doit être toujours présente, si nous voulons célébrer cette fête en esprit et en vérité.

IV. Cependant, il ne suffit pas que nous ayons ce zèle en général; mais pour en venir à la pratique et aux réparations particulières que Jésus-Christ attend de nous, elles se réduisent à deux chefs : l'un, qui regarde l'eucharistie comme sacrement; l'autre, qui la regarde comme sacrifice : le premier, fondé sur le mauvais usage que nous avons fait de la communion, le second, sur la manière peu chrétienne avec laquelle nous avons tant de fois assisté au sacrifice de la messe. Car c'est à ce sacrifice et à ce sacrement que se rapportent tous les péchés dont nous nous sommes rendus coupables envers le corps de Jésus-Christ; et par une miséricorde infinie de Dieu, c'est dans ce même sacrement et ce même sacrifice que nous trouvons de quoi lui en faire une pleine satisfaction. Toute autre satisfaction que nous pourrions imaginer, ne seroit ni égale à l'offense que nous avons commise, ni conforme aux inclinations de ce Dieu sauveur, dont la gloire est inséparable de notre salut. Et

voilà l'excellent secret que la religion nous enseigne. Voilà ce que nous devons désormais pratiquer avec toute la ferveur dont nous sommes capables. Secret qui consiste à honorer le corps de Jésus-Christ, par où nous l'avons si long-temps peut-être et si souvent profané.

§. I. *Comment nous devons réparer les outrages que nous avons faits à la divine Eucharistie considérée comme sacrement.*

I. Souvenons-nous d'abord, mais avec une extrême douleur, de tant de communions peut-être sacriléges, lorsqu'emportés par le torrent du monde, nous vivions dans le désordre de nos passions; approchant des sacremens dans l'état d'une conscience déréglée et avec de secrètes attaches au péché. Quel outrage, ou, comme parle saint Cyprien, quelle violence ne faisions-nous pas au Fils de Dieu, en le recevant ainsi pour notre condamnation, lui qui vouloit être notre vie? Souvenons-nous au moins de tant de communions lâches; c'est-à-dire, de tant de communions faites avec négligence et sans préparation. Communions tièdes, auxquelles nous n'avons apporté qu'un esprit dissipé, qu'un cœur froid et indifférent; communions inutiles, qui n'ont produit nul changement en nous, parce qu'elles n'avoient été précédées de nulle épreuve de nous-mêmes; communions en vertu desquelles nous n'avons été ni plus réguliers, ni plus humbles, ni plus charitables envers le prochain. Pouvons-nous compter sur de telles communions, et avons-nous pu nous en faire un mérite auprès de Jésus-Christ? Enfin souvenons-nous de ces éloignemens de la communion où nous nous sommes entretenus, et qui ont été si injurieux à Jésus-Christ, quand, par indévotion, par insensibilité, par un attachement opiniâtre aux créatures, nous n'avons pas voulu faire le moindre effort pour surmonter les obstacles qui nous empêchoient

de communier. N'étoit-ce pas mépriser ouvertement le corps de notre Dieu, quoique d'ailleurs l'esprit d'erreur, pour justifier notre conduite, nous suggérât assez de prétextes, surtout celui d'un faux respect, qui ne servoit qu'à nous endurcir davantage dans nos déréglemens?

II. Il s'agit de faire à Jésus-Christ une réparation authentique de tout cela, et nous ne le pouvons que par la communion même. Car suivant trois belles maximes de saint Chrysostôme, la communion sacrilége ne peut être réparée que par de saintes communions; la communion lâche, que par des communions ferventes; et les omissions volontaires de la communion, que par la fréquentation du divin sacrement, accompagnée de toutes les dispositions requises. Il faut donc que désormais notre plus grand désir soit d'en approcher; notre plus grand soin, de nous y préparer; et notre plus grande douleur, de tomber dans un état qui nous oblige à nous en éloigner. Il faut que nous ayons un exercice de préparation, auquel nous nous attachions inviolablement, et que l'un des motifs qui nous y engagent, soit de réparer toutes nos profanations et toutes nos négligences passées. Chacun peut se prescrire à soi-même cet exercice, en le soumettant néanmoins à l'examen et au jugement d'un directeur. Quand nous nous le serons ainsi tracé nous-mêmes, nous y trouverons plus de goût, et nous y deviendrons plus fidèles. Quoi qu'il en soit, on ne doit point communément approcher de la sainte table, sans avoir pris quelque temps pour rentrer dans l'intérieur de son ame, sans avoir fait quelque réflexion ou quelque lecture sur le sujet de cette importante action, sans s'y être disposé par quelque œuvre de charité et de pénitence. L'intérêt de Jésus-Christ dont nous nous sentirons touchés, nous rendra tout facile.

III. Mais de quelque méthode que nous usions, nous devons toujours communier avec humilité et avec amour,

amour, avec crainte et avec confiance, avec un profond respect et un désir ardent de nous unir à Jésus-Christ. Car c'est là, c'est dans le juste tempérament de ces mouvemens du cœur, contraires en apparence, mais en effet d'un merveilleux accord, que doit consister pour nous la sainteté de la communion. Ne séparons jamais l'un de l'autre. Que la crainte de communier indignement soit toujours comme le contrepoids du désir que nous avons de communier; et que la confiance et l'amour soient toujours soutenus de l'humilité et du respect. Voilà en substance toute la perfection de la communion chrétienne. Mais pour commencer à en faire l'épreuve, ne communions point dans cette octave que nous n'ayons fait auparavant à Jésus-Christ une amende honorable de toutes nos irrévérences, de toutes nos dissipations, de toutes nos tiédeurs, de tous nos scandales, de toutes les injures qu'il a eues à essuyer de nous; et que dans ce dessein, nous ne nous soyons prosternés devant son autel.

IV. Allons à lui comme l'enfant prodigue alla à son père, contrits et pénitens, la tête baissée, et n'osant même lever vers lui les yeux pour le contempler. Disons-lui, dans les mêmes sentimens de douleur et de confusion, que ce fils ingrat et rebelle, mais enfin suppliant et soumis : Ah! Seigneur, puis-je encore paroître en votre présence, et par quel prodige de votre infinie bonté, souffrez-vous à vos pieds une ame criminelle, et lui permettez-vous d'approcher de votre sanctuaire? J'ai péché, mon Dieu, j'ai tant de fois péché contre le ciel, contre vous, devant vous! Oui, Seigneur, j'ai péché contre le ciel, puisque je ne pouvois pécher contre vous sans pécher contre votre Père, contre votre divin esprit, contre tout ce qu'il y a de bienheureux dans le ciel qui s'intéressent à votre gloire. J'ai péché contre vous, et n'est-ce pas directement à vous que je me suis

attaqué, en déshonorant votre corps, en ne lui rendant pas les hommages que je lui devois, en le profanant? Mais surtout, Seigneur, j'ai péché devant vous, sous vos yeux, à votre autel, à votre table.

V. Ajoutons : Dans le repentir qui me touche et le regret que me cause la vue de tant d'infidélités, je ne demande point, ô mon Dieu! que vous me mettiez encore au nombre de vos fidèles adorateurs. Je ne suis pas digne que vous me comptiez parmi vos enfans, ni que dans votre sacré banquet vous me communiquiez les mêmes grâces, et me fassiez part des mêmes faveurs qu'à tant d'ames pures et ferventes. Je ne le méritai jamais; jamais il n'y eut rien en moi qui pût m'élever à ces entretiens si doux, si tendres, si intimes, et même si familiers, dont il vous plaît de les gratifier. Mais, Seigneur, vous avez plus d'une bénédiction. Il y a dans votre royaume plusieurs places, et au même autel vous parlez et vous agissez différemment. Si cette différence n'est pas sensible aux yeux, elle l'est au cœur. Traitez-moi donc, mon Dieu, j'y consens, traitez-moi comme un esclave et le dernier de vos esclaves. Mais souvenez-vous aussi que tout méprisable et tout vil qu'est un esclave, le maître lui accorde le pain nécessaire pour le nourrir. Voilà ce que j'attends de vous, et ce que je cherche auprès de vous. De quelque manière que vous vous comportiez du reste envers moi, je m'estimerai toujours heureux, et je regarderai comme un avantage inestimable, si vous daignez m'admettre à la participation de votre corps et de votre sang. Qu'oserois-je prétendre au-delà; et si même je ne savois combien vous êtes libéral et bienfaisant, oserois-je me flatter d'un tel retour de votre part, et concevoir en votre miséricorde une telle confiance?

VI. Disons encore : Que n'est-il, Seigneur, que n'est-il présentement en mon pouvoir de vous rendre tout l'hon-

neur que je vous ai ravi! que ne puis-je autant relever votre culte que je l'ai profané et avili! que ne puis-je le répandre par toute la terre, et vous faire connoître, vous faire adorer, vous faire aimer dans tout l'univers! Que dis-je, Seigneur? c'est beaucoup pour moi si j'apprends bien moi-même à vous connoître, et si dans la vive connoissance de vos grandeurs et de vos innombrables perfections, je commence à vous adorer comme vous devez l'être, et à vous aimer. Agréez du moins, mon Dieu, agréez sur cela les vœux de mon cœur. Agréez les vœux de tant de fidèles, avec qui je vais me présenter pour vous recevoir, et à qui je m'unis d'intention. Tout ce qu'ils vous diront, je vous le dis, ou je veux vous le dire comme eux. Seigneur, que je puisse aussi comme eux l'éprouver au fond de mon ame et le sentir!

N'en doutons point : Dieu écoutera cette prière. Il nous traitera de même que le père du prodigue traita son fils, dès qu'il le vit humilié devant lui et repentant. Il nous embrassera, il nous fera asseoir à son festin, il se réjouira de notre retour avec ses anges et ses élus. Nous aurons part à cette joie; nous nous trouverons remplis d'une tendre dévotion, souvent même de la plus douce consolation. L'Eglise en sera édifiée, et voilà d'abord comment nous entrerons dans ses vues et nous accomplirons le dessein qu'elle s'est proposé.

§. 2. *Comment nous devons réparer les outrages que nous avons faits à la divine Eucharistie considérée comme sacrifice.*

I. Après avoir considéré la divine eucharistie comme sacrement, nous la devons considérer comme sacrifice. Sacrifice véritable, puisque c'est dans cet adorable mystère et par cet adorable mystère, que la vraie chair et le vrai sang de Jésus-Christ sont présentés à Dieu, en qualité de victimes : et c'est en ce même sens que saint

Augustin appelle l'eucharistie la victime sainte et le sacrifice du Médiateur. Sacrifice d'une valeur inestimable et d'un prix infini, puisque c'est un Dieu qui y est offert, et le même Dieu qui s'offrit sur la croix. Sacrifice de la loi nouvelle, dont tous les sacrifices de l'ancienne loi ne furent que les ombres et que les figures. Sacrifice unique dans cette loi de grâce où nous sommes. Tous les autres sacrifices sont abolis, et celui-ci en est la consommation. Car comme le Fils de Dieu disoit à son Père par la bouche de David : Vous n'avez pas voulu, ô mon Père! du sang des animaux. Il vous falloit une hostie plus pure et plus noble : c'est moi-même. Ainsi, moi-même je suis venu, et moi-même je me suis sacrifié. Sacrifice non sanglant, puisque le sang de Jésus-Christ n'y est plus répandu comme dans sa passion; mais sacrifice néanmoins qui renferme toutes les grâces et tous les mérites de cette passion sanglante, puisqu'il s'y fait la même oblation. Sacrifice universel et perpétuel : universel, pour tous les lieux du monde; perpétuel, pour tous les temps jusques à la fin des siècles. Sacrifice de louange, qui honore Dieu de la manière la plus parfaite dont il puisse être honoré; d'impétration, qui attire sur nous les bénédictions de Dieu et ses dons les plus précieux; de propitiation, qui nous rend Dieu favorable, et qui appaise sa colère; d'expiation, qui nous acquitte auprès de Dieu, et communique pour cela sa vertu aux vivans et aux morts. Voilà ce que nous appelons dans l'Eglise catholique le sacrifice de la messe.

II. Or, par rapport à ce sacrifice, combien est-on coupable, soit en n'y assistant pas, soit en y assistant mal? En n'y assistant pas : tant de chrétiens et de catholiques font profession d'en reconnoître la vérité, la sainteté, la dignité, et cependant n'y assistent presque jamais. Plusieurs n'y assistent pas même aux jours ordonnés par l'Eglise, et s'en dispensent pour la plus lé-

gère incommodité. Mais du moins est-il rien de plus commun dans le monde que de voir des personnes se faire une habitude de n'entendre jamais la messe aux jours non commandés : comme s'ils n'avoient ces jours-là nul devoir de religion à remplir ; comme s'ils étoient moins catholiques, ou qu'ils dussent moins honorer Dieu ; comme si Jésus-Christ avoit moins de quoi les attirer par amour, par piété, par intérêt, à un sacrifice où ce Dieu sauveur s'immole pour nous, où il agit si efficacement pour nous auprès de son Père, et où il verse si libéralement sur nous ses grâces.

III. Telle est néanmoins la conduite d'une infinité de mondains. La moindre affaire, et souvent sans nulle affaire, une molle oisiveté les arrête. Telle est surtout la conduite d'une infinité de femmes. Une délicatesse outrée, un mauvais temps, quelques pas qu'il leur en coûteroit, quelques momens qu'il y auroit à retrancher de leur sommeil ; le soin de s'ajuster et de se parer, en voilà plus qu'il ne faut pour les retenir. L'Eglise a beau faire donner le signal pour appeler les fidèles : les temples sont déserts, et le plus auguste sacrifice est abandonné. Si c'étoit le signal d'une partie de plaisir, d'une partie de jeu, on s'y rendroit bientôt. Si c'étoit le signal d'une heure marquée pour paroître devant un roi de la terre, ou pour solliciter un juge, on y seroit attentif, et l'on ne manqueroit pas de diligence. Mais dès qu'il n'est question que d'un exercice chrétien, et en particulier de la messe, on n'y pense pas, et tout sert d'excuse pour s'en exempter. En vérité, n'est-ce pas là un mépris formel de la plus grande action du christianisme, et n'est-ce pas ainsi qu'en jugeroit un idolâtre, s'il en étoit témoin ?

IV. D'autres sont plus assidus au sacrifice de la messe : ils y assistent ; mais ils n'en sont guère moins criminels, parce qu'ils y assistent mal. Rappelons dans notre mé-

moire combien de fois nous y avons assisté sans application, sans réflexion, sans dévotion, avec une imagination distraite, tout occupés des pensées du monde, et n'y donnant aucune marque de religion. Combien de fois une femme volage et sans retenue, a-t-elle fait de ce sacrifice le sujet de ses scandales : y tenant des postures indécentes, y parlant et s'y entretenant avec la même liberté que dans une assemblée toute mondaine, y satisfaisant sa vanité et son amour-propre par un pompeux étalage de son luxe et de ses parures, y servant peut-être et y voulant servir d'objet à la passion d'autrui ? C'est l'usage du monde, je dis du monde impie et libertin, dont on suit les pernicieuses maximes : mais en même-temps, c'est le sacrifice du vrai Dieu, le sacrifice du corps de Jésus-Christ que l'on profane. Quoi donc ! le corps de Jésus-Christ est sacrifié pour nous sur l'autel, et nous lui insultons en quelque sorte par nos impiétés ! Nous devons honorer ce corps vénérable partout où il est présent, mais encore plus dans les sacrés mystères où il achève de consommer l'œuvre de notre rédemption.

V. A tous ces désordres, quel remède et quelle réparation ? comme les contraires se guérissent et se réparent par leurs contraires, après avoir conçu un repentir sincère du passé, et l'avoir témoigné à Dieu, voici les promesses que nous devons lui faire pour l'avenir, et les résolutions où nous devons nous confirmer pendant cette octave. Elles se réduisent à quatre.

1. D'assister tous les jours au sacrifice de la messe, de s'imposer cette loi, de la garder inviolablement, et de s'y assujettir en satisfaction de nos négligences. Mais, dit-on, je n'ai pas le temps : si vous le voulez bien, le temps ne vous manquera pas. Des personnes plus occupées que vous le savent trouver. Jugez-vous vous-même de bonne foi, et voyez si vous ne pourriez pas remettre à

une autre heure certaines affaires, si vous ne pourriez pas prendre un peu sur votre repos, qui n'est que trop long et que trop paresseux. Dès que vous entrerez là-dessus dans une sérieuse discussion, et que vous vous donnerez le soin d'arranger l'ordre de votre journée, vous verrez qu'il est très-rare que vous n'ayez pas absolument le loisir d'entendre une messe. Mais ma santé ne me le permet pas : je conviens qu'il y a telle infirmité qui peut-être une excuse légitime; mais il est vrai aussi que bien des infirmités dont on se prévaut, ne sont que de vains prétextes, parce que ce ne sont que de pures délicatesses. Avec cette prétendue infirmité, combien faites-vous d'autres choses plus difficiles? mais c'est une gêne et une peine : je le veux, et c'est justement par là que vous vous en ferez une pénitence, et que ce sera pour vous devant Dieu une espèce de réparation. Etrange mollesse que celle de la plupart des femmes du siècle! elles ont auprès d'elles dans un quartier plusieurs églises où elles peuvent en un moment se transporter, et elles ne daignent pas pour cela sortir de leur maison.

2. D'assister au sacrifice de la messe, non-seulement avec assiduité, mais avec révérence, avec attention, avec dévotion. Avec révérence, pour réparer tant d'immodesties commises durant cet adorable sacrifice. Avec attention, pour réparer tant de dissipations volontaires et de pensées inutiles, peut-être criminelles, où l'on s'est arrêté pendant ce même sacrifice. Avec dévotion, pour réparer tant de lâcheté, tant de froideur et d'indifférence qu'on a apporté à ce sacrifice. Révérence, soit par rapport à l'habillement, qui ne doit être, ni trop négligé, ni trop orné (car on tombe sur cela en deux excès condamnables); soit par rapport à la vue, qui doit être communément, ou baissée vers la terre, ou appliquée sur un livre de prières, ou attachée à l'autel; soit par rapport à la contenance, qui doit toujours être

décente, humble, sortable à l'état et aux sentimens d'une ame suppliante. Attention, qui recueille l'esprit, qui en bannisse toutes les idées et toutes les affaires du monde, qui le rappelle de ses égaremens et de ses évagations, dès qu'il commence à s'en apercevoir, qui l'applique aux cérémonies et aux différentes parties du sacrifice, qui le porte continuellement à Dieu, ou pour honorer sa souveraine majesté, ou pour implorer sa miséricorde et lui rendre des actions de grâces. Dévotion, laquelle excite sans cesse le cœur à de tendres et de pieuses affections, aux actes de toutes les vertus. Il y aura des soins pour cela à prendre, il y aura des obstacles à vaincre, des respects humains à surmonter. Il faudra mortifier la curiosité naturelle, qui nous fait observer tout ce qui se passe autour de nous. Il faudra captiver le corps, en le tenant dans une situation qui le contraint et qui l'incommode. Il faudra réprimer sa langue et l'envie de parler, en se condamnant à un silence inviolable. Il faudra, pour s'éloigner de l'occasion et de la tentation, se retirer de certains lieux, de certaines places, de certaines personnes. Il faudra éviter certaines messes, qui sont comme les rendez-vous d'un certain monde, et où l'on cherchoit auparavant à se faire voir et à se distinguer. Des gens viendront vous aborder et vous saluer, ils resteront auprès de vous, ils voudront lier entretien avec vous, et il faudra ne leur point répondre, ou ne le faire qu'en peu de paroles et couper tout à coup le discours. Peut-être en seront-ils surpris, en riront-ils, et il faudra les laisser dans leur surprise, et ne tenir nul compte de leurs railleries. Mais tout cela, tous ces soins que vous prendrez, toutes ces victoires que vous remporterez, seront autant de satisfactions que Dieu acceptera, et dont le mérite pourra compenser en quelque sorte tant de fautes, qui vous rendent également redevable, soit à sa justice, puisque ce sont

de vrais péchés; soit à sa suprême grandeur, puisqu'elles regardent le mystère même où vous devez plus la reconnoître, et où il doit recevoir de plus profonds hommages.

3. D'offrir avec le prêtre le sacrifice de la messe, toutes les fois que nous y assisterons; de l'offrir en esprit de pénitence, pour tous les péchés du monde, et en particulier pour les nôtres; mais surtout de l'offrir en esprit de réparation, pour toutes les messes que nous n'avons pas entendues par notre négligence, ou que nous avons mal entendues. Car tout fidèle peut et doit s'unir ainsi au prêtre, en assistant à la messe, pour offrir avec lui le sacrifice, puisque nous en sommes tous les ministres, quoique d'une manière différente. Et comme ce sacrifice est le même que celui qui s'accomplit sur la croix, et qui y fut offert par le Sauveur des hommes pour la rémission des péchés, une des principales vues que nous devons avoir en l'offrant, est d'obtenir de Dieu le pardon de tous les péchés que notre conscience nous reproche, et d'acquitter par une offrande si sainte et d'un si grand prix toutes les dettes dont nous nous sentons chargés. Mais entre les autres péchés, nous pouvons nous proposer d'abord ceux que nous avons commis à l'égard du sacrifice que nous offrons, et par là nous tirerons de ce qui a été le sujet et l'occasion du mal, le moyen le plus efficace et le remède le plus puissant pour le guérir.

4. De communier spirituellement à chaque messe, et de participer ainsi au sacrifice, témoignant à ce Dieu sauveur, caché sous les apparences du pain et du vin, un désir sincère de le recevoir réellement et en effet, tâchant de se mettre dans les mêmes dispositions que si l'on approchoit de la sainte table, et de concevoir les mêmes sentimens. Saint Augustin disoit : Croyez, et votre foi sera une espèce de communion, qui honorera Jésus-Christ, qui l'attirera dans vous, qui vous

rendra participant de ses mérites : et que sera-ce quand à cette foi, nous ajouterons l'humilité, la reconnoissance, l'amour, tout ce qui compose cet exercice que nous appelons communion spirituelle ?

Voilà de quoi nous devons nous occuper dans ces jours spécialement consacrés à l'honneur du plus auguste de tous les sacremens et du plus grand de tous les sacrifices. Voilà sur quoi nous devons prendre de justes mesures, et former de bons propos pour tous les jours de notre vie. C'est avec Jésus-Christ même que nous en pouvons conférer au pied de son autel ; c'est avec lui que nous pouvons traiter de la manière dont il doit être satisfait, et dont il le veut être. Car à quel autre m'adresserois-je, Seigneur, et qui peut mieux m'éclairer que vous, m'instruire que vous, me faire connoître ce que vous voulez de moi, et me donner les secours nécessaires pour en soutenir la pratique ? Je viens donc à vous avec confiance, et j'ose me promettre que vous serez touché du dessein qui m'y amène, et de la droiture de mon cœur, aussi bien que de la vivacité de mes regrets. Vous êtes témoin de mes résolutions, vous les voyez ; car c'est vous-même qui me les avez inspirées. N'est-ce pas encore assez, et demandez-vous, Seigneur, d'autres réparations ? Parlez ; que voulez-vous que je fasse ? Je n'en ferai jamais trop, et il n'y a rien à quoi je ne me sente disposé. Daignez seulement seconder les désirs de mon ame, daignez les agréer. Hélas ! Seigneur, ma foiblesse est telle, que je ne puis guère vous offrir autre chose que des désirs. Mais je me trompe : je puis tout vous offrir, puisque je puis vous offrir vous-même à vous-même ; puisque je puis vous offrir votre corps, votre sang, toute votre adorable personne. Vous ne refuserez point ce sacrifice ; et par les mérites infinis de ce sacrifice, j'obtiendrai la grâce de l'honorer toujours et d'en profiter.

INSTRUCTION

POUR L'OCTAVE

DE L'ASSOMPTION DE LA VIERGE.

CETTE fête, dans son institution et dans le dessein de l'Eglise, comprend trois choses, auxquelles le jour de l'Assomption est particulièrement consacré; savoir, la mort de la sainte Vierge, sa gloire dans le ciel, et le culte qu'on lui rend sur la terre. Sa mort, qui doit être pour nous le modèle d'une mort précieuse devant Dieu; sa gloire, que nous devons envisager pour nous former une juste idée de ce qui fait la véritable gloire des élus de Dieu; et le culte que lui rend l'Eglise, qui doit nous servir de règle pour lui en rendre un raisonnable, c'est-à-dire, pour l'honorer saintement et utilement en qualité de Mère de Dieu. Voilà les trois fruits que nous devons retirer de cette octave. Apprendre de l'exemple de Marie à mourir de la mort des saints. Apprendre de la personne de Marie à bien discerner en quoi consiste et sur quoi est fondé le bonheur des saints. Apprendre de la pratique et de l'usage de l'Eglise envers Marie, à avoir une dévotion pure et solide pour celle qui a été la Mère du Saint des saints. Ce sont les effets salutaires que ce mystère bien médité doit produire en nous, et par où nous reconnoîtrons si nous célébrons cette fête en esprit et en vérité.

§. I. *Comment l'exemple de Marie nous apprend à mourir de la mort des saints.*

I. Il n'y a jamais eu de mort plus précieuse devant Dieu que celle de la Vierge, parce qu'il n'y a jamais eu de vie plus remplie de mérites que la sienne. Tirons la

conséquence de ce principe; et puisque nous convenons qu'une mort sagement prévue et précédée d'une bonne vie, est la voie la plus droite et la plus sûre pour arriver au terme du salut, concluons de là que toute notre application doit donc être à amasser ce trésor de mérites, qui doit sanctifier selon Dieu notre mort et la rendre heureuse. Et en effet tout nous quitte à la mort : il n'y aura que nos bonnes œuvres qui nous suivront. Ces bonnes œuvres faites pour Dieu (car il n'y en a point d'autres de méritoires), ce sont les seuls biens qui nous resteront, et que nous emporterons avec nous. Ainsi il s'agit maintenant de nous enrichir de ces sortes de biens, et nous devons user là-dessus d'une diligence d'autant plus grande, que nous avons peut-être le malheur d'être du nombre de ceux qui sont venus des derniers, et qui n'ont commencé que tard à travailler. Faire un fonds de mérite pour la mort, voilà à quoi doivent se rapporter toutes les actions de notre vie; voilà ce qui doit nous animer à n'en pas négliger une seule, puisqu'il n'y en a aucune dont le prix et la sainteté de notre mort ne dépendent. Si toutes nos pensées n'aboutissent là, c'est à nous, bien plus justement qu'à Marthe, que s'adresse aujourd'hui ce reproche du Sauveur : *Vous vous empressez, et vous vous troublez du soin de plusieurs choses : cependant il n'y en a qu'une de nécessaire* (1).

II. La mort de la sainte Vierge n'a pas été seulement précieuse devant Dieu par les mérites qui l'ont précédée, mais par les grâces et les faveurs divines qui l'ont accompagnée. L'une de ces grâces est que la sainte Vierge en mourant n'éprouva point les douleurs de la mort, qui sont les inquiétudes et les regrets que nous ressentons communément à la vue d'une mort prochaine. La parole de l'Ecriture s'accomplit singulièrement en elle : *Les ames justes sont dans la main de*

(1) Luc. 10.

Dieu, et les douleurs de la mort ne les affligeront point (1). Or cette grâce fut donnée à Marie, et parce qu'elle étoit juste par excellence, et parce qu'elle étoit parfaitement détachée de toutes les choses de la terre. Car le péché, dit saint Paul, est l'aiguillon de la mort; et ce qui redouble encore la peine et les douleurs de la mort, c'est l'amour du monde. Voilà les deux causes qui sont capables de nous rendre un jour la mort affreuse : le péché, parce que c'est particulièrement à la mort qu'il se fait sentir; et l'amour du monde, parce qu'on ne peut quitter qu'avec douleur ce qu'on possède avec attachement. Retranchons l'un et l'autre, si nous voulons participer au privilége de la Mère de Dieu, et mourir comme elle dans le calme et dans l'assurance. Travaillons à détruire dans nous le péché par la pénitence. Dès-là, quelque terrible que soit la mort, elle ne le sera plus pour nous, et nous pourrons avec une humble confiance nous écrier : *O mort! où est ton aiguillon?* (2) De même, détachons notre cœur de toutes les choses dont il faudra bientôt nous séparer : par là nous nous épargnerons les amertumes de la mort; car *la mort n'est amère*, selon le Sage, *qu'à celui qui a mis ou voulu mettre son repos dans la jouissance des biens de ce monde* (3).

III. Mais ce qui a rendu par-dessus tout la mort de Marie précieuse devant Dieu, c'est la disposition d'esprit et de cœur avec laquelle elle la reçut. Disposition d'esprit : elle envisagea la mort dans les vues les plus pures de la foi, je veux dire, comme l'accomplissement de ses vœux, comme le moyen d'être promptement réunie à son Fils et à son Dieu, dont elle gémissoit depuis si long-temps de se voir séparée. Disposition de cœur : regardant ainsi la mort, elle la désira avec toutes les ardeurs de la plus fervente charité, et elle souhaita

(1) Sap. 3. — (2) 1. Cor. 15. — (3) Eccles. 14.

bien plus vivement que saint Paul, *d'être enfin dégagée des liens du corps pour vivre avec Jésus-Christ* (1); car ces paroles de l'Apôtre ne convinrent jamais mieux à personne qu'à Marie. C'est de cette sorte que devroient mourir tous les vrais chrétiens; mais à la honte de la vraie religion, la plupart meurent comme des païens, qui n'ont ni foi, ni espérance, ou du moins comme des hommes en qui l'espérance des biens éternels est infiniment affoiblie et presque entièrement étouffée par l'amour des biens visibles et présents. Désordre que nous déplorons tous les jours dans les autres, mais dont peut-être nous ne pensons pas à nous garantir nous-mêmes. Faisons-nous donc un capital de nous disposer par de fréquens désirs à cette mort sainte, après laquelle les justes et les amis de Dieu ont soupiré; et que ce ne soit pas seulement de bouche, mais sincèrement et de cœur, que nous disions chaque jour à Dieu : *Que votre règne arrive pour nous* (2). Car il n'y a que la mort par où nous puissions parvenir au royaume de Dieu, et nous sommes incapables de faire à Dieu cette prière, si nous ne regardons la mort comme l'a regardée la Mère de Dieu.

§. II. *Comment Marie nous apprend sur quoi doit être fondé le bonheur des saints.*

I. La sainte Vierge, immédiatement après sa mort, est entrée en possession de sa béatitude et de sa gloire : c'est le mystère que nous célébrons, et c'est proprement ce que nous appelons son assomption. Mais pourquoi pensons-nous qu'elle ait été élevée au plus haut des cieux, et comment croyons-nous qu'elle soit montée à un degré si éminent? Dieu, en la couronnant, n'a-t-il eu en vue que sa maternité divine? Reconnoissons plutôt que ce n'est point précisément sa maternité divine qu'il

(1) Philip. 1. — (2) Matth. 6.

a prétendu couronner, mais sa sainteté et ses bonnes œuvres. Combien d'ancêtres de Jésus-Christ ont été réprouvés de Dieu, parce qu'avec cette qualité d'ancêtres de Jésus-Christ, ils n'ont pas laissé d'être des impies et des infidèles?

II. Importante leçon qui doit tout à la fois nous instruire, nous confondre, nous consoler. Nous instruire: car il est donc vrai, et si nous ne l'avons pas assez bien compris jusques à présent, l'exemple de Marie doit achever de nous en convaincre : il est, dis-je, certain et indubitable que nous ne serons glorifiés dans le ciel qu'autant que nous aurons travaillé sur la terre. Quoiqu'on ne parvienne communément à rien dans le monde sans travail, et que le monde même nous vende bien cher les vains avantages que nous y obtenons, cette règle n'est pas néanmoins si universelle qu'elle n'ait ses exceptions, et nous avons souvent la douleur de voir au-dessus de nos têtes et dans les premières places, des gens qui n'ont pas fait à beaucoup près ce que nous faisons, et sur qui nous devrions l'emporter, si les récompenses étoient partagées et mesurées selon les services. Mais quel est ce serviteur fidèle qui entrera dans la joie du Seigneur, et que le Seigneur placera dans le séjour des bienheureux et des élus? C'est celui qui aura fait valoir le talent qu'on lui avoit confié; c'est celui qui se sera conservé dans une sainte innocence, ou qui aura réparé ses désordres passés, et satisfait à Dieu par la pénitence. Ce juste vigilant, appliqué, laborieux, qui, sans se contenter d'éviter le mal, aura pratiqué le bien, et l'aura pratiqué chrétiennement, l'aura pratiqué pleinement, l'aura pratiqué constamment : c'est à celui-là que les bénédictions divines sont réservées, et que l'héritage céleste est promis. Tout autre en est exclus, c'est-à-dire, que quiconque n'auroit pas ce fonds de richesses spirituelles et de bonnes œuvres, ne pourroit

espérer d'y être admis ; et cela par une loi si absolue et si générale, que la Mère de Dieu n'en a pas elle-même été dispensée.

III. Cette vérité, en nous instruisant, doit en même temps nous confondre. Le monde, frappé d'un certain éclat qui nous environne et qui nous éblouit, nous honore peut-être, et nous rend de faux hommages. Une grande naissance, un grand nom, une grande réputation, de grands biens, et une grande fortune, autorité, crédit, dignités, titres d'honneur, qualités éminentes de l'esprit, habileté, savoir, tout cela nous attire de la part des hommes des respects et des adorations qui flattent notre vanité, et qui nous enflent le cœur. Il semble qu'il n'y ait rien au-dessus de nous, et que nous soyons des divinités. Mais si nous sommes encore assez heureux pour ne nous être pas laissé aveugler jusques à perdre la foi, et qu'il nous en reste quelque rayon, que faut-il pour rabattre ces hautes idées, et pour nous faire rentrer dans notre néant ? Une seule pensée suffit : c'est que tout cela pris en soi-même ne nous donne pas devant Dieu le moindre degré de mérite, ni ne peut par conséquent nous être de la moindre valeur dans l'estime de Dieu. C'est que bien loin que Dieu dans le choix qu'il fera de ses prédestinés, en les séparant et les recueillant dans son royaume, ait égard à tout cela, il ne les y recevra au contraire, et ne les y élevera, qu'autant qu'ils auront méprisé tout cela, qu'ils se seront détachés de tout cela, qu'ils auront renoncé d'affection et de volonté à tout cela. C'est qu'avec tout cela nous pouvons encourir la disgrâce de Dieu, la malédiction de Dieu, la réprobation éternelle de Dieu ; et qu'en effet des millions d'autres avec tout cela, et même avec des avantages encore plus éclatans, selon l'opinion humaine, ont été rejetés de Dieu, et seront à jamais l'objet de sa haine et de ses vengeances.

IV. Mais

IV. Mais cette même vérité doit aussi nous consoler; et en est-il un sujet plus solide que cette réflexion : Il ne tient qu'à moi de gagner le ciel, parce qu'il ne tient qu'à moi de me sanctifier par l'observation de mes devoirs, et que c'est là l'unique voie qui me conduit à cette souveraine béatitude? La différence des conditions, des dons naturels, des conjonctures et des événemens, peut bien faire les heureux du siècle et les malheureux: mais elle ne fait rien auprès de Dieu; et devant lui tout est renfermé dans ce seul point, qui dépend de moi avec le secours de la grâce, et qui est de répondre, selon mon état, quel qu'il soit, aux desseins de Dieu, de lui obéir en toutes choses, et d'accomplir exactement ses saintes et adorables volontés. Je n'ai donc qu'à laisser le monde juger, parler, agir, distribuer ses faveurs comme il lui plaira. Il aura beau me dire qu'heureux sont les riches et les grands de la terre, je n'aurai qu'une maxime à lui opposer, mais une maxime fondamentale et inébranlable; c'est celle de Jésus-Christ : plus heureux mille fois, et même heureux uniquement ceux qui sont soumis à Dieu, et qui dans leur condition exécutent fidèlement les ordres de Dieu, puisque ce n'est qu'à ceux-là que Dieu destine une gloire immortelle.

V. Entre les vertus de Marie, il y en a trois principales qui l'ont sanctifiée, et que Dieu a aussi singulièrement glorifiées dans cette sainte Mère; savoir, sa pureté, son humilité, sa charité. Son inviolable pureté a sanctifié son corps, sa profonde humilité a sanctifié son esprit, et son ardente charité a sanctifié son cœur. Or, cette pureté virginale est glorifiée par l'incorruptibilité de ce même corps, qui jamais ne fut flétri de la moindre tache. Au lieu que nous sommes tous condamnés par l'arrêt de Dieu à retourner en poussière, Marie, par un privilége particulier de sa mort, fut exempte de la corruption du tombeau, de même que par une prérogative

nous serons humbles. Ajoutons à cette sincère humilité une charité toute divine. Cet amour de Dieu est la consommation de toutes les vertus et de tous les mérites; et comme il doit faire dans la vie future notre bonheur, il faut qu'il fasse dans la vie présente notre sanctification.

§. III. *En quoi consiste la vraie dévotion envers Marie.*

I. Le vrai culte de la sainte Vierge est celui qui nous porte, avant toutes choses, à la prendre pour notre modèle, et à régler toute la conduite de notre vie sur ses exemples. Car en vain, dit saint Bernard, faisons-nous profession de l'honorer, si nous ne sommes touchés en même temps du désir de nous y conformer. Cette obligation regarde tous les chrétiens, à qui la vie de Marie doit être un tableau raccourci de tous leurs devoirs et de toute leur perfection. Ils doivent continuellement apprendre de cette Vierge ce qu'ils ont à éviter, à retrancher, à réformer, et ce qu'ils ont à observer et à pratiquer. En un mot, le dessein de Dieu a été de leur proposer dans la personne de Marie une image sensible et vivante, dont ils étudiassent tous les traits pour les exprimer en eux et se les appliquer. Or nous n'avons qu'à lire les divers endroits de l'évangile où il est parlé de la Mère de Dieu. Car sans chercher ailleurs un plus grand détail de l'histoire de Marie, nous trouverons dans ce que l'évangile en a rapporté, les exemples les plus touchans des plus héroïques vertus; et il ne nous en faudra pas davantage pour avoir le précis et l'abrégé de toute la sainteté de notre état. Faisons-nous, s'il est nécessaire, un recueil de ses principales actions; méditons souvent ce qu'elle a fait, et la manière dont elle l'a fait; retraçons-nous-en le souvenir dans les occasions: nous éprouverons combien son exemple est efficace et engageant. Non-seulement il nous

servira d'une règle sûre pour nous bien conduire; mais il nous fortifiera et nous animera par une certaine onction de grâce qui lui est propre.

II. Ce que nous pourrons particulièrement remarquer dans l'évangile au sujet de la sainte Vierge, c'est, outre sa pureté, outre son humilité et son amour, la reconnoissance envers Dieu, le zèle pour l'honneur de Dieu, la foi et la confiance en Dieu, la préparation aux souffrances qui sont les épreuves de Dieu. La reconnoissance envers Dieu : jusqu'à quel point n'en fut-elle pas pénétrée, quand elle chanta dans la maison d'Elisabeth ce merveilleux cantique : *Mon ame, glorifie le Seigneur?* (1) Récitons-le tous les jours comme elle, et dans le même esprit qu'elle. Il y a des sentimens fort affectueux et fort tendres, et il est difficile que nous n'en ressentions pas l'impression. Le zèle pour Dieu : avec quelle ferveur n'offrit-elle pas à Dieu le sacrifice de son Fils dans le temple de Jérusalem? Est-ce ainsi que nous sommes résolus de sacrifier tout à Dieu, et même ce que nous avons de plus cher? La foi et la confiance en Dieu : c'est par là qu'elle obtint de Jésus-Christ tout ce qu'elle lui demanda. Pourquoi désespérons-nous de mille choses à quoi Dieu veut que nous travaillions, et qu'il accordera peut-être à la persévérance de nos prières et de notre foi? La préparation aux souffrances : avec quel courage n'entendit-elle pas la prédiction de Siméon, qui lui annonçoit que son ame seroit transpercée d'un glaive de douleur? Sommes-nous disposés de la sorte aux afflictions et aux adversités? Quand Dieu nous enverra des croix, représentons-nous Marie au pied de la croix de son Fils; car elle ne l'abandonna pas comme les disciples. Voilà l'usage que nous pouvons faire de ses exemples : il en est de même de toutes les autres vertus.

(1) Luc. 1.

III. Une autre partie du culte que nous devons à la sainte Vierge, est de nous adresser à elle dans nos besoins, et de la reconnoître pour notre protectrice et notre avocate. Après la médiation de Jésus-Christ, nous n'en pouvons avoir de plus puissante que celle de Marie. Aussi toute l'Eglise a-t-elle sans cesse recours à cette Mère du Sauveur. Prions-la comme l'Eglise la prie. Recommandons-lui nos intérêts auprès de Dieu, comme l'Eglise lui recommande les siens. N'employons pas seulement son intercession pour nous-mêmes, mais pour tous ceux dont le salut nous est cher. Si nous sommes à la tête d'une maison, d'une famille, mettons sous sa protection toute cette famille, toute cette maison. Ne nous déterminons à aucun parti sans la consulter; ne nous engageons dans aucune affaire sans l'y appeler. Excellente pratique, dont les effets ont été si salutaires à une infinité de pères chrétiens et de mères chrétiennes. Ils ont vu par là toutes leurs entreprises réussir, leurs vœux accomplis et leurs familles comblées de toutes les bénédictions temporelles et spirituelles. Aimons au reste toutes les dévotions instituées en l'honneur de Marie. Du moment que l'Eglise les a établies, ou qu'elle les approuve, elles nous doivent être vénérables. Autorisons-les par notre exemple, et soutenons-les par notre piété. Pratiquons celles qui sont plus utiles, et qui nous paroissent plus solides. Honorons au moins celles que nous ne pratiquons pas. Ne condamnons pas aisément celles qui ne sont pas de notre goût. Quoique ce soient des dévotions populaires, respectons-les, puisqu'en sanctifiant les peuples, elles contribuent à la gloire de Dieu. Par esprit d'opposition à l'hérésie, déclarons-nous pour ce culte public et solennel, qui est rendu à la mère de Dieu dans toute la terre. Joignons-y le nôtre en particulier. Gardons-nous de tomber dans la froideur et l'indifférence qu'on [illegible]ur cela de lâches chré-

tiens, ou de prétendus esprits forts, dont la foi est tiède et languissante. Pleins de la foi de l'Eglise, glorifions-nous de notre zèle pour Marie, et comme Jésus-Christ lui-même n'a pas dédaigné d'être son Fils, tenons à honneur d'être du nombre de ses fidèles serviteurs.

IV. Vous nous recevrez, Vierge sainte; vous agréerez la résolution que nous formons en ce jour, de nous dévouer plus que jamais à vous et à votre culte. L'éclat de votre gloire ne vous éblouira point jusqu'à nous oublier, et dans votre souveraine béatitude, vous vous souviendrez de nos misères : elles sont grandes, elles sont innombrables, et vous les connoissez mieux que nous ne pouvons vous les représenter. Or, voilà, Mère de miséricorde, ce qui vous intéressera en notre faveur, et ce qui excitera toute votre compassion. Tandis que nous ferons monter vers vous nos vœux, vous ferez descendre sur nous les grâces du ciel, et vous userez de tout votre pouvoir pour relever et pour fortifier notre foiblesse. Vous n'en pouvez faire, j'ose le dire, sainte Vierge, vous n'en pouvez faire un usage plus digne de vous, ni plus conforme aux desseins de Dieu sur vous, puisque c'est par vous qu'il a voulu nous donner le Rédempteur qui s'est revêtu de nos infirmités pour les guérir et pour être le salut du monde. En agissant pour nous, vous seconderez les vues de ce Fils adorable que vous avez porté dans votre sein, que vous avez accompagné au Calvaire, et qu'aujourd'hui vous revoyez au milieu de la cour céleste tout rayonnant de gloire et couronné de toutes les splendeurs des saints. Que dis-je, ô Mère secourable! vous suivrez vos propres sentimens, et vous agirez selon les inclinations de votre cœur. C'est donc de vous, ou plutôt c'est par votre entremise que nous attendons des grâces en quelque sorte semblables à celles que vous avez reçues, et qui vous ont conduites à ce bienheureux terme où vous aspiriez, et

où nous devons adresser nous-mêmes toutes nos prétentions et toutes nos actions. Oui, Vierge sainte, ce que nous attendons et ce que nous demandons par votre secours, c'est la grâce d'une vie innocente et fervente, la grâce d'une mort chrétienne et d'une heureuse persévérance, la grâce d'une pureté inaltérable et de l'ame et du corps, la grâce d'une humilité sincère et d'un vrai mépris de nous-mêmes, la grâce d'un amour solide pour Dieu, d'un amour sensible, d'un amour libéral, généreux, constant; toutes les autres grâces qui vous ont sanctifiée, celle d'un vif ressentiment des bienfaits de Dieu, celle d'une ardeur empressée pour la gloire de Dieu, celle d'une foi pure, simple, soumise, et d'un plein abandonnement au bon plaisir de Dieu, celle d'une patience invincible en tout ce qui nous peut arriver de plus fâcheux par la volonté ou par la permission de Dieu. Ce sont là les moyens qui ont servi à votre élévation, en servant à votre perfection; et ce sont aussi les puissans moyens qui nous serviront à suivre vos traces et à marcher dans la même voie que vous, pour parvenir, sinon au même rang, du moins à la même terre des vivans et au même royaume. Ainsi soit-il.

INSTRUCTION
SUR
LA MORT [1].

I. Vous devez établir pour principe, que la pensée qui vous est venue de vous préparer à la mort, et de faire désormais de cet exercice votre occupation principale, est non-seulement une grâce, mais la plus précieuse de toutes les grâces que vous pouviez recevoir de Dieu, et que Dieu, qui veille sur vous par un effet de sa miséricorde, vous a inspiré cette pensée pour vous engager plus que jamais à le servir en esprit et en vérité, et pour vous préserver par là de la corruption du monde, et en particulier des dangers de votre état; car il est évident que le souvenir et la vue de la mort est le moyen le plus efficace et le plus infaillible dont vous puissiez user pour conserver dans votre état, et au milieu du monde, l'esprit de votre religion. Il est donc maintenant question que vous soyez fidèle à cette grâce, et que, répondant aux desseins de Dieu, vous en tiriez tout le fruit que vous en devez tirer, pour la sanctification de votre vie et pour l'accomplissement du grand ouvrage de votre conversion.

II. La première impression que doit faire en vous cette grâce ou cette pensée de vous préparer à la mort, est un solide et parfait détachement de toutes les choses du monde. Peut-être dans les sentimens que Dieu vous donne, vous y croyez-vous déjà parvenue; et si cela étoit ainsi, j'en remercierois Dieu pour vous : mais quand vous aurez bien considéré ce que c'est qu'un détachement parfait et solide, peut-être aussi avouerez-

[1] Cette instruction fut faite pour une dame de qualité.

vous que vous en êtes encore bien éloignée. Quoi qu'il en soit, il faut que vous en commenciez la pratique par la méditation fréquente de ces admirables paroles de saint Paul : *Voici donc, mes frères, ce que je vous dis; le temps est court; ainsi, que ceux qui possèdent des biens, vivent comme ne les possédant pas; ceux qui sont dans les honneurs, comme n'y étant pas; ceux qui usent de ce monde, comme n'en usant pas; car la figure de ce monde passe* (1). Ces paroles ont quelque chose de divin, qui se fait sentir. En effet, être élevé, honoré, heureux dans le monde, et devoir bientôt mourir, c'est comme être élevé et ne l'être pas, comme être honoré et ne l'être pas, comme être heureux et ne l'être pas. Ce terme de *mourir*, efface, détruit tous les autres; et malgré nous-mêmes, pour peu que nous soyons raisonnables, il anéantit dans notre idée et dans notre estime, ces prétendus biens et ces prétendus honneurs que nous sommes à la veille de quitter.

III. Soyez bien persuadée que ce détachement du monde ne peut être en vous, ni solide, ni parfait, s'il ne renferme le détachement de vous-même; et que c'est particulièrement dans vous-même qu'est ce monde corrompu, dont la pensée de la mort doit vous détacher; que hors de là, le détachement de tout le reste ne coûte rien; qu'il n'y a que le détachement de soi-même qui soit difficile, et qui soit une vertu chrétienne, puisque tout autre détachement que celui-là s'est trouvé dans les païens; qu'il ne s'agit donc pas de vous détacher des richesses ni des plaisirs du monde dont peut-être vous vous souciez peu, mais de vous-même : c'est-à-dire, par exemple, qu'il s'agit que vous soyez sincèrement préparée à tout ce qui pourroit vous arriver de plus mortifiant et de plus humiliant; à voir paisiblement et sans trouble, vos sentimens contredits, vos desseins

(1) 1. Cor. 7.

traversés, vos inclinations choquées; en un mot, à vous voir vous-même, si Dieu le permettoit ainsi, méprisée, rebutée, déchue de l'état de prospérité où il lui a plu de vous élever : car voilà ce que j'appelle le bienheureux détachement où vous devez aspirer, et que la vue de la mort doit opérer en vous. Sans cela, quelque détachée que vous soyez du monde, ou que vous paroissiez l'être, vous ne devez jamais compter d'être parfaite selon Dieu. Cette réflexion pourra vous être d'une grande utilité pour le discernement de vos dispositions intérieures.

IV. Prenez bien garde que ce détachement du monde, causé par la vue de la mort, ne se tourne en un ennui, et n'aille quelquefois jusqu'au dégoût des choses à quoi Dieu veut que vous soyez appliquée, et qui sont pour vous des devoirs dans l'ordre de la Providence : car, à force d'envisager la mort, de la voir présente, on peut tomber dans ce dégoût, et dans une certaine indifférence pour toutes les choses du monde, qui fait qu'on se ralentit dans ses devoirs mêmes, parce qu'on ne voit plus rien dans le monde qui vaille la peine, pour ainsi dire, de s'y affectionner. Il faut donc alors monter plus haut, et regarder les choses du monde, non plus dans la simple vue de la mort, mais dans la vue de ce qui la suit; c'est-à-dire, du jugement de Dieu, où nos actions doivent être pesées selon la mesure de nos obligations. La pensée de la mort ne doit pas, sous prétexte de détachement, nous abattre le courage, et beaucoup moins doit-elle nous porter au relâchement; elle doit retrancher l'excès, l'empressement, l'impatience et l'inquiétude de nos désirs trop impétueux et trop ardens; mais elle ne doit pas refroidir les désirs louables et honnêtes, que le zèle de notre condition et de notre religion nous oblige d'avoir. Retenez bien ces deux maximes, qui, jointes ensemble, font un merveilleux tempérament

dans l'ame chrétienne. Il faut vivre détaché de tout, parce qu'il faut être prêt à mourir bientôt; mais en même temps il faut s'appliquer, vaquer, pourvoir et satisfaire à tout, parce qu'il faut rendre compte à Dieu de notre vie. Si vous sépariez l'un de l'autre, le détachement même du monde ne seroit plus une préparation à la mort, parce que ce seroit un détachement mal entendu et mal réglé.

V. Vous appliquant ces paroles de saint Paul : *Le temps est court*, tirez-en une autre conséquence, qui n'est pas moins essentielle que ce détachement du monde: savoir, combien il est donc nécessaire que vous vous hâtiez de faire le bien que Dieu demande de vous et qu'il attend de vous : car le plus grand de tous les malheurs qui pourroit vous arriver, seroit que vous fussiez prévenue de la mort, en laissant l'ouvrage de Dieu imparfait. Il faut, s'il est possible, que vous puissiez dire à Dieu par proportion, ce que Jésus-Christ disoit à son Père : *J'ai achevé, Seigneur, l'ouvrage dont vous m'aviez chargée* (1). Dans la condition où Dieu vous a appelée, vous savez à quoi cela s'étend, non-seulement par rapport à vous-même, mais peut-être encore davantage par rapport aux autres. Quelle consolation, si vous pouviez, en mourant, vous rendre le témoignage que Jésus-Christ se rendit sur la croix, en disant : *Tout est accompli* ! (2) Mais pour cela, encore une fois, il faut vous hâter et profiter du temps, dont tous les momens sont précieux : ne remettant point au lendemain ce que vous pouvez faire aujourd'hui, ne couvrant point votre paresse du voile d'une fausse prudence, exécutant ponctuellement ce que Dieu vous inspire, et faisant le bien, comme dit saint Paul, pendant que vous le pouvez et que Dieu vous donne le temps de le faire. Agir de la sorte, c'est se préparer solidement à la mort.

(1) Joan. 17. — (2) Joan. 19.

VI. Considérez bien que notre Seigneur, instruisant ses disciples sur cette importante matière, ne leur disoit pas: Préparez-vous; mais: *Soyez prêts* (1); car il arrive tous les jours aux enfans du siècle, ce qui arriva aux vierges folles. Elles se préparoient, et même avec empressement, pour aller au-devant de l'Epoux: cependant on leur ferma la porte. Combien ai-je connu dans le monde de personnes qui ont été surprises de la mort, dans le temps qu'elles formoient des desseins, qu'elles prenoient des mesures, qu'elles faisoient même déjà quelques démarches pour leur salut? Tout cela étoit un commencement de préparation; mais parce qu'une préparation commencée ne suffit pas, et qu'il en faut une complète, par un terrible jugement de Dieu, qui étoit peut-être le châtiment de leurs infidélités passées, malgré leur préparation même, Dieu les rejetoit, parce qu'elles n'étoient pas entièrement préparées. Examinez donc les plis et les replis de votre cœur, pour vous rendre cette vérité salutaire. Voyez s'il y a encore quelque chose en vous qui soit un obstacle à cette préparation consommée où vous devez être pour trouver grâce auprès de Dieu, quand il faudra paroître devant lui: car ce seroit assez d'un seul point pour vous faire éprouver le malheureux sort de ces vierges folles de l'évangile.

VII. Mais le principal usage que vous devez faire de la pensée de la mort et de l'obligation de vous y préparer, est que cela même vous soit un remède contre le désordre que vous avez le plus à craindre, qui est la tiédeur et la lâcheté dans les exercices de la religion. Or ce remède est non-seulement souverain, mais facile: car vous n'avez pour cela qu'à vous mettre dans la disposition où vous voudriez être, si vous étiez sur le point de mourir: par exemple, ne vous approcher jamais du sacrement de pénitence, qu'avec la même contrition que

(1) Matth. 24.

vous voudriez avoir à la mort ; ne communier jamais qu'avec la même foi et le même zèle que vous communieriez à la mort. Et cela n'est-il pas juste et même dans le bon sens? Cette vue de la mort répandra dans vos actions un esprit de ferveur qui vous deviendra même sensible; ces actions ainsi faites sanctifieront votre vie, et vous ne serez point exposée à la malédiction des ames lâches qui font l'œuvre de Dieu négligemment; une de ces actions vous attirera plus de grâces que cent autres: et voilà comment notre vie sera une préparation continuelle à une heureuse et précieuse mort.

VIII. Servez-vous de la pensée de la mort pour vous déterminer et pour vous résoudre sur toutes les difficultés que vous pourrez avoir dans la conduite de votre vie. Il n'y a point de règle plus sûre que celle-là : Que penserai-je à la mort de ce que j'entreprends aujourd'hui? Cette vue de la mort vous servira de conseil et de lumière, pour ne prendre jamais un mauvais parti, et pour ne vous repentir jamais de ce que vous aurez fait; rien ne décidera mieux vos doutes, ni n'éclaircira mieux les choses où il vous paroîtra de l'obscurité; et au défaut de celui que vous avez choisi pour votre guide dans la voie du salut éternel, vous aurez toujours dans vous-même un conseiller fidèle, qui ne vous trompera point et qui ne vous flattera point. De cette manière, vous vous préparerez encore efficacement à la mort, puisqu'à la mort votre conscience ne vous reprochera rien et ne vous objectera rien à quoi vous n'ayez déjà pourvu par une anticipation de la mort même : heureux état pour s'assurer tout à la fois, autant qu'on le peut, une vie sainte et une mort tranquille!

INSTRUCTION
SUR
LA PAIX AVEC LE PROCHAIN [1].

Je ne puis trop vous exhorter de contribuer, autant que vous le pourrez, à établir la paix dans votre maison, et à l'y conserver. J'ai cru même devoir vous marquer sur cela quelques pensées; et quoique je l'aie fait sans beaucoup d'ordre, vous verrez néanmoins aisément qu'elles se rapportent à trois points, qui sont l'importance de cette paix dont je vous parle, les obstacles les plus ordinaires qui la troublent dans une communauté, et les moyens enfin les plus propres à l'y maintenir.

§. I. *Importance de la paix avec le prochain.*

I. Jésus-Christ, en quittant ses disciples et les laissant sur la terre, ne leur recommanda rien plus expressément ni plus fortement que la paix. Dans un seul entretien qu'il eut avec eux, il leur répéta jusques à trois fois : *Que la paix soit avec vous* [2]. Il ne se contenta pas même de la leur souhaiter, ni de la leur recommander, mais il la leur donna en effet : *Je vous donne ma paix* [3]. Pourquoi l'appela-t-il sa paix? pour la leur faire estimer davantage, et pour la distinguer de la fausse paix du monde : car la paix du monde n'est communément qu'une paix apparente, et n'a pour principe que l'intérêt propre, que le déguisement et l'artifice ; au lieu que la paix de Jésus-Christ est toute sainte, toute divine, et n'est fondée que sur une charité sincère et une

(1) Cette instruction regarde surtout les communautés religieuses. — (2) Joan. 20. — (3) Joan. 14.

arfaite union des cœurs. Voilà quels ont été les senti-
mens de notre adorable maître; et puisque nous faisons
une profession particulière de l'écouter et de le suivre,
avec quel respect devons-nous recevoir ses enseigne-
mens sur un point qu'il a eu si fort à cœur, et avec quelle
fidélité devons-nous accomplir ses ordres.

II. Cette paix où nous devons vivre les uns avec les autres, est un des plus grands biens que nous puissions désirer. C'est le plus précieux trésor de la vie, et sans elle tous les autres biens ne nous peuvent rendre heureux en ce monde. Ainsi raisonneroit un philosophe et un païen. Mais nous qui sommes chrétiens, et qui avons de plus embrassé l'état religieux, nous devons surtout envisager cette paix comme un des plus grands biens par rapport à notre perfection et à notre salut. Car sans cette paix, il n'est pas possible que nous travaillions solidement à nous avancer dans les voies de Dieu. Et le moyen qu'ayant sans cesse l'esprit agité et le cœur ému contre le prochain, nous puissions avoir toute la vigilance nécessaire sur nous-mêmes, et toute l'attention que demandent nos exercices spirituels pour nous en bien acquitter? A quoi pense-t-on alors? de quoi s'occupe-t-on? d'une parole qu'on a entendue et qu'on ne peut digérer; de la réponse qu'on y a faite, ou qu'on y devoit faire et qu'on y fera à la première occasion qui s pourra présenter; de la manière d'agir de celle-ci, d'u soupçon qu'on a conçu de celle-là, de telle injustice qu'o prétend avoir reçue, de telle affaire dont on veut ve à bout malgré toutes les oppositions qu'on y rencont de mille choses de cette nature, qui jettent dans dissipation perpétuelle, et qui ôtent presque à une toute vue de Dieu. En de pareilles dispositions, que cueillement, quelle dévotion, quel goût peut-on t ver à la prière et à toutes les observances religieuse Dieu, d'ailleurs, qui est le Dieu de la paix, com

répandr

répandroit-il son esprit au milieu de ce trouble, et comment y feroit-il sentir son onction?

III. Il y a plus; car dès que la paix ne règne plus dans une communauté, et que les esprits y sont divisés, combien de péchés s'y commettent tous les jours? combien de plaintes et de murmures, combien de médisances y fait-on? combien d'aigreurs et d'animosités nourrit-on au fond de son cœur? quels desseins quelquefois y forme-t-on, et même à quelles vengeances secrètes se porte-t-on? péchés d'autant plus fréquens, que les sujets en deviennent plus ordinaires par le commerce journalier et continuel qu'on a ensemble; péchés d'autant plus dangereux, qu'ils n'ont point l'apparence de certains péchés grossiers, dont la honte en est comme le préservatif et le remède; péchés où l'on se laisse aller avec d'autant plus de facilité, qu'on y est poussé par la passion, et que d'ailleurs on en voit moins la malice et la grièveté. Car chacun, au contraire, se croit très-justement et très-solidement autorisé en tout ce qu'il dit et en tout ce qu'il fait; et si dans les discordes et les dissentions on veut entendre les deux partis, on trouvera, à les croire, qu'ils ont de part et d'autre les meilleures raisons du monde, et que leur conduite est droite et irréprochable. Mais quoiqu'ils en puissent penser, péchés néanmoins réels, péchés souvent griefs et très-griefs : tellement qu'au lieu de se sanctifier dans la religion, on s'y rend par là devant Dieu très-criminel, et l'on se charge d'une multitude infinie de dettes, dont il nous demandera un compte exact et rigoureux.

IV. Il ne faut point s'étonner après cela que peu à peu toute la discipline régulière vienne à se renverser. Car suivant la parole de Jésus-Christ : *Tout royaume où il y a de la division, sera désolé, et l'on verra tomber maison sur maison* (1). Les personnes qui gouver-

(1) Luc. 11.

elle ne se trouvera pas, lorsqu'elle y est néanmoins si nécessaire?

§. III. *Les obstacles les plus ordinaires qui troublent la paix avec le prochain.*

Malgré toutes les remontrances de saint Paul et ses plus fortes exhortations, la paix, du temps même de ce grand apôtre, ne laissa pas d'être troublée parmi les chrétiens. Ainsi nous ne devons point être surpris qu'elle le soit encore aujourd'hui dans les communautés religieuses. Elles ne sont pas plus saintes que l'étoit cette Eglise naissante, que le Saint-Esprit venoit de former, et qu'il avoit comblée de ses dons les plus excellens. Mais c'est justement ce qui nous doit engager à prendre plus sur nous-mêmes, et à faire plus d'efforts pour nous préserver d'un malheur où il est aisé de tomber, et dont toute la ferveur de la primitive Eglise n'a pas défendu des ames si pures d'ailleurs, et comme toutes célestes. Voilà, dis-je, pourquoi nous devons redoubler nos soins, et apporter une extrême vigilance à prévenir et à écarter les moindres obstacles qui pourroient altérer la paix et la détruire. Or, entre ces obstacles, les plus communs sont, 1. la diversité des tempéramens et des humeurs; 2. la diversité des intérêts et des prétentions; 3. la diversité des opinions et des sentimens; 4. la diversité des directions et des conduites; 5. enfin, les liaisons et les amitiés particulières. Il y en a d'autres, mais qui la plupart sont compris dans ceux-ci et en dépendent. Je vais m'expliquer davantage sur chacun de ces cinq articles.

I. Les tempéramens ne sont pas les mêmes, et rien n'est plus différent que les humeurs. Il y a des humeurs douces et paisibles, et il y en a de violentes et d'impétueuses; il y a des humeurs agréables et enjouées, et il

y en a de chagrines et de bizarres; il y a des humeurs faciles et condescendantes, et il y en a d'opiniâtres et d'inflexibles. Dans une même communauté, les unes aiment à contredire, et les autres ne peuvent souffrir la plus légère contradiction; les unes prennent plaisir à railler et à médire, et les autres sont délicates jusques à l'excès, et sensibles à la plus petite parole qui les touche. De tout cela et de bien d'autres caractères tout opposés, naît une contrariété naturelle qui demande une attention infinie pour en arrêter les fâcheux effets. Si l'on ne vivoit pas ensemble, ou qu'on ne se vît que très-rarement, cette contrariété seroit moins à craindre; mais quand des personnes ont tous les jours à se parler, à converser, à traiter les unes avec les autres; quand tous les jours elles se rencontrent dans les mêmes offices, les mêmes fonctions, et à côté l'une de l'autre, n'est-ce pas un miracle de la grâce, si elles se tiennent toujours dans un parfait accord, et s'il ne leur échappe rien qui les puisse déconcerter? Et certes, s'il y a quelque chose en quoi paroissent plus sensiblement la sagesse et la force de l'esprit de Dieu, c'est de savoir assortir et concilier des cœurs à qui la nature avoit donné des inclinations et des qualités qui sembloient les plus incompatibles.

II. La diversité des intérêts et des prétentions ne cause pas moins de trouble que la diversité des humeurs et des tempéramens. Tous les sujets qui composent une communauté ne devroient proprement avoir qu'un seul intérêt: c'est celui de la communauté. Si même cela étoit on y verroit une pleine correspondance et un concours général à s'aider mutuellement et à se prêter la main, parce qu'on n'auroit en vue que le bien commun. Mais ce bien commun n'est pas toujours ce qu'on se propose; et il y a un bien particulier et personnel qui nous occupe beaucoup plus, et sur quoi l'on n'a souvent que trop de vivacité. Car quoiqu'on ait renoncé au monde, on ne

laisse pas dans la profession religieuse de se faire mille intérêts propres, qui, pour être d'un autre genre, n'en attachent pas moins le cœur; et si l'on n'y prend garde, on nourrit dans le cloître les mêmes passions qu'on auroit eues dans le siècle, et il n'y a de différence que dans les objets. On se met en tête d'avoir une telle charge, on veut obtenir une telle permission, on prétend que telle préférence nous est due, et l'on s'obstine à l'emporter. Il faut pour cela des patrons, il faut des suffrages. De là les intrigues pour réussir; de là les jalousies et les dépits si l'on ne réussit pas; de là les vains triomphes qui piquent les autres et qui les aigrissent, si l'on a l'avantage sur elles. C'est assez pour partager toute la maison. Les unes approuvent, les autres condamnent : les esprits s'échauffent, et de cette sorte l'on n'a que trop vu de fois des bagatelles et des affaires de néant, devenir des affaires sérieuses et bouleverser des communautés entières.

III. Un autre obstacle à la paix encore plus dangereux et plus pernicieux, c'est la diversité des sentimens et des opinions en matière de doctrine. Il n'est rien de plus étrange, ni rien de plus déplorable, que de voir des filles religieuses, et souvent de jeunes filles sans expérience et sans connoissances, vouloir entrer dans des questions, que non-seulement elles n'entendent pas, mais qu'elles n'entendront jamais et qu'elles ne peuvent entendre, parce qu'elles n'ont pas là-dessus les principes nécessaires. Cependant un esprit de présomption, un esprit de curiosité, un esprit de vanité et de singularité, les préoccupe tellement, qu'elles veulent connoître de tout, parler de tout, juger de tout. S'élève-t-il des disputes dans l'Eglise sur des matières très-subtiles et très-abstraites, il faut qu'elles en soient instruites : et à peine en ont-elles la teinture la plus foible et la plus superficielle, qu'elles se croient aussi éclai-

rées que les plus habiles théologiens. Du moins s'expliquent-elles d'un ton plus assuré et plus décisif que les docteurs mêmes : et parce que tout ce qui est extraordinaire et nouveau, donne un certain air de distinction, c'est là communément ce qui leur plaît, et à quoi elles s'attachent, se flattant en secret et se glorifiant de n'être pas de ces génies bornés qui ne pénètrent rien, et qui s'en tiennent purement et simplement aux premières idées dont on les a prévenus. Encore si elles en restoient là, et qu'elles se contentassent de ne pas penser comme les autres : mais elles vont plus loin, et voilà le plus grand désordre. Elles se mettent en tête de faire penser les autres comme elles pensent : elles étalent leur science; elles dogmatisent, à propos ou mal à propos. Qu'arrive-t-il de là? c'est que toute une communauté ne se trouvant pas assez docile pour recevoir leurs leçons, il y en a une partie qui se tourne contre elles, et une partie qui se joint à elles. Or, du moment qu'il commence à y avoir de la division entre les esprits, il est immanquable qu'il y en aura bientôt entre les cœurs. Qu'a-t-il fallu davantage pour allumer les guerres intestines dans les empires mêmes et dans les royaumes?

IV. De cet obstacle précédent, il en suit un de même espèce et tout semblable : c'est la diversité des directions et des conduites. Car chacune veut avoir un directeur qui soit dans les mêmes sentimens qu'elle, et qui l'y confirme. Souvent c'est ce directeur qui les lui a d'abord inspirés, et qui par là se l'est attachée. Comme donc parmi les premiers chrétiens, les uns étoient pour Apollo, les autres pour Pierre, d'autres pour Paul, et que c'étoit-là ce qui les divisoit: de même entre les personnes religieuses, les unes sont pour celui-ci, les autres pour celui-là; et il n'est pas moralement possible que cette variété ne soit la source de mille discordes. Hé! mes frères, disoit saint Paul aux Corinthiens, n'est-ce

pas un seul Dieu que nous servons et un seul Jésus-Christ? est-ce au nom de Pierre que vous avez été baptisés? est-ce Paul qui a été crucifié pour vous? voilà l'exemple qu'on devroit s'appliquer, et ce qu'il faudroit se dire à soi-même. Pourquoi tant se mettre en peine d'un homme, quoique ministre de l'Eglise, et quelque saint qu'il paroisse, si la paix en est endommagée? Et quel malheur, si ceux qui devoient nous sanctifier par leur ministère, et être pour nous des anges de paix, servoient à nous désunir, et par là même à nous dérégler!

V. Un dernier obstacle, ce sont les liaisons et les amitiés particulières, que forment quelquefois certains esprits qui aiment à dominer et à se faire dans une maison comme chefs de parti. Amitiés dont tout le fruit est de s'assembler en particulier, et cela pourquoi? pour s'entretenir de la communauté; pour se rapporter de part et d'autre tout ce qui se passe, tout ce qui se fait, tout ce qui se dit, pour s'épancher en de vaines railleries, en des plaintes amères, en des discours remplis de fiel; pour tenir conseil contre des supérieurs, ou contre d'autres, de qui l'on n'est pas content et dont on se croit maltraité. Amitiés que tous les saints instituteurs ont toujours étroitement défendues, parce qu'elles dégénèrent très-aisément en cabales, et qu'elles font dans une même communauté, autant de communautés différentes, qu'il y a de ces sortes d'unions et de ligues.

VI. Anathême sur ceux qui sèment ainsi la zizanie dans le champ du père de famille et dans la maison de Dieu. Car ce sont des enfans d'iniquité. Saint Paul souhaitoit qu'on les retranchât du corps des fidèles; mais sans porter la chose si loin, il est bien à souhaiter que dans la juste crainte d'un si terrible anathême, ils prennent une conduite toute nouvelle, et qu'ils réparent tous les désordres dont ils ont été jusques à présent les

auteurs. Bienheureux au contraire les pacifiques, ces enfans de Dieu qui gardent la paix avec tout le monde, qui du moins la désirent, qui y travaillent de tout leur pouvoir, et n'omettent pour cela aucun des moyens qu'ils jugent les plus convenables et les plus assurés, quelque gênans d'ailleurs et quelque mortifians qu'ils puissent être. En voici quelques-uns.

§. III. *Les moyens les plus propres à maintenir la paix avec le prochain.*

I. S'accoutumer de bonne heure à vaincre son humeur. Ce n'est pas l'affaire d'un jour : mais si dès les premières années qu'on est entré dans la religion, on s'étoit fait certaines violences, on se seroit peu à peu rendu plus maître de soi-même, et l'on auroit appris à se posséder davantage et à mieux réprimer les saillies de son naturel. Or, cette victoire sur soi-même consiste en deux choses, l'une intérieure, et l'autre extérieure. La première et la plus parfaite, c'est de corriger tellement en soi le fond de l'humeur, et d'acquérir un tel empire sur son tempérament, qu'on n'en ressente plus même dans l'ame les atteintes secrètes, et que le cœur n'en reçoive aucune altération. Cela demande une souveraine vertu, et ce degré est si rare, qu'on ne le peut guère proposer pour règle. Les saints néanmoins y sont parvenus, et nous pourrions, aidés de la grâce, y parvenir comme eux, si nous voulions l'entreprendre avec la même résolution et le même courage. Mais avant que nous soyons arrivés à ce point de perfection, l'autre chose à quoi nous devons nous étudier, et qu'il faut au moins gagner sur nous, regarde l'extérieur. C'est de savoir si bien renfermer au dedans tout ce qui s'élève de troubles et de mouvemens involontaires dans le cœur, qu'il n'en paroisse rien au dehors, et qu'on ne laisse pas

échapper le moindre geste, le moindre signe, la moindre parole qui fasse connoître l'agitation où l'on est, et qui puisse choquer personne. Ce n'est là, ni dissimulation, ni hypocrisie, quand on n'y a en vue que le bien de la paix; et l'effort qu'on est alors obligé de faire, n'est pas devant Dieu d'un petit mérite. Ainsi, malgré l'orage dont l'ame est assaillie, la paix avec le prochain se maintient et ne court aucun danger, parce qu'on se comporte comme si l'on ne sentoit rien et qu'on fût dans l'assiette la plus tranquille. O que cela coûte dans la pratique! mais que cela même attire aussi de bénédictions de la part du ciel, et qu'on en est bien récompensé dès cette vie, par la consolation qu'on a de pouvoir présenter à Dieu un sacrifice qui lui est si agréable!

II. Se désister volontairement de toutes ses prétentions, dès qu'il y va de la paix, et abandonner sans résistance tous ses droits, qui du reste sont si peu de chose dans l'état religieux. Car de quoi pour l'ordinaire s'agit-il dans les contestations qu'ont entre elles les épouses mêmes de Jésus-Christ? d'un léger intérêt qu'on s'est fait, et sur lequel, ou par opiniâtreté, ou par une fausse gloire, on ne veut point se relâcher. En vérité ne doit-on pas rougir de honte, quand on vient à considérer d'un sens rassis de quoi l'on s'inquiète tant et à quoi l'on s'arrête avec tant d'obstination, et comment peut-on soutenir les reproches de sa conscience, lorsque malgré soi on se dit intérieurement : Si j'avois assez de vertu pour reculer d'un pas, et que je voulusse ne plus penser à cela, qui dans le fond n'est rien, la paix aussitôt seroit rétablie? Il ne tient donc qu'à moi de pacifier tout, d'éteindre le feu de la division, qui n'est déjà que trop enflammé, et de calmer les esprits. Si je ne le fais pas, lorsque je le puis si aisément et à si peu de frais, ne serai-je pas bien condamnable, et qui me disculpera auprès de Dieu? Jésus-

Christ a versé son sang pour la paix : à quoi ne dois-je pas préférer un bien que mon Sauveur a tant estimé, et qu'il a acheté si cher?

III. Ne s'attacher point trop à son propre sens. Car on ne se brouille souvent dans les communautés, que parce qu'on s'entête, que parce qu'on suit certains préjugés dont on ne veut point revenir, que parce qu'on ne consulte que soi-même, et qu'on ne s'en rapporte qu'à soi-même, ne prenant aucun conseil et ne déférant à aucun avis. Dans les affaires les plus importantes, les gens du monde choisissent un tiers, sage et désintéressé, et consentent, en vue de la paix, d'en passer par son jugement. Dans les communautés divisées, on n'écoute qui que ce soit. On se prévient contre ceux qui par zèle et par charité voudroient s'entremettre, et ménager quelque accommodement. On se persuade que ce sont des gens gagnés et dont on doit se défier. On les prend à partie eux-mêmes, à moins qu'ils n'entrent aveuglément dans nos pensées, et qu'ils ne se déclarent pour nous. Que la docilité seroit alors d'un grand usage, et qu'elle épargneroit à toute une maison de démêlés et d'embarras!

IV. Sacrifier même, s'il est nécessaire, sa propre raison. Il est vrai, vous n'avez pas tort, la raison est certainement de votre côté; mais si vous ne cédez, vous n'aurez jamais la paix, et la guerre sera éternelle. Or, il vaut mieux en de pareilles conjonctures, renoncer, pour parler de la sorte, à la raison, et retourner en arrière, que de se tenir ferme et vouloir aller plus avant. En mille rencontres, il est de la souveraine raison, de condescendre, contre la raison même, aux foiblesses et aux imaginations de quelques esprits qui ne sont pas raisonnables. Mais, dites-vous, on agira mal à propos: il n'importe; le mal qui en pourra arriver, sera moindre que le bruit et les ruptures où la maison se

trouveroit exposée par une inflexible fermeté. Cette règle, au reste, n'est pas générale; mais elle demande beaucoup de discernement, et ne peut être appliquée qu'aux choses qui ne blessent point la conscience, et où il n'y a point d'offense de Dieu.

V. Préférer une sage et religieuse simplicité à une envie dangereuse et immodérée de savoir. On n'a que trop éprouvé dans les monastères de filles, les pernicieux effets de cette malheureuse démangeaison d'apprendre, et de vouloir passer pour savante. Désordre plus commun dans ces derniers temps, qu'il ne l'étoit autrefois. Les premières religieuses se contentoient d'être bien instruites des points les plus essentiels de l'évangile et de la foi; de bien étudier leurs règles, leurs observances, leurs devoirs, et de les bien remplir. De là, soumises à l'Eglise, elles s'en tenoient à ses décisions, sans raisonner, sans contester, et sans prétendre prononcer sur ce qu'elles voyoient assez n'être pas de leur compétence et de leur ressort. Elles montroient en cela leur humilité, leur prudence, leur droiture d'esprit et de cœur, et elles en goûtoient le fruit solide, qui étoit une sainte paix. D'où vient que les supérieures de communauté les plus habiles dans le gouvernement, ont soin encore, autant qu'il leur est possible, d'écarter de leur maison, livres, écrits, directions, tout ce qui pourroit y faire naître des questions très-nuisibles, ou du moins très-inutiles.

VI. Mais de tous les moyens, le plus efficace et le plus puissant est la sainte et fréquente communion: car le sacrement de nos autels est le sacrement de l'unité, le mystère de la charité, et par conséquent le nœud de la paix. Dans la communion, nous sommes tous nourris d'un même pain céleste, nous sommes assis à la même table de Jésus-Christ, nous lui sommes tous unis comme à notre chef: que de raisons pour nous lier étroitement ensemble! Comment cet adorable sacrement

sera-t-il pour nous le sacrement de l'unité, si nous nous séparons les uns des autres? comment sera-t-il le sacrement de la charité, si nous nous soulevons les uns contre les autres, et comment ne ferons-nous qu'un même corps avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ, si nous ne demeurons attachés les uns aux autres?

VII. Une des dispositions les plus essentielles à la communion, est donc que nous conservions la paix entre nous. C'est pourquoi le Fils de Dieu, avant que d'instituer ce grand mystère et d'y admettre les apôtres, leur donna la paix. Sans cela, quoique purs d'ailleurs, il ne les eût pas jugés dignes de son sacrement: ainsi toutes les autres préparations que nous pouvons et que nous devons y apporter, supposent celle-là; et c'est aussi par là que nous nous mettons en état d'accomplir le dessein du Sauveur du monde, qui a été, en nous incorporant avec lui, d'établir parmi nous la plus parfaite société, et de faire de nous un même troupeau et une même Eglise.

VIII. Au contraire, un des plus grands obstacles à la communion est que nous ne soyons pas en paix avec nos frères, ni nos frères avec nous: car alors Jésus-Christ veut que nous quittions l'autel et le sacrifice, beaucoup plus la communion, puisqu'il faut bien plus pour approcher de la communion, que pour offrir simplement le sacrifice. Un pécheur, même en état de péché, peut assister à la messe, et dans la vue d'appaiser Dieu, lui offrir le sacrifice: mais il ne peut communier, s'il ne s'est réconcilié et avec Dieu, et avec le prochain. C'est donc à nous de nous éprouver là-dessus nous-mêmes, avant que de recevoir le Saint des saints, et d'écouter notre cœur pour savoir s'il n'a rien à nous reprocher sur un point de cette conséquence.

IX. Daigne le Seigneur dans la participation de son

corps et de son précieux sang, nous réunir tous. C'est lui, selon le mot de l'Apôtre, *qui est notre paix* (1), et c'est dans la communion que cette parole se vérifie à la lettre, puisque c'est là qu'il veut être lui-même le médiateur de toutes nos réconciliations. Il a bien eu le pouvoir de réconcilier le ciel et la terre : notre réunion est-elle plus difficile ? Dans les siècles passés, on a vu plus d'une fois des ennemis irréconciliables, à ce qu'il sembloit, déposer toute leur haine à la sainte table, et en sortir dans une sincère et pleine intelligence. Aujourd'hui et quelquefois dans les maisons religieuses, on voit des personnes divisées sortir de cette table de Jésus-Christ avec la même aigreur, et en remporter les mêmes animosités. Puissions-nous éviter ce malheur, et nous préserver d'une telle malédiction !

(1) Ephes. 2.

INSTRUCTION
SUR
LA CHARITÉ.

Ce que vous avez particulièrement à considérer touchant la charité, est compris dans son précepte et dans sa pratique. En vous expliquant ce qui regarde le précepte de la charité, je vous ferai voir la nécessité indispensable de cette vertu, et vous pourrez tirer de là de puissans motifs pour vous exciter à l'acquérir. Et en vous apprenant quelle en doit être la pratique, je vous en marquerai les divers caractères, qui pourront vous servir de règles pour vous juger vous-même, et pour connoître comment vous avez accompli jusques à présent un des devoirs les plus essentiels de la vie chrétienne.

§. I. *Le précepte et l'obligation de la charité.*

I. La charité n'est pas seulement un conseil évangélique, mais un précepte; et le Sauveur du monde l'a eu tellement à cœur, qu'il en a fait son précepte particulier. Car *voici mon commandement*, disoit-il à ses apôtres : *c'est que vous vous aimiez les uns les autres* (1). Motif admirable dont se servoit saint Jean, le bien-aimé de Jésus-Christ et l'apôtre de la charité, lorsque parcourant les églises d'Asie, dont il étoit le patriarche et le fondateur, il répétoit sans cesse dans les assemblées des fidèles ces paroles : *Mes chers enfans, aimez-vous les uns les autres* (2). Sur quoi ses disciples lui ayant représenté qu'il leur prêchoit toujours la même

(1) Joan. 15. — (2) Hieron.

je ne serois, selon les expressions figurées de S. Paul, qu'un airain sonnant et qu'une cymbale retentissante. Quoi que je pusse dire à Dieu pour lui témoigner les sentimens de mon cœur, il ne m'entendroit pas, et il ne voudroit pas même m'entendre. Quand je ferois des miracles, que je transporterois les montagnes, que je ressusciterois les morts, ou ce seroient de faux miracles, ou, malgré ces miracles, quoique vrais, je ne laisserois pas d'être réprouvé de Dieu. Car Dieu peut, par le ministère même d'un réprouvé, opérer des miracles; mais ces miracles n'empêchent pas que celui par qui il les opère, ne puisse absolument devenir et être actuellement à ses yeux un sujet de damnation. Quand je livrerois mon corps au fer et au feu, c'est-à-dire, quand je m'exposerois au martyre le plus rigoureux, tout ce que je pourrois endurer de supplices et de tourmens, seroit perdu pour moi, et ne me serviroit de rien auprès de Dieu. Je serois, comme martyr, confesseur de la foi; mais indigne confesseur, parce que je serois en même temps apostat de la charité. Car dans une telle supposition, on peut être l'un et l'autre, et l'on en a vu des exemples. Témoin celui dont parle Eusèbe dans son histoire de l'Eglise, qui, allant souffrir la mort à laquelle il avoit été condamné pour la foi, ne voulut jamais pardonner à un autre chrétien, son ennemi, quoique prosterné à ses pieds il lui demandât grâce, et le conjurât de vouloir bien se réconcilier avec lui. Mais sans remonter si haut, ne voit-on pas tous les jours des ames religieuses martyres de leur règle, pour ainsi parler, n'avoir avec cela nulle charité pour ceux ou pour celles qui ont eu le malheur de s'attirer leur disgrâce et leur aversion? Ne voit-on pas dans le monde tant de personnes dévotes martyres de la pénitence et de la mortification, être néanmoins les plus vives dans leurs ressentimens et leurs animosités. Appliquons-nous ceci,

et disons-nous à nous-mêmes : Quand je m'immolerois comme une victime, et que je pratiquerois toutes sortes d'austérités; quand je passerois toute ma vie ou en oraison, ou en d'autres saints exercices, tous mes exercices, toutes mes oraisons, toutes mes austérités, sans la charité, me deviendroient inutiles. Grande leçon pour nous, et capable de faire trembler une infinité de gens, soit dans le siècle, soit dans le cloître, qui, sévères à l'excès sur les autres points de la morale chrétienne, vivent dans un relâchement, ou, pour mieux dire, dans une licence extrême à l'égard de la charité.

V. Si je n'aime pas mon prochain aussi parfaitement que Jésus-Christ me l'ordonne, il est de la foi que je n'ai pas la vie de la grâce : *Celui qui n'aime pas son frère est dans un état de mort* (1). Il est de la foi que je suis dans le plus déplorable aveuglement : *Celui qui n'aime pas son frère marche dans les ténèbres* (2). Il est de la foi que je me rends coupable d'une espèce de meurtre : *Celui qui n'aime pas son frère est homicide* (3). Trois malédictions marquées par saint Jean, et d'autant plus à craindre qu'elles sont plus communes. En voici le sens et l'explication.

VI. Si je n'aime pas mon frère, je suis dans un état de mort, c'est-à-dire, dans l'état du péché mortel; car il n'y a que le péché mortel qui puisse causer la mort à mon ame. Or, le péché mortel où tombent plus aisément les personnes mêmes qui font profession de piété et les ames religieuses, c'est celui qui attaque et qui blesse la charité, puisque, pour pécher grièvement en ce point, il ne faut qu'un secret sentiment de haine ou de vengeance, volontairement conçu et entretenu. Péché qui se forme si promptement dans le cœur, que sans une grande précaution il est très-difficile de l'arrêter. Péché qui se tourne très-aisément en habitude, et

(1) 1. Joan. 3. — (2) 1. Joan. 2. — (3) 1. Joan. 3.

où l'on demeure quelquefois les années entières. Il y a certaines conditions qui par elles-mêmes nous mettent assez à couvert des autres péchés, de l'ambition, de l'avarice, de l'impureté : mais il n'y a point de condition où l'on ne soit exposé à celui-ci. C'est souvent dans les plus saints états qu'il règne avec plus d'empire et plus d'impunité.

VII. Si je n'aime pas mon frère, je marche dans les ténèbres. Mais pourquoi en commettant ce péché suis-je plutôt dans les ténèbres, qu'en commettant les autres? En voici la raison, qui est évidente : c'est que les péchés contre la charité sont ceux où il est plus ordinaire et plus facile de se faire une fausse conscience, une conscience peu exacte, une conscience selon ses vues, selon ses desseins, selon ses inclinations, selon ses antipathies : or rien n'est plus sujet à l'illusion que nos vues et nos idées particulières, que nos antipathies et nos inclinations naturelles. C'est que l'article de la charité est celui où l'on se flatte davantage, et où l'on trouve plus de spécieuses excuses pour se justifier, quelque criminel que l'on soit. C'est qu'il arrive même tous les jours qu'on érige en vertus les actions, les sentimens, les discours où la charité est le plus visiblement offensée. On appelle zèle de la gloire de Dieu, zèle du salut des ames, zèle de la vérité et de la pure doctrine, ce qu'il y a dans la médisance de plus outrageux et de plus calomnieux. Bien loin d'en avoir quelque peine, on s'en fait un mérite devant Dieu, et l'on s'en glorifie devant les hommes.

VIII. Si je n'aime pas mon frère, je suis homicide : et de qui? de moi-même, de la charité et du prochain. De moi-même, puisque je tue mon ame par une des blessures les plus mortelles qu'elle puisse recevoir. De la charité, puisque j'éteins, autant qu'il est en moi, ce principe de toute société : de la société humaine, de la société chrétienne, et surtout de la société religieuse.

Du prochain, puisque je le fais mourir en quelque sorte dans mon cœur, où il devroit vivre, et où je devrois le porter. Quiconque saura bien pénétrer toutes ces vérités, qu'il se trouvera redevable à la justice de Dieu, qui est l'auteur de la charité, qui doit prendre un jour sa cause en main, et venger si hautement ses intérêts!

IX. Ce qui doit encore sur cela redoubler notre crainte, c'est de voir combien cette charité qui nous est si expressément commandée, court néanmoins de risques partout et dans tous les états. Rien de plus difficile à conserver; rien de plus rare que de la maintenir pure et entière. C'est un trésor que nous portons dans des vases fragiles : si nous venons à la perdre, tout est perdu pour nous. Y a-t-il donc attention que nous ne devions avoir, y a-t-il circonspection dont nous ne devions user, y a-t-il mesures que nous ne devions prendre? Et là-dessus ne pensons point à nous prévaloir de la sainteté de notre profession. La retraite religieuse peut nous préserver de tous les autres dangers du monde; mais la charité n'y est pas toujours plus en assurance qu'ailleurs, et combien y a-t-elle fait de tristes naufrages?

X. Rien de plus exposé que la charité à de violentes tentations. Comme c'est l'ame du christianisme et le nœud qui soutient toutes les sociétés, il n'y a point d'efforts que le démon ne fasse pour l'arracher de nos cœurs, et c'est contre elle qu'il emploie tout ce qu'il a d'artifice et de pouvoir. En quoi il n'est que trop secondé par nos dispositions intérieures, par notre amour-propre, par notre orgueil, par notre sensibilité et notre extrême délicatesse, par les contradictions des autres, par tous les événemens qui allument nos passions et qui sont contraires à nos désirs. Il nous faut donc une charité assez solide et assez ferme pour n'être point ébranlés de tous ces assauts, pour réprimer les mouvemens les plus vifs, pour nous endurcir contre les traits les plus perçans,

pour triompher de tout ce qui pourroit lui donner quelque atteinte et l'affoiblir.

§. II. *La pratique et les caractères de la Charité.*

I. Afin que notre charité soit aussi solide et aussi parfaite qu'elle doit l'être, il faut qu'elle ait tous les caractères que saint Paul nous a si bien décrits, et dont il nous a fait un détail si exact et si instructif. *La charité,* dit ce grand apôtre, *est patiente, elle est pleine de bonté. La charité n'est point jalouse, elle ne s'enfle point, elle n'est point ambitieuse, elle ne cherche point ses propres intérêts, elle ne s'emporte point, elle ne pense mal de personne, elle n'a point de joie de l'injustice, mais elle en a de la vérité; elle endure tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout* (1). Excellentes qualités de la charité, qui en comprennent toute la pratique, et qui lui sont tellement nécessaires, que si une seule lui manque, non-seulement ce n'est plus une charité complète, mais elle n'est pas même suffisante pour satisfaire à l'obligation absolue que Jésus-Christ nous a imposée. Reprenons donc par ordre ces différens caractères, et considérons-les chacun en particulier pour nous les bien imprimer dans l'esprit et dans le cœur.

II. *La charité est patiente.* C'est par là qu'elle se soutient et qu'elle se purifie. Car de la manière que nous sommes tous faits, il n'est pas possible qu'il ne se rencontre mille choses dans la vie qui nous déplaisent, qui nous piquent, qui nous choquent, dont nous nous sentons rebutés, et qui nous porteroient naturellement aux révoltes et aux éclats. Si nous nous modérons et que nous prenions patience, dans un moment tout est étouffé, tout tombe, et l'on n'en parle plus. Mais si nous suivons le premier mouvement qui s'élève, et que la chaleur

(1) 1. Cor. 13.

nous emporte, combien les suites en sont-elles fâcheuses, et que n'en coûte-t-il pas à la charité? De plus, c'est par la patience que notre charité se purifie : comment cela? parce que dans les occasions où nous avons besoin de patience et où nous la pratiquons, il n'y a que la pure charité qui nous retienne. Ce n'est point la nature, ce n'est point l'inclination, ce n'est point le goût, mais la seule vue de Dieu dont nous voulons garder le précepte, et le seul zèle de la charité que nous ne voulons pas détruire.

III. *La charité est pleine de bonté.* Elle est honnête, prévenante, complaisante, obligeante. Ce qu'elle a de plus merveilleux, c'est qu'elle rend tels des gens qui d'eux-mêmes, sont des esprits rudes, aigres, sauvages, impraticables. D'où vient que, selon le monde même, il n'y a point de personnes plus sociables, plus civiles, plus accommodantes, autant qu'il est permis par la loi de Dieu, que les personnes vraiment dévotes et vertueuses; et si au contraire l'on en voit de chagrines, de farouches, d'inaccessibles, et, pour ainsi dire, de barbares dans toutes leurs manières, c'est à elles-mêmes, et non point à la dévotion qu'il faut s'en prendre. Car la vraie dévotion est charitable; et ce que fait le monde par un esprit profane, la charité le fait par un esprit chrétien, qui est d'adoucir les mœurs et de les polir.

IV. *La charité n'est point jalouse.* En voici la raison : c'est que la charité consiste dans une bonne volonté et dans une sincère affection pour le prochain. Or, dès qu'on est touché de cette affection sincère et qu'on a cette bonne volonté, on souhaite au prochain le bien qu'il n'a pas, et l'on n'a garde, par conséquent, de lui envier celui qu'il possède. Mais du reste, on peut dire et il est certain que la charité n'a point d'ennemi plus puissant et plus à craindre que cette malheureuse jalousie qui nous infecte de son poison, et dont il n'y a que

les esprits fermes et les ames droites qui sachent bien se défendre. Jalousie des avantages d'autrui, des talens d'autrui, des vertus d'autrui et des éloges qu'on leur donne. C'est assez pour rompre des amitiés qui sembloient devoir durer jusques à la mort. Deux hommes avoient entre eux la liaison la plus étroite : mais que dans une même profession où la Providence les emploie, l'un vienne à l'emporter sur l'autre, que l'un réussisse et soit applaudi, tandis que l'autre demeure en arrière et qu'il n'en est fait nulle mention, cela suffit pour les diviser et pour les réduire à ne se plus connoître : pourquoi ? parce que la jalousie s'empare du cœur de celui-ci, et qu'elle lui inspire des sentimens avec lesquels une véritable union ne peut subsister. On ne peut comprendre combien de ravages cette passion si lâche et si honteuse a causés jusque dans les états les plus saints et les plus consacrés à Dieu.

V. *La charité n'agit point mal à propos.* C'est-à-dire qu'elle nous rend vigilans, circonspects, attentifs sur nous-mêmes et sur les autres : sur nous-mêmes, pour prendre garde à tout ce que nous disons et à tout ce que nous faisons; sur les autres, pour connoître ce qui les offense et pour s'en abstenir. Et en effet, puisqu'il faut si peu de chose pour blesser la charité, et qu'une parole indiscrète, qu'une plaisanterie mal placée, qu'un ton de voix trop élevé est capable d'aigrir certaines personnes, avec quelle précaution ne devons-nous pas ménager leur foiblesse ? C'est une erreur de croire qu'il n'y a que ce qui attaque la réputation qui puisse être contre la charité. Ce n'est pas une moindre erreur de penser que la charité ne soit violée, que lorsqu'on parle, ou qu'on agit avec réflexion et de dessein prémédité. Ce sont souvent les indiscrétions, les imprudences, les légèretés qui excitent les plus grands troubles. Il est vrai, ce n'est point par malice que vous dites ceci

ou cela ; les choses vous échappent avant que vous les ayez bien considérées, et sans que vous y entendiez aucun mal ; mais après tout, avec votre ingénuité prétendue, ou plutôt avec cette ingénuité trop précipitée et trop aveugle, vous faites sur ceux qui vous écoutent de très-vives impressions, et vous leur portez des coups très-douloureux. Votre inconsidération vous excuse-t-elle ? non sans doute. Que n'avez-vous plus de retenue? que ne réprimez-vous votre impétuosité? pourquoi vous donnez-vous une telle liberté de déclarer si aisément toutes vos pensées, et que ne mettez-vous un frein à votre langue pour la régler ?

VI. *La charité ne s'enfle point.* Tous ne sont pas dans les mêmes rangs, n'ont pas les mêmes prérogatives, ne vivent pas dans la même distinction ni les mêmes honneurs : mais quiconque se trouve au-dessus des autres, n'a pas droit pour cela de les mépriser, ni de les traiter avec hauteur. Outre que ces airs hautains et dédaigneux ne conviennent qu'à des esprits vains et frivoles, rien ne leur attire plus l'envie et ne leur suscite plus d'affaires. Qu'on voie dans l'élévation un homme sans faste, sans orgueil, en usant bien avec tout le monde et ne se laissant point éblouir de sa fortune, on ne cherche point à l'humilier, on ne forme point d'intrigues contre lui, il ne se fait point d'ennemis, et chacun, au contraire, est disposé à se déclarer en sa faveur. Mais si l'on y remarque de la fierté et de l'ostentation, et qu'on lui voie prendre un ascendant impérieux, voilà ce qui engage à le butter en toutes rencontres, à le chagriner, à le déchirer dans les conversations, à renverser toutes ses entreprises et à l'abattre lui-même si l'on peut. Plus de charité à son égard, comme il témoigne n'en avoir à l'égard de personne.

VII. *La charité n'est point ambitieuse.* Prétendre accorder ensemble la charité et l'ambition, c'est une

chimère. Un ambitieux veut toujours monter; il veut être plus considéré que les autres, avoir en tout la préférence, occuper partout les premières places, et voilà justement ce qui ruine la charité dans son cœur. Car il ne manque point de compétiteurs et de concurrens. De quel œil les regarde-t-il, et de quel œil en est-il regardé? Ne sont-ce pas ces fatales concurrences qui entretiennent entre les familles des défiances, des haines, des inimitiés éternelles? Concurrences, non-seulement entre maisons et maisons, mais entre particuliers et particuliers; non-seulement entre les grands, mais entre les petits; non-seulement entre les séculiers, mais entre les religieux. Il ne faut pas beaucoup d'expérience, soit du monde, soit de la vie religieuse, pour savoir quels désordres sont venus de là, et pour prévoir quels désordres dans la suite il en doit encore venir.

VIII. *La charité ne cherche point ses intérêts.* Voilà de toutes les épreuves la plus sûre, pour démêler la vraie charité de celle qui n'en a que l'apparence et que le nom. Car il n'en faut pas juger par les démonstrations extérieures, même les plus vives et les plus empressées. On voit des personnes donner toutes les marques du plus parfait dévouement et d'une charité sans réserve. A s'en tenir aux dehors, on ne peut rien, ce semble, ajouter à leur zèle, et l'on ne doute point qu'ils n'agissent dans les vues les plus pures d'une affection toute chrétienne. Mais si l'on pouvoit pénétrer le fond de leur cœur, on se détromperoit bientôt, et l'on y apercevroit un intérêt caché qui les conduit. Aussi, que cet intérêt vienne à cesser, et qu'il ne se trouve plus dans ces services qu'on rendoit, dans ces assiduités qu'on avoit, dans cette ardeur qu'on témoignoit, c'est-là que le mystère tout à coup se dévoile. Ces gens si serviables et si officieux, ne vous connoissent plus, à ce qu'il paroît, et tournent ailleurs leurs soins, parce qu'ils y es-

pèrent un meilleur compte. L'intérêt même est si subtil, que quelquefois on ne le remarque pas soi-même, et qu'on y est trompé comme les autres; mais l'occasion est, pour ainsi parler, la pierre de touche; c'est elle qui découvre l'ame, et qui en révèle tout le secret.

IX. *La charité ne s'emporte point.* Elle peut reprendre, elle peut corriger, elle peut, selon les besoins, s'expliquer avec force et avec fermeté; mais tout cela se fait, ou se doit faire sans violence et sans emportement. Illusion de dire : C'est pour le bien que je m'intéresse, et c'est ce qui m'anime : votre intention est bonne, mais elle n'est pas assez mesurée; et si vous n'y prenez garde, de ce bon principe suit un mauvais effet, qui est la passion. Car on a beau se flatter, il y a presque toujours de la passion dans ce feu et cette chaleur qui vous agite, et dont vous n'êtes plus maître dès qu'une fois vous vous y abandonnez. La charité, lors même qu'elle est obligée de se montrer plus sévère et d'user de rigueur, ne perd jamais une certaine onction qui tempère toutes choses, et qui en est comme l'assaisonnement. Si cette onction n'y est pas, la charité ne peut y être, ou n'y peut longtemps demeurer.

X. *La charité ne pense point de mal.* Elle n'est point défiante, point soupçonneuse. C'est des soupçons et des défiances que naissent les jugemens téméraires et les aversions; et il n'y a guère d'esprits plus dangereux dans la société et le commerce de la vie, que ces imaginations fortes et ombrageuses, qui se tourmentent beaucoup elles-mêmes, et qui ne tourmentent pas moins les autres. Un esprit de cette trempe envisage toujours les choses par un mauvais côté, et les interprète toujours, ou à son propre désavantage, ou à celui du prochain. Ce ne sont communément que des chimères et des fantômes qu'il se forme; mais ces fantômes et ces chimères, c'est ce qui le prévient, ce qui l'envenime, ce qui l'irrite, ce qui le nourrit dans les ressentimens les plus

injustes et les plus mal fondés. Une ame bien faite, et surtout une ame chrétienne et charitable, est au contraire disposée à prendre tout en bonne part. Ce n'est pas qu'elle approuve le mal, mais elle ne le croit pas aisément. Elle se feroit même et avec raison, une peine de conscience et un scrupule d'écouter d'abord toutes les idées qui se présentent, et de les suivre avant que de s'être donné le temps de les approfondir. Cependant elle se tient en paix, et elle aime mieux être trompée par une trop grande facilité à bien juger, que de l'être par une trop grande rigueur à condamner.

XI. *La charité n'a point de joie de l'injustice, mais elle en a de la vérité.* Si je me réjouis du mal de mon prochain, si je suis bien aise qu'on le blâme, qu'on le mortifie, qu'on le persécute, qu'on se tourne contre lui, parce qu'il s'est tourné contre moi, non-seulement c'est une joie basse et indigne d'un cœur généreux; mais c'est une vengeance absolument incompatible avec cette loi d'amour, qui nous impose une obligation rigoureuse de pardonner à nos ennemis et de les aimer. De même, si je n'ai pas une sainte joie de la justice qu'on rend à mes frères, et que je leur dois rendre aussi bien que les autres; si je ne bénis pas Dieu de leur avancement, de leurs progrès, du bien qu'ils font, du crédit qu'ils acquièrent dans le public, c'est une preuve certaine qu'il y a peu de charité en moi, pour ne pas dire qu'il n'y en a point du tout, puisqu'il n'y a pas même de bonne foi, de droiture, ni d'équité. Y en a-t-il plus ailleurs? et suivant ces deux seules règles, où trouverons-nous de la charité parmi les hommes, et n'aurons-nous pas lieu de nous plaindre qu'il n'y en a presque nulle part?

XII. Enfin l'Apôtre conclut par ces paroles: *La charité endure tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout.* Qu'elle supporte et qu'elle endure tout, c'est ce que fait la patience, dont nous avons déjà parlé. Mais comment croit-elle tout? Cela ne se doit entendre

que de ce qui est à l'avantage du prochain : car pour le mal, ainsi que nous l'avons dit, elle est extrêmement réservée et difficile à se le persuader. Tout ce qui va donc à la justification d'autrui, elle le reçoit avec une prévention favorable, et une certaine simplicité, qui sans être tout à fait aveugle, évite aussi de se rendre trop pointilleuse et trop pénétrante. Mais comme il y a néanmoins des sujets et des occasions où l'évidence des choses ne permet pas de les justifier par aucun endroit, ce que fait du moins la charité, c'est d'espérer tout. Elle espère, par exemple, que cet homme changera de conduite, qu'il reviendra de ses égaremens, qu'il se comportera mieux en d'autres rencontres, qu'il reconnoîtra son erreur, qu'il se détrompera de ses préjugés, qu'il réparera le passé, et qu'il en fera une pleine satisfaction. Or cette espérance dont on ne doit jamais se départir, est une raison de le cultiver, de l'épargner, d'avoir pour lui des égards : et voilà ce qui faisoit dire à saint Augustin, que nous devons aimer les libertins mêmes et les impies, parce qu'ils peuvent devenir un jour des élus de Dieu et des saints. Ayons la charité dans le cœur, et il ne sera point nécessaire de nous fournir de bons tours et de bonnes pensées en faveur du prochain ; nous les trouverons d'abord nous-mêmes.

XIII. Notre charité ne sera pas sans récompense : et saint Paul lui-même nous la promet, lorsqu'il ajoute que la charité *ne doit jamais finir*(1). Elle nous conduira au ciel, et nous l'y conserverons éternellement. Tous les autres dons cesseront ; celui de prophétie, celui de science, celui des langues, celui des miracles : mais dans la félicité éternelle, bien loin que la charité soit détruite, elle n'y sera que plus abondante et que plus parfaite. Commençons dès ce monde à nous mettre dans l'heureux état où nous espérons être pendant toute l'éternité.

(1) I. Cor. 13.

INSTRUCTION
SUR
L'HUMILITÉ DE LA FOI [1].

Comme je ne vous dissimule point mes sentimens, et que d'ailleurs vous me faites l'honneur de m'écouter et de bien prendre ce que je vous dis, je ne vous célerai point que je vous trouve un peu trop porté à vous élever contre les décisions de l'Église, touchant des matières qui depuis long-temps ont été agitées avec toute la réflexion nécessaire, et sur lesquelles le saint Siége a prononcé. Vous en raisonnez, vous en disputez, vous vous échauffez même quelquefois, et il vous paroît étrange que pour couper cours à des contestations qui n'auroient point de fin, on se contente de vous répondre en un mot, qu'il n'est plus temps d'examiner, mais de se soumettre. Cependant cette réponse n'est pas moins solide ni moins vraie, qu'elle est courte et décisive; et vous la goûteriez davantage si vous aviez ce que j'appelle l'humilité de la foi. Avec cette humilité de la foi, que de raisonnemens tomberoient tout à coup! que de difficultés s'évanouiroient! que de disputes cesseroient! Car sans prétendre parler de vous en particulier, on a toujours remarqué que dans ces sortes de divisions au regard de la doctrine, il se mêloit un orgueil secret qui servoit infiniment à les entretenir. Je m'estimerois heureux si je contribuois à vous préserver de cet écueil, et j'espère que ce qu'il m'est venu en pensée de vous écrire, n'y sera pas inutile. Du moins vous fera-t-il voir la nécessité d'une foi humble: je veux dire, que sans une so-

[1] Cette instruction regarde une personne peu soumise aux décisions de l'Eglise.

lide humilité, il n'est pas possible de conserver une foi bien pure.

I. Vous devez remarquer d'abord, qu'il y a deux choses à considérer dans la foi : ce que nous croyons, et la manière dont nous le croyons. L'un est comme la matière de notre foi, et l'autre en est comme la forme. Or, l'un et l'autre a une connexion essentielle avec l'humilité, et ne subsiste que sur le fondement de l'humilité. Car ce que nous croyons, c'est-à-dire, les humiliations d'un Dieu et les maximes humiliantes de son évangile, qui sont les principaux objets de notre foi, pour être crues, demandent nécessairement de notre part une préparation de cœur et une pieuse affection à l'humilité; et la manière dont nous les croyons, n'est rien autre chose qu'un exercice continuel d'humilité. D'où je conclus que c'est donc particulièrement l'humilité qui entretient ce divin commerce qu'il y a entre Dieu et nous par le moyen de la foi, lorsque Dieu nous parle et que nous croyons à sa parole. Vous pourrez mieux entendre ceci par l'éclaircissement que j'y vais donner.

II. Ce que nous croyons se réduit surtout à des mystères et des maximes : or, ces mystères et ces maximes ne sont la plupart que des mystères et des maximes d'humilité. Un Dieu fait homme, et par là un Dieu humilié jusqu'à l'anéantissement; un Dieu incarné dans le sein d'une vierge, comme dans le sein de l'humilité; un Dieu né dans une étable et couché dans une crèche, comme dans le berceau de l'humilité; un Dieu inconnu, méprisé sur la terre, et y vivant comme dans le séjour de l'humilité; un Dieu mourant sur la croix, comme sur le théâtre de l'humilité; un Dieu présent sur nos autels, mais caché sous de viles espèces, comme dans le sacrement de l'humilité : voilà les grands mystères que notre foi nous propose. De plus, un Dieu ne nous prêchant que l'humilité, ne promettant presque ses ré-

compenses qu'à l'humilité, n'agréant nos services et n'acceptant tous nos mérites qu'autant qu'ils sont fondés sur l'humilité; nous donnant pour règles de nous abaisser, de fuir la grandeur et l'élévation, de prendre partout les dernières places, de préférer aux honneurs les mépris, les outrages, les calomnies; voilà les plus communes maximes de notre foi. Or, comment sera-t-il possible que notre esprit se persuade bien tout cela, et qu'il croie tout cela d'une foi bien vive, à moins qu'il n'y ait dans notre cœur quelques principes d'humilité, et que par l'humilité il ne surmonte sur tout cela ses répugnances naturelles? D'autant plus que c'est du cœur et de la volonté que la foi dépend. Car notre foi doit être libre, et nous ne croyons par une foi divine que ce que nous voulons croire. Il faut donc un acte du cœur et de la volonté, qui détermine l'esprit à croire. Et si c'est un cœur vain, un cœur orgueilleux et présomptueux, sera-t-il en état de faire les efforts nécessaires pour obliger l'esprit de croire des vérités qui toutes condamnent son orgueil et sa présomption? C'est pourquoi le Fils de Dieu reprochant aux Juifs leur incrédulité, au lieu de leur dire qu'ils ne vouloient pas croire en lui, leur disoit en termes plus forts, qu'ils ne pouvoient pas même croire en lui, et cela, parce qu'ils étoient remplis d'orgueil, et qu'ils ne cherchoient que l'honneur du monde. Ce n'est pas, remarque saint Chrysostôme, qu'ils manquassent de lumières, ni qu'absolument ils ne pussent avoir la foi; car Jésus-Christ alors ne leur eût pas fait ce reproche: mais c'est que l'orgueil qui les possédoit, et dont ils ne vouloient pas se défaire, les mettoit dans une espèce d'impuissance de croire, et que cette impuissance étant volontaire dans sa cause, elle devenoit criminelle dans son effet. Combien y a-t-il de prétendus chrétiens, à qui je pourrois adresser ces mêmes paroles du Sauveur: *Le moyen que vous puis-*

siez

siez croire, vous qui vous laissez aveugler par la passion de l'honneur? (1) Ce n'est pas qu'ils ne croient les mystères de la religion et les maximes de l'évangile, d'une certaine foi vague et superficielle; du moins font-ils profession de les croire, puisqu'ils se disent chrétiens. Mais en vérité, quand on les voit si entêtés des vanités du siècle, de l'estime du siècle, des pompes du siècle, si entêtés d'eux-mêmes et de leur propre mérite, peut-on penser qu'ils croient réellement, qu'ils croient solidement, qu'ils croient fermement des mystères et des maximes, qui ne les portent qu'à s'avilir dans l'opinion des hommes et qu'à s'anéantir.

III. Je n'insiste pas davantage sur cet article, mais je m'attache à l'autre, où l'humilité me paroît encore tout autrement nécessaire : c'est la manière dont nous croyons. Car qu'est-ce que la foi, et en quoi consiste la foi? Elle consiste à croire sans voir : *Heureux ceux qui n'ont point vu, et qui ont cru* (2). Elle consiste à croire ce qui nous est révélé, et non pas de Dieu même immédiatement, mais par le ministère des hommes et par l'organe de l'Eglise : *Quiconque refuse d'écouter l'Eglise, regardez-le comme un païen et un publicain* (3). Voilà l'idée que les apôtres après Jésus-Christ, que tous les théologiens nous donnent de cette vertu; en voilà l'essence et la nature. Or, ne sont-ce pas là les actes d'humilité les plus excellens et les plus parfaits dont soit capable une créature raisonnable, aidée de la grâce de Dieu? Croire ce qu'on ne voit pas, ce qu'on ne comprend pas, ce qui contredit tous nos sens, tous nos préjugés, toutes nos connoissances naturelles. Ce n'est pas assez : le croire, à la vérité, parce qu'il est révélé de Dieu; mais du reste, sans autre évidence de cette révélation, sinon que des hommes comme nous nous le déclarent ainsi! Je dis des hommes comme nous : non

(1) Joan. 5. — (2) Joan. 20. — (3) Matth. 18.

pas qu'ils ne soient d'ailleurs, et qu'ils ne doivent être distingués de nous par l'autorité divine dont ils sont revêtus, et que nous sommes obligés de reconnoître et de respecter dans eux; mais après tout, à n'en juger que par les apparences, que par les dehors, que par les yeux, nous n'y apercevons rien qui nous représente autre chose que des hommes semblables à nous. Ce sont là ceux qui composent avec le reste des fidèles l'Eglise de Jésus-Christ; ce sont ceux qui la gouvernent au nom de Jésus-Christ, et c'est à leurs décisions que nous devons nous soumettre purement et simplement, je veux dire, sans autre preuve, sinon que ce sont des décisions émanées de leur tribunal. Une pareille soumission, dis-je, un tel sacrifice de toutes nos lumières et de toutes nos vues, n'est-ce pas la plus grande humiliation de l'esprit humain?

IV. C'est en ce sens que le Fils de Dieu nous a dit dans l'évangile : *Si vous ne devenez semblables à des enfans, vous n'entrerez jamais dans le royaume des cieux* (1). Car, selon les interprètes, ce royaume des cieux, c'est l'Eglise militante sur la terre, et triomphante dans le ciel. Afin donc que nous soyons de cette Eglise, il faut nous rendre enfans; et par où enfans, demande saint Augustin? par la foi. En effet, poursuit ce saint docteur, un enfant n'est différent d'un homme que parce qu'il n'a encore aucun exercice de sa raison, ou qu'il n'en a que très-peu d'usage. Il croit, mais il ne raisonne point; et c'est justement ce que la foi opère dans nous. Quand Dieu a une fois parlé, ou par lui-même directement, ou plus communément par son Eglise, la foi nous défend de douter, d'examiner, d'user d'aucunes recherches; mais elle nous fait un commandement de croire. Ainsi elle nous réduit à une espèce d'enfance : et le moyen que nous nous y réduisions

(1) Matth. 18.

nous-mêmes par une obéissance chrétienne, si nous ne sommes vraiment humbles ?

V. C'est encore en ce même sens et selon cette même idée de la foi, que l'apôtre saint Paul nous la dépeint comme une sainte servitude, où nous tenons notre entendement lié, pour ainsi dire, et enchaîné. Que veut-il par là nous faire entendre? Saint Chrysostôme l'explique d'une manière très-ingénieuse et très-littérale. Voyez, dit ce Père, la condition et l'état d'un prisonnier : il n'est plus en pouvoir d'aller où bon lui semble, ni où il lui plaît : il se trouve resserré dans un lieu obscur et ténébreux, sans qu'il lui soit permis de faire un pas pour en sortir; et s'il fait le moindre effort pour se tirer de cette captivité, on le traite de rebelle. Tel est l'assujettissement de la foi; notre esprit a une faculté naturelle de se répandre sur toutes sortes d'objets, de s'élever à ce qui est au-dessus de lui, d'aller rechercher les choses les plus cachées, de passer d'une connoissance à l'autre, et de faire toujours de nouvelles découvertes. C'est là, si j'ose m'exprimer de la sorte, un de ses plus beaux apanages; c'est là qu'il met sa principale gloire, et c'est de quoi il est le plus jaloux. De vouloir le gêner là-dessus; de vouloir le priver d'un droit qu'il se croit propre et qui flatte sa vanité, c'est étrangement le rabaisser et le dégrader. Voilà néanmoins ce que la foi entreprend. Elle lui interdit toute curiosité, toute liberté de discourir sur le fond des vérités que Dieu nous révèle, et par là elle le tient captif et sous le joug. Que l'humilité vienne à lui manquer, demeurera-t-il dans cette sujétion, et ne cherchera-t-il pas à s'affranchir d'un empire dont son orgueil est blessé?

VI. Il est certain, et l'expérience nous le fait bien voir, que c'est en cela que la soumission nous paroît plus difficile et moins supportable. Dans tout le reste, nous nous assujettissons et nous nous captivons. Dans

nos affaires, dans nos emplois, jusque dans nos divertissemens et dans nos inclinations même les plus fortes, nous nous faisons tous les jours violence. Mais s'agit-il de nos sentimens, et des opinions particulières dont nous nous sommes laissés prévenir? nous ordonne-t-on de les déposer et de les renoncer par le seul respect d'une autorité supérieure? c'est alors qu'il se forme en nous mille contradictions et mille révoltes d'esprit; et ces contradictions intérieures, ces révoltes sont telles, que souvent ni la raison, ni le devoir, ni la crainte, ni l'espérance, ni la nécessité, ni la force, ne sont pas capables de les surmonter. D'où vient cette différence, et d'où arrive-t-il que nous soyons si dociles sur toutes les autres choses, et si peu sur ce qui est opposé à nos idées et à nos préjugés? C'est que la docilité et la condescendance sur toutes les autres choses ne porte point ordinairement avec soi un caractère d'humiliation, et qu'au contraire elle passe pour honnêteté, pour civilité, pour bonté : au lieu que de désavouer ses pensées et de les quitter, pour s'attacher à d'autres qu'on nous oblige de prendre, et pour s'y conformer, c'est reconnoître qu'on se trompoit, qu'on s'égaroit, qu'on n'étoit point assez éclairé, ni assez bien instruit pour se conduire soi-même; et voilà ce que notre présomption ne peut soutenir, de quoi elle ne peut convenir, à quoi l'on a toutes les peines imaginables de la résoudre et de la faire consentir.

VII. Prenez garde, s'il vous plaît : je dis pour s'attacher à d'autres sentimens, et à d'autres pensées, qu'on nous oblige de prendre. Car si c'est de soi-même qu'on vient à changer d'opinion, si c'est avec une pleine liberté de choisir celle qu'on veut, et qu'on retienne toujours sa première indépendance, il n'y a rien là qui choque notre orgueil, et c'est pourquoi notre esprit n'y répugne plus. On se fait même une gloire d'être

revenu de son erreur, d'avoir mieux approfondi tel point qu'on n'avoit pas assez pénétré, d'avoir eu des vues plus justes, et d'avoir enfin découvert la vérité. Mais, encore une fois, il faut que tout cela soit de nous-mêmes, c'est-à-dire, que ce soit nous-mêmes qui jugions, nous-mêmes qui décidions, nous-mêmes qui nous détrompions. Si c'est un autre qui veut là-dessus nous diriger et nous entraîner dans son sentiment, surtout si c'est une puissance même légitime, et à laquelle nous sommes subordonnés, qui exige de nous ce témoignage de dépendance et d'obéissance, ce sera assez pour nous obstiner plus que jamais dans nos préventions; et sans le secours d'une humilité sincère et religieuse, on ne peut guère se promettre de nous, que nous nous démettions de la possession, où nous nous croyons bien établis, de nous en rapporter à nous-mêmes, et d'être maîtres de nos jugemens.

VIII. Fausse et malheureuse possession, qui a fait dans les siècles passés, et qui fait encore de nos jours tant de libertins en matière de créance. Ne croire que ce que l'on voit, ou que ce que l'on connoît par l'évidence naturelle; ne consulter là-dessus que soi-même, et ne déférer à nul autre que soi-même, voilà le premier principe de l'orgueil de l'homme. On veut comprendre les choses de Dieu avant que d'y ajouter foi; et Dieu nous dit par son Prophète : Je veux que vous les croyez avant que vous les compreniez. Pourquoi cela? c'est, remarque saint Augustin, que l'intelligence des choses de Dieu est un don de grâce, qui doit être mérité par l'humilité de la foi, et qui est la récompense de la foi. Les prétendus esprits forts du monde voudroient que Dieu les gouvernât par la raison; et Dieu leur répond : Je veux que ce soit la foi qui vous gouverne, ou plutôt je veux moi-même vous gouverner par la foi. Toutes sortes de considérations l'y engagent, mais en particu-

lier celle-ci : qu'étant d'aussi foibles et d'aussi petites créatures que nous le sommes, il n'est pas juste que nous soyons les juges et les arbitres de ce qui concerne ses adorables mystères et ses impénétrables conseils : que si c'étoit par la raison que nous fussions conduits, ce ne seroit point précisément à sa divine parole que nous nous soumettrions, mais qu'avec cette raison qui nous serviroit de guide, nous jugerions de sa parole même, et nous nous érigerions un tribunal au-dessus de lui ; ce qui sans doute ne nous appartient pas, ni ne nous peut jamais appartenir.

IX. Quoi donc, dit un sage du monde, n'ai-je pas droit de demander la raison des choses que Dieu me déclare, ou qu'on me déclare de sa part, et qu'on m'ordonne de croire ? Hé ! qui vous auroit donné ce droit, et pourquoi voudriez-vous vous l'attribuer à l'égard de Dieu et de l'Eglise de Dieu, lorsque tous les jours et en mille sujets, vous croyez de simples hommes, sans caractère et sans autorité, sur leur seule parole ? Combien y a-t-il de choses dans l'univers qui vous sont inconnues, et dont néanmoins vous ne doutez pas, parce que vous vous en rapportez au témoignage des savans ? Il est étrange, dit saint Hilaire, que nous soyons si humbles dans la profession que nous faisons de ne pas savoir la plupart des secrets de la nature, et qu'il n'y ait qu'à l'égard des mystères de Dieu et des points de la religion que nous fassions paroître une ignorance présomptueuse et pleine d'orgueil.

X. Nous savons en quels abîmes cette dangereuse présomption et cet orgueil a précipité tant d'hérésiarques et leurs sectateurs ; nous savons à quelles extrémités et à quels excès ils se sont portés. Ils ont mieux aimé abandonner la religion de leurs pères, déchirer le sein de leur mère, qui est l'Eglise, être séparés de la communion de leurs frères qui sont les fidèles, passer

pour des anathêmes dans le monde, voir le trouble et la confusion qu'ils causoient, que de se relâcher d'un sentiment erroné et nouveau, dont ils étoient préoccupés. S'ils avoient pu dire une fois : Je me suis trompé, je me suis trop laissé remplir de mes pensées, et je ne devois pas m'y attacher avec tant d'opiniâtreté : s'ils avoient pu, dis-je, parler de la sorte, et agir ensuite conformément à cet aveu, combien de maux cette humble confession eût-elle arrêtés? Dieu en eût tiré sa gloire, l'Eglise en eût été édifiée, la foi en eût triomphé, et eux-mêmes ils s'en seroient fait devant tout le peuple chrétien une couronne de mérite et d'honneur. Mais il eût fallu pour cela s'humilier et se soumettre; et l'esprit d'orgueil qui les dominoit n'a pu supporter la moindre sujétion, ni la moindre humiliation. Il ne leur est donc plus resté, dit Vincent de Lérins, d'autre parti à prendre que celui de l'apostasie et de l'infidélité.

XI. C'est celui qu'ont pris Luther et Calvin. Ils n'ont pu se résoudre à reconnoître cette loi trop humiliante pour eux, de recevoir les révélations de Dieu par l'entremise des hommes; et afin de secouer ce joug, ils ont substitué à l'Eglise un esprit particulier, par qui ils prétendoient être instruits de tout, et sans lequel ils ne vouloient rien croire. Au lieu que les Israélites dans le désert, demandoient à Moïse que Dieu ne leur parlât point, mais que Moïse, son ministre et son interprète, leur parlât lui-même et lui seul : ceux-ci, par une infidélité toute opposée, ont voulu que Dieu vînt leur parler, et ont protesté qu'ils n'écouteroient nul autre que lui. Bien loin de faire l'Eglise juge de leur foi, ils se sont faits eux-mêmes les juges de la foi de l'Eglise; ils lui ont disputé son pouvoir, ils ont blâmé sa conduite, ils ont rejeté ses arrêts et ses définitions, ils ont cherché à la détruire et employé tous leurs artifices et tous leurs efforts à l'exterminer.

XII. Ce n'est pas qu'ils n'aient d'abord affecté une certaine déférence et un certain respect pour ses oracles. Tant qu'ils ont cru qu'il étoit de leur intérêt de ne se pas encore soulever ouvertement contre elle et d'y paroître toujours unis, ils lui ont fait les plus belles protestations d'un attachement inviolable et d'une pleine soumission; tant qu'ils ont espéré de la disposer en leur faveur, et de lui faire approuver, ou du moins tolérer leurs erreurs, ils l'ont en quelque sorte ménagée, et n'ont point refusé d'être cités devant elle pour y rendre compte de leur doctrine. Mais dès qu'éclairée du Saint-Esprit, et ennemie du mensonge, elle a entrepris de censurer et de noter leurs dogmes corrompus, c'est alors que tout l'orgueil qu'ils cachoient dans le cœur a éclaté; elle a jugé, et ils se sont récriés contre les jugemens qu'elle portoit; elle les a menacés de ses anathêmes, et ils ont méprisé ses menaces; elle les a frappés, et ils ont laissé tomber sur eux ses foudres sans les craindre, ni en être nullement en peine. Voyez ce que fit Luther : les prélats de l'Eglise le condamnoient, et il les traitoit d'ignorans; le chef de l'Eglise prononçoit contre lui, et il répondoit que c'étoit un juge mal informé; on assembloit un concile où il étoit appelé, et où tout le corps de l'Eglise étoit réuni, mais parce que ce concile n'entroit pas dans ses sentimens, il lui sembloit pitoyable, et lui seul il se tenoit plus habile que tous les pasteurs et que tous les docteurs. Falloit-il donc, pour le convaincre, qu'un ange vînt du ciel? un ange descendu du ciel ne convaincroit pas un esprit opiniâtre et enflé d'orgueil.

XIII. Ce qu'il y a de bizarre dans la conduite de ces hérétiques, c'est qu'en même temps qu'ils renonçoient à la vraie Eglise et qu'ils la traitoient avec le dernier mépris, ils se faisoient un fantôme d'Eglise pour lequel ils marquoient de la vénération. Je dis un fantôme d'Eglise : car quel fantôme qu'une Eglise qui ne leur par-

loit point, qui ne les reprenoit point, qui ne les gênoit en rien, et qui leur laissoit la liberté de tout croire et de tout dire? quel fantôme qu'une Eglise invisible qu'on ne connoissoit point, à qui par conséquent on ne pouvoit avoir recours, et qui demeuroit renfermée dans le cœur des prétendus fidèles, sans se produire au dehors? Idées chimériques, où, par un orgueil insupportable, ils ont mieux aimé se retrancher, que d'admettre dans le monde chrétien une Eglise visible qui les tînt sous sa domination, et qui fût la règle de leur foi.

XIV. Tel est le châtiment de Dieu. Il permet que les esprits vains et orgueilleux, en s'éloignant du centre de la vérité et de l'unité, s'égarent presque en autant d'erreurs qu'ils font de pas. Pour justifier une proposition sur laquelle on les presse, et qu'une gloire mal entendue les empêche de rétracter, ils avancent une autre proposition aussi fausse et aussi insoutenable que la première. Pour soutenir cette seconde proposition, sur quoi l'on forme de nouvelles difficultés, ils en imaginent une troisième, aussi mauvaise que les deux autres. Ainsi, par un enchaînement d'erreurs qui se trouvent liées nécessairement ensemble, ils s'engagent dans une espèce de labyrinthe où ils demeurent: on les y poursuit; mais à force de contester, de répliquer, de se défendre par toutes les subtilités et tous les subterfuges que l'esprit de mensonge leur suggère, ils viennent enfin à se persuader absolument qu'ils ont raison, que leurs adversaires n'ont rien de solide ni de convaincant à leur opposer, qu'ils ont bien su leur répondre, et qu'ils en ont remporté une entière victoire. On les renverseroit mille fois, on les accableroit de preuves, on leur mettroit devant les yeux les témoignages les plus irréprochables, que jamais leur orgueil ne se rendroit. Dieu, de sa part, les abandonne à leur aveu-

glement et à leur endurcissement : ils y vivent et ils y meurent.

XV. En voilà, ce me semble, assez pour vous faire voir la nécessité d'une foi humble. Le grand moyen et souvent même l'unique moyen de réduire une infinité d'esprits, ce n'est pas d'entrer en dispute ni en raisonnement avec eux, mais ce seroit de leur inspirer plus d'humilité. Un degré d'humilité qu'on leur feroit acquérir, seroit plus efficace que les plus longues et les plus savantes controverses. Quoi qu'il en soit, tâchez de l'avoir, cette humilité de la foi, et si vous l'avez, conservez-la bien ; ne vous laissez point surprendre à une tentation si ordinaire, de se figurer qu'il est du bel esprit de parler des matières de la religion, et de faire voir qu'on en a plus de connoissance que le commun des chrétiens ; jugez-vous vous-même, et demandez-vous de bonne foi à vous-même : Ai-je sujet de penser que je sois en état de donner là-dessus de justes décisions, et où aurois-je puisé les lumières pour cela nécessaires? ai-je bien approfondi les points sur lesquels je m'explique avec tant de chaleur? et dans le parti que je prends, n'y a-t-il pas plus d'orgueil et de vanité, que de raison et de solidité ?

XVI. Souffrez que je vous déclare toute ma pensée, et que je déplore un abus qui croît tous les jours, et qui se répand partout : c'est l'extrême liberté que chacun se donne, de discourir comme il lui plaît sur tout ce qui a rapport à la foi. Si saint Paul, qui a pris soin de nous marquer les caractères de notre foi, en avoit parlé comme d'une foi subtile, d'une foi curieuse, d'une foi savante, d'une foi de dispute et de contention, alors nous aurions de quoi bénir Dieu et de quoi nous féliciter, puisque jamais la foi des chrétiens n'eut toutes ces qualités plus avantageusement qu'elle ne les a dans notre

siècle. Mais quand je viens à considérer que ce grand apôtre ne nous fait mention que d'une foi humble, d'une foi simple, d'une foi sans artifice, d'une foi qui n'a de raisonnement que pour apprendre à obéir, je tremble pour la foi d'une multitude infinie de personnes, qui portent néanmoins le nom de fidèles, et qui se disent enfans de l'Eglise. Jamais peut-être n'y eut-il plus de raffinemens, ni plus de contestations sur la foi, et jamais aussi n'y eut-il moins d'humilité dans la foi.

XVII. Ne perdons pas l'avantage que nous avons toujours eu jusques à présent sur les hérétiques; ils nous ont égalé en tout le reste, et quelquefois même en certaines choses ils nous ont surpassés; ils ont eu l'érudition et la science, ils ont eu la finesse et la pénétration de l'esprit, ils ont eu la grâce et la politesse du langage, ils ont été charitables envers les pauvres, sévères dans leur morale, et plusieurs ont passé parmi eux pour des saints; mais ce qu'ils n'ont jamais eu, c'est l'humilité de la foi. A cet écueil, ils ont tous échoué; à cette pierre de touche, on a distingué l'or pur du faux or; avec toute leur science, ils se sont évanouis dans leurs pensées; leur pénétration et leur finesse d'esprit n'a servi qu'à les rendre plus artificieux, qu'à leur fournir sans cesse de nouvelles lueurs pour éblouir les ames crédules à qui ils en imposoient; leur langage poli et affecté n'a été que déguisement, leur morale sévère qu'apparence fastueuse, et leur sainteté qu'hypocrisie. Je vous renvoie à leurs histoires; lisez-les, et vous y trouverez de quoi vérifier tout ce que je dis.

XVIII. Voulez-vous donc un bon préservatif contre tout ce qui pourroit endommager votre foi? soyez humble dans votre foi même. Non, mon Dieu, devez-vous dire, ce n'est point à moi de m'ingérer en tant de questions qui sont au-dessus de moi. *J'ai Moïse et les pro-*

phètes (1) : c'est-à-dire, Seigneur, que j'ai votre Eglise pour me conduire, et qu'elle me suffit. Je sais où elle est, cette Eglise ; je sais par quelle succession, depuis saint Pierre, ou plutôt depuis Jésus-Christ, elle s'est perpétuée jusqu'à nous ; je sais où nos pères l'ont reconnue, où ils l'ont consultée, comment elle leur a parlé et avec quel respect et quelle obéissance ils l'ont écoutée : je m'en tiens là, et c'est assez pour moi. Quel repos intérieur et quelle paix de l'ame ne se procure-t-on point par une telle soumission? c'est même alors que Dieu, content de nous voir soumis et dociles, nous découvre plus clairement ses vérités. Quoi qu'il en soit, je me souviens de l'avis que donnoit saint Jérôme à une vierge dont il étoit le père en Jésus-Christ et le directeur. Pensez-y vous-même, et souvenez-vous-en, pour en faire l'application que vous croirez convenir. Voici les paroles de ce saint docteur, par lesquelles je finis : *Attachez-vous à la foi du saint pape Innocent, qui dans la chaire apostolique, est le successeur du bienheureux Anastase; et quelque spirituelle, quelque intelligente que vous puissiez être, regardez toute autre doctrine comme une doctrine étrangère, et rejetez-la* (2).

(1) Luc. 16. — (2) Hieron.

INSTRUCTION

SUR

LA PRUDENCE DU SALUT (1).

I. L'AFFAIRE du salut est d'une telle conséquence, qu'elle mérite toutes vos réflexions : et la sagesse chrétienne consiste à bien conduire cette grande affaire, à ne la risquer jamais volontairement, pour quoi que ce soit, ni en quoi que ce soit; à juger de toutes les autres affaires, à les mesurer et à les régler, selon le rapport qu'elles ont avec celle-ci; à ne négliger enfin aucun moyen de la faire réussir, mais à y employer toujours, autant qu'il est possible, les plus propres, les plus assurés, les plus efficaces. Voilà ce que j'appelle la prudence du salut; et si cette expression n'est pas tout à fait juste, ce que je veux vous faire entendre, n'en est ni moins vrai, ni moins important. Car je prétends vous faire ici reconnoître et déplorer votre aveuglement, et celui de tant d'autres, qui comme vous ne vérifient que trop par leur conduite, ce que le Fils de Dieu nous dit dans l'évangile de cette semaine; savoir : *Que les enfans du siècle sont plus sages à l'égard de leurs affaires temporelles, que ne le sont les enfans de lumière, à l'égard de leur salut éternel* (2).

II. N'est-ce pas ce que la plupart des chrétiens ont à se reprocher? mais ce qui doit encore bien plus vous confondre devant Dieu, c'est que vous comparant avec vous-même, vous trouverez que vous avez en effet été jusques à ce jour mille fois plus habile, mille fois plus

(1) Cette instruction regarde un homme du monde employé dans un ministère important. — (2) Evangile du huitième dimanche après la Pentecôte. *Luc*. 16.

circonspect, mille fois plus prudent sur ce qui concernoit les affaires du monde, où vous envisagiez un intérêt périssable et tout humain, que vous ne l'avez été sur ce qui regardoit l'intérêt de votre ame et de votre éternité, qui de tous les intérêts est néanmoins pour vous le plus essentiel; disons mieux : le sujet de votre confusion, c'est qu'ayant eu jusques à présent de la sagesse pour les affaires du monde, où vous avez presque toujours réussi, cette sagesse ne vous a manqué que dans l'affaire du salut. De sorte (pardonnez la liberté avec laquelle je vous parle : vous savez quel zèle m'anime, et je sais comment vous me faites l'honneur de recevoir tout ce qui vient de ma part), de sorte que vous pourriez dire de vous, que vous êtes tout à la fois, et un sage mondain, et un insensé chrétien. Comment vous justifierez-vous auprès du Seigneur sur une si énorme contrariété; et quand Dieu vous opposant à vous-même, vous demandera compte de votre vie, qu'aurez-vous à lui répondre?

III. Il me semble que je vous traite encore trop doucement, et que n'ayant point eu la prudence du salut, je devrois conclure que vous avez été absolument dépourvu de toute prudence, puisque sans la prudence du salut, il n'y a point proprement de vraie prudence. C'est un langage qui n'est que trop ordinaire, et que la corruption du siècle a rendu commun, quand on voit un homme qui s'avance dans le monde et qui conduit heureusement à bout toutes ses entreprises, mais qui du reste vit dans une négligence entière des devoirs du christianisme, et semble avoir abandonné l'affaire de son salut, de dire de lui, quoiqu'en plaignant son sort : Il est vrai, cet homme a de l'esprit, il a d'excellentes qualités, mais il n'a point de piété. Il est judicieux, éclairé, plein de bon sens; mais pour tout ce qui regarde les choses de Dieu, il y est insensible. Hors ce

seul point, c'est un homme d'une prudence consommée, c'est de toute sa compagnie la meilleure tête, c'est un génie rare. Voilà comment on parle, comment on en juge; et moi je prétends que de parler ainsi, c'est abuser des termes, et que d'en juger de la sorte, c'est pécher contre les premiers principes de la véritable sagesse. Je prétends que du moment qu'un homme, chrétien d'ailleurs, comme vous l'êtes, et comme vous faites profession de l'être, a quitté le soin de son salut, dès-là il n'a plus, à le bien prendre, ni conduite, ni jugement, ni force d'esprit, ni conseil. Voilà des expressions bien fortes; mais avec un peu de réflexion, vous en verrez d'abord la vérité.

IV. En effet, y a-t-il du sens et de la conduite, à reconnoître, en qualité de chrétien, un bonheur éternel, qui est le salut; un bonheur pour lequel vous avez été créé, et que Dieu vous a marqué comme votre fin dernière, un bonheur au-dessus de tout autre bien imaginable, ou qui seul est le souverain bien et l'assemblage de tous les biens : y a-t-il, dis-je, le moindre rayon de sagesse et de prudence, à croire par la foi ce royaume céleste où Dieu vous appelle et cette infinie béatitude qu'il vous promet, et à ne l'envisager jamais en tout ce que vous faites, à ne prendre aucunes mesures pour vous l'assurer, à vivre tranquillement et habituellement dans un danger prochain d'en être exclus sans ressource? Qu'est-ce que la prudence, selon tous les maîtres de la morale? c'est l'ordre des moyens à la fin : c'est-à-dire, que la prudence consiste à nous proposer une fin digne de nous, et à chercher ensuite les moyens les plus propres pour y parvenir. Or, vous ne faites rien de cela dans la vie que vous menez, et dans le profond oubli de votre salut où vous avez déjà passé la plus grande partie de vos années. Vous agissez donc au hasard, et agir ainsi est-ce être sage?

V. Vous me direz que dans toutes vos démarches et dans tous les soins qui vous occupent, vous avez une fin : que c'est, par exemple, de vous enrichir, que c'est de vous élever et de vous agrandir, que c'est d'établir dans le monde votre fortune, votre réputation, votre nom. Mais prenez garde, je n'ai pas dit seulement que la prudence consistoit à nous proposer une fin : j'ai ajouté, une fin digne de nous, une fin qui nous convienne, une fin qui puisse être notre fin et qui doive l'être. Or, de devenir riche, de devenir grand, de vous distinguer dans le monde, ce ne peut être là votre fin, et ce ne doit point l'être, puisqu'il y en a une autre plus noble, quoique plus éloignée, où vous êtes destiné. Que diriez-vous d'un prince qui, par le droit de sa naissance, pourroit aspirer à la plus belle couronne, et qui sans se mettre en peine de l'acquérir, borneroit toutes ses prétentions à posséder un petit coin de terre, et se consumeroit pour cela de veilles et de travaux? quoique dans ses travaux et dans tous les mouvemens qu'il se donneroit, il eût une fin, qui seroit la possession de ce misérable domaine; et quoique par sa vigilance et par son adresse il arrivât à cette fin et se procurât l'avantage qu'il souhaitoit, le compteriez-vous pour un homme sage? loueriez-vous son habileté et son savoir-faire, et ne traiteriez-vous pas au contraire ses frivoles desseins et ses prétendus succès, de folies et d'extravagances? appliquez cette figure à un chrétien, qui dans tout ce qu'il entreprend et dans tout ce qu'il exécute, n'a en vue que la vie présente, sans penser à son salut : vous trouverez que le parallèle n'est que trop juste.

VI. Ce n'est pas qu'il vous soit précisément défendu, ni qu'il soit absolument contre la prudence, d'avoir pour fin les biens présents, de veiller à vos affaires temporelles, de travailler à vous établir dans le monde, à vous y maintenir, et même a vous y avancer, autant qu'il

vous

vous peut être convenable selon votre naissance et votre condition; d'avoir en vue l'honneur de votre maison, la prospérité de votre famille, la fortune de vos enfans, l'exécution de vos projets. Tout cela n'a rien de soi-même qui soit contraire à la véritable sagesse, pourvu que vous fassiez bien la différence de deux sortes de fins, et que vous mettiez entre l'une et l'autre toute la subordination requise. Il y a une fin prochaine et particulière, et il y a une fin dernière et générale. La fin prochaine et particulière, c'est, si vous voulez, le gain de ce procès, l'acquisition de cette terre, l'entretien de cet héritage, le bon emploi de cet argent, tel dessein à bien conduire, telle place à obtenir, tel mariage à ménager, tel profit à faire, en un mot, tout ce qu'on se propose par rapport à cette vie, et tout ce qui en partage les divers exercices. Mais la fin dernière et générale, c'est une autre vie que celle-ci, une vie éternelle, c'est le salut. Voilà ce que vous devez regarder, et ce que vous regardez comme un point essentiel de votre religion. Or, n'est-il pas visible et incontestable, que la fin dernière et générale doit l'emporter sur toutes les fins prochaines et particulières, et même que toutes ces fins particulières et prochaines ne doivent être considérées que comme des moyens d'atteindre à la fin générale, qui est la fin dernière. La raison est, que toutes les fins particulières n'ont qu'un temps, et même bien court, et qu'elles ne sont que passagères; au lieu que la fin dernière est le terme, qui ne passe point, et après lequel il n'y a plus rien à prétendre ni à désirer. D'où vous devez tirer cette grande règle dans le soin des affaires humaines, d'y faire toujours présider la prudence du salut, c'est-à-dire, d'y faire toujours entrer cette prudence du salut pour y examiner deux points d'une extrême importance, premièrement, s'il n'y a rien dans ces affaires humaines et dans la manière dont vous y

agissez, qui soit contraire au salut; secondement, en quoi et comment ces affaires humaines peuvent même servir au salut, et y être rapportées. En user autrement, c'est renverser l'ordre qu'il doit y avoir entre la fin prochaine et la fin dernière, entre la fin particulière et la fin générale : par conséquent, c'est pécher contre la sagesse, et en détruire le principe fondamental.

VII. Donnons à ceci quelque éclaircissement, et appliquez-vous, je vous prie, à le bien comprendre. Tout y est d'une conséquence infinie. Je pose pour première maxime de la prudence du salut, de la faire entrer partout, mais particulièrement dans toutes les affaires humaines, pour prendre garde à ne rien entreprendre, à ne rien rechercher, à ne vous engager dans rien qui puisse être nuisible au salut. Peut-être serez-vous surpris de la distinction que je fais, et que je vous porte à consulter la prudence du salut, et à l'appeler surtout dans les affaires humaines, comme si elle y étoit plus nécessaire que dans les autres. Elle y est en effet d'une plus grande nécessité, et la preuve en est évidente. C'est que dans les affaires humaines il y a, à l'égard de la fin dernière et du salut, beaucoup plus de dangers à craindre et à éviter. Pour les affaires spirituelles, pour la prière, l'aumône, les œuvres de charité et de pénitence, pour toutes les dévotions et toutes les pratiques chrétiennes, quoi qu'on ait besoin de conseil, le besoin toutefois est moins pressant. Comme ce sont des œuvres saintes d'elles-mêmes, il y a moins de risque à courir, et par là moins de précaution à y apporter. Mais où le salut est plus exposé, et où il se trouve des écueils sans nombre par rapport à la conscience et à l'éternité, c'est dans les affaires du monde, dans les sociétés du monde, dans les engagemens du monde, dans les traités, les commerces, les emplois, les ministères du monde. C'est donc là même aussi qu'on doit avoir recours à la

prudence du salut : de sorte que plus les affaires sont humaines, plus cette prudence y est nécessaire; parce que plus les affaires sont humaines, plus elles participent à la corruption du monde; plus elles tiennent de cet esprit du monde qui est opposé à l'esprit de Dieu, plus elles sont sujettes aux désordres du monde, et qu'elles y conduisent plus directement. Désordres dont il n'est pas possible de se préserver sans un guide qui nous dirige, et qui nous montre les voies où nous pouvons marcher avec assurance, et celles d'où nous devons nous éloigner. Or, ce guide, c'est la prudence du salut.

VIII. A parler en général, de quelque nature que soient les affaires, cette prudence du salut y doit toujours être écoutée et mise en usage. Car il est constant, quelles que soient les affaires où nous nous employons, qu'il n'y en a aucune où nous ne devions agir en chrétiens, c'est-à-dire, en hommes qui croient un salut éternel, où ils doivent aspirer sans cesse, et qu'il ne leur est jamais permis de hasarder pour quelque chose que ce soit, et en quelque état et quelque condition qu'ils puissent être. De là vous voyez aisément, qu'il n'y a donc point d'état et de condition, et en chaque état et chaque condition, point d'occupations ni d'affaires, où la prudence évangélique, qui n'est autre que la prudence du salut, ne doive avoir lieu, pour régler toutes nos pensées, toutes nos vues, tous nos sentimens, toutes nos paroles, toutes nos actions, et pour n'y laisser rien glisser qui soit capable de préjudicier le moins du monde à l'affaire du salut. Aussi cette qualité de chrétiens dont nous sommes revêtus, n'est point limitée : mais comme elle est répandue dans tous les états, elle doit l'être dans toutes nos fonctions. Un juge doit juger en chrétien, un marchand doit négocier en chrétien, un artisan doit travailler en chrétien. Ainsi des autres professions, depuis les plus relevées et les plus distinguées jus-

ques aux plus viles et aux plus obscures. Tellement que ce ne sont point deux choses qu'on soit en pouvoir de séparer, le chrétien d'avec le négociant, le chrétien d'avec l'ouvrier et l'artisan, le chrétien même d'avec l'officier de guerre, le chrétien d'avec le prince et le monarque; parce que tout cela et tout autre état, si j'ose m'exprimer de la sorte, doit être christianisé dans nos personnes. Quand donc l'un exerce sa charge, que l'autre s'acquitte de sa commission; quand l'un vend ou achète, que l'autre s'applique à son ouvrage; quand l'officier sert son prince dans le métier des armes, ou que le prince sur le trône gouverne ses sujets; disons absolument en tout et quoi qu'on ait à faire, ce n'est point assez de mettre en œuvre cette prudence humaine dont nous pouvons être pourvus, ni de suivre ce bon sens naturel que Dieu peut nous avoir donné, ni de se conformer aux lois et aux coutumes du monde, ni de s'appuyer de l'autorité et des avis d'un ami, d'un parent, d'une famille; ni de s'adresser aux maîtres de l'art et aux gens les plus versés dans les affaires du siècle; ni précisément de se conduire, comme on parle, en homme de probité et d'honneur : autant en feroit un païen, et toutes ces règles ne s'accordent pas toujours avec le christianisme ni avec le salut. Notre raison se laisse prévenir de mille faux principes et de mille erreurs; les maximes du monde et ses coutumes sont souvent très-corrompues; des amis, des parens s'aveuglent sur nos intérêts, et la complaisance en bien des rencontres, la chair et le sang les engagent à nous flatter; les maîtres de l'art et les plus habiles dans le maniement des affaires du siècle, ne considèrent point les choses, et ne les décident point par rapport à la conscience; cet honneur, cette probité mondaine dont on se pique est communément plus spécieuse que réelle; et n'étant fondée que sur les sentimens de la nature, il y a une infinité de

sujets où elle ne convient guère avec l'évangile. La seule prudence de la foi, cette prudence surnaturelle et divine, peut nous fournir des lumières pures, qui nous découvrent les routes du salut et les égaremens dont nous avons à nous garantir.

IX. Que fait cette prudence supérieure et toute céleste? elle nous met à la main la balance du sanctuaire, ou plutôt elle attache continuellement nos regards sur la loi de Dieu, et ne nous laisse rien conclure que nous ne nous soyons auparavant demandé à nous-mêmes : Mais cela se peut-il selon la religion que je professe, mais cela est-il dans l'ordre de la charité? mais n'y a-t-il point là de vengeance, de mauvaise foi, d'injustice? Le conseillerois-je à un autre, ou si quelqu'autre se comportoit de même envers moi, le trouverois-je bon? n'aurois-je point de peine à la mort de l'avoir fait? Si dans un moment il falloit paroître au jugement de Dieu, le voudrois-je faire; et en le faisant, ne craindrois-je point pour mon salut? Ces demandes et ces réflexions salutaires nous ouvrent les yeux, et nous font apercevoir bien des précipices où nous allions nous jeter en aveugles, et où nous étions sur le point de tomber. Car la prudence du salut nous répond sur tous ces articles, et nous donne de sûres et de justes décisions.

X. Souffrez que je me serve ici d'une comparaison, ou que je vous fasse part d'une pensée de saint Chrysostôme, que vous trouverez comme moi très-solide et très-judicieuse. Voyez, dit-il, ce qui se passe dans les diètes générales et dans les assemblées des Etats. Aussitôt qu'elles sont convoquées, les princes voisins y envoient des ambassadeurs; les princes même les plus éloignés et ceux qui semblent devoir moins s'y intéresser, y ont des agens et des députés qu'ils chargent de leurs négociations et du soin de les avertir de toutes les résolutions qui s'y prennent. Et quoique la diète se tienne

souvent pour toute autre fin que pour ce qui les concerne, ils ne manquent pas toutefois d'y entretenir leurs intelligences, parce qu'il peut arriver que dans le cours des délibérations il naisse quelque incident qui les regarde et où leur intérêt soit mêlé. Voilà justement ce que Dieu fait à notre égard. C'est un grand monarque, lequel a partout des intérêts à maintenir. Dans toutes les affaires du monde qui se traitent, ces intérêts de Dieu sont en péril. Il y peut recevoir du dommage, et il y en reçoit tous les jours ; son honneur peut y être engagé, on y peut donner atteinte à ses commandemens ; et c'est pour cela, reprend saint Chrysostôme, qu'il veut avoir dans chacun de nous comme un agent et un solliciteur qui ménage ses droits et qui les défende. Mais qu'est-ce que cet agent ? c'est la conscience, c'est le don d'entendement et de conseil pour discerner le bien et le mal, c'est la prudence du salut. Oui, c'est elle qui, de la part de Dieu et au nom de Dieu, intervient à tout ce que nous nous proposons et à tout ce que nous délibérons, pour le ratifier ou pour s'y opposer, autant qu'il y va de la cause de Dieu et du salut de notre ame. C'est elle qui nous crie intérieurement et sur mille points que le monde approuve : *Non licet* (1) ; Ne le fais pas, Dieu le condamne : c'est ambition, c'est avarice, c'est envie, c'est animosité, c'est déguisement et supercherie, c'est une molle et criminelle sensualité. Dès que tu le feras, j'en appelle contre toi, et je te cite au tribunal du maître tout-puissant qui s'en tient offensé. Je te le déclare, et je t'annonce par avance les suites malheureuses du péché que tu commettras, qui sont la perte de ton salut et une réprobation éternelle. Voilà comment elle nous parle dans le secret du cœur : d'autant plus à croire, qu'elle est plus fidèle, et qu'elle ne tend qu'à notre souverain bien.

(1) Matth. 14.

XI. Tout ceci doit vous détromper de deux grandes erreurs qui règnent dans la plupart des esprits, et qu'il est bon de vous découvrir pour votre instruction. L'une est de certaines personnes accommodantes qui font une espèce de partage dans la vie des hommes, et s'imaginent avoir par là trouvé l'art de concilier toutes choses; qui, dans les affaires de Dieu et du salut, disent qu'il faut agir selon les maximes du salut et de la sagesse de Dieu, mais que dans les affaires du monde il n'y a point d'autres règles à prendre que les maximes et les principes du monde. Erreur également injurieuse au domaine de Dieu, et pernicieuse au salut de l'homme. Toutes les affaires de Dieu et du salut ne sont pas les affaires du monde; mais toutes les affaires du monde sont les affaires du salut et les affaires de Dieu; et puisqu'elles sont toutes les affaires de Dieu et les affaires du salut, je suis obligé de les ordonner toutes selon la prudence du salut et selon les vues de Dieu. Dire le contraire, ce ne seroit pas moins qu'une impiété. Et pourquoi voudrions-nous que la prudence du salut n'entrât point dans les affaires du monde, puisque nous voulons bien que la prudence du monde entre dans les affaires de Dieu et du salut? On veut qu'un homme, qu'une femme pratiquent la vertu d'une manière conforme à leur état dans le monde; on veut que dans leur dévotion ils aient égard aux engagemens, aux devoirs, aux bienséances du monde, et qu'ils règlent ainsi leur piété selon une certaine sagesse du monde. On le veut, et en cela l'on n'est pas tout à fait injuste, pourvu qu'on ne passe point les bornes; mais ne seroit-il pas étrange qu'en même temps on ne voulût pas admettre la prudence du salut dans la conduite et le réglement des affaires du monde? L'extrême difficulté est de savoir bien allier ensemble ces deux prudences, celle du salut, et celle du monde. Un homme du siècle a besoin tout à la

fois de l'une et de l'autre, étant obligé, par sa condition, de vivre dans le commerce du monde, et ayant d'ailleurs, comme chrétien, une religion selon laquelle il doit être jugé de Dieu. La prudence du monde lui est nécessaire pour accomplir une infinité d'obligations où le monde l'assujettit; et la prudence du salut lui est encore plus nécessaire pour être en état de rendre compte à Dieu de la manière dont il s'en sera acquitté. La peine, encore une fois, est de les unir toutes deux et de les bien assortir, de les tenir dans un juste tempérament, de ne les point confondre dans leur action, et d'observer dans l'usage qu'on en fait, tout ce que demande la différence de leur nature, de leur objet et de leur fin. C'est à quoi les saints se sont appliqués sans relâche, et ce qui leur faisoit chaque jour redoubler leur vigilance et leur attention sur eux-mêmes.

XII. L'autre erreur qui suit de la première, consiste dans la fausse opinion de bien des gens, lesquels trouvent mauvais que les ministres établis de Dieu dans l'Église pour être juges des consciences et directeurs du salut des ames, prennent connoissance de plusieurs affaires qui ont rapport au monde et qui sont des affaires du monde. Pourquoi, dit-on, s'ingèrent-ils en de telles recherches, et que n'en demeurent-ils à ce qui est de leur ressort? Mais moi, je prétends qu'il n'y a aucune affaire du monde qui ne se réduise au tribunal des ministres de Jésus-Christ, parce qu'il n'y en a aucune qui ne puisse avoir quelque liaison avec la conscience et le salut. Un mari s'offense de ce que l'état de sa maison et de sa famille est connu d'un homme étranger, qu'une femme vertueuse a choisi pour son conducteur dans les voies de Dieu, et à qui elle confie ce qui se passe dans son domestique, afin d'apprendre comment elle doit s'y gouverner et y mettre son salut à couvert. Quel sujet y a-t-il de s'en offenser? Cet homme, tout étranger

qu'il est, n'est-il pas le lieutenant de Jésus-Christ? n'est-ce pas en cette qualité qu'il juge, et par conséquent, qu'il a droit de connoître de tout? Il doit être sage; mais souvent une partie de sa sagesse est d'entrer dans la discussion de ce qu'il y a de plus intérieur et de plus particulier dans un ménage. Il le doit faire avec discrétion; mais enfin il le doit faire. S'il le fait en homme, je veux dire par une indigne curiosité, il sera lui-même jugé de Dieu; mais s'il ne le fait point du tout, il trahira son ministère. Et à quoi se termineroit donc le sacrement de la pénitence? Pourquoi les lèvres du prêtre seroient-elles appelées dans l'Ecriture, le trésor public et le dépôt de la science du salut, s'il n'étoit permis de le consulter sur toutes sortes d'affaires, dès qu'elles peuvent, ou nuire au salut, ou y contribuer? Mais un directeur, dites-vous, un confesseur ne se doit mêler que de ce qui appartient à la direction et à la confession. Cela est vrai : mais quelles sont les matières les plus ordinaires de la confession pour les personnes du monde, sinon les affaires du monde? D'où naissent les doutes, les scrupules, les peines de conscience dans une femme qui craint Dieu et qui veut se sauver : n'est-ce pas de tout ce qui compose sa vie la plus commune? Si le directeur doit ignorer tout cela, quels enseignemens pourra-t-il lui donner? Comment pourra-t-il lui marquer ce qu'elle peut et ce qu'elle ne peut pas, ce qu'elle doit et ce qu'elle ne doit pas? Si nous avions deux ames, comme le pensoient certains hérétiques, l'une pour les choses du monde, et l'autre pour les choses de Dieu, et qu'il n'y eût que celle-ci qui fût peccable, alors, je l'avoue, les choses du monde ne devroient plus être soumises, ni à la confession, ni à la direction; mais n'ayant qu'une même ame, et pour le monde et pour Dieu, il est nécessaire que celui qui préside à sa conduite et à

son jugement, soit informé de tout ce qu'elle est selon l'un et l'autre, parce qu'elle peut pécher selon l'un et l'autre, et se damner. J'insiste sur ce point dans la vue de vous inspirer une pensée bien utile pour vous, et que je voudrois que vous missiez en pratique. Ce seroit dans la multitude d'affaires toutes mondaines dont vous êtes chargé, et qui se multiplie tous les jours, que vous eussiez quelque homme de Dieu, pour en conférer avec lui et pour les examiner ensemble, non point par rapport à la politique du siècle, où vous n'êtes que trop expérimenté, mais par rapport à Dieu, à la conscience, au salut. Car toutes les mesures que vous prenez pour l'heureux succès de vos desseins, peuvent être admirablement bien concertées selon le monde, et très-mal selon Dieu. Et je vous confesserai ingénument que j'ai mille fois entendu vanter des actions de gens du monde et des traits de sagesse qui me faisoient pitié, et si je l'ose dire, horreur, quand je venois à en pénétrer le fond et à en démêler les ressorts, parce que je n'y voyois ni bonne foi, ni droiture, ni équité, ni humanité, ni crainte de Dieu, ni religion. Je voudrois donc, encore une fois, que vous suivissiez le conseil que je prends la liberté de vous donner, et que vous fissiez choix de quelqu'un qui raisonnât avec vous sur quantité d'articles où l'innocence de l'ame peut être blessée, et qui, sans être ni trop lâche, ni trop sévère, vous en déclarât ses sentimens. Eprouvez-le, cet homme de confiance, connoissez-le par vous-même, faites-en le discernement entre mille; mais dès que Dieu vous l'aura adressé, et que vous vous y serez arrêté, ouvrez-lui votre cœur, soumettez à son examen toutes vos entreprises et toutes vos démarches, proposez-lui vos raisons, écoutez les siennes, pesez tout dans une juste balance, et ne vous obstinez point contre la vérité, du moment qu'il vous la

fera apercevoir. En matière de salut, c'est une souveraine prudence de ne se point appuyer sur sa propre prudence.

XIII. La prudence du salut n'est pas encore toute renfermée dans cette première régle, de la faire entrer partout pour voir s'il n'y a rien qui soit opposé au salut; mais une seconde maxime également importante, est de l'employer dans toutes vos affaires, et en particulier dans toutes les affaires humaines, pour les rendre même utiles au salut et profitables devant Dieu. Car ce qui doit être pour vous d'une grande consolation, et ce que vous ne pouvez trop vous imprimer dans l'esprit comme un principe fondamental de votre conduite, c'est que les affaires les plus humaines en elles-mêmes peuvent être sanctifiées, et vous profiter pour le salut, autant que vous aurez soin de les y rapporter. Mais vous me demandez quel rapport elles peuvent avoir avec le salut. Vous concevez assez que des œuvres de piété, telles que sont l'oraison, la confession, la communion, les exercices de mortification, sont des œuvres salutaires, parce qu'elles ont immédiatement Dieu pour objet, et qu'elles tendent vers lui directement : mais il vous semble qu'au regard du salut, toutes les affaires du monde vous sont tout au plus des soins indifférens, et que c'est beaucoup si elles ne vous détournent pas de votre fin dernière, bien loin d'être capables de vous en approcher et de vous y élever. Voilà l'illusion dont se laissent ordinairement prévenir les chrétiens du siècle, et en quoi ils se trompent. Si vous êtes dans la même erreur, je puis vous en faire aisément revenir. Il y a différentes vocations; et toutes les vocations, si ce sont de vraies vocations, sont vocations de Dieu, puisque c'est à lui de nous placer tous comme il lui plaît, et d'arranger toutes choses selon son gré dans la société des hommes. Dieu veut que nous travaillions tous, et que nous agissions,

selon l'évangile, témoigne de la répugnance à telle résolution qu'on prend, à tel moyen qu'on lui suggère, à tel avis qu'on lui donne, à tel avantage qu'on lui fait espérer; qu'il balance là-dessus, par une raison de conscience, et qu'il craigne d'y exposer son salut, on en rit, on en plaisante, on le regarde comme un petit génie, et l'on conclut qu'il n'est bon à rien. S'il avoit à raisonner et à délibérer avec des païens et des infidèles, je ne m'étonnerois pas qu'on tournât ainsi en raillerie tous ses remords et toutes ses précautions; mais ce que je ne puis assez déplorer, c'est qu'il ait à soutenir les mêmes mépris parmi des chrétiens, et que des gens qui professent la même foi que lui, et qui prétendent au même salut, soient surpris de lui entendre alléguer ce salut et cette foi contre les principes de la politique humaine et contre les manières du monde. De là vient que, pour s'attacher régulièrement dans le monde à la prudence du salut, on a besoin d'une grande fermeté d'ame et d'un grand désintéressement.

XVIII. Je sais que vous avez l'un et l'autre. Vous êtes ferme dans ce que vous avez une fois résolu; et comme vous ne faites rien à quoi vous n'ayez mûrement pensé et où vos vues ne soient très-désintéressées, les discours du public vous touchent peu, et ses jugemens ne sont guère capables de vous détourner de tout ce que vous croyez être de votre devoir; mais cette fermeté inflexible au sujet des devoirs du monde, prenez garde qu'elle ne vous abandonne lorsqu'il s'agit du salut. Laissez parler ces esprits forts, à qui vous entendez dire quelquefois par dérision et en se réjouissant, qu'un tel a peur de l'enfer, qu'il est dévot, qu'il a des visions : attendez la fin, c'est la décision de tout. O que ces grands esprits, que ces ames si élevées au-dessus du vulgaire, que ces sages du siècle trouvent bien à rabattre de cette sagesse dont ils se paroient et dont ils étoient si fiers, quand la

mort

mort arrive, et qu'elle les avertit qu'il faut passer dans un autre monde, où toute la prudence de celui-ci n'est de nulle valeur et n'est comptée pour rien! Leur prudence mondaine leur a servi à se démêler habilement et honorablement de toutes les affaires qu'ils ont eu à traiter avec les hommes; mais de quel usage leur sera-t-elle pour se démêler heureusement et avantageusement de l'importante affaire qu'ils auront à traiter avec Dieu? Il s'agira de lui rendre compte, il s'agira de justifier devant son tribunal toute la conduite de leur vie, il s'agira de recevoir de lui une sentence de salut ou de damnation; il n'y aura point là d'intrigues à imaginer, de ressorts secrets à faire jouer, d'esprits à ménager. D'un seul rayon, la lumière divine dissipera toutes ces fausses lueurs d'une raison bornée, et d'une sagesse qui les aveugloit et les égaroit, plutôt qu'elle ne les éclairoit et les conduisoit. A ce grand jour, à cette révélation, qui tout à coup leur découvrira toute leur folie passée et toute leur misère présente, que penseront ces philosophes, ces intrépides, ces braves en fait de religion? c'est ce que je voudrois, mais ce que je ne puis maintenant leur faire concevoir : si même je me hasardois à vouloir leur en donner quelques idées, ils ne m'en croiroient pas. Quand donc le concevront-ils? quand ils l'éprouveront. Mais quand ils l'éprouveront, y aura-t-il du remède, y aura-t-il pour eux quelque ressource?

XIX. Ces réflexions sont terribles, et méritent assurément qu'on s'y rende attentif. Peut-être me direz-vous ce qu'on nous dit tous les jours, que la dissipation du monde et ses mouvemens effacent ces sortes de pensées, et empêchent que la plupart ne s'en occupent : mais, vous répondrai-je, c'est donc à dire que la dissipation du monde et que ses mouvemens renversent l'esprit à la plupart des gens du monde : car, en vérité, qu'appelez-vous renversement d'esprit, si ce n'en est pas un

de savoir qu'on doit mourir, qu'après la mort tout sera comme anéanti pour nous sur la terre, qu'il ne nous restera qu'un seul bien à posséder, qui est le salut, que la possession de ce bien unique et souverain dépendra du soin que nous aurons eu de le rechercher dans la vie et de nous y préparer, que la perte de ce bien infini nous exposera à un malheur infini et nous y précipitera : que peut-on, dis-je, appeler égarement et même extravagance, si ce n'est d'être instruit de tout cela, et de le négliger, et de n'en être aucunement en peine; et de l'abandonner au hasard, et de n'y tourner jamais ses vues, et de n'examiner jamais ce qui en sera et ce qui n'en sera pas, comme si c'étoit une chose à quoi l'on n'eût nul intérêt, ou qu'un intérêt très-léger? N'est-ce pas en cela que s'accomplit la parole de Dieu et cette menace qu'il nous fait par son Apôtre : *Je prendrai toute la sagesse des sages, et je détruirai toute la prudence des prudens?* Il permet que des hommes, d'ailleurs pleins de raison, et du meilleur conseil en toutes les autres affaires, cessent d'être raisonnables et deviennent incapables de tout conseil dans l'affaire de leur salut.

XX. Vous ne serez pas de ce nombre, ainsi que je l'espère et que je le demande souvent à Dieu pour vous. Vous rentrerez en vous-même, et vous considérerez sérieusement tout ce que je viens de vous marquer. Vous serez toujours, comme vous l'avez été jusqu'à ce jour, sage pour les affaires publiques dont vous êtes chargé, sage pour les affaires domestiques de votre maison; mais vous le serez encore plus pour votre ame et pour l'affaire de votre salut. Vous me faites l'honneur de me mettre au rang de vos amis, et de m'en donner la qualité. Je la reçois avec tout le respect et toute la reconnoissance possible : mais il me seroit bien douloureux qu'un homme que j'honore, en qui je remarque les plus

beaux talens, et à qui je dois autant qu'à vous, s'oubliât lui-même dans son affaire capitale, lorsqu'il a tant de vigilance et de circonspection dans des affaires, ou qui ne le touchent en aucune sorte, ou qui ne sont pour lui que d'une très-petite conséquence, en comparaison de celle qu'il laisse perdre. Mon ministère m'engage à m'employer au salut des ames. Je dois être sensible à leur perte par le sentiment d'une charité commune, et fût-ce l'ame du dernier des hommes, et même l'ame de mon plus mortel ennemi, je ne devrois rien épargner pour la sauver. Concluez de là ce que me causeroit de regrets et de sensibilité la perte d'une ame qui, par tant d'endroits et tant de raisons particulières, me doit être aussi chère que la vôtre. Je vous conjure donc par l'amitié, ou plutôt par la bonté que vous me témoignez en toutes rencontres, de me donner la consolation d'avoir travaillé efficacement à votre plus grand bien et à votre intérêt le plus précieux, qui est le salut. Vous avez sans cesse autour de vous une foule de gens qui vous sollicitent pour d'autres grâces qu'ils veulent obtenir : ce ne sont point là celles que je vous demande. Dispensez-les comme il vous plaira, et à qui il vous plaira : mais accordez-moi ce que je désire si ardemment, et sur quoi je ne craindrai point de vous presser jusqu'à l'importunité; savoir, que votre premier soin soit votre salut. Dans ces autres grâces pour lesquelles on s'empresse tant auprès de vous, chacun ne pense qu'à soi-même et ne cherche que soi-même : mais dans la grâce que je souhaite et que j'attends de votre religion, je ne pense qu'à vous, ni je ne cherche que vous.

INSTRUCTION

SUR

LE CHOIX D'UN ÉTAT DE VIE [1].

Dans l'âge où vous êtes, vous devez penser à faire choix d'un état de vie; et rien n'est plus nécessaire pour vous que de bien connoître l'importance de ce choix et les règles qu'il y faut garder. Vous me demandez là-dessus quelque instruction, et je satisfais volontiers à une demande aussi raisonnable que celle-là, et aussi digne de votre piété et de votre sagesse.

I. Imprimez-vous bien dans l'esprit cette grande maxime, qu'il n'y a rien dont le salut dépende davantage que de bien choisir l'état où l'on doit vivre, parce qu'il est certain que presque tous les péchés des hommes viennent de l'engagement de leur état. Combien Dieu voit-il de réprouvés dans l'enfer, qui seroient maintenant des saints s'ils avoient embrassé, par exemple, l'état religieux? et combien y a-t-il de saints dans le ciel qui seroient éternellement réprouvés, s'ils avoient vécu dans le monde? Voilà ce qui s'appelle le secret de la prédestination, lequel roule principalement sur le choix de l'état. Tâchez donc de bien comprendre cette vérité, afin de vous bien conduire dans une affaire si importante. Car que seroit-ce si vous veniez à vous y tromper, et à prendre une autre voie que celle où Dieu vous a préparé des grâces pour faire votre salut?

II. Ce qu'il y a de plus essentiel dans le choix d'un état, est de n'y entrer jamais sans vocation, c'est-à-dire, sans y être appelé de Dieu. Car il ne vous appartient pas de disposer de vous-même pour choisir selon votre

[1] Cette instruction regarde une jeune personne de qualité.

gré tel état qu'il vous plaira. Etant à Dieu comme nous y sommes, c'est à lui de nous parler selon les vues et selon les desseins de sa providence; et si, au préjudice d'une obligation si sainte, nous nous engageons témérairement dans une condition où il ne nous appelle pas, dès là il est en droit de nous y délaisser, et de ne nous plus accorder cette protection spéciale dont il favorise les justes. Or, quel malheur si cela vous arrivoit jamais, et si vous pouviez un jour vous reprocher que vous êtes dans un état où Dieu ne vous avoit pas destinée! Quand vous seriez alors sur le premier trône du monde, quand vous seriez reine et souveraine, vous devriez plaindre votre sort, et le regarder comme l'état le plus déplorable.

III. Cependant voilà le désordre, et tout ensemble la misère des conditions du monde. On n'y entre que par intérêt, que par ambition, que par passion, que pour y chercher des établissemens de fortune. Jamais, ou presque jamais, on n'y envisage Dieu; et la dernière chose à laquelle on pense, c'est d'examiner si l'état qu'on prend est de sa volonté, et si le salut y peut être en assurance. Cela ne se voit que trop. Par exemple, dans une alliance qu'on veut faire, et où deux jeunes personnes doivent s'engager par le lien du mariage, à quoi s'applique-t-on? à considérer s'il y a de part et d'autre un bien convenable, s'il y a de la naissance et de la qualité, si l'entrée en telle famille fera honneur, si elle sera de quelque utilité selon le monde. Dès qu'on y trouve là-dessus tout ce qu'on prétend, on ne se met guère en peine de la vocation divine, ou plutôt on la suppose, comme si elle étoit infailliblement attachée à de pareils avantages.

IV. Ce n'est pas qu'il soit absolument mauvais d'avoir égard à tout cela. Il y a une prudence humaine qui n'est point contraire à la sagesse évangélique, pourvu

qu'elle lui soit subordonnée. Mais l'abus est de n'écouter que cette prudence du siècle, de ne se conduire que par les principes du siècle, de ne regarder les choses que par rapport au siècle, et de ne s'y déterminer qu'autant que les considérations du siècle nous y portent. Car c'est faire à Dieu le même outrage et la même injustice que feroit à son maître un serviteur qui voudroit se rendre indépendant, ou qui n'agiroit que sous les ordres et sous l'autorité d'un autre.

V. De là vient qu'il y a très-peu de gens du monde qui puissent raisonnablement se flatter d'être dans l'état où Dieu les veut. Je ne prétends point vous faire entendre par là que les divers états qui composent ce que nous appelons le monde ne soient pas en général de la vocation de Dieu. C'est lui qui les a établis, lui qui les a partagés, lui qui, par son infinie sagesse, les a disposés et arrangés. Or il ne les a pas établis, ni partagés, ni arrangés de la sorte, pour vouloir qu'ils demeurent vides et sans sujets qui les remplissent. D'où il faut nécessairement conclure qu'entre les hommes il y en a, et un grand nombre, qu'il a fait naître pour ces états et qu'il y a appelés. Tellement que ce seroit une erreur grossière de croire que d'être engagé dans le monde ce fût être hors des voies de Dieu : comme si Dieu réprouvoit tous les états du monde, et qu'on n'en pût embrasser aucun avec une vocation légitime et sainte. Le monde, par l'opération du Saint-Esprit et de sa grâce, a produit dans toutes les conditions de parfaits chrétiens, et fourni au ciel une multitude innombrable de bienheureux. Mais tout ceci supposé, la proposition que j'ai avancée et que je reprends, n'en est pas moins vraie, savoir, qu'il y a très-peu de gens du monde qui puissent raisonnablement et prudemment s'assurer qu'ils soient dans l'état où Dieu les demandoit. Car pour avoir cette assurance raisonnable et prudente, il ne me suffit

pas en général qu'il n'y ait point d'état dans le monde où je n'aie pu être appelé de Dieu : il faut de plus que je sache en particulier, et autant que j'en puis avoir de connoissance, que Dieu en effet dans sa prédestination éternelle m'avoit marqué tel état plutôt que tel autre. Je n'en puis être instruit, ou que par une révélation expresse de la part de Dieu, ce que certainement les personnes dont je parle n'ont pas; ou que par les soins que j'ai pris pour découvrir, selon qu'il m'étoit possible, ce que Dieu vouloit de moi. Or il est évident que les gens du monde ne prennent communément pour cela nul soin, nul moyen. D'où il s'ensuit qu'ils n'ont donc nulle raison de juger que l'état auquel ils se trouvent attachés soit réellement celui que Dieu dans ses décrets adorables leur avoit assigné. Car de se répondre que Dieu, malgré leur négligence, les aura conduits dans une affaire si périlleuse; que sans qu'ils se soient mis en peine d'apprendre ses volontés, il aura bien voulu lui-même les leur inspirer; qu'il ne les aura pas laissés là-dessus dans l'ignorance, ni livrés à leur aveuglement, ce seroit une présomption mille fois condamnée par la parole de Dieu même et par les sacrés oracles de l'Ecriture. Ainsi ils n'ont rien de solide sur quoi ils puissent appuyer leur confiance; et je dis de plus qu'ils ont, au contraire, tout sujet de craindre l'accomplissement des menaces du Seigneur, qui nous a si hautement et si souvent avertis qu'il confondroit la fausse sagesse du monde, et qu'il l'abandonneroit à ses vues trompeuses et à son sens perverti.

VI. Vous voulez présentement savoir ce que vous devez faire pour connoître les vues de Dieu sur vous, et quelle est votre vocation. C'est ce que je vais vous expliquer, et ce que je comprends en trois articles, qui vous serviront de règles, et que je vous prie d'observer avec une entière fidélité. Le premier est d'avoir recours

à Dieu; le second, de vous adresser ensuite aux ministres de Dieu; et le troisième, de vous consulter vous-même. Tout ce qu'il y a de plus solide par rapport au choix de votre état, je dis à un bon choix, à un choix sage et chrétien, se trouve renfermé dans ces trois devoirs, dont voici la pratique.

VII. Comme Dieu ne s'explique immédiatement à nous que par ses inspirations intérieures, vous devez d'abord l'écouter dans le fond de votre cœur, et vous rendre attentive à cette voix secrète par laquelle il a coutume de parler à ses élus. Mais afin de l'engager davantage à vous communiquer ses lumières et à se déclarer, vous n'avez point de moyen plus efficace ni plus assuré que la prière. Allez donc aussi souvent que vous le pourrez vous prosterner devant lui, et lui dire comme Samuël : Parlez, Seigneur, et découvrez-moi vous-même quel dessein vous avez formé sur ma personne; car me voilà prête à vous entendre, à vous obéir, et à exécuter toutes vos volontés. Quelque difficulté qui se présente en tout ce que vous me prescrirez, et quelque opposé qu'il soit à mes inclinations, du moment que je comprendrai que c'est ce que vous voulez de moi, je ne balancerai pas; et sans différer, je me mettrai en devoir de l'accomplir. Telle est, mon Dieu, ma résolution, et j'espère de votre grâce que rien ne sera capable de l'ébranler, ni de la changer. A cette prière vous pourrez encore ajouter celle de David : *Montrez-moi, Seigneur, le chemin où je dois marcher, parce que j'ai élevé vers vous mon ame* (1). Le Prophète se sert là d'une puissante raison pour toucher le cœur de Dieu, et il ne pouvoit plus sûrement obtenir d'en être éclairé : *Parce que j'ai élevé vers vous mon ame*. En effet, si Dieu ne souhaite rien plus ardemment que de nous voir seconder sa providence et embrasser ses voies, nous les

(1) Ps. 142.

laissera-t-il ignorer, et n'aura-t-il nul égard au désir que nous lui marquons et à la droite intention que nous avons de les suivre? Ce qui achevera enfin de l'intéresser en votre faveur, et de le disposer à vous accorder votre demande, ce sera d'y joindre quelques dévotions particulières et quelques bonnes œuvres, surtout l'usage de la communion, et même quelques pratiques de la pénitence chrétienne. Car voilà, selon saint Paul, les victimes et les sacrifices par où l'on fléchit le Seigncur.

VIII. Après vous être acquittée de ce premier devoir envers Dieu, vous devez ensuite vous adresser aux ministres de Dieu. Ce sont nos guides, nos conducteurs, et ils ont été établis pour nous donner des conseils salutaires. C'est pour cela que Dieu les éclaire spécialement eux-mêmes; et souvent il arrive que ce qu'il n'a pas voulu par lui-même nous révéler, c'est par leur bouche qu'il nous l'enseigne. Ainsi dans l'ancienne loi, les prophètes étoient-ils appelés *voyans*, et c'étoit à eux que Dieu envoyoit son peuple pour en recevoir toutes les décisions et tous les éclaircissemens nécessaires. Or, par les ministres de Dieu, j'entends deux sortes de personnes. Premièrement, et dans le sens le plus ordinaire et le plus propre, ce sont les prêtres du Seigneur, ce sont nos confesseurs et les directeurs de notre conscience. Ayez un directeur sage, un homme de Dieu, en qui vous preniez confiance, et à qui vous exposiez avec simplicité et avec candeur toutes vos vues, toutes vos pensées, toutes les bonnes et mauvaises dispositions de votre amc. Proposez-lui vos doutes; marquez-lui à quoi vous vous sentez attirée, ou à quoi vous avez de la répugnance. Ne lui dissimulez rien; et quand vous croirez lui avoir dit toutes choses, priez-le qu'il vous examine encore lui-même, et répondez-lui avec l'humilité d'un enfant. Surtout faites-lui voir qu'il peut vous parler avec une pleine liberté,

et demandez-lui qu'il vous détermine précisément au parti qu'il jugera le meilleur selon Dieu, et non point à celui qui pourroit vous être plus agréable selon la nature et selon le monde. Dès que vous agirez avec cette droiture et cette bonne foi, vous aurez tout sujet de vous promettre que Dieu présidera au jugement de son ministre, et que l'esprit de vérité lui suggérera pour vous une décision juste, et où vous pourrez vous en tenir. Mais en second lieu, vous devez de plus compter parmi les ministres de Dieu, le père et la mère dont vous avez reçu la vie. Les pères et les mères sont, après Dieu et selon l'ordre de Dieu, les premiers supérieurs de leurs enfans, et ce seroit une indépendance condamnable plutôt qu'une liberté évangélique, de vouloir, dans le choix qu'on fait d'un état, se soustraire absolument à l'autorité paternelle. Il est vrai qu'on n'est pas toujours obligé de se conformer aux désirs d'un père et d'une mère, trop préoccupés de l'esprit du monde, et qu'il y a des occasions où l'on peut leur répondre ce que disoient les apôtres : *Est-il de la justice que nous vous obéissions préférablement à Dieu ?* (1) Mais au moins faut-il les écouter, peser leurs raisons, y déférer même lorsqu'on n'en a point de plus fortes à y opposer; enfin, soit que l'on condescende à leurs volontés, ou que pour l'intérêt de son salut, on s'en écarte, leur donner toujours tous les témoignages d'une soumission filiale et du respect qu'on reconnoît leur devoir.

IX. Il vous reste de vous consulter, et, selon le mot de saint Paul, de vous éprouver vous-même. Car Dieu ne nous a donné le discernement et la raison, qu'afin que nous nous en servions dans toutes les affaires qui nous regardent, mais particulièrement en celles qui nous sont d'une aussi grande conséquence que l'est le

(1) Act. 4.

choix de notre état. Examinez donc sans vous flatter, quel est de tous les états de la vie, celui où vous pouvez plus glorifier Dieu, celui où vous pouvez faire le plus aisément votre salut, celui auquel vous êtes plus propre eu égard aux qualités de votre esprit et de votre cœur. Car il se peut faire qu'avec le naturel que Dieu vous a donné, vous vous perdrez où un autre se sauveroit, et qu'au contraire vous vous sauverez où un autre se perdroit. Quoi qu'il en soit, souvenez-vous toujours que toute votre délibération doit se rapporter au salut, comme à votre unique fin; que vous ne devez juger d'un état, ni l'estimer plus que l'autre, qu'autant qu'il pourra vous conduire plus sûrement au salut; que tout ce que vous avez à considérer en vous-même, se réduit à la seule question que fit ce jeune homme de l'évangile à Jésus-Christ: *Que faut-il que je fasse pour obtenir la vie éternelle*? (1) Car voilà le grand principe que vous devez poser, et d'où vous devez tirer toutes vos conséquences; comme si vous raisonniez de la sorte: Je veux faire mon salut, et je le veux à quelque prix que ce soit. Ce n'est donc point là-dessus qu'il s'agit de délibérer, puisque je suis déjà toute déterminée et que je le dois être. Mais pour me sauver, il y a plusieurs moyens; et un des plus puissans c'est la condition et l'état. Ainsi, de tous les états qu'on me propose, ou qui se présentent à mon esprit, j'ai à voir devant Dieu quel est celui qui me paroîtra le plus avantageux pour arriver à mon terme, qui est toujours le salut. Si je n'avois en vue que de m'élever dans le monde, que de briller dans le monde, que de mener une vie douce et agréable dans le monde, c'est ce que je trouverois en telle condition. Mais encore une fois tout cela n'est point ma fin, et par conséquent je ne dois avoir nul égard à tout cela. Ma fin, c'est de *parvenir à la vie éternelle*. Or, je connois, ou je

(1) Luc. 10.

crois de bonne foi connoître que je ne pourrai dans nul état l'acquérir plus sûrement que dans celui-ci : je conclus donc que c'est à celui-ci qu'il faut me fixer.

X. Quand vous aurez délibéré de cette manière avec vous-même, si vous ne vous sentez pas encore dans une parfaite détermination, voici deux règles dont vous devez vous servir, et qui sont de saint Ignace dans le livre de ses exercices. 1. Que voudrois-je conseiller à une autre si elle étoit en ma place, et qu'elle me demandât mon avis; à une autre qui auroit les mêmes inclinations, ou les mêmes défauts que moi ? Que lui répondrois-je, et à quel genre de vie la porterois-je ? Car quand il s'agit des autres, nous sommes ordinairement bien plus désintéressés, et par là même bien plus capables de prendre le bon parti. Or, pourquoi n'aurois-je pas pour moi la même charité et le même zèle que j'aurois pour autrui ? Si c'étoit une de mes amies qui délibérât, ne cherchant que son salut, je sais ce que je lui dirois : pourquoi ne me le dirois-je pas à moi-même ? O mon Dieu ! dégagez-moi de toutes ces illusions de l'amour-propre, qui m'aveuglent, et qui m'empêchent de penser aussi sainement sur ce qui me touche, que sur ce qui concerne le prochain. 2. Entre ces différens états, lequel voudrois-je avoir pris, lorsque je serai à l'article de la mort ? Car c'est alors que j'envisagerai solidement les choses, et que mes passions ni les préjugés du monde n'obscurciront plus ma raison. Ce que je voudrois donc avoir fait à ce dernier moment, c'est ce que je dois faire aujourd'hui ; et voilà sans doute la règle la moins trompeuse et la plus infaillible que je puisse suivre. Si j'en use autrement, je dois m'attendre qu'un jour j'en aurai une vraie douleur. Or, ne seroit-ce pas une extrême folie d'embrasser un état, dont je prévois que j'aurai à me repentir ? O mon Dieu ! je vous rends grâces de la vue que vous me donnez. Faites, Seigneur, que j'en profite

comme du plus excellent moyen pour me déterminer chrétiennement. Oui, mon Dieu, c'est par là que je veux décider avec vous de ma destinée. Je veux vivre dans l'état où je serai bien aise de mourir. Malheur à moi si je venois à m'engager dans une condition qui ne me dût produire à la mort que des sujets de crainte et que des regrets !

XI. Sans prétendre vous marquer formellement ma pensée sur l'état qui vous peut le mieux convenir, je finis en vous disant au regard de l'état religieux, ce que saint Paul disoit aux premiers fidèles touchant le célibat. Ce passage est admirable, et plein de sens et de religion. *Pour ce qui est de l'état des Vierges* (1), écrivoit cet apôtre aux Corinthiens, *je n'ai point là-dessus de précepte du Seigneur à vous intimer ; mais je ne fais que donner conseil, comme ayant reçu du Seigneur la grâce d'être fidèle. Je pense donc qu'eu égard aux misères qui nous environnent, et aux dangers continuels où nous sommes exposés, c'est un état avantageux. Ce que je désire*, poursuivoit le même docteur des gentils, *c'est que vous n'ayez point de soins qui vous inquiètent. Or une femme, dans l'état du mariage, est occupée des choses qui regardent le monde et du soin de plaire à son époux ; au lieu qu'une vierge ne s'occupe que des choses qui regardent le Seigneur, pour être sainte de corps et d'esprit.* Il vous sera aisé de faire l'application de ces paroles à la profession religieuse. Je ne vous en dis pas davantage : c'est au Seigneur à s'expliquer, et vous serez toujours bien partout où vous serez sous sa conduite et par sa vocation.

(1) 1. Cor. 7.

INSTRUCTION
SUR
LA COMMUNION.

Il y a trois temps à distinguer par rapport à la Communion : celui qui la précède, celui de la communion même, et celui qui la suit. Selon cette différence, voici les différens avis que vous devez suivre, et qui vous serviront de règles pour un saint usage de la divine eucharistie.

§. 1. *Avis pour le temps qui précède la communion.*

I. Bien comprendre que la plus grande, la plus sainte et la plus importante action de votre vie, c'est de communier ; et par conséquent, qu'il n'y en a aucune où il soit plus dangereux pour vous d'agir par coutume et par habitude, où vos négligences soient moins excusables, et où vous puissiez moins espérer de Dieu, qu'il ne s'offense pas de vos froideurs et de vos relâchemens.

II. Bien concevoir que le plus grand crime que vous puissiez commettre, c'est d'abuser de ce qu'il y a de plus auguste et de plus divin dans notre religion ; de vous rendre coupable de la profanation du corps du Seigneur, et de vous faire un poison mortel de ce que Jésus-Christ a établi pour être la nourriture spirituelle de votre ame.

III. Être bien persuadé que le plus essentiel de tous vos devoirs en qualité de chrétien, est de vous mettre en état de communier dignement, et de travailler à purifier votre ame, afin qu'elle puisse servir de demeure à Jésus-Christ, en vous disant à vous-même, mais avec bien plus de raison que Salomon : *Il ne s'agit pas de*

préparer une demeure aux hommes, mais à Dieu, le Roi des rois.

IV. Bien méditer ces paroles de saint Paul : *Que l'homme s'éprouve donc soi-même, avant que de manger ce pain céleste ; car celui qui le mange indignement, mange sa propre condamnation, parce qu'il ne fait pas le discernement qu'il doit faire du corps du Seigneur*(1). Accomplir, dis-je, mais sincèrement et de bonne foi, ce précepte de l'apôtre ; en sorte que toutes les fois que vous communiez, vous puissiez vous rendre témoignage que vous vous êtes éprouvé, et que sans présumer, non plus que saint Paul, d'être justifié pour cela, votre conscience ne vous reproche rien qui vous puisse être un obstacle, du moins essentiel, à ce sacrement ; c'est-à-dire, que vous ne la sentiez chargée d'aucun péché mortel ; car c'est en quoi le concile de Trente fait principalement consister cette épreuve que vous devez faire de vous, avant que d'approcher de la communion.

V. Faire une confession aussi exacte, aussi fervente et aussi parfaite pour communier, que vous la voudriez faire pour mourir, étant bien convaincu qu'il ne faut pas une moindre pureté de cœur pour aller recevoir Jésus-Christ que pour paroître devant Dieu, et pour subir la rigueur de son jugement. Cette pensée seule suffiroit pour ne tomber jamais dans le désordre des communions sacriléges, et même pour n'en faire jamais de tièdes, ni d'imparfaites, celles-ci servant bien souvent de disposition aux autres.

VI. Bien entendre que l'épreuve que chacun doit faire de soi-même avant que de communier, ne consiste pas seulement à confesser son péché, à s'en accuser, et à le détester ; mais à sortir de l'occasion où l'on pourroit

(1) 1. Cor. 11.

être de le commettre, à en retrancher la cause, à en réparer le scandale; et que tandis que le scandale d'un péché dure, ou qu'on est dans l'occasion de ce péché sans la vouloir quitter, on n'a pas encore satisfait à l'obligation indispensable que saint Paul nous impose par cette règle : *Que l'homme s'éprouve.*

VII. Vous souvenir que comme la disposition la plus naturelle, c'est-à-dire, la plus conforme, et aux inclinations de Jésus-Christ, et à la dignité de son sacrement, c'est la pureté : aussi de tous les péchés qui se commettent dans le monde, n'y en a-t-il point qui ait une opposition plus spéciale à la communion, et qui vous en rende plus indigne que le péché d'impureté, parce qu'en déshonorant votre chair, ils déshonore la chair de Jésus-Christ même. L'avoir en abomination dans cette vue, et faire souvent réflexion à ces paroles étonnantes de saint Ambroise, qu'il adressoit à Jésus-Christ : *Quelle bonté, Seigneur, que pour sauver l'homme, vous n'ayez pas eu horreur de vous incarner dans le sein d'une vierge!* (1) Car si, toute pure qu'a été Marie, saint Ambroise n'a point cru lui faire tort de parler ainsi, qu'auroit-il dit d'une impudique qui, dans l'engagement et dans le désordre de son péché, approche de la communion, laquelle n'est rien autre chose, selon les Pères, qu'une extension ou une suite de l'incarnation.

VIII. N'attendre pas jusqu'au jour de la communion même pour vous y préparer; mais prendre pour cela un temps raisonnable, et y penser d'autant plutôt, que vos communions seroient plus éloignées les unes des autres; surtout la veille d'un si saint jour, ou même deux ou trois jours auparavant, vous séparer de toutes les choses qui pourroient vous dissiper l'esprit, comme de certains divertissemens et de certaines conversations,

(1) Ambr.

dont

dont l'inutilité et la vanité, sans parler du reste, sont plus opposées à la sainteté de l'action que vous devez faire.

IX. Employer les trois ou quatre jours qui précèdent votre communion à faire de saintes lectures, qui vous remplissent l'esprit et le cœur des sentimens dont vous devez être pénétré sur un si grand sujet. Le livre du Mémorial de Grenade sera très-propre pour cela. Y ajouter de bonnes œuvres, particulièrement des aumônes, qui vous attirent les grâces nécessaires pour communier saintement et utilement. Y joindre une petite revue que vous ferez de votre conduite, pour reconnoître si depuis votre communion vous avez été plus fidèle à Dieu, et si vous avez avancé dans la voie de votre salut; et marquer en particulier les choses où vous vous apercevrez qu'il y a eu en vous du relâchement : cela même étant la matière des principaux actes intérieurs qui doivent entrer dans la communion suivante.

X. Ménager, s'il est possible, quelques jours avant la communion, un entretien avec votre confesseur, afin qu'il vous aide, par ses conseils, à bien faire une action si sainte; rien n'étant plus capable de vous engager à remplir sur ce point tous vos devoirs, que d'en conférer avec celui qui vous tient la place de Dieu, et en qui vous avez pris confiance. Cet avis est de la dernière conséquence, particulièrement aux personnes de la cour, et à ceux qui vivent dans le commerce du grand monde.

§. II. *Avis pour le temps même de la communion.*

I. Considérer le jour de votre communion comme un jour que vous devez entièrement et uniquement consacrer à Jésus-Christ; en sorte que vous accomplissiez à la lettre le précepte du Saint-Esprit : *Ne laissez rien échapper d'un jour sans en profiter* (1). C'est-à-dire,

(1) Eccles. 14.

qu'aucune partie d'un jour si heureux ne soit perdue pour vous, et que tout ce que vous ferez ce jour là se rapporte à l'action principale dont vous devez être occupé, qui est la communion même; vous levant, par exemple, dans cette pensée : *Voilà le jour que le Seigneur a fait pour moi* (1); allant à l'église dans ce sentiment : *Voici l'Epoux qui vient, allons au-devant de lui;* mais par-dessus tout ne faisant aucune action ni profane, ni frivole, qui puisse marquer un esprit lâche et peu touché des choses de Dieu.

II. Assister à la messe où vous devez communier, avec le même esprit que vous auriez voulu assister avec les apôtres, à la dernière cène, où Jésus-Christ les communia de sa propre main, puisqu'en effet ce qui se passa pour lors dans la personne des apôtres, va se renouveler dans vous, et que par le ministère du prêtre qui vous représente Jésus-Christ, vous allez être participant de la même grâce, et recevoir le même honneur qu'eux. Pour cela, vous entretenir pendant la messe, et jusqu'au temps de la communion, dans les affections, ou dans les pensées suivantes.

III. D'une vive foi de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie; faisant intérieurement la profession de cette foi, et disant avec l'aveugle-né de l'évangile : *Oui, Seigneur, je crois* (2). Je crois que c'est vous-même que je vais recevoir dans ce sacrement, vous-même qui, étant né pour moi dans une crèche, avez voulu mourir pour moi sur la croix, et qui, glorieux dans le ciel, ne laissez pas d'être caché sous ces espèces adorables : je le crois, mon Dieu, et je m'en tiens plus assuré, que si je le voyois de mes yeux, parce que mes yeux me pourroient tromper, et que votre parole est infaillible. Quoique mes sens et ma raison me disent le contraire, je renonce à mes sens et à ma raison, pour me captiver;

(1) Matth. 25. — (2) Joan. 9.

sous l'obéissance de la foi; et s'il falloit souffrir mille morts pour la confession de cette vérité, aidé de votre grâce, Seigneur, je les souffrirois plutôt que de démentir sur ce point ma créance et ma religion.

IV. D'une adoration respectueuse, qui est comme la suite naturelle de cet acte de foi : car, puisque c'est Jésus-Christ même que vous allez recevoir, il est juste que vous lui rendiez auparavant l'hommage que vous lui devez, comme à votre souverain et à votre Dieu; à l'exemple des premiers chrétiens, qui, selon le témoignage de saint Augustin, ne recevoient jamais la chair du Sauveur dans les sacrés mystères, sans l'avoir premièrement adorée. Ainsi, pendant que le prêtre célèbre, mais particulièrement à l'élévation de l'hostie, vous répéterez souvent d'esprit et de cœur ces paroles de saint Thomas : *Mon Seigneur et mon Dieu* (1); adorant Jésus-Christ sur l'autel, comme les Mages l'adorèrent dans l'étable de Bethléem, et lui protestant, avec saint Bernard, que plus il a voulu se faire petit pour se donner à vous, plus vous voulez avoir de respect, de zèle et de vénération pour lui.

V. D'un profond anéantissement de vous-même, vous étonnant qu'un Dieu d'une si haute majesté daigne bien descendre du ciel pour vous visiter; disant, avec bien plus de sujet que la mère de saint Jean-Baptiste, lorsqu'elle reçut la visite de la sainte Vierge : *Et d'où me vient cet excès de bonheur* (2), que mon Seigneur et mon Dieu veuille venir à moi? ou, comme le Centenier : *Ah! Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison* (3); ou, comme le saint homme Job : *Et qu'est-ce que l'homme, Seigneur, pour être élevé à une telle gloire?* (4). Et qui suis-je, moi pécheur, moi ver de terre, pour approcher d'un Dieu aussi saint que vous, pour être assis à votre table, pour y manger le

(1) Joan. 20 — (2) Luc. 1. — (3) Matth. 8. — (4) Job. 7.

pain des anges, et pour y être nourri de votre chair divine?

VI. D'une humble confiance : car, si Jésus-Christ se plaît, et se tient même honoré que l'on se confie en lui, c'est particulièrement dans ce mystère, où lui-même, sans réserve, se communique à nous. Or, s'il se donne lui-même, dit admirablement saint Paul, comment ne nous donnera-t-il pas tout le reste? pourroit-il nous refuser quelque chose en même temps qu'il se livre à nous? Vous devez donc considérer l'eucharistie comme le trône de la miséricorde de Jésus-Christ, où vous avez droit de vous présenter, pour lui exposer vos misères, vos foiblesses, vos aveuglemens, vos erreurs, sûr que vous devez être de lui, que par la vertu de ce sacrement, si vous n'y apportez point d'obstacle, il vous fortifiera, il vous éclairera, il appaisera la violence de vos passions, il vous délivrera de vos mauvaises habitudes; d'emporté que vous étiez, il vous fera paroître modéré; de tiède, il vous rendra fervent; de charnel et de mondain, il vous changera en homme spirituel et chrétien : vous approcher, dis-je, de Jésus-Christ avec cette espérance, fondée sur sa puissance infinie et sur son infinie bonté : car n'êtes-vous pas, lui direz-vous, ô mon Dieu! le maître de mon cœur? et quand mon cœur sera-t-il plus absolument dans votre disposition, que quand vous y serez entré par votre adorable sacrement?

VII. D'une crainte filiale, dont il faut que cette confiance soit accompagnée, comme si vous disiez à Jésus-Christ : Mais ne serois-je point, ô mon Sauveur! assez malheureux pour avoir dans moi un péché secret qui fût un empêchement à toutes les grâces que vous me voulez faire? ne serois-je point un Judas, pour vous donner aujourd'hui le baiser de paix, et pour vous trahir demain? ne vous recevrois-je point comme lui dans l'état d'une conscience criminelle? et au lieu de venir à moi,

comme à un disciple fidèle, n'y venez-vous point avec horreur et avec indignation, comme à un ennemi caché? Si cela étoit, ah! je vous dirois, comme saint Pierre: *Retirez-vous de moi, Seigneur* (1), parce que je suis un sacrilége et un impie; mais la même confiance que j'ai en vous, me fait espérer, Seigneur, que vous m'avez remis mon péché, et qu'ensuite, tout indigne que je suis, vous ne me rejeterez pas de votre présence.

VIII. D'un désir ardent de recevoir Jésus-Christ: car l'une des dispositions les plus nécessaires pour bien communier, c'est de le désirer; comme l'une des meilleures dispositions pour profiter d'une viande, c'est de la manger avec appétit. Vous témoignerez donc à notre Seigneur, non-seulement le désir, mais, s'il est possible, l'impatience et l'empressement que vous avez de vous unir à lui dans ce sacrement, en lui disant, comme les patriarches de l'ancienne loi qui attendoient sa venue: *Venez, Seigneur, et ne tardez pas davantage* (2); venez prendre possession de mon cœur, il est tout prêt, et il ne peut être rempli que de vous: ou, comme le Prophète royal, dans ce pseaume qui convient si bien à une ame chrétienne, au moment qu'elle approche de la communion: *De même que le cerf soupire avec ardeur après les sources des eaux, mon ame soupire après vous, mon Dieu* (3).

IX. D'une fervente contrition qui achève de sanctifier votre ame, et qui la mette dans ce degré de pureté où elle doit être pour devenir digne de Jésus-Christ; vous servant pour cela des paroles affectueuses de ce saint roi pénitent: J'espère, Seigneur, que vous m'avez déjà lavé par le sacrement de pénitence; mais *lavez-moi encore davantage, purifiez-moi de nouveau de toutes les souillures de mon péché* (4), afin que je sois en état de me présenter à vous. *Créez dans moi un cœur pur, et re-*

(1) Luc. 5. — (2) Psal. 39. — (3) Psal. 41. — (4) Psal. 50.

nouvelez jusqu'au fond de mes entrailles cet esprit de droiture et de justice[1] sans lequel toute la dévotion dont je me sens touché en communiant, ne seroit que mensonge et illusion. Comme le péché, ô mon Dieu! est l'unique chose qui puisse vous déplaire en moi, je le déteste et l'abhorre, parce qu'il vous déplaît. Quand il ne me rendroit point d'ailleurs sujet aux châtimens terribles et effroyables dont votre justice le punit, et quand il ne mériteroit point l'enfer, il me suffit, pour l'avoir en exécration, qu'il m'éloigne de vous, et qu'il empêche que vous ne vous unissiez à moi par le sacrement de votre corps.

X. D'un parfait amour : car, si vous êtes obligé d'aimer Jésus-Christ de tout votre cœur, et de cet amour de préférence qui vous est commandé par la loi divine, beaucoup plus devez-vous lui en donner des marques dans ce sacrement, qui est singulièrement et par excellence le sacrement de son amour et de sa charité envers les hommes. Il faut donc vous imaginer que dans le moment de la communion, Jésus-Christ vous demande comme à saint Pierre : *M'aimez-vous?* [2] et ensuite lui répondre avec la même ferveur que cet apôtre : *Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime*[3]. Mais la protestation sincère que je vous fais aujourd'hui, est que je veux vous aimer d'un amour solide et effectif, qui ne consiste pas simplement dans les paroles, mais dans l'accomplissement de mes devoirs, dans l'observation exacte de vos commandemens, dans un attachement inviolable à votre loi, dans la crainte de vous offenser, dans la fuite de tout ce qui vous déplaît, dans un renoncement éternel aux fausses maximes du monde, et à tout ce qui est contraire au christianisme que je professe.

XI. D'une attention particulière aux paroles du prêtre, lorsqu'il vous présentera le corps de Jésus-Christ, et qu'il vous dira : *Que le corps de notre Seigneur*

(1) Psalm. 50. — (2) Joan. 21. — (3) *Ibid.*

Jesus-Christ garde votre ame jusque dans la vie éternelle : paroles qui doivent faire sur vous une vive impression, en vous faisant comprendre la fin pour laquelle vous communiez, qui est de persévérer dans la grâce : c'est-à-dire, de ne pas communier simplement pour observer pendant quelques jours une certaine régularité de vie ; mais pour être constamment fidèles à Dieu, et vous maintenir dans l'état où vous a mis le sacrement de Jésus-Christ, en sorte qu'il soit maintenant pour vous un gage de la vie éternelle.

XII. D'une prière courte, mais affectueuse, que vous ferez à Jésus-Christ, le conjurant de suppléer par sa grâce à tous vos défauts, et de mettre lui-même dans votre cœur les dispositions nécessaires pour le bien recevoir, reconnoissant avec humilité que quoi que vous ayez fait pour cela, vous êtes toujours infiniment indigne de ce sacrement.

§. III. *Avis pour le temps qui suit la communion.*

I. Sortir de la sainte table avec un profond respect de la présence de Jésus-Christ, qui est au milieu de votre cœur, et dont il est vrai de dire dans ce moment là, que la plénitude de sa divinité habite en vous corporellement. Etre quelque temps dans le silence, comme saisi d'admiration des choses qui viennent de s'accomplir en vous, et vous considérant vous-même comme le tabernacle vivant où réside alors le Saint des saints : pensée admirablement propre pour vous tenir dans un parfait recueillement, et pour arrêter toutes les distractions de votre esprit, qui ne pourroient être alors que criminelles ; comme si Jésus-Christ vous disoit : *Appliquez-vous à me contempler, et reconnoissez que je suis votre Dieu* (1), puisqu'en vertu de ce mystère, vous en avez une expérience si sensible.

(1) Ps. 45.

II. Goûter le bonheur et l'avantage que vous avez de posséder Jésus-Christ, qui est votre souverain, et qui, par la communion, se fait le gage de votre béatitude, comme il en doit être l'objet pendant toute l'éternité, vous appliquant ces paroles du pseaume : *Goûtez, et voyez combien le Seigneur est doux* (1). Il est glorieux dans le ciel, il est tout-puissant sur la terre, il est terrible dans les enfers; mais il est doux dans ce sacrement, et la douceur dont il y remplit les ames justes, est le caractère de sa divine présence. Ah! mon Dieu, lui direz-vous, que le goût des saintes délices que vous me faites maintenant sentir, m'ôte pour jamais le goût des douceurs criminelles et des plaisirs du monde, qui ne font qu'empoisonner mon cœur et corrompre ma raison. Que cet avant-goût que vous me donnez de votre paradis, dans l'adorable eucharistie, corrige en moi tous les goûts dépravés de mes passions, qui me font aimer ce que je devrois souverainement haïr, et qui me font préférer, aussi bien que l'enfant prodigue, la nourriture des pourceaux, c'est-à-dire, ce qui contente ma sensualité, aux véritables biens que vous communiquez à ceux qui s'attachent à vous. Entrez dans le sentiment du saint vieillard Siméon, lorsque, pour comble de ses désirs, il vit Jésus-Christ entre ses bras : *C'est maintenant, Seigneur, que j'aurai la consolation de mourir en paix* (2), puisque non-seulement mes yeux vous ont vu, mais que mon ame vous possède, et que ma chair même est pénétrée de vous, qui êtes la source de la vie.

III. Faire après la communion ce que David pratiquoit si saintement : *J'écouterai ce que le Seigneur dira au-dedans de moi* (3). Car c'est proprement alors qu'il est dans vous; et si vous vous rendez attentif, il ne manquera pas de parler secrètement à votre cœur pour vous dire bien des choses auxquelles vous ne pensez pas, et

(1) Psalm. 33. — (2) Luc. 2. — (3) Psalm. 84.

que vous vous dissimulez à vous-même, mais dont il vous fera convenir. Par exemple, il vous reprochera certaines infidélités où vous tombez, certains désordres dans lesquels vous vivez, certaines lâchetés que vous ne vous efforcez pas de vaincre. Il vous dira en quoi il veut que vous changiez de conduite, ce qu'il veut que vous lui sacrifiiez, à quoi il veut que vous renonciez. En un mot, lui-même s'expliquant immédiatement à vous, et remuant tous les ressorts de votre conscience, il vous déclarera ses volontés, mais d'une manière dont il sera impossible que vous ne soyez touché, aussi bien que convaincu. Dites-lui donc alors, comme Samuël : *Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute* (1).

IV. Vous acquitter du principal devoir que Jésus-Christ attend de vous après la communion, qui est de lui témoigner votre reconnoissance pour le bienfait inestimable que vous venez de recevoir de lui. Car quelle ingratitude ne seroit-ce pas, si, remplis de ses dons et de lui-même, vous n'en aviez aucun sentiment, et ne mériteriez-vous pas d'être regardé comme un monstre de la nature, si un amour aussi parfait que le sien ne trouvoit dans votre ame aucun retour? *Ah! Seigneur,* devez-vous lui dire, *que ma main droite s'oublie elle-même si je vous oublie jamais; et que ma langue demeure attachée à mon palais, si je ne me souviens éternellement de vous* (2). J'ai été un infidèle, j'ai été un lâche, j'ai été un prévaricateur, mais je ne veux pas être un ingrat; et puisque le sacrement de votre corps est une véritable eucharistie, c'est-à-dire, un sacrement d'action de grâces, non-seulement je veux vous marquer par toute la suite de ma vie, combien je vous suis redevable de l'avoir reçu; mais je veux même qu'il me serve pour vous remercier de tous les autres biens que

(1) 1. Reg. 3. — (2) Ps. 136

vous m'avez faits et que vous continuez à me faire. Car que vous rendrai-je, ô mon Dieu ! pour avoir usé envers moi de tant de miséricorde; et par où puis-je reconnoître les obligations excessives que je vous ai, les grâces dont vous m'avez comblé, les marques singulières de protection par où vous m'avez distingué, sinon en participant à ce calice mystérieux de votre passion? M'avez-vous enseigné un autre moyen que celui-là pour répondre avec quelque sorte d'égalité à votre charité infinie? Si je suis assez heureux pour avoir communié en état de grâce, ne puis-je pas me consoler dans la pensée, que vous offrant vous-même à vous-même, puisque vous êtes maintenant à moi, je satisfais pleinement à tout ce que je vous dois?

V. Faire à Jésus-Christ une oblation entière de votre personne, lui protestant, qu'après l'avoir reçu dans la communion, vous ne voulez plus vivre que pour lui, afin de vérifier sa parole : *Celui qui mange ma chair, vivra pour moi* (1). Que vous ne voulez plus avoir de pensées, former de desseins, exécuter d'entreprises, que dans l'ordre de la parfaite soumission que vous lui devez; que vous ne voulez plus employer votre santé, vos forces, les talens de votre esprit, votre autorité, votre crédit, vos biens, enfin tout ce qui dépend de vous, que pour les intérêts de sa gloire : lui assujettissant toutes les puissances de votre ame, en sorte qu'il en soit le maître, et qu'il y règne absolument; et afin que cette oblation ne soit pas vaine, et d'une pure spéculation, la réduisant en pratique par l'examen que vous ferez de vous-même. C'est-à-dire, que si vous étiez assez malheureux pour avoir quelque attache dans le monde, vous en fassiez le sacrifice à Jésus-Christ dans ce moment-là, en lui disant : Non, Seigneur, après la faveur singu-

(1) Joan. 6.

lière dont vous venez de m'honorer, je ne souffrirai pas qu'il y ait rien dans moi qui puisse partager mon cœur entre vous et aucun être créé.

VI. Demander à Jésus-Christ, tandis qu'il est encore au milieu de vous, toutes les grâces dont vous avez besoin; le forçant par une aimable et sainte violence à vous les accorder, et lui disant, comme Jacob disoit à l'ange: *Non, je ne vous laisserai point aller que vous ne m'ayez donné votre bénédiction* (1). Je ne vous demande point, Seigneur, lui ajouterez-vous, des grâces temporelles, de la réputation, des honneurs, des prospérités, des richesses : tout cela ne serviroit peut-être qu'à me perdre. Je vous demande les grâces de mon salut, un esprit humble et un cœur chrétien. Je vous demande la haine du péché, une horreur éternelle de l'impiété et du libertinage, la crainte de vos jugemens, et pardessus tout votre saint amour. Je vous demande la force et la solidité de l'esprit qui m'est nécessaire pour me préserver de la corruption du monde, pour ne me pas laisser emporter au torrent de la coutume, pour résister à la tentation et au scandale du mauvais exemple, pour me mettre au-dessus du respect humain, pour me défendre du poison de la flatterie, pour n'être pas esclave de l'ambition, pour ne point succomber à l'intérêt, pour éviter les piéges funestes que le démon de ma chair me tend de tous côtés, pour conserver au milieu des dangers auxquels ma condition m'expose, la liberté et la pureté de ma religion; enfin, pour pouvoir tout à la fois être ce que je suis et ce que votre providence m'a fait naître, et être chrétien. Voilà, mon Dieu, les grâces qui me sont nécessaires. J'ai droit en tout temps de vous les demander; mais quand vous les demanderai-je avec plus de foi et plus d'assurance de les obtenir, que main-

(1) Genes. 32.

tenant que je vous possède, vous qui en êtes l'auteur?

VII. Former de saintes résolutions sur les points particuliers où vous aurez reconnu que Dieu demande de vous quelque changement et quelque réforme de vie: par exemple, sur le défaut le plus notable que vous avez à corriger, sur l'habitude la plus vicieuse que vous devez combattre, sur l'occasion la plus prochaine du péché dont vous voulez sortir. Et afin que ces résolutions soient plus solides, les concevoir en présence de Jésus-Christ, qui, dans le fond de votre cœur, les ratifie et les accepte, comme si vous lui disiez: Oui, Seigneur, c'est à vous-même que je m'engage, je veux bien que vous vous éleviez contre moi, si les promesses que je vous fais ne sont sincères et véritables. *J'ai juré, ô mon Dieu! de garder les ordonnances de votre divine loi* (1). J'ai juré d'être régulier et plus exact dans mes devoirs de chrétien, d'avoir plus de charité pour mon prochain, de retrancher en moi la liberté que je me donne de parler d'autrui, etc. J'ai juré, et c'est vous-même que je prends à témoin de ce serment, afin que vous le confirmiez, et que votre sacrement adorable que je viens de recevoir, en soit comme le sceau, qu'il ne me soit jamais permis de violer, à moins de passer devant vous pour un parjure et pour un anathême.

VIII. Vous exciter à la persévérance chrétienne, qui doit être l'un des principaux fruits de votre communion, en vous demandant à vous-même, comme saint Paul: *Qui est-ce qui pourra désormais me séparer de Jésus-Christ* (2), après m'être uni à lui si étroitement? Puis, vous répondant avec les paroles du même apôtre: *Non, je suis sûr que ni la mort, ni la vie, ni la prospérité, ni l'adversité, ni la grandeur, ni l'abaissement, ni quelque autre créature que ce soit ne*

(1) Ps. 118. — (2) Rom. 8.

me séparera jamais de lui (1). Ce n'est point, mon Dieu, par un esprit de présomption que je parle ainsi; je connois ma misère et mon néant, et je sais que si vous m'abandonniez à moi-même, je retomberois dans l'abîme de tous mes désordres. Mais, uni à vous comme je le suis par votre sacrement, j'ai droit de m'élever au-dessus de moi, et de me promettre, que tout inconstant et tout fragile que je puis être, je persévérerai dans votre amour et dans la possession de votre grâce.

IX. Accomplir réellement dans la suite de votre vie ce que vous vous êtes proposé dans la communion, vous comportant de telle sorte, qu'après avoir communié, vous puissiez encore dire, comme saint Paul : *Je vis; mais non, ce n'est plus moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (2); vous souvenant que le plus grand de tous les scandales, selon le jugement même du monde, est de voir un chrétien qui communie, mais dont la conduite n'en est pas pour cela plus chrétienne ni plus édifiante. Il faut donc, puisque Jésus-Christ vit en vous par la communion, que ce soit lui qui désormais agisse en vous; c'est-à-dire, qui vous fasse penser, agir et parler, et qu'il n'y ait rien dans toute votre conduite qui ne soit digne de lui. Car si après la communion vous viviez comme auparavant, dans le désordre d'une vie lâche ou libertine; si vos pensées étoient aussi mondaines, vos paroles aussi dissolues, vos actions aussi déréglées qu'elles étoient avant que vous eussiez communié : ce que Salvien disoit autrefois se vérifieroit dans vous à la lettre, savoir, que Jésus-Christ recevroit en vous de la confusion et de la honte, puisqu'il lui seroit honteux qu'une langue, par exemple, qui a été sanctifiée par le sacrement de son corps, proférât encore des paroles lascives et impures; qu'un cœur dont il a fait sa demeure, fût encore rempli de mauvais désirs.

(1) Rom. 8. — (2) Galat. 2.

X. Remarquer, et, s'il est possible, mettre par écrit après la communion, certains sentimens plus tendres et plus affectueux dont vous avez été touché à la sainte table : afin que s'il vous arrive ensuite de tomber dans la sécheresse, ou même dans le relâchement et dans la tiédeur, vous puissiez vous ranimer par le souvenir des choses qui ont fait alors impression sur votre esprit. Car vous profiterez ainsi de l'avis salutaire de David, conçu dans ces paroles du pseaume : *Les saintes pensées*, dont votre cœur a été rempli dans la communion, étant recueillies et conservées, comme autant *de précieuses reliques, vous feront un nouveau jour de fête*, autant de fois que vous y aurez recours et que vous les rappellerez.

TABLE DES EXHORTATIONS

ET DES INSTRUCTIONS,

Avec l'Abrégé de chaque Exhortation et de chaque Instruction.

Nota. Le premier chiffre marque la page où commence l'article que l'on abrége, et le second, la page où ce même article finit.

Exhortation sur les Faux témoignages rendus contre Jésus-Christ, page 1.

Sujet. *Plusieurs rendoient de faux témoignages contre Jésus, et tous ces témoignages ne s'accordoient point.* Voilà ce qui nous arrive à nous-mêmes en tant de médisances que nous faisons du prochain. P. 1, 2.

Division. Désordre de la médisance en celui qui la fait, et qui souvent ne se rend pas moins coupable, que ces faux accusateurs qui témoignent contre Jésus-Christ, 1.re partie. Désordre de la médisance en celui qui l'écoute, et qui souvent n'est pas moins condamnable que Caïphe et que tout son conseil, qui prêtent si volontiers l'oreille aux accusations formées contre Jésus-Christ, 2.e partie. P. 2.

I.re Partie. Désordre de la médisance en celui qui la fait, et qui souvent ne se rend pas moins coupable, que ces faux accusateurs qui témoignent contre Jésus-Christ. Ces accusateurs du Fils de Dieu avancent contre lui mille impostures, et rien ne nous est plus ordinaire dans nos médisances, que d'y mêler des faussetés : car il n'y a guère de médisances où la vérité ne soit blessée en quelque manière. Si ce n'est pas toujours à l'égard du fond des choses, c'est au moins à l'égard des circonstances. P. 2—4.

Ces accusateurs du Fils de Dieu veulent le noircir dans l'esprit de ses juges et le faire condamner; et l'injustice de la mé-

disance est de s'attaquer à la réputation d'autrui et de la détruire dans l'estime publique. Injustice d'autant plus griève, qu'elle ravit au prochain, de tous les biens naturels, le plus précieux, le plus délicat, le plus difficile et à conserver, et à réparer, qui est l'honneur. P. 4—7.

Ces accusateurs du Fils de Dieu n'agissoient que par passion, et le principe le plus commun de tant de médisances où l'on se porte, n'est-ce pas une secrète passion qui nous anime? C'est une vengeance outrée, une haine envenimée, une aveugle antipathie, une jalousie mortelle, un esprit d'intérêt, une humeur chagrine et critique, un zèle mal entendu, une envie démesurée de parler, une légèreté indiscrète et sans réflexion. P. 7—13.

II.e Partie. Désordre de la médisance en celui qui l'écoute, et qui souvent n'est pas moins condamnable que Caïphe et tout son conseil, qui prêtent si volontiers l'oreille aux accusations formées contre Jésus-Christ. Ecouter volontairement la médisance et sans nécessité, c'est y participer, c'est la favoriser et la fomenter. Or, participer à un péché, le favoriser et le fomenter, c'est sans contredit un péché. Si chacun faisoit son devoir à l'égard du médisant, et qu'on refusât de l'entendre, il seroit obligé de se taire. P. 13—18.

Voilà néanmoins de quoi l'on ne se fait nul scrupule. Content de n'être point auteur de la médisance, on ne compte pour rien de l'écouter. On l'écoute avec indifférence, on l'écoute avec complaisance, on l'écoute par un respect humain et une lâche condescendance, on l'écoute par une vaine curiosité, et ce qu'il y a de plus criminel, on l'écoute par une secrète malignité. P. 18—23.

Préservons-nous donc de la médisance comme du poison le plus mortel, soit pour celui qui la fait, soit pour celui qui l'écoute. Quels maux ne cause-t-elle pas? Du reste, si elle nous attaque, imitons la patience de Jésus-Christ. P. 23—25.

Exhortation sur le Jugement du peuple contre Jésus-Christ, en faveur de Barabbas, pag. 26.

Sujet. *Pilate leur dit: Qui voulez-vous qu'on vous remette des deux? Barabbas, dirent-ils. Pilate leur répartit: Que ferai-je donc de Jésus qu'on appelle Christ? Tous lui répondirent: Qu'il soit crucifié..... Que son sang retombe sur nous et sur nos enfans.*

enfans. Image naturelle du péché et du pécheur qui le commet. P. 26, 27.

Division. Malice du péché, 1.re partie. Peine du péché, 2.e partie. L'une et l'autre ne se trouvent ici que trop bien exprimées. P. 27.

I.re Partie. Malice du péché. Les Juifs renoncent Jésus-Christ, et lui préfèrent Barabbas, malgré toutes les instances et toutes les remontrances de Pilate. P. 27—31.

Ainsi par le péché sacrifions-nous à nos passions tous les intérêts de Dieu. Car qu'est-ce que le péché? une préférence refusée à Dieu et donnée à la créature. On dit comme les Juifs : Otez-moi ce Dieu dont la loi m'importune, et laissez-moi mon plaisir, dont j'ai fait ma divinité. P. 31, 32.

Et il ne faut point répondre qu'on n'y procède pas communément avec tant de délibération, et qu'on ne fait point ces réflexions. Car 1. combien de pécheurs les font en effet, et péchent d'une volonté délibérée? 2. Si d'autres péchent avec moins d'attention, peuvent-ils tirer avantage de leur inadvertance et de leur légèreté dans un sujet qui demandoit toute leur vigilance et toute leur précaution? P. 32—34.

De tout ceci concluons que l'énormité du péché est aussi grande par proportion, que Dieu est grand et au-dessus de tout être créé. Pour la comprendre toute entière, il faudroit être en état de comprendre ce que c'est que Dieu. P. 34—36.

II.e Partie. Peine du péché. En conséquence du crime des Juifs, lorsqu'ils renoncèrent Jésus-Christ et qu'ils lui préférèrent Barabbas, le sang de cet homme-Dieu est retombé sur eux et sur toute leur postérité. P. 36—38.

De là tous les maux dont cette malheureuse nation a été affligée, et l'est encore : 1. ruine temporelle; 2. aveuglement spirituel; 3. réprobation éternelle. P. 38—40.

Voilà, dans une comparaison qui n'est que trop juste, à quelles vengeances de la part du ciel et à quels châtimens le péché nous expose. Pour nous en préserver, que nous reste-t-il? contrition, réformation de vie, satisfaction. P. 40—46.

Exhortation sur la Flagellation de Jésus-Christ, pag. 47.

Sujet. *Alors Pilate fit prendre Jésus, et le fit flageller.* Pourquoi ce supplice, et comment fut-il exécuté? P. 47.

Division. Flagellation la plus honteuse et la plus douloureuse. Cette honte que voulut subir Jésus-Christ, nous apprendra à corriger les désordres d'une honte criminelle, qui souvent nous arrête dans le service de Dieu, et à nous prémunir contre le péché, de la honte salutaire que nous en devons concevoir, 1.re partie. Et cette douleur qu'il a voulu ressentir dans tous les membres de son corps, nous animera à retrancher en nous les délicatesses de la chair, et à nous armer contre nous-mêmes des saintes rigueurs de la pénitence chrétienne, 2.e partie. P. 4.

I.re Partie. Flagellation la plus honteuse. Quelle confusion pour un homme-Dieu, de paroître devant les Juifs dans l'état où il parut! Qu'a-t-il prétendu par là? corriger les désordres d'une mauvaise honte qui nous retient en mille rencontres où il s'agit des intérêts de Dieu, et nous enseigner l'usage que nous devons faire d'une honte raisonnable et utile pour nous garantir du péché. P. 48—50.

En effet, d'où vint au Fils de Dieu cette confusion qui le jeta dans un si profond accablement? de nos péchés, dont il étoit chargé. Mais nous, par un sentiment tout contraire, nous n'avons nulle honte de commettre le mal, et nous en avons de pratiquer le bien. Deux dispositions les plus funestes. P. 50—53.

Pour les corriger, considérons toujours Jésus-Christ. Point de frein plus puissant pour nous arrêter et nous retirer du péché, que cette pensée : ce péché, que je commets sans pudeur et sans honte, a fait rougir mon Dieu. Point de meilleur soutien contre le respect humain et la honte de pratiquer le bien, que cette réflexion : toute la honte de la flagellation de mon Sauveur n'a pu ralentir son zèle pour l'honneur de son Père. P. 53—58.

II.e Partie. Flagellation la plus douloureuse. Il fut livré à toute la barbarie d'une brutale soldatesque, qui le déchira de coups; et c'est en cet état qu'il nous prêche la mortification de la chair. P. 58—61.

La chair de Jésus-Christ étoit une chair innocente, au lieu que la nôtre est une chair criminelle. Combien donc mérite-t-elle plus d'être mortifiée, que celle de ce Dieu sauveur? Aussi saint Paul recommandoit-il si souvent et si fortement aux premiers fidèles de mortifier leur chair. Et c'est dans cette mortification de la chair que tous les saints ont fait consister une partie de leur sainteté. P. 61—64.

Mais nous raisonnons, ou du moins nous agissons bien autrement. La maxime la plus commune et la plus établie dans toutes les conditions, est d'avoir soin de son corps, et de lui procurer toutes ses aises. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'avec cela l'on prétend être pénitent, l'on prétend être dévot, l'on prétend s'ériger en réformateur du relâchement des mœurs et de la doctrine. P. 65—68.

Exhortation sur le Couronnement de Jésus-Christ, pag. 69.

Sujet. *Alors les soldats du gouverneur ayant emmené Jésus dans le prétoire, rassemblèrent autour de lui toute la cohorte; et après l'avoir dépouillé, ils le couvrirent d'un manteau de pourpre: puis faisant une couronne d'épines, ils la lui mirent sur la tête. Ils lui mirent aussi un roseau à la main droite.* Voilà proprement le mystère de la royauté de Jésus-Christ. P. 69, 70.

Division. Royauté de Jésus-Christ méprisée et profanée par les indignités qu'exercèrent contre lui les soldats, 1.re partie; mais en même-temps royauté reconnue et solidement vérifiée par une secrète disposition de la Providence, qui se sert pour cela de l'insolence même des soldats et de leur impiété, 2.e partie. P. 70.

I.re Partie. Royauté de Jésus-Christ méprisée et profanée par les indignités qu'exercèrent contre lui les soldats. Par la plus sanglante dérision, ils le revêtent d'une robe de pourpre, ils lui donnent pour sceptre un roseau, ils lui mettent sur la tête une couronne d'épines; et en le saluant comme roi des Juifs, ils lui crachent au visage, et le meurtrissent de soufflets. P. 70—72.

Or n'est-ce pas ainsi que nous le traitons nous-mêmes? Nous le couronnons, en le reconnoissant pour notre roi: mais nous le couronnons d'épines. Ces épines, ce sont tant de désordres où nous nous abandonnons. P. 72—75.

De plus, nous ne lui faisons porter pour sceptre qu'un roseau: comment cela? par nos inconstances et nos légèretés perpétuelles dans son service. P. 75—78.

Enfin, nous le couvrons d'une misérable robe de pourpre, c'est-à-dire, de nos péchés, plus rouges que l'écarlate, selon la figure du Prophète, et qui le font rougir lui-même. Mais il aura son temps pour venger sa royauté flétrie et profanée. De

quelle frayeur serons-nous saisis, quand à son jugement universel nous le verrons couronné de gloire? P. 78—80.

II.e Partie. Royauté de Jésus-Christ reconnue et solidement vérifiée, par une secrète disposition de la Providence, qui se sert pour cela de l'insolence même et de l'impiété des soldats. Les choses mêmes par où ils croyoient le déshonorer, ont été les marques les plus naturelles de sa souveraineté, et ont servi à nous en donner l'idée la plus juste. Ils l'ont couronné d'épines : or, à qui cette couronne pouvoit-elle mieux convenir, qu'à celui qui devoit être le roi surtout des ames souffrantes? P. 80—83.

Ils lui ont donné pour sceptre un roseau. Rien ne pouvoit mieux représenter la nature de son pouvoir, qui n'a point éclaté par la force ni par la violence, mais par la foiblesse même et par l'infirmité. Avec ce roseau, il a soumis toutes les puissances du monde. P. 83—85.

Ils l'ont couvert d'une robe de pourpre. Etoit-il une couleur plus convenable à un roi qui devoit former son royaume sur la terre, et l'amplifier par l'effusion de son sang? P. 85—87.

De là, concluons ce que nous sommes, à qui nous sommes, pourquoi nous y sommes, et ce que nous devons enfin devenir selon le caractère que nous portons, et les sacrés rapports que nous avons en qualité de chrétiens avec Jésus-Christ. P. 87—90.

Exhortation sur Jésus-Christ portant sa croix, pag. 91.

Sujet. *Alors ils prirent Jésus, et l'emmenèrent; et Jésus chargé de sa croix, sortit pour aller au lieu appelé Calvaire.* Apprenons de l'exemple de Jésus-Christ comment nous devons nous-mêmes porter la croix, c'est-à-dire, toutes les souffrances dont nous sommes affligés dans la vie. P. 91.

Division. Nécessité de porter la croix après Jésus-Christ, 1.re partie. Facilité de porter la croix après Jésus-Christ, 2.e partie. P. 91, 92.

I.re Partie. Nécessité de porter la croix après Jésus-Christ. Il la porta depuis le prétoire jusqu'au Calvaire, comme Isaac porta lui-même sur la montagne le bûcher où il devoit être immolé. Or, selon ce qu'il dit à ces femmes qui le suivoient, *si l'on traite ainsi le bois vert, que fera-t-on au bois sec?* concluons que si Jésus-Christ notre modèle et notre médiateur a porté la

croix, il n'y a donc nul homme qui ait droit de s'en exempter. Jésus-Christ ne l'a portée que parce qu'il l'a voulu; mais nous, soit que nous ne le voulions ou que nous le voulions pas, nous sommes condamnés par l'arrêt de Dieu à la porter. Cependant, nous pouvons nous la rendre volontaire en l'acceptant, et nous sommes bien à plaindre si nous ne la sanctifions pas au moins par notre soumission. P. 92—97.

Ce n'est point assez de porter la croix : il faut la porter après Jésus-Christ, et c'est pour nous le faire entendre qu'il voulut que Simon le Cyrénéen la portât avec lui. Mais il y en a bien peu qui veuillent à ce prix suivre leur Sauveur. On verse assez de larmes en considérant sa passion : mais il nous répond comme à ces femmes de Jérusalem : *Pleurez sur vous-mêmes.* Pleurez sur toutes vos sensualités. P. 97—99.

Trois sentimens là-dessus à prendre : 1. d'une vive douleur; 2. d'une humble reconnoissance; 3. d'une ferme résolution. P. 99—103.

II.e PARTIE. Facilité de porter la croix après Jésus-Christ. Car son exemple est si puissant qu'il doit nous aplanir toutes les difficultés, comme l'exemple du chef fait oublier au soldat tous les périls. Sans cet exemple de Jésus-Christ souffrant, que n'ont pas souffert les justes de l'ancienne loi, et que n'ont-ils pas voulu souffrir? il n'y a qu'à lire le détail qu'en a fait saint Paul. Quelle seroit donc notre lâcheté, après un tel exemple, de fuir encore la croix? P. 103—106.

D'autant plus que c'est la croix de Jésus-Christ que nous avons à porter, et non point précisément la nôtre : car il ne nous a pas dit, *prenez votre joug*, mais *mon joug*. Si ce pauvre cyrénéen qu'on força de porter la croix de cet homme-Dieu, eût su que c'étoit la croix de son Sauveur, avec quelle ardeur et quelle joie l'eût-il embrassée? P. 106—108.

Ajoutez que cette croix de Jésus-Christ, nous ne la portons pas toute entière, mais qu'il en porte la plus grande partie, et que nous ne la portons pas seuls, mais qu'il la porte avec nous. Or, soutenus de son secours et de celui de sa grâce, que ne pouvons-nous pas, et qu'y a-t-il de si pesant qui ne nous devienne léger et doux? P. 108—112.

Exhortation sur le Crucifiement de Jésus-Christ, pag. 113.

SUJET. *Quand ils furent arrivés au lieu appelé Calvaire, on*

y crucifia Jésus. C'est sur la croix et dans la personne de Jésus-Christ, que s'est accomplie cette parole du Prophète. La justice et la miséricorde ont fait ensemble une alliance étroite. P. 113, 114.

Division. Jésus-Christ mourant sur la croix comme victime de la justice de Dieu, 1.re partie. Jésus-Christ mourant sur la croix comme victime de la miséricorde de Dieu, 2.e partie. P. 114.

I.re Partie. Jésus-Christ mourant sur la croix comme victime de la justice de Dieu. Après le péché de l'homme, il falloit que la justice de Dieu fût satisfaite. Nul autre qu'un Dieu ne pouvoit satisfaire à un Dieu. Jésus-Christ vrai Dieu et vrai homme est donc venu, et s'est offert comme victime. Ce n'est pas pour ses péchés, mais pour les nôtres qu'il a satisfait. Car il s'en étoit chargé, et voilà pourquoi la justice divine le regarde au Calvaire comme un objet digne de ses vengeances. P. 114—118.

C'est donc cette redoutable justice, qui préside au dernier supplice de ce Fils de Dieu couvert des péchés de tous les hommes. C'est elle qui veut qu'on le dépouille encore une fois de ses habits, qu'on l'étende sur la croix, qu'il obéisse à d'infâmes bourreaux, qu'il soit placé au milieu de deux voleurs, qu'on le comble de nouveaux opprobres, que dans sa soif on ne lui donne à boire que du vinaigre et du fiel, enfin qu'il meure comme abandonné même de son père. P. 118—119.

De là apprenons combien il est terrible de tomber dans les mains du Dieu vivant et de sa justice. Car s'il n'a pas épargné son propre Fils, que fera-t-il de nous et contre nous? Nous devons ici reconnoître toute la puissance de cette suprême justice, toute sa sainteté, toute sa sévérité, toute sa droiture et son inflexible équité. P. 119—124.

Quelles vérités! et de quelle frayeur doivent-elles saisir un pécheur qui vit dans l'impénitence. Mais surtout de quelle frayeur sera-t-il saisi à la mort, en considérant même le crucifix qu'on lui présentera pour sa consolation? P. 124—127.

II.e Partie. Jésus-Christ mourant sur la croix comme victime de la miséricorde de Dieu. Il est vrai qu'il devoit souffrir et qu'il devoit mourir, mais comment le devoit-il? dans cette supposition toute gratuite de sa part: savoir, qu'il voulut sauver le monde : car il pouvoit ne le pas vouloir et nous abandonner. C'est donc par un effet de sa miséricorde qu'il a pris sur lui nos dettes, et qu'il s'est engagé à les acquitter en souffrant et en mourant. Solide théologie de l'apôtre saint Paul. P. 127—131.

De là ne nous étonnons point des témoignages particuliers, ou plutôt des prodiges d'amour et de miséricorde qu'il fait paroître sur la croix. Il prie, et c'est une prière de miséricorde; il promet, et c'est une promesse de miséricorde; il donne, et c'est un don de miséricorde; il témoigne sa soif, et cette soif qu'il souffre, quelque pressante qu'elle puisse être, n'est que l'image d'une soif mille fois encore plus ardente qui achève de le consumer et qui est un sentiment de miséricorde. P. 131—137.

Ainsi nous devons regarder la croix comme le siége de la grâce et le trône de la miséricorde divine. Ayons-y souvent recours. Solide dévotion dans le christianisme, que la dévotion au crucifix. Où sera notre ressource à la mort, où sera notre consolation? dans le crucifix. P. 137—140.

Instruction pour le Temps de l'Avent, pag. 143.

Dans ce saint temps l'Eglise honore l'incarnation du Verbe. Nous ne pouvons donc mieux nous y occuper que de la méditation de ce grand mystère, où le Verbe divin est venu sur la terre, 1. découvrir sensiblement aux hommes la gloire de Dieu; 2. combattre parmi les hommes et y détruire tous les ennemis de la gloire de Dieu; 3. allumer dans le cœur des hommes un zèle ardent pour la gloire de Dieu. P. 143.

I. Comment Jésus-Christ vient découvrir sensiblement aux hommes la gloire de Dieu. Qu'est-ce que la gloire de Dieu? cette gloire de Dieu, telle que nous la devons maintenant entendre, ce sont ses perfections révélées et publiées au monde. Or, n'est-ce pas ce que nous découvre sensiblement le Fils de Dieu dans son incarnation? P. 143, 144.

C'est là que paroît la miséricorde de Dieu. P. 144, 145.

Sa sagesse. P. 145, 146.

Sa puissance. P. 146, 147.

Sa justice. P. 147.

Cependant n'est-il pas étrange que Dieu soit si peu connu dans le monde, ou qu'on y vive comme si l'on ne le connoissoit point? P. 148—150.

II. Comment Jésus-Christ vient combattre parmi les hommes et y détruire tous les ennemis de la gloire de Dieu. Trois sortes d'ennemis : le démon, le péché, les biens de la terre, ou plutôt l'amour déréglé des biens de la terre. P. 150, 151.

Il dépossède le démon de l'empire qu'il exerçoit sur la terre.

Instruction pour le Temps du Carême, pag. 159.

Enfin méditer souvent la passion et les souffrances du Fils de Dieu. P. 168, 169.

Prière à Dieu pour le remercier de nous avoir encore accordé ce temps de miséricorde et d'expiation de nos péchés. P. 169, 170.

Instruction pour la seconde fête de Pâques, sur les deux Disciples qui allèrent à Emmaüs, pag. 171.

Jésus-Christ s'entretenant avec ces deux disciples, raffermit leur foi, ranime leur espérance, et rallume enfin leur charité; d'où nous pouvons tirer pour nous-mêmes de très-solides leçons. P. 171.

I. Comment Jésus-Christ raffermit la foi des deux disciples. Ils commençoient à se scandaliser du mystère de la croix, et à douter qu'un homme mort si ignominieusement fût le Messie. Mais il confond leur incrédulité par trois argumens invincibles. Car d'abord il leur montre que ce grand mystère d'un Dieu crucifié, avoit été prédit par tous les prophètes. P. 171 — 173.

Ensuite il les fait souvenir que lui-même il leur avoit plusieurs fois parlé de son crucifiement et annoncé sa mort. P. 173, 174.

Enfin, il leur fait entendre et leur explique comment il étoit convenable et nécessaire que le Christ souffrît. P. 174.

Caractère des incrédules : ce qui altère leur foi, c'est cela même qui devroit l'augmenter. Demandons à Dieu le don de la foi, et conservons-le avec tout le soin possible. P. 174 — 176.

II. Comment Jésus-Christ ranime l'espérance des deux disciples. Ils commençoient à ne plus espérer, parce qu'il y avoit dans leur espérance des erreurs que Jésus-Christ leur découvre: l'une par rapport au fond, et l'autre par rapport au temps. P. 176, 177.

Erreur par rapport au fonds. Ils espéroient que Jésus-Christ rétabliroit le royaume temporel d'Israël; mais ce n'étoit point là le royaume qu'il leur avoit promis, puisqu'il leur avoit même expressément marqué que son royaume n'étoit pas de ce monde. Ne tombons nous pas dans une erreur toute semblable? Nous n'espérons en Dieu que dans la vue des biens de cette vie. P. 177—180.

Erreur par rapport au temps. Le Fils de Dieu leur avoit dit

qu'il ressusciteroit le troisième jour; ce troisième jour n'étoit pas encore passé, et ils ne laissent pas de témoigner déjà leur impatience et leur défiance. Ainsi nous espérons en Dieu; mais pour peu qu'il diffère à nous exaucer, nous nous décourageons et nous perdons toute confiance. Ne nous attend-il pas lui-même en tant d'occasions? Pourquoi ne l'attendrons-nous pas? P. 180, 181.

III. Comment Jésus-Christ rallume la charité des deux disciples. Leur amour s'étoit beaucoup refroidi; mais il en rallume toute l'ardeur en trois manières. Par ses discours. P. 181—183.

Par la pratique des bonnes œuvres. P. 183, 184.

Par l'usage de la divine eucharistie. P. 184, 185.

Or ce sont ces trois mêmes moyens dont nous devons nous servir pour renouveler en nous la ferveur de notre dévotion et de notre amour envers Dieu. Mais de quoi parlons-nous communément, et de quoi nous entretenons-nous? quelles bonnes œuvres pratiquons-nous? comment approchons-nous du sacrement de Jésus-Christ et de sa sainte table? P. 185—188.

Instruction pour l'Octave du très-saint Sacrement, pag. 189.

Cette octave est instituée pour réparer les outrages faits à Jésus-Christ dans l'adorable eucharistie, considérée, soit comme sacrement, soit comme sacrifice. P. 189—191.

I. Comment nous devons réparer les outrages que nous avons faits à la divine eucharistie considérée comme sacrement. Ces outrages consistent surtout en tant de communions, ou sacriléges, ou lâches, tièdes, inutiles que nous avons faites. Réparons-les dans la suite, et en particulier dans cette octave, par de saintes communions. P. 191, 192.

Approchons de la communion avec humilité et avec amour, avec crainte et avec confiance, avec un profond respect et un désir ardent de nous unir à Jésus-Christ. C'est dans le juste tempérament de ces mouvemens du cœur, contraires en apparence, mais d'un merveilleux accord, qu'est renfermée toute la perfection de la communion chrétienne. Pour commencer à en faire l'épreuve, faisons pendant cette octave une amende honorable au Sauveur du monde, et allons à lui avec les mêmes sentimens de repentir que l'enfant prodigue alla à son père. P. 192—195.

II. Comment nous devons réparer les outrages que nous avons faits à la divine eucharistie considérée comme sacrifice. Par rapport à ce divin sacrifice, que nous appelons le sacrifice de la messe, on se rend coupable, soit en n'y assistant pas, soit en y assistant mal. P. 195—198.

Sur cela les promesses que nous devons faire à Jésus-Christ, et les résolutions où nous devons nous confirmer durant l'octave, se réduisent à quatre; savoir, d'assister désormais tous les jours au sacrifice de la messe. P. 198, 199.

D'y assister avec révérence, avec attention, avec dévotion. P. 199—201.

D'offrir le sacrifice avec le prêtre toutes les fois que nous y assisterons. P. 201.

De communier spirituellement à chaque messe. P. 201, 202.

Instruction pour l'Octave de l'Assomption de la Vierge, pag. 203.

Trois fruits que nous devons retirer de cette octave. 1. Apprendre à mourir de la mort des saints. 2. Apprendre à discerner en quoi consiste et sur quoi est fondé le bonheur des saints. 3. Apprendre quelle est la vraie dévotion envers Marie, mère du Saint des saints. P. 203.

I. Comment l'exemple de Marie nous apprend à mourir de la mort des saints. Sa mort fut précieuse devant Dieu; premièrement, par la bonne vie qui l'avoit précédée. P. 203, 204.

Secondement, par la paix dont elle fut accompagnée. Paix établie sur l'exemption du péché et sur le détachement du monde. P. 204, 205.

Enfin, par la disposition d'esprit et de cœur avec laquelle Marie la reçut. Voilà comment tous les chrétiens pourroient et devroient mourir. P. 205, 206.

II. Comment Marie nous apprend sur quoi doit être fondé le bonheur des saints. Dieu, en couronnant Marie dans le ciel, a prétendu couronner surtout sa sainteté et ses bonnes œuvres. Leçon importante qui doit tout à la fois nous instruire, nous confondre, nous consoler. P. 206—209.

Trois vertus principales que Dieu, entre les autres, a singulièrement glorifiées dans cette sainte Mère : sa pureté, son humilité, sa charité. C'est par les mêmes vertus et les mêmes mérites que nous obtiendrons la même gloire. P. 209—212.

Instruction sur la Mort, pag. 217.

Instruction sur la Paix avec le prochain, pag. 223.

Instruction sur la Charité, pag. 239.

Instruction sur l'Humilité de la Foi, pag. 254.

Nous voulons que Dieu nous rende raison des choses qu'il nous révèle : mais de quel droit le voulons-nous? P. 262.

Présomption et orgueil qui a précipité dans l'abîme tant d'hérésiarques et leurs sectateurs. Exemple de Luther et de Calvin. Au lieu de s'humilier en se soumettant à l'Eglise, ils ont voulu se faire juges de l'Eglise. Ils l'ont rejetée, et lui ont substitué un fantôme d'Eglise. P. 262—265.

Châtiment de Dieu qui permet que les orgueilleux tombent dans les plus grandes erreurs et qu'ils s'y obstinent. P. 265, 266.

Le grand moyen de réduire une infinité d'esprits, n'est pas de disputer et de raisonner avec eux; mais ce seroit de leur inspirer plus d'humilité. P. 266.

On parle avec trop de liberté de tout ce qui a rapport à la foi. P. 266, 267.

Conservons l'avantage que nous avons toujours eu sur les hérétiques, qui est l'humilité de la foi. Avis de saint Jérôme. P. 267, 268.

Instruction sur la Prudence du salut, pag. 269.

Nécessité de la prudence du salut, et en quoi elle consiste. P. 269.

On est souvent sage mondain, et insensé chrétien. P. 269, 270.

Point de vraie prudence sans la prudence du salut. P. 270, 271.

La vraie prudence doit se proposer une fin, et une fin digne de nous. Or, point de fin digne de nous que le salut. P. 271.

On peut néanmoins avoir pour fin les biens de la vie présente; mais pour fin prochaine, et non point pour fin dernière : tellement que cette fin prochaine doit être rapportée à la fin dernière, qui est le salut. P. 272—274.

Ainsi la prudence du salut doit entrer dans toutes les affaires, même humaines, pour les régler selon Dieu et selon la conscience. Comparaison de saint Chrysostôme. P. 274—278.

De là vient la nécessité de savoir bien joindre ensemble la prudence du monde et la prudence du salut. P. 279, 280.

De là encore la nécessité d'un directeur sage et vertueux, avec qui l'on confère même des affaires temporelles où l'on est engagé. P. 280—283.

La prudence du salut ne doit pas seulement entrer dans les affaires humaines pour en bannir le péché, mais pour les ren-

---

Instruction sur le Choix d'un état de vie, pag. 292.

Instruction sur la Communion, pag. 302.

FIN DU TOME NEUVIÈME.





